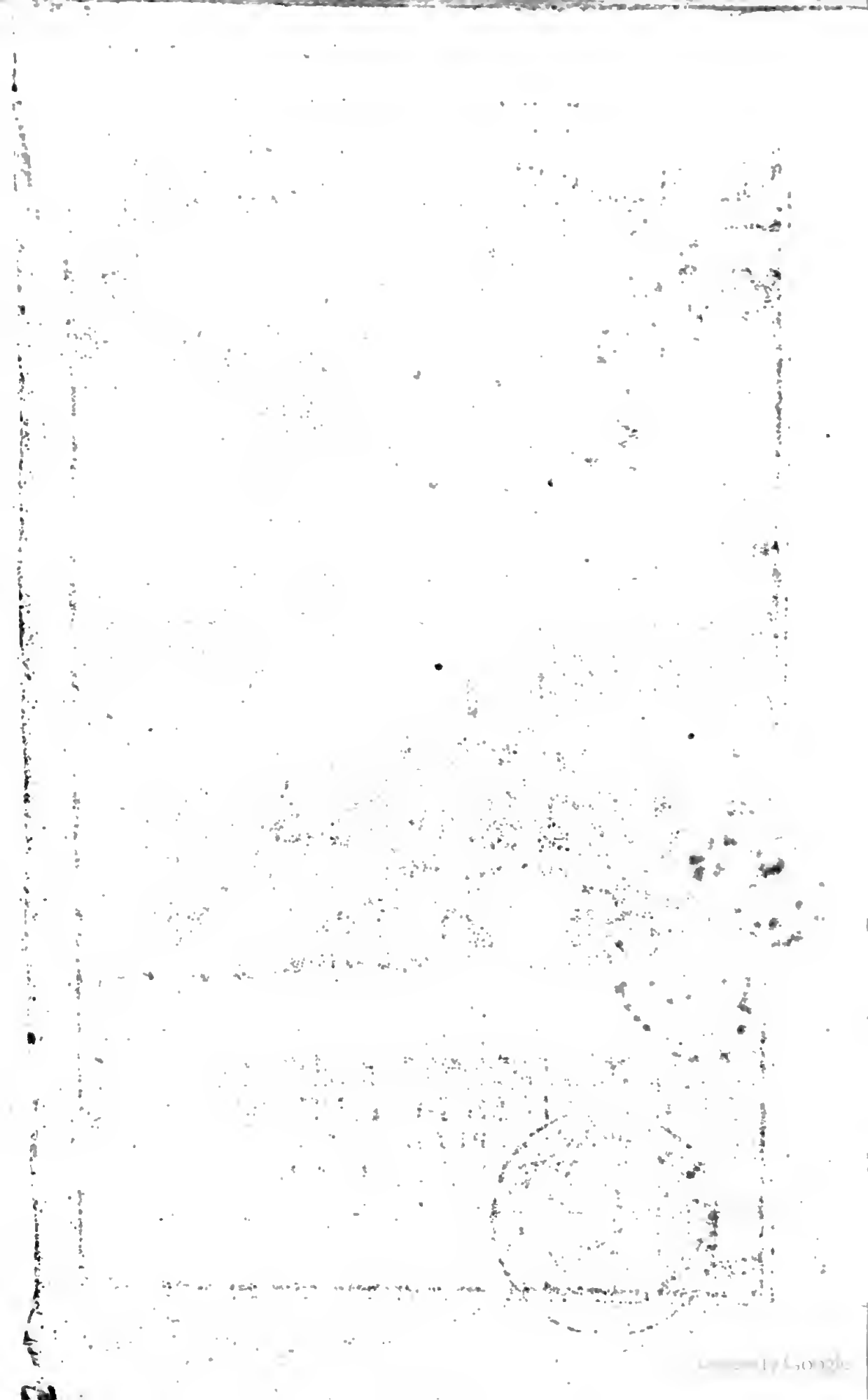
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

LVI
D
46
NAPOLI

LVI.
D
45

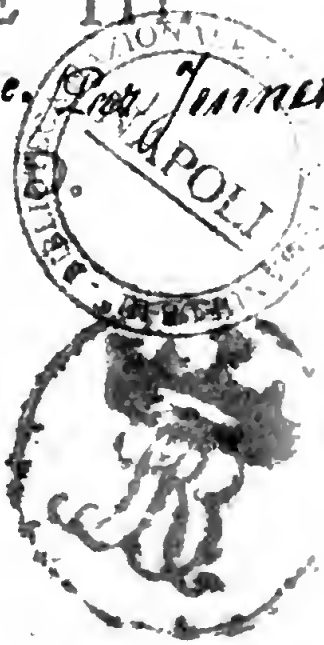


P. Bluyter sculp.

HISTOIRE
DE LA
RE'PUBLIQUE
DES
PROVINCES-UNIES
DES PAÏS-BAS,
Depuis ſon établiſſement juſques
à la mort de
GUILLAUME III.
Roi de la Grande Bretagne.

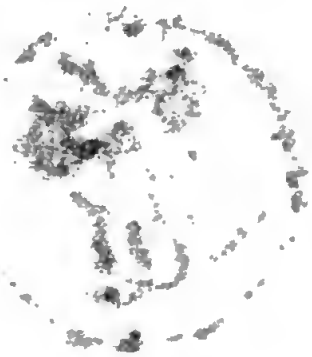
Prov. Jannet

TOME SECOND.



A LA HAYE,
Chez PIERRE HUSSON, Marchand
Libraire dans le Pooten, ſur le coin de Speuy.

M. D. CCIV.



AVIS
AU
LECTEUR.

ON trouve dans ce Volume la ſuite de la Révolution, qui a fait naître la Republique, dont on donne ici l'Hiſtoire en abbregé. Le Tome précedent en a expliqué les commencemens, par la déduction des deſſeins ſecrets de Philippe ſecond, Roi d'Eſpagne, & des troubles que l'on fît naître dans les Païs-Bas, pour avoir occaſion de dépouïller les Peuples de leurs Privileges. Celui ci depeint les progrès de cét Etat naiſſant, & l'on y conduit les affaires juſques à la Trêve de douze

ans, concluë en l'an 1609. Ce fut dans ce fameux Traité, que l'on vît les Provinces Unies faire une figure conſiderable dans le Monde, puis que leur plus grand ennemis fut réduit à la neceſſité de s'accorder avec elles, & de reconnoître leur indépendance abſoluë, & leur ſouveraineté. La perte que la République fît de ſon Chef & de ſon fondateur, devoit apparemment ruïner toutes ſes eſperances, la replonger dans la miſere, & la remettre dans l'eſclavage & dans les fers. On ne peut pas nier, qu'en effet elle n'aît été fort ébranlée du funeſte coup qui faucha la vie de ce grand Prince, dans un tems, auquel ſa direction & ſes conſeils étoient ſi neceſſaires à l'Etat. Mais le courage & la fermeté des Peuples d'une part, & de l'autre la Sageſſe, & la bonne conduite de ceux qui avoient l'autorité du Gouvernement entre les mains, ſoûtinrent la République chancellante, & comme prête à tomber par la violence de cette ſecouſſe. Ils amenerent donc enfin les affaires au point

de

de perfection, où cette Trêve les mit, en reduisant l'Espagne à reconnoître l'independance & la liberté des Provinces Unies.

Depuis la mort fatale de Guillaume Premier, la République se vît exposée à de grands dangers au dedans & au dehors, par la guerre qu'il falloit soûtenir contre l'Espagne, & par les menées secretes du Comte de Leycestre, qui causa beaucoup de troubles Interieurs. Elle pensa même perir, par le desordre & par la confusion, où cela mit les affaires. Mais on se défit enfin de cét homme inquiet & entreprenant, & les Etats, qui avoient accoûtumé de gouverner la République, réprirent leur autorité, dont le Comte vouloit les dépoüiller, pour se rendre le Maître absolu des affaires. En quoi ils furent aidez par la sage & genereuse Elisabeth, qui condamna hautement les entreprises injustes de Leycestre, & qui l'obligea de renoncer à ses emplois, lesquels il n'avoit obtenu que par la faveur.

Pour ce qui regarde la Guerre que l'on avoit avec l'Eſpagne, on en remit tout le ſoin à Maurice de Naſſau, jeune Prince, que l'on avoit révêtu des Charges de ſon Illuſtre Pere. La Providence l'avoit marqué pour l'accompliſſement du grand Ouvrage, que Guillaume avoit ſi ſagement commencé. On le vit travailler avec un ſuccès admirable à éloigner l'ennemi des Frontieres, à faire des conquêtes conſiderables ſur lui, & à donner quelque forme à cét Etat naiſſant. C'eſt donc à ſon courage, à ſa bonne conduite, & à ſes ſages entrepriſes, que la République eſt redevable de ſa Liberté, de ſon établiſſement, & de la grandeur où elle eſt montée du depuis. Ce Prince fut heureux dans ſes deſſeins, hardi dans l'execution, habile à former des entrepriſes, prompt, actif, & vigilant à conduire les Armées, & d'un genie ſi vaſte & ſi penetrant dans tout ce qui concerne la guerre, qu'il a égalé ce qu'il y a eu de grands Capitaines dans le Mon-

Monde, pour n'en rien dire davantage. On lui eſt redevable du bon ordre, qu'il faut garder dans les Campemens, de la maniere d'attaquer, & de défendre les Places, de les Fortifier, de faire ſubſiſter les Armées, & en un mot de la ſcience Militaire, que l'on voit encore pratiquer aujourd'hui ſuivant le modele & les preceptes que ce Prince en a donné de ſon tems.

On a tâché de deduire les preuves particulieres de tout ce que l'on vient de dire, dans le Volume que l'on publie ici. On y trouvera tout ce que l'on peut s'imaginer de courage, de Sageſſe, de Politique, & de toutes ſortes de vertus, & peut-être que l'on auroit de la peine de rencontrer ailleurs des actions plus heroïques & plus dignes de loüange. Cependant on avoüe, que dans le deſſein, que l'on a eu de rapporter les choſes en abregé, on a été obligé d'entaſſer un grand nombre de faits, parce que l'on a crû, que les Lecteurs ſeroient bien

aiſes de voir quels ont été les progrès de cette République naiſſante, & les divers évenemens qui l'ont miſe en état de parvenir à ce haut point de perfection, où elle ſe vit élevée par la Trêve dont on a parlé. On verra beaucoup de foibleſſe dans ſes premieres années, beaucoup de peine & de travaux incroyables pour ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon établiſſement. Mais on apprendra en même tems par quels degrés elle parvint enfin à la gloire qu'elle acquit par cette Trêve.

On peut dire que la grandeur, les forces, & les richeſſes incroyables de l'Eſpagne porterent Philippe ſecond à entreprendre d'aſſujettir ces Provinces à ſon autorité deſpotique. Mais il eſt certain, que ces Provinces ont été le fatal écueil, contre lequel ce Prince eſt venu faire naufrage. L'Eſpagne s'eſt épuiſée d'hommes & de Finances, & eſt enfin tombée dans le néant, où on la voit encore aujourdhui; mais par une révolution, qu'on ne ſauroit

aſſez

assez admirer, la République a trouvé des forces & des richesses dans la longue & sanglante guerre qu'elle a eüe avec cette puissante Monarchie, & l'on a vû cette République s'élever à mesure que l'Espagne tomboit dans la décadence & dans l'aneantissement. En quoi l'on doit reconnoître le pouvoir absolu de la Providence sur toutes les choses humaines, dont elle dispose selon son bon plaisir, haussant & baissant le degré, comme elle trouve à propos.

Au reste, on a tâché de déduire ces evenemens avec une entiere fidelité, & sans aucune passion particuliere. On prie les Lecteurs d'avoir égard aux bonnes intentions, que l'on a eües de lui donner cét Ouvrage pour l'instruire, & pour l'occuper à la lecture d'une Histoire aussi considerable, que celle qu'on lui presente ici en abregé. On espere au reste qu'il aura de l'indulgence pour les fautes involontaires, dans lesquelles on pourra être tombé. Il est bien difficile de raporter un aussi

grand

grand nombre de faits ſans s'être trompé en quelque endroit. On declare ici que l'on a aporté toutes les précautions poſſibles pour ne rien avancer, qui ne fût conſtant & bien averé. Mais on ſait, que les Auteurs les plus exacts, & les plus circonſpects ne ſont pas tout à fait à l'épreuve de toutes ſortes de ſurpriſes. On a crû au reſte, que la droiture de l'intention avec laquelle on a écrit, devoit ſervir d'excuſe pour les fautes, que l'on peut avoir commiſes par inadvertence, & qu'un Lecteur judicieux & équitable auroit de l'indulgence pour un ouvrage de la nature de celui qu'on lui preſente.

HISTOIRE
DE LA
REPUBLIQUE
DES
PROVINCES-UNIES.

LEs Etats des Provinces confédérées aiant declaré Philippe II. Roi d'Eſpagne déchu du droit de Souveraineté, qu'il avoit eu ſur elles, en firent dreſſer un Acte, lequel ils rendirent public. Ils crurent qu'ils devoient expliquer à toute l'Europe les raiſons, qu'ils avoient eües de ſecoüer le joug d'un Prince, qui avoit voulu regner deſpotiquement ſur eux au préjudice de ſon ſerment, & des privileges qu'ils s'étoient ſolemnellement reſervez, quand ils lui avoient prêté le ſerment de fidelité. D'ailleurs ils eſtimerent, qu'ils devoient avertir les Peuples de ces Provinces, qu'ils étoient remis dans la poſſeſſion de leurs droits, & de leur liberté naturelle, & que par conſequent ils n'avoient plus aucune relation avec Philippe. Cet Acte eſt datté du 26. Juillet 1581, & contreſigné par *des Aſſeliers*, qui étoit Secretaire des Etats. 1581.

Là ils poſent en fait, que les Princes ne

1581. ſont établis au Monde en qualité de Souverains par la main de Dieu, que pour conſerver leurs ſujets, & pour les defendre de toute oppreſſion : que les ſujets n'ont pas été créez pour l'uſage du Prince, & pour le ſervir comme des eſclaves; qu'en effet le Souverain eſt pour les ſujets, & qu'il n'eſt veritablement Prince, que quand il gouverne ſelon les Loix: que s'il ne le fait pas, & qu'au contraire il cherche à opprimer ſes ſujets, & à les depouïller de leurs privileges, il n'en doit plus être conſideré comme le Souverain, mais comme le Tyran, & qu'ainſi l'on n'eſt plus obligé de le reconnoître en qualité de Prince, ſur tout lors qu'après des prieres, & des remontrances, qu'on lui a faites inutilement, il continuë à maltraiter ſes ſujets, & abuſe de ſon pouvoir pour abroger tous leurs droits. Ils ajoutent à cela, que ces maximes du Droit naturel ont lieu ſur tout dans des Païs, où le Prince eſt obligé de gouverner ſelon les Loix, qui ont été établies entre le Souverain, & les ſujets, & dont il a juré l'obſervation, lors qu'on l'a reçu.

Ils ſoutiennent, que Philippe II. avoit entrepris de violer tous leurs privileges contre ſon ſerment exprès, & qu'il avoit taché de reduire ces Provinces en ſervitude, lors qu'il en avoit changé tout le gouvernement : qu'il avoit fait mourir cruellement les Députez, qui lui avoient été envoiez de leur part pour lui faire des remontrances ſur toutes les affaires, qui étoient ſurvenuës dans le Païs: qu'il avoit proſcrit,

&

& fait decapiter les principaux Seigneurs de ces Provinces, qui s'étoient opposez aux nouveautez, que l'on avoit voulu établir, & que son but avoit été d'abolir tous les droits des Provinces pour les soumettre à un Gouvernement arbitraire : qu'il avoit envoié le Duc d'Albe avec une Armée pour reduire les Peuples à l'esclavage : que cet homme de sang avoit fait mourir une infinité de personnes de tout sexe, & de toute condition, soit par la main du Bourreau, soit par des executions militaires dans des prises de villes avec des cruautez barbares, dont on n'avoit point ouï parler jusques-là. Ils racontent ensuite plusieurs negociations, qui s'étoient faites pour tacher d'appaiser les troubles, dans lesquelles Philippe avoit travaillé à surprendre les Provinces pour les mettre sous le joug, employant toutes sortes de ruses, & de perfidies pour les tromper. 1581.

Après cela, ils concluent, qu'aiant souffert des vexations, & des cruautez horribles pendant plus de vingt ans, & voiant que ce Prince persistoit dans le funeste dessein de les opprimer, ils ont resolu suivant les Loix naturelles, pour se conserver, & pour maintenir leurs droits, pour garentir leurs habitans, la vie, & l'honneur de leurs femmes, de leurs enfans, & de leur posterité, & pour prevenir l'esclavage de leur Patrie, de quitter le Roi d'Espagne, & de chercher tous les moiens, qu'ils trouveront les plus expediens pour leur conservation, & pour la sureté de leurs droits, & de leurs

1581. privileges. Ils declarent donc, que le Roi d'Eſpagne eſt déchu du droit de Souveraineté, qu'il avoit autrefois ſur eux, & qu'ils ne le reconnoiſſent plus en rien, ne voulant plus même ſe ſervir de ſon nom comme Souverain.

Ils ajoutent enſuite, qu'ils ont choiſi le Duc d'Anjou pour Prince, & Gouverneur, & defendent à tous Officiers de Juſtice, & autres de ſe plus ſervir du nom, du ſeau, ni du cachet dudit Roi d'Eſpagne. Ils ordonnent à tous les Officiers, quels qu'ils ſoient de prêter un nouveau ſerment de fidelité entre les mains des Etats contre ledit Roi d'Eſpagne, & adherans, & commandent enfin au Preſident, & Gens du Conſeil privé, & à tous autres qu'il appartiendra, de faire publier cette Ordonnance, & de la faire obſerver inviolablement. Voila en ſubſtance, quelle fut cette fameuſe reſolution des Etats Generaux, par laquelle ils renoncerent à la domination de Philippe, & commencerent à ſe mettre en Republique.

Cela étant fait on remercia l'Archiduc Matthias, comme on l'a remarqué dans le Tome precedent, & on lui fit de grands preſens pour lui temoigner, que l'on étoit ſatisfait de ſon gouvernement. Après quoi l'on fit dreſſer les Lettres, par leſquelles on offroit la Souveraineté au Duc d'Anjou au nom des Provinces. On les lui envoia par une Ambaſſade ſolemnelle, & on l'invita ainſi à venir prendre poſſeſſion de la Souveraineté, qu'on lui deferoit. Cette Am-

Ambaſſade fut fort bien reçuë en France. 1581.
Le Duc d'Anjou leur fit une infinité de careſſes. Lors que l'on parla des conditions, ſous leſquelles ce Prince devoit être reconnu Souverain, les Ambaſſadeurs demanderent, que le Roi Henri III. promît d'aſſiſter puiſſamment le Duc ſon frere pour le ſoutenir dans ſa nouvelle dignité. Mais Henri leur fit connoître qu'il n'étoit point en état de le ſecourir. Il leur promit ſeulement de le faire, dès qu'il auroit appaiſé les troubles, qui étoient ſurvenus dans ſon Roiaume.

Les Ambaſſadeurs des Etats furent obligez de ſe contenter de cette promeſſe, par ce que le Roi Henri III. ne pouvoit rien davantage, & que d'ailleurs il n'aimoit pas aſſez ſon frere pour faire le moindre effort en ſa faveur. Cependant le Duc d'Anjou cherchant les occaſions propres à s'attirer l'affection de ces Peuples, qui l'appelloient à la Souveraineté, reſolut de délivrer la ville de Cambrai, que les ennemis avoient aſſiegée. Aiant donc appris, qu'elle étoit fort preſſée, il marcha avec une Armée capable de la ſecourir. La Reine d'Angleterre lui avoit fourni une ſomme d'argent conſiderable pour la ſubſiſtence de cette Armée. Il ſe rendit auprès de cette ville, & ayant forçé les ennemis de lever le ſiége, il entra dans la Place, & en fut ſalué Prince. En recompenſe de Cambrai, que les Eſpagnols ne purent prendre, le Prince de Parme ſe rendit maître de Tournai, qui étoit aſſiégée depuis quelque temps. Cette perte ariva

1581. riva aux Confédérez par la legereté du Duc d'Anjou, qui laiſſa débander ſon Armée après avoir ſecouru la ville de Cambrai.

1582. Quelque temps après le Duc d'Anjou ſe rendit en Angleterre auprès d'Eliſabeth pour confirmer avec cette Princeſſe l'alliance, qui avoit été traitée entr'elle, & les Provinces confédérées, dont il devenoit Souverain. On crut pendant quelque temps, que ce Prince pourroit épouſer la Reine. On pouſſa même les choſes juſques à dreſſer un projet de contract de mariage entr'eux, comme ſi la choſe eût été ſur le point de ſe conclure. Mais on en demeura à ce projet, & l'affaire n'alla point plus avant. Pluſieurs crurent, que tout cela n'avoit été qu'une feinte de la part de cette Reine. D'autres diſoient, que Henri III. avoit traverſé cette négociation en ſecret, parce qu'il haïſſoit le Duc d'Anjou. Il y en avoit, qui en ſoupçonnoient quelque autre raiſon, que l'on n'a pas voulu rendre publique. Quoi qu'il en ſoit, ce Prince aiant fait quelque ſejour en Angleterre ſe rendit enfin parmi les Confédérez pour y prendre poſſeſſion de ſa nouvelle dignité.

Avant que de le reconnoître pour Souverain, on regla les conditions, ſous leſquelles il devoit gouverner le Païs. On l'obligea à confirmer tous les anciens privileges des Provinces. On ajouta de nouvelles conditions à celles, que les Peuples avoient accoutumé de ſe reſerver. Enſuite on l'obligea de les jurer, après quoi ſelon la coutume on lui prêta le ſerment de fidelité.

fidelité. On lui fit promettre entr' autres 1582.
choſes, que l'on convoqueroit l'Aſſemblée des Etats tous les ans : qu'il ne pourroit faire la paix avec l'Eſpagne, ni donner de General à ſes Troupes ſans le conſentement des Etats : que pour les affaires de la Religion, ou pour la diſtribution des garniſons étrangeres chaque Province en donneroit ſon avis : que les Etats nommeroient les Gouverneurs qu'on leur donneroit, & qu'en cas qu'il y eût quelque conteſtation ſur ce ſujet, le Duc d'Anjou décideroit la choſe, qu'il n'y auroit que deux François dans le Conſeil, & que pour le former preſentement les Etats auroient droit d'en nommer tous les autres Conſeillers : qu'à l'avenir le choix en appartiendroit au Prince, lequel les prendroit dans le nombre de ceux, qu'on lui preſenteroit de la part des Provinces, & qu'on leur donneroit les premieres charges de la Cour. Pour ce qui eſt de la guerre on promit de lui fournir tous les ans outre le Domaine, qui étoit déja affecté à cela, deux millions quatre cens mille florins, avec promeſſe de la part des Etats d'y ſuppleer, ſi la neceſſité le requeroit.

Toutes ces affaires aiant été reglées de la maniere que l'on vient de le dire, l'on crut que l'on pourroit convenir d'une tolerance mutuelle ſur le fait de la Religion, & que l'on pourroit vivre enſemble en paix les uns avec les autres. On ſuppoſa que les Catholiques Romains demeureroient fideles à l'Etat à cauſe du Duc d'Anjou, & que les Reformez le feroient tout de même

1582. par la conſideration du Prince d'Orange. Ce fut dans cette vuë, qu'on accorda aux Catholiques Romains l'éxercice de leur Religion libre dans la ville d'Anvers à condition, qu'ils prêteroient ſerment de fidelité au nouveau Prince. Ainſi tout le monde paroiſſoit content de tout ce qui s'étoit fait, & en montroit de la joie. Le Duc d'Anjou de ſon côté ſe rendoit agreable aux Peuples, & tachoit d'attirer leur affection par toute ſa conduite, afin d'établir ſon autorité parmi eux.

Mais ceux d'entre les Nobles, qui avoient toujours du panchant pour Philippe, furent chagrins de voir, que l'on eût mis une partie des Domaines des Ducs de Bourgogne entre les mains d'un Prince choiſi dans une maiſon, qui leur avoit été mortellement ennemie. Ils ſe plaignoient ſecretement, de ce que l'on avoit chaſſé les Eſpagnols pour ſe mettre entre les bras d'une Nation inquiéte, avec laquelle il ſeroit preſque impoſſible de vivre en paix. Le commun Peuple avoit de la peine à oublier ſon ancien ſerment. Parmi les Reformez il y en avoit, qui craignoient que leur Religion ne ſe corrompît par le commerce, que l'on étoit obligé d'avoir avec des gens d'une Religion contraire, de qui l'on avoit cru tirer de l'aſſiſtance. D'autres craignoient avec beaucoup d'apparence, que la diſcorde, qui pouvoit arriver fort facilement entre des perſonnes d'humeur ſi oppoſée, ne fût capable de cauſer de grands maux, s'il arrivoit que les François devinſſent ennemis.

Quand

Quand on ſut dans le monde, que le Duc 1582.
d'Anjou ne porteroit que le tître de Comte de Hollande, & de Zélande, & qu'au reſte il n'auroit aucun droit de Principauté ſur ces deux Provinces, cela donna lieu à accuſer le Prince d'Orange d'avoir voulu profiter des dépouilles du Roi d'Eſpagne en portant les Peuples à ſecoüer ſa domination. On diſoit, qu'en effet il s'étoit reſervé dès le commencement les Provinces les plus aiſées à defendre pour ſe les approprier. On ajoutoit qu'il avoit mis ſon nom dans pluſieurs Actes, ou Ordonnances publiques pour faire adroitement connoître qu'il penſoit à s'en rendre Souverain. D'autres penetrans mieux dans la verité le juſtifioient de cette accuſation. Ils remarquoient que les Provinces l'avoient voulu reconnoître pour leur Souverain, & qu'il l'avoit conſtamment refuſé: que s'il n'avoit pas voulu, que ces deux Provinces fuſſent miſes dans la dépendance du Duc d'Anjou, c'eſt que l'interêt de la Religion le vouloit ainſi: qu'au reſte il en affectoit ſi peu la ſouveraineté, qu'il ne s'y faiſoit rien que par les ordres, & en conſequence des deliberations des Etats, & du Conſeil, ſe reſervant ſeulement le pouvoir de faire executer les reſolutions, que l'on avoit priſes dans l'Aſſemblée de ces Provinces.

Et certes le Peuple étoit extraordinairement ſatisfait de la conduite de ce Prince. Il étoit doux, affable, & moderé en toutes choſes. On voioit beaucoup de ſageſſe, & de prudence dans tous ſes conſeils. Tout y

1582. tendoit toujours au bien public, & au ſoulagement du Peuple. On diſoit même, que s'il avoit appellé des étrangers au ſecours de la République naiſſante, ç'avoit été uniquement dans la vuë de lui procurer quelque puiſſant ſecours pour lui donner le moien de ſe fortifier. Le Peuple touché de toutes ces choſes l'aimoit ardemment. Et il le fit paroître pendant la bleſſure de ce Prince. Un nommé Jean Jauregui Biſcain de nation, excité par la proſcription du Roi d'Eſpagne le bleſſa d'un coup de piſtolet à la joüe le 18e. Mars de cette année 1582. Pendant ſa bleſſure le Peuple de la ville d'Anvers étoit à toute heure en prieres dans les Egliſes pour demander à Dieu ſa convaleſcence. Il revint de cet accident, & parut en public environ ſix ſemaines après ſa bleſſure. Cependant les Eſpagnols détacherent encore pluſieurs aſſaſſins tant contre le Duc d'Anjou, que contre le Prince d'Orange. Mais leurs entrepriſes furent decouvertes, & ces Princes en furent garentis.

Les Troupes du Duc d'Anjou s'avançant pour le ſecours du Païs le Duc de Parme inveſtit la ville d'Audenarde en Flandre, laquelle fut enfin obligée de ſe rendre, parce qu'elle n'avoit pas voulu recevoir une garniſon ſuffiſante pour ſa défenſe. Il paſſa enſuite du côté de Bruxelles pour incommoder la ville. Mais les vivres, qui ſe pouvoient trouver en campagne, aiant été conſumez il fut obligé de ſe retirer dans ſes garniſons, parce que les ſoldats étoient

extr-

extremement fatiguez de froid, & de travail. Le Duc d'Anjou reprit la ville d'Aloſt, que les ennemis avoient occupée. Mais le Duc de Parme ſe rendit maître de celle de Liere par la perfidie de quelques ſoldats de la garniſon. Cette place lui donnoit beaucoup de facilité pour incommoder la ville d'Anvers, dont elle n'eſt eloignée que de deux ou trois lieües. Il y eut auſſi quelques petits combats en pluſieurs autres endroits. Verdugo Lieutenant du Duc de Parme s'empara de Lochem petite ville de Gueldre proche de Zutphen. Mais aiant été obligé de l'abandonner par le defaut de vivres, il ſurprit à la faveur des tenebres de la nuit la ville de Steenwic, dont les habitans n'étoient point ſur leur gardes. 1582.

Le Roi Philippe voiant que l'Armée des Etats étoit fortifiée par les Troupes, que le Duc d'Anjou y avoit jointes, renvoia dans les Païs-bas les Eſpagnols, & les Italiens, qu'on en avoit fait ſortir quelque temps auparavant. Il prit pour prétexte, qu'il ne les en avoit tirez, que parce qu'il avoit ſuppoſé, que toutes les Provinces rentreroient dans le devoir de l'obeïſſance, que par conſequent il n'étoit plus obligé de tenir ſa parole à cet égard conformément au Traité, qui avoit été fait à Arras. On n'oſa point s'oppoſer au retour de ces Troupes, par ce que le Duc de Parme s'étoit rendu trop fort dans le Païs. Cependant cela fit monter ſon Armée à ſoixante mille hommes de pied, & à quatre mille chevaux. Mais ce grand nombre de Troupes ne pouvoit être

1582. entretenu par les ſeuls Domaines du Roi. Il étoit obligé d'envoier tous les ans plus de huit cens mille écus pour les païer. C'eſt ainſi, que la guerre, qu'il entreprit de faire aux Provinces du Païs-bas, l'épuiſa inſenſiblement, & lui couta enfin tous les threſors de l'Eſpagne, & des Indes.

Les Etats voulant donner beaucoup d'éclat à leur nouvelle Principauté firent monter leur dépenſe juſques à quatre millions, au lieu de deux millions quatre cens mille florins, qu'ils avoient promis de fournir au delà du revenu des Domaines. Ils emploioient cet argent à paier les ſoldats François, Anglois, & Ecoſſois, qu'ils avoient à leur ſervice. On tenoit cependant les ſoldats de part & d'autre dans les garniſons pour prevenir les ſurpriſes. Mais ils étoient toujours prêts à ſe mettre en campagne au premier ordre.

Le Duc d'Anjou s'étoit toujours flatté de l'eſperance, que le Roi Henri III. ſon frere l'aſſiſteroit ſelon ſa promeſſe. Mais ce Prince n'oſa le faire ni en public, ni en ſecret, parce qu'il craignoit que cela ne cauſât du trouble dans ſon Roiaume. Philippe avoit gagné pluſieurs de ſes principaux Conſeillers, qui ne ceſſoient de lui repreſenter, qu'il ne devoit point aſſiſter des heretiques: qu'en tout cas il devoit laiſſer le Duc d'Anjou, & les Etats dans la neceſſité de ſe jetter abſolument entre ſes bras pour en obtenir le ſecours, dont ils auroient beſoin: qu'alors il pourroit l'entreprendre, parce qu'il auroit le moien de

s'in-

s'indemniſer des dépenſes, qu'il ſeroit obli- 1582.
gé de faire pour cela. Outre ces raiſons d'interêt, & de politique, Henri en avoit de ſecretes, qui le portoient à abandonner ſon frere. Il le haïſſoit, non point que ce Prince lui en eût donné aucun ſujet, mais parce que lui-même l'avoit offenſé en pluſieurs occaſions par des ſoupçons mal fondez.

Tout cela jetta ce jeune Prince dans le 1583.
deſeſpoir, & le diſpoſa à ſuivre un conſeil deteſtable, qui lui fut donné, & dont la ſuite lui fut tout à fait deſavantageuſe de même qu'aux Confédérez. Quelques-uns de ſes plus intimes Conſeillers lui repreſenterent, qu'il ſeroit bientôt expoſé au mepris des Peuples, qui l'avoient appellé chez eux, puis qu'il ne leur apportoit aucun ſecours, & que le Roi ſon frere ne vouloit pas l'aſſiſter : qu'il pouvoit déja bien voir, qu'il leur étoit à charge, & qu'ils ne lui laiſſoient qu'une vaine ombre d'autorité entre les mains : qu'en effet on lui avoit preſcrit des conditions fort dures, lors qu'on l'avoit revêtu de la Souveraineté : qu'il avoit ſouvent demandé, que l'on y fît quelque changement, qui pût rendre ſa dignité plus agreable, mais qu'il n'avoit jamais pu l'obtenir. Les choſes lui paroiſſant telles en effet lui devinrent ſi inſupportables, qu'il reſolut de s'emparer de toute l'autorité par force, & de ſe mettre au deſſus des loix, & des conditions, que l'on avoit appoſées à ſon Traité. Penſée extravagante, s'il en fut jamais, de vouloir

1583. mettre ſous le joug un Peuple, qui ne l'avoit appellé, que pour achever de le delivrer de celui des Eſpagnols.

Quoi qu'il en ſoit il donna charge ſecretement à ſes plus affidez Capitaines de ſe ſaiſir des meilleures Places de Flandre, & ſe reſerva pour lui de ſe rendre maître d'Anvers, où le Prince d'Orange ſe trouvoit alors. Le Duc avoit conçu de la jalouſie de voir que le Peuple le chériſſoit, & qu'il déferoit à ſes conſeils en toutes choſes. Il ne pouvoit le ſouffrir en qualité de ſon Lieutenant General, par ce qu'il avoit toute l'autorité en main. Voiant donc que ce Prince étoit alors dans cette ville, & que d'ailleurs les Deputez des Provinces s'y rencontroient auſſi, que par conſéquent, il ſe rendroit maître de tout en ſe ſaiſiſſant d'eux, il conclut que ſans perdre de temps il devoit executer cet horrible deſſein. Il eſt fort croiable qu'il fut excité à cette entrepriſe par des gens, qui avoient de ſecretes correſpondances avec l'ennemi, & par les François, qui étoient venus avec lui, & qui ne voioient pas que la Souveraineté leur fut auſſi avantageuſe, qu'ils l'avoient eſperé.

Les ordres, que ce Prince avoit donnez pour la Flandre, eurent du ſuccès à l'égard de quelques villes. Ils s'emparerent de Dendermonde, de Vilvorde, de Dixmude, & de Dunquerque. Ceux qui étoient à Bruges, manquerent leur coup. Les Magiſtrats de la ville qui avoient été avertis de ce deſſein, firent appeller les princi-

paux

paux Officiers de la garniſon Françoiſe 1583.
dans la Maiſon de ville ſous pretexte de deliberer avec eux de quelque affaire importante. Quand ils les tinrent entre leurs mains, ils les forcerent d'envoier des ordres par écrit à leurs ſoldats de ſortir à l'heure même de la ville, les menaçant de les faire poignarder, s'ils refuſoient de faire ce qu'on leur demandoit, ou ſi les ſoldats s'opiniâtroient à demeurer. La garniſon aiant reçu les ordres de ſes principaux Chefs ſortit à l'heure même, voiant que la bourgeoiſie ſe mettoit ſous les armes pour la forcer en cas de reſiſtance.

Le danger fut beaucoup plus grand dans la ville d'Anvers. Le Prince d'Orange avoit eu quelque avis ſecret du deſſein du Duc d'Anjou. Il y avoit pourvu pour le prevenir, avec les plus conſiderables Officiers, autant qu'ils l'avoient pu ſans ſe trop découvrir. Les François, & les Suiſſes du Duc d'Anjou étoient dans le voiſinage de la ville, & ne doutoient point qu'aiant forcé le fort d'Eyndhove, dont ils s'étoient emparez, & aiant mis les Eſpagnols en fuite, ils ne ſe rendiſſent maîtres du Brabant en ſe ſaiſiſſant d'Anvers. Le Duc d'Anjou ſortit de la ville accompagné de ſes Gardes, & de ſes domeſtiques ſous pretexte d'aller faire la revuë de ſon Armée. Y étant arrivé, il commanda à ſes Troupes, qui étoient toutes prêtes, de ſe jetter ſur les ſentinelles, de les tuer, & de s'emparer d'une porte pour ouvrir le paſſage à ſon Armée. Il y entra en effet dix-ſept Compagnies,

1583. pagnies, qui ſe répandirent d'abord dans les rues, crians *Vive la Meſſe*, qui étoit le mot de l'Armée. A ce bruit inopiné les bourgeois, qui dînoient alors, ſe leverent bruſquement de table, ſe mirent ſous les armes, & arrêterent les Troupes, qui croioient être victorieuſes. Peu à peu le nombre des bourgeois s'accrut de telle ſorte, parce qu'il s'agiſſoit de la conſervation de leurs vies, de leurs familles, & de leurs biens, qu'ils pouſſerent les François vers la même porte, par laquelle ils étoient entrez dans la ville. Là le carnage fut grand, parce que ceux qui entroient, & ceux qui vouloient ſortir, s'embarraſſoient les uns les autres, & qu'ils étoient tous expoſez aux coups des bourgeois. Ainſi le nombre des morts, & des mourans étoit un obſtacle à ceux, qui avoient deſſein d'entrer ou de ſortir. On conta qu'il étoit demeuré quinze cens hommes ſur la place, ſans y comprendre les bleſſez, & que l'on fit environ deux mille priſonniers, parmi leſquels ſe trouverent pluſieurs Seigneurs, & Gentilshommes diſtinguez. Il y eut environ quatre-vingt bourgeois qui furent tuez dans cette occaſion.

La ville d'Anvers fut donc ainſi ſauvée des François, qui s'étoient mis en état de la ſurprendre. Le Duc d'Anjou voiant ſes gens repouſſez, reconnut l'extravagance de ſon entrepriſe par un événement, qu'il n'avoit point attendu. Frappé de l'horreur de cette affaire, & honteux de l'avoir manquée, il fut obligé de ſe retirer bruſque-

ment

ment des environs d'Anvers, de peur qu'on ne ſe jettât ſur lui, après ce qui venoit de ſe paſſer par ſes ordres. Il ſe ſauva donc du mieux qu'il put avec les Troupes, qui lui reſtoient. Il étoit dénué de toutes ſortes de proviſions auſſi-bien qu'elles. Ils paſſerent avec beaucoup de peine les marécages, qu'ils trouverent dans leur chemin, & ſe rendirent enfin bien las, & bien fatiguez à la riviere de Dile, dont ils ſe couvrirent. 1583.

On peut croire aiſément, que cette furieuſe entrepriſe mit les Confédérez dans une terrible animoſité. Pluſieurs de ceux qui avant cela étoient déja ennemis des François, ne manquérent pas de faire beaucoup de bruit dans cette occaſion. Le Duc de Parme même n'oublia pas d'écrire, & de publier des lettres, par leſquelles il repreſentoit aux Confédérez, que leur rebellion avoit de malheureux ſuccès, & qu'ils ſeroient toujours expoſez à de ſemblables accidens, qui devoient leur paroître infiniment plus facheux, que tout ce qu'ils avoient taché d'éviter en ſecoüant la domination du Roi d'Eſpagne. Il leur faiſoit connoître, que l'autorité des Princes naturels étoit toujours douce, & agreable, & qu'il étoit fort dangereux à des ſujets de ſe ſoulever contre un Souverain puiſſant. Que ſi après la triſte experience, qu'ils venoient de faire de la domination étrangere, ils vouloient rentrer dans l'obeïſſance, il les aſſuroit de s'emploier de toute ſa force auprès de Philippe pour leur faire obtenir de favo-

1583 favorables conditions de ce Prince, qui leur tendoit les bras.

Le Prince d'Orange ne douta point, que les Eſpagnols ne ſe prévaluſſent de cette facheuſe conjoncture autant qu'ils pourroient. Il ſe trouvoit donc fort empêché ſur ce qu'il avoit à faire. C'étoit par ſon conſeil, que l'on avoit appellé le Duc d'Anjou. Ainſi ce que ce Prince avoit entrepris ſi mal à propos, avoit affoibli le crédit que le Prince d'Orange avoit eu juſques-là parmi les Confédérez, & ſur tout parmi le Peuple. Cependant lors qu'on lui eut demandé ſon avis dans le Conſeil ſur toutes ces affaires, il y parla avec beaucoup de franchiſe, & de liberté. D'abord il ſe juſtifia fortement de tout ce qu'il crut qu'on pouvoit lui reprocher dans cette occaſion. Mais enſuite il leur parla avec beaucoup de hardieſſe ſur toutes leurs affaires. Il leur repreſenta que s'ils euſſent pu vivre en bonne intelligence entr'eux, ils euſſent bien fait de ne ſe point mettre ſous la domination d'un ſeul Prince, ſur tout d'un étranger; qu'il ne s'agiſſoit point de ſavoir, ſi l'on devoit abandonner le Duc d'Anjou, qui avoit violé le Traité qu'ils avoient fait avec lui, mais d'examiner s'ils avoient aſſez de forces pour ſe ſoutenir contre l'ennemi commun; qu'ils avoient peu de Troupes, & que ce Prince étoit maître de pluſieurs villes conſiderables, que par conſequent il n'y avoit plus qu'à examiner s'ils aimoient mieux que ces Places tombaſſent entre les mains des Eſpagnols, que dans les leurs. Il

Il ajouta, que quoi que l'on eût de très- 1583.
juſtes ſujets de ſe plaindre des Eſpagnols, & des François, cependant il étoit de la derniere importance de bien penſer au parti, que l'on devoit prendre dans cette occaſion: que les Eſpagnols ne manqueroient point tôt ou tard de les mettre ſous le joug, s'ils traitoient avec eux, parce qu'ils occupoient déja une partie du Païs, au lieu qu'après ce qui s'étoit paſſé, les François n'oſeroient plus rien entreprendre de pareil, & qu'en effet ils ne trouveroient perſonne, qui les voulût aider dans un deſſein de cette nature: qu'ainſi il valoit encore mieux ſe reconcilier avec les François, qui n'oſeroient jamais retomber dans la même faute, qu'ils venoient de faire; que ſi ce Prince les avoit outragez dans cette occaſion, il leur avoit auſſi rendu de grands ſervices l'année precedente en venant au ſecours de leurs Provinces. D'où il concluoit, qu'en faiſant compenſation des outrages, & des ſervices il falloit renoüer avec le Duc d'Anjou, ce qui ſeroit facile à faire, ſi ce Prince vouloit ſe ſouvenir de ſa faute, & ſi de leur part ils vouloient l'oublier.

Quand il eut fini ſon diſcours, pluſieurs perſonnes de l'Aſſemblé excuſerent l'emportement d'un jeune Prince, qui s'étoit ſervi de mauvais conſeils pour s'aſſurer une Souveraineté, qu'il croioit que l'on avoit trop limitée. Ils en rejettoient toute la faute ſur ſes Conſeillers plûtôt que ſur lui. Le Roi ſon frere tâcha de le reconcilier

1583. concilier avec les Etats, & leur fit de grandes promeſſes entremélées de quelques menaces couvertes. On chercha donc les moiens de renoüer avec lui. Dans cette vuë on lui fit propoſer de remettre les Places qu'il tenoit, entre les mains des Confédérez, & de ſe tenir à Dunkerque, pendant que l'on travailleroit à pacifier les differens, qui étoient ſurvenus.

Mais tous les ſoins que l'on prit pour cela, furent inutiles par la longueur des négociations, qui ne ſe pouvoient terminer à cauſe des nouvelles difficultez, qui ſurvenoient tous les jours. On étoit convenu, que Biron à la tête des Troupes Françoiſes, s'oppoſeroit au Duc de Parme, qui ravageoit le Brabant. Mais ce General n'eut point de ſuccès dans ſon expédition. Cependant le Duc d'Anjou continuoit de faire de grandes plaintes contre les Etats, & propoſa de nouvelles conditions pour l'accommodement. Pendant que l'on étoit occupé à diſcuter toutes ces affaires, le Duc ſe laſſa de voir perir ſes Troupes de faim, & de maladies. Il quitta Dunkerque, & ſe retira en France. Les Etats avoient toujours des Députez auprès de lui, occupez à regler les differens. Ils preſſoient le Roi Henri III. fort inſtamment d'embraſſer les interêts de ſon frere, de les ſecourir d'hommes, & d'argent, &, d'empêcher que l'on ne fournît des vivres, & des munitions à leur ennemi. Ils lui faiſoient connoître, qu'ils lui donneroient la Souveraineté de leur Païs,

&

& qu'ils ſe rejoindroient ainſi à la Monar- 1583.
chie Françoiſe, s'il les aſſiſtoit. Mais la mort inopinée du Duc d'Anjou arrêta toutes ces négociations. Elle arriva le 10. de Juin de l'an 1584. à Château-Thierri.

On parla diverſement de ſa mort. Les uns crurent qu'il avoit été empoiſonné. D'autres, que ſes débauches avoient ruïné ſa ſanté. D'autres enfin, que le chagrin de ſes mauvais ſuccès l'avoit mis dans le tombeau. Quoi qu'il en ſoit, il éprouva que les entrepriſes violentes faites contre des Peuples malheureux ſont preſque toujours funeſtes à leur auteur. Il ſurvécut à ſa reputation, & mourut chargé de la haine publique. On l'enterra ſans aucune marque de la Principauté, qu'il avoit eüe dans les Païs-bas, parce que le Roi ſon frere n'oſa faire paroître, qu'il eût pris aucune part dans ſes affaires. Sa mort acheva de diſſiper ſes Troupes. Voiant même qu'il avoit abandonné Dunkerque, elles s'écoulerent de cette ville, où il en avoit laiſſé une partie en garniſon, parce qu'elles n'oſoient ſe confier à des Peuples, qu'elles avoient maltraitez. Dès que le Duc de Parme fut averti de leur retraite il la fit inveſtir, & vint enſuite l'aſſieger avec le reſte de ſon Armée. La ville étoit dépourvuë de ſoldats, & de vaiſſeaux pour ſe défendre. Biron eut ordre d'aller au ſecours de cette Place, & de combattre l'ennemi. Mais la ville de Gand, qui étoit ennemie particuliere du Duc d'Anjou, refuſa de laiſſer paſſer ſon Armée. Ainſi Dun-

1583. Dunkerque tomba entre les mains des Eſpagnols, qui s'en ſervirent depuis fort utilement pour incommoder les Conféderez dans leurs Courſes. D'ailleurs elle ſervit de retraite à une infinité de Pirates.

La perte de cette importante Place ne fut pas capable de faire rentrer les Flamans dans leur veritable interêt. Ainſi malgré qu'on en eût, l'on fut obligé de congedier Biron, & ſon Armée. Les choſes s'aigrirent même de telle maniere, que le Prince d'Orange remarquant l'obſtination de ces Peuples à ſe ruïner eux mêmes, & que d'ailleurs il leur étoit ſuſpect, ſe retira d'Anvers, où il demeuroit depuis ſix ans, & ſe rendit en Zelande pour mettre ſa perſonne en ſureté. Cependant le Duc de Parme s'empara de Nieuport, de Furne, de Dixmude, & de Bergue St. Vinox. L'un de ſes Lieutenans ſe rendit maître de Zutphen, que les Conféderez aſſiegerent en même temps. Mais leurs diſſenſions ruïnerent leurs deſſeins, & firent perir preſque toutes leurs forces ſans en tirer aucun avantage.

Dans le même temps un nommé Hogius ſe diſant fils de Charles-Quint à cauſe de quelque reſſemblance de ſon viſage à celui de ce Prince, ſe rendit en Hollande dans l'eſperance de s'y faire reconnoître. Les Eſpagnols, qui ne penſoient qu'à brouïller les affaires, lui promirent ſecretement, que Philippe le reconnoitroit pour frere. Cela fut cauſe qu'il attira pluſieurs perſonnes, qui étoient mal ſatisfaites de l'état

l'état preſent des choſes. Mais on arrêta 1583.
bien-tôt le cours de cette entrepriſe en faiſant mourir par un ſupplice public celui qui étoit l'auteur de tous ces mouvemens. Ce fut auſſi dans ce temps, qu'il s'éleva une guerre dans l'Archevêché de Cologne. Gebhard Trucſches, qui en étoit pourvu, étant devenu amoureux d'Agnés de Mansfeld l'épouſa contre les ſtatuts de l'Egliſe Romaine, qui ne permet point aux Prêtres de ſe marier. Cela donna lieu au Pape de transferer l'Archevêché à Erneſt de Baviere, qui travailla à s'en mettre en poſſeſſion. Trucſches ſe défendit en public par les loix divines, qu'il oppoſa à celles de Rome, qui regarde comme un ſacrilege le mariage des Prêtres, & qui tolere des paillardiſes, & des impudicitez publiques en ces ſortes de gens. Il donna commiſſion à Caſimir, & à Nuenare Comte de Meurs, qui avoient chacun une petite Armée ſous leur conduite, de s'emploier à conſerver les villes de ſa juriſdiction. Mais il fut dépouïllé de la pluſpart de ſes places par les forces de ſon ennemi, & par la trahiſon de ſes propres ſujets. Il fut donc obligé de faire alliance avec les Confédérez, & de ſe retirer auprès du Prince d'Orange, après quoi il ſe vangea, comme il put, du tort qu'il prétendoit qu'on lui avoit fait, de le depoſſeder de ſon Archevêché.

La pluſpart des plus grands Seigneurs d'entre les Confédérez voiant la proſperité des Eſpagnols tacherent de ſe reconcilier avec

1583. avec eux. Le Comte de Bergen beaufrere du Prince d'Orange fut des premiers, qui fut porté à cela par la legereté de ſon eſprit. Il tacha donc de leur remettre entre les mains la Gueldre, dont il étoit Gouverneur. Mais ſon deſſein fut heureuſement prevenu, & aiant été laiſſé ſur ſa parole il ſe retira parmi les ennemis ſans leur rendre d'autre ſervice que de leur donner ſes fils, qui étoieut braves, & vaillans. Son Gouvernement fut donné au Comte de Meurs Adolphe de Nuenare.

Pendant cela la Flandre ſe trouvoit dans un triſte état. Le Duc de Parme avoit aſſiegé Ipre. Ceux de Gand avoient rappellé Imbiſe parmi eux uniquement par ce qu'il étoit ennemi particulier du Duc d'Anjou, & des François. Cet homme ne fut pas plûtôt rétabli dans la ſouveraine Magiſtrature, qu'il anima le peuple à la ſedition. D'un autre côté les habitans de Bruges voiant la guerre allumée de toutes parts avoient appellé pour les gouverner le Prince de Chimai fils du Duc d'Arſchot. Ce Seigneur avoit ſouvent changé de parti tant à l'égard de la Religion, qu'à l'égard des interêts politiques ſuivant les occaſions qui s'en étoient preſentées, en quoi il avoit toujours eu ſoin de ſe gouverner par les conſeils du Duc ſon pere.

Se voiant Gouverneur de Bruges il entretint de ſecretes correſpondances, de même qu'Imbiſe, avec des perſonnes de la Religion Romaine, quoi qu'en public

l'un

l'un & l'autre fît profeſſion ouverte de la perſecuter. Ces deux hommes formerent donc le deſſein de remettre la Flandre entre les mains du Roi d'Eſpagne. Dans cette vuë ils parlerent de s'allier avec quelque Prince puiſſant d'Allemagne pour en tirer du ſecours, & en particulier avec Thrucſes, ou avec Caſimir. Ils ne faiſoient pas ces propoſitions dans l'eſperance qu'elles puſſent être écoutées. Leur but étoit ſeulement de tirer les affaires en longueur, afin que l'on negligeât de remedier aux neceſſitez de la Republique, & que cela leur fournît l'occaſion de faire voir aux peuples, qu'il n'y avoit point de ſalut pour eux, qu'en ſe rendant aux Eſpagnols. Cependant ils envelopperent ſi bien leur deſſein, qu'en parlant de paix ils faiſoient connoître, qu'ils ne penſoient qu'à rétablir la bonne intelligence entre les villes des Païs-Bas, qui s'étoient remiſes ſous la puiſſance de l'Eſpagne, ajoutans adroitement, que Philippe ſe contenteroit deſormais de la ſimple obeïſſance, qu'au reſte il remettroit les affaires de la Religion aux ſoins de la Providence divine. 1583.

On ajoutoit à tout cela pluſieurs diſcours, par leſquels on taxoit les François, & ceux d'entre les Confederez, qui entretenoient une funeſte guerre, laquelle ne pouvoit ſe terminer que par la ruïne entiere des Païs-Bas. On tâchoit de faire voir, que le plus ſûr étoit de ſe remettre ſous la domination de Philippe, dont la puiſſance les accableroit à la longue. Ain-

1583. ſi l'on travailloit ſourdement à diſpoſer les peuples à ſe remettre ſous le joug. On leur inſinuoit même finement, qu'ils n'avoient que les prieres, & les ſupplications pour toutes armes, s'il arrivoit que les Souverains abuſaſſent de leur autorité: qu'après tout la guerre avoit fait mourir plus de perſonnes, que toutes les prétendues cruautez de Philippe, & qu'enfin cette guerre avoit été ſuſcitée par quelques particuliers, qui avoient penſé à ſe ſauver d'une ruïne totale aux dépens du public, qu'ils avoient adroitement engagé dans leur querelle, par où ils avoient inſenſiblement allumé la guerre.

1584. Le Duc de Parme étant averti de toutes ces choſes tâcha de les faire reüſſir. Aiant donc elevé pluſieurs forts à l'entour d'Ipre pour tirer quelques troupes de ce ſiége ſans l'abandonner, il donna une Armée à commander au Vicomte de Gand, & au Baron de Montigni, eſperant de ramener une partie des peuples ou par les careſſes, ou par la force. Cette Armée s'empara du païs de Vaes par la trahiſon de celui, qui y commandoit, & ſe ſaiſit en meme temps de Hulſt, d'Axelle, & du château de Rupelmonde. La ville d'Aloſt lui fut livrée par ſa propre garniſon, qui étoit de ſoldats Anglois, leſquels n'étoient pas paiez par les Flamans depuis quelque temps. Toutes ces choſes obligerent les Brabançons, & les Zelandois de rompre les digues de l'Eſcaut pour ſe couvrir contre l'ennemi, & firent des forts

de

de leur côté pour ſe mettre en état de faire des courſes avantageuſes à leur parti. 1584

Cependant le Vicomte de Gand, & le Baron de Montigni vinrent ſe camper entre Gand & Bruges, & interrompirent le commerce de ces deux villes. Cela donna lieu aux Catholiques Romains, & aux partiſans ſecrets de l'Eſpagne de travailler à ſe remettre ſous la domination de Philippe. Ils ſe rendirent les plus forts dans la ville, ſe fondans ſur cette Armée, qui n'étoit pas loin d'eux. Le Prince de Chimai ſe ſervit de l'occaſion pour exécuter le deſſein, qu'il avoit depuis long-temps. Quelques Magiſtrats fideles aux Confédérez en avertirent le Prince d'Orange, qui envoia ordre au Commandant de la garniſon de ſe ſaiſir du Prince de Chimai. Mais ce Seigneur avoit gagné cet homme par ſes preſens. Il ſe ſervit même de cette occaſion pour perſuader au peuple, que les ennemis avoient dreſſé des embuches contre la ville & contre lui. Ce fut ainſi, qu'il ſe ſaiſit des poſtes, qu'il les mit entre les mains de ſes affidez, & qu'il diſpoſa la ville à rentrer dans l'obeïſſance de Philippe. La ville de Dam ſuivit l'exemple de Bruges, & quelques jours apres celle d'Ipres ſe rendit tout de même.

Les Gantois furent ſur le point d'imiter ces villes, & commencerent à parlementer en propoſant une tréve. Mais on les empecha de ſe rendre par le peu de ſoin, qu'eut Imbiſe de cacher la trahiſon qu'il meditoit. Il avoit entrepris de livrer

1584 Gand & Dendermonde tout à la fois. Le Gouverneur de cette derniere, nommé Rihove, l'avoit toujours fort bien défendue ſous les ordres du Prince d'Orange. Imbiſe voiant que l'on s'oppoſoit à ſon deſſein, enferma le Magiſtrat de Gand dans la Maiſon de ville, & ſe diſpoſoit à l'y aſſieger avec quelques ſoldats qui dépendoient de lui. Mais le peuple aiant été averti de ſa double trahiſon ſe ſaiſit de lui, & le fit mourir ſur un échaffaut. Ainſi perit cet homme, qui avoit long-temps gouverné cette ville avec un autorité abſoluë, & qui lui avoit même rendu de grands ſervices. Mais ſon extrême ambition le porta à des entrepriſes, qui irriterent ce peuple contre lui. Ce fut ainſi que la ville de Gand fut encore conſervée dans le parti des Confédérez pendant quelque temps, parce que leurs amis s'y trouverent les plus forts.

Le Duc de Parme avoit environné cette ville de ſes troupes eſperant, qu'elle lui ſeroit miſe entre les mains ſans coup ferir. Mais aiant appris ce qui étoit arrivé, il ſe contenta de la laiſſer expoſée à la faim, & à ſes diſſenſions ordinaires. Il forma donc le deſſein de ſe rendre maître d'Anvers. Il voioit que ſon Armée étoit forte par le nombre, & par la bonté de ſes troupes; & qu'au contraire les Confédérez conſumoient les leurs inutilement au ſiége de Zutphen. Il travailla donc à ſe ſaiſir de l'Eſcaut pour faciliter le ſiége de cette importante ville. Il campa une partie de ſon Armée au delà de cette riviere, & s'occupa à chaſ-

à chaſſer tous les vaiſſeaux, que l'on y avoit mis pour la garder. Enſuite il garnit les deux rives de ſoldats, & d'artillerie pour ſe couvrir contre les ſurpriſes de ſes ennemis. Les habitans d'Anvers qui avoient remarqué qu'on leur en vouloit, s'étoient précautionnez contre le ſiége en bâtiſſant deux forts, l'un au deſſus de la ville près du bourg de Lillo, l'autre au deſſous aſſez près de Hulſt. Ce dernier qui n'étoit pas encore achevé, fut aſſiégé & pris par les troupes du Duc de Parme. Mais celui de Lillo fut défendu courageuſement par Teligni, fils du ſage & vaillant la Noüe, lequel repouſſa pluſieurs attaques des Eſpagnols avec de grandes pertes pour eux. 1584.

Mais dans le temps que la Republique ſe voioit réduite à de terribles extremitez, par les grands ſuccès des Eſpagnols ſous la conduite du Duc de Parme, il lui arriva un malheur extrême, qui penſa la ruïner tout à fait. Ce fut la mort de Guillaume de Naſſau, Prince d'Orange, qui fut tué à Delft dans ſa maiſon le 10. de Juillet de cette année à deux heures après midi. Ce funeſte coup fut fait par le nommé Balthaſar de Gerard Bourguignon, qui fut porté à cela par zele pour ſon parti, & par l'eſpoir de la recompenſe que le Roi d'Eſpagne avoit promiſe par ſa Proſcription. Ce malheureux fut puni du dernier ſupplice, lequel il ſouffrit avec beaucoup de conſtance. Il tua le Prince d'un coup de piſtolet chargé de trois balles empoi-

1584. ſonnées. Ce Héros mourut ſur le champ en proferant ces paroles, *Seigneur aïe pitié de ton pauvre peuple.* Il étoit agé de cinquante & un an, deux mois, & vingt-cinq jours.

La Republique le perdit dans le temps qu'elle avoit le plus grand beſoin de ſes ſages conſeils. Ce Prince avoit uni ſa deſtinée à celle du peuple. Ainſi il ſembloit emporter toute ſa force, & toute ſa vigueur avec lui dans le tombeau. Il avoit été l'ame, & le ſoutien de cet Etat naiſſant. On vit en effet qu'il tomba dans d'étranges périls après la funeſte mort de ſon Fondateur. Mais après pluſieurs rudes ſecouſſes, qui furent preſque ſur le point de le renverſer, ce même Prince reſuſcita en la perſonne de ſon fils Maurice, qui lui avoit ſuccedé dans tous ſes emplois par les ſuffrages communs de tous les Etats. Ce jeune Prince qui n'avoit que dix ſept ans quand ſon pere mourut, remit les affaires dans un meilleur état, & fut l'inſtrument dont Dieu ſe ſervit pour relever la Republique preſque abbattue. Les Etats en lui conferant les dignitez de ſon pere, lui donnerent pour Lieutenant General le Comte de Hohenlo, homme habile, & conſommé dans le métier de la guerre.

Le Prince d'Orange étoit d'un temperament robuſte de corps. L'age ne l'avoit point encore affoibli. Les grandes traverſes de ſa vie avoient ſervi à fortifier ſon ame, & à la rendre inébranlable dans les

les mauvais ſuccès. On le voioit dans une grande égalité d'eſprit, quoi qui pût lui arriver d'heureux ou de malheureux. Il avoit beaucoup de pieté, & ſe ſoutenoit toûjours avec la même force, quelque accident qui lui pût arriver. On doit dire à ſa loüange immortelle, qu'il n'a point cherché ſon avantage particulier dans les grandes affaires qu'il a maniées. Il n'a remporté pour ſalaire de tout ce qu'il a fait, que la gloire d'une conduite ſage & prudente. Il n'a tiré aucun profit de ſes charges. Il a conſumé ſon propre bien en ſervant le public, & à ſa mort il a laiſſé ſa ſucceſſion fort embroüillée à ſes enfans. 1584.

Il fut marié quatre fois. Sa premiére femme étoit de la Maiſon d'Egmont, & lui apporta en dot Buren & Leerdam, deux Comtez, qui échurent à Philippe l'aîné de ſes enfans, qui avoit été mené priſonnier en Eſpagne, où il fut retenu fort longtemps. Il eut encore de cette Comteſſe de Buren une fille nommée Marie, qui fut mariée au Comte de Hohenlo. De la ſeconde, qui étoit fille de Maurice Electeur de Saxe, il eut Maurice qui lui ſucceda, & une fille. Il n'eut point de fils de la troiſiéme, qui étoit fille du Duc de Monpenſier, de la Maiſon de Bourbon. Mais il en eut pluſieurs filles, qui furent mariées avantageuſement en France & en Allemagne. Sa derniere femme étoit Louiſe de Coligni fille de l'Amiral de Chatillon, laquelle étoit veuve de Teligni, qui

1584. fut tué au Maſſacre de la St. Barthelemi avec ſon beaupere. Le Prince eut d'elle Henri-Frederic, qui ſuccedâ à ſon frere Maurice dans ſes dignitez. Ce Prince naquit le 25. Fevrier de cette année environ cinq mois & demi avant la tragique mort de ſon pere. On a dit de ce grand Prince, qu'il a été un exemple de peu de convoitiſe, & de peu de bonheur. Ce qu'il y a d'admirable en ſa perſonne, c'eſt que parmi les fâcheux événemens, qui ont ſouvent traverſé ſa vie & ſes deſſeins, il n'a pas laiſſé d'arriver à ſon but. Il a été le Fondateur de la République des Provinces-Unies, l'auteur de la liberté publique, & le ſoutien des affaires, qu'il a toûjours dirigées avec une extrême ſageſſe, faiſant paroître une prudence conſommée en toutes choſes, & au reſte ne paroiſſant jamais plus grand que dans ſes diſgraces.

On l'appelloit ordinairement le Taciturne, nom que le Cardinal de Granvelle lui avoit donné. Ce Prince parloit peu: mais il penſoit beaucoup. Ses vuës étoient d'une grande étendue dans les affaires. Sa politique étoit profonde. Peu de gens alloient auſſi loin que lui. Il étoit l'ame & le conſeil de la République. Ses avis étoient toûjours des oracles. Il a déconcerté lui ſeul toute la ſubtilité de Philippe II. & de tout ſon Conſeil. Il trouvoit toûjours des reſſources ineſperées dans les plus grandes adverſitez. C'étoit dans les plus grands revers, qu'on le voioit ferme, conſtant & courageux. Au reſte il étoit

doux,

doux, affable & de facile accès. Le peuple l'aimoit avec une tendreſſe extrême à cauſe de ſa maniere d'agir ſimple, familiére & ſans fart. On peut dire ſans rien outrer, qu'il a été un des plus grands hommes, que l'on ait jamais vu, digne d'un meilleur ſort, que celui qui le fit mourir par un infame aſſaſſinat. Mais il avoit pour ennemi un Prince à qui le crime ne faiſoit point horreur, n'en étant point détourné par les principes de ſa Religion, & y étant porté par ſon humeur particuliere, capable des plus noires actions, quand l'interêt de ſes affaires les demandoit. 1584.

Les peuples conféderez firent les obſeques de ce Prince avec les plus grandes marques de dueil dont on ait jamais ouï parler. Ils étoient dans une affliction la plus grande qui puiſſe être imaginée. Ils chercherent à ſe conſoler en revêtant Maurice ſon fils de toutes les charges de ſon pere. Ce jeune Prince qui étudioit alors à Leide donnoit de grandes eſperances. Il faiſoit paroître de fortes inclinations à la vertu. Cela fortifia les Etats & le peuple dans le deſſein qu'ils avoient de le revêtir des dignitez de ſon pere. Il eut pour ſa part dans la ſucceſſion du Prince ſon pere entr'autres les Marquiſats de Fleſſingue & de Ter-Veere, deux villes de Zélande, qui avoient le premier rang dans les Etats de la Province. On donna la Lieutenance Générale au Comte de Hohenlo, qui avoit acquis beaucoup de reputation à la guerre. On nomma auſſi Guillaume Louis

1584. fils de Jean Comte de Naſſau, frere du défunt Prince d'Orange, Gouverneur de Friſe & de Groningue. Il avoit déja eu le même emploi ſous le Prince ſon oncle. Cela donna lieu à de grands differents qui ſurvinrent dans ces païs-là entre la Cour ſouveraine de Juſtice, établie par les anciens Ducs de Bourgogne, & les Députez des Etats de Friſe, dont on avoit compoſé un nouveau Conſeil. La Cour prétendoit que la direction des affaires lui appartenoit. Les Etats ſoutenoient au contraire, que c'étoit à eux à les conduire, puis qu'ils repréſentoient tout le païs par la qualité des Députez, qui étoient du corps de la Nobleſſe & des bourgeois, au lieu que la Cour de Juſtice n'étoit formée que des ſeuls Députez des villes.

Ces démélez étoient capables de ruïner les affaires. Verdugo tâcha d'en profiter pour ſon parti. Mais Guillaume de Naſſau ſe gouverna dans cette affaire avec tant de moderation, qu'il ſe rendit Mediateur entre les deux partis, & prévint ainſi les premiers malheurs que cette diſſenſion eût pu cauſer. Cependant il s'oppoſa aux ennemis avec ſes troupes, & les empêcha de rien entreprendre contre le païs. Cela donna le loiſir de porter les deux partis à s'accommoder, & à convenir d'arbitres pour regler tous ces differens. Enfin on tomba d'accord que les Députez ordinaires de la Province aux Etats, ſeroient chargez du ſoin de faire executer les ordres des Aſſemb ées generales, & de regler les affaires qui

qui ſurviennent tous les jours : que la Cour 1584.
de Juſtice travailleroit à decider par voie d'appel tous les differens qui naîtroient entre les particuliers, ſur des matieres civiles, mais qu'elle jugeroit directement, & en dernier reſſort des affaires criminelles : que les mêmes Juges comme moins capables de cabale, que le commun peuple regleroient le choix des Magiſtrats ordinaires des villes conjointement avec le Gouverneur, excepté à Leuvarden, & à Franeker, qui ſe reſerverent le droit de nommer leurs propres Magiſtrats. Ce fut ainſi que l'on aſſoupit ces differens, & que l'on rétablit la paix dans cette Province.

Toutes ces affaires fâcheuſes ſurvenues tout à la fois étoient capables ſans doute d'accabler la République naiſſante, ſi ceux qui la gouvernoient, n'euſſent eu un courage, & une fermeté à toute épreuve. Leurs Alliez les abandonnoient de tous côtez. Ils étoient obligez d'augmenter continuellement les impôts pour ſoutenir les affaires. Ils venoient de perdre le Prince d'Orange, qui étoit l'ame du parti. Ils n'apprenoient que de mauvaiſes nouvelles tous les jours, par les grandes victoires de leur ennemi. Cependant ils ne voulurent jamais prêter l'oreille à aucune propoſition d'accommodement, étant perſuadez que la paix ne ſerviroit qu'à les conduire à la ſervitude. Le Prince de Parme les rappelloit ſans ceſſe à leur ancienne obeïſſance, & leur faiſoit connoître que la guerre

1584. qu'il leur avoit faite, regardoit proprement le Prince d'Orange, qui avoit été l'auteur de leur ſoulevement, & qui venoit de perir par un coup de la vengeance divine contre lui Tout cela ne fut pas capable de les ébranler. Ils demeurerent fermes dans leur reſolution, & ſe preparerent à la guerre plus que jamais.

Le Duc de Parme voiant que toutes ſes tentatives étoient inutiles à cet égard, crut qu'il devoit pourſuivre ſon deſſein contre la ville d'Anvers. Dans cette vue il fit bâtir pluſieurs forts ſur les digues de l'Eſcaut, qui étoient du côté du Brabant. Il fit même couper ces digues en pluſieurs endroits pour inonder les campagnes voiſines. Il avoit commencé le ſiege du Fort de Lillo, il y avoit déja quelque temps. Mais voiant qu'il y perdoit trop de temps, il leve le ſiege ſubitement, & vient ſe jetter ſur Dendermonde. Il fit écouler les eaux, qui couvroient la ville, & qui en empéchoient les approches, ce qui obligea la garniſon de capituler, & de lui rendre la ville. Cela étant fait, il travailla à rompre la communication entre Bruxelle & Anvers. Il envoia pour cet effet ſon Armée au delà de l'Eſcaut, & s'empara de Vilvorde, petite ville environ à trois lieuës de Bruxelle.

Vers ce temps-là les Gantois ſe voians ſeuls, hors d'état de recevoir du ſecours de la Hollande, qui étoit trop éloignée d'eux, crurent qu'ils devoient penſer à leur accommodement. Ils y furent portez par Cham-

Champigni, frere de Granvelle. Ils le chargerent de cette affaire comme leur Député. Richardot qui fut commis pour regler cet accord, ne fit pas ſemblant qu'il avoit ordre de refuſer abſolument l'exercice de la nouvelle Religion. Il garda cet article par devers lui juſques à ce qu'il vit toutes les affaires tournées à la paix. Il eut encore l'addreſſe d'inſerer dans le traité que le Duc de Parme pourroit faire punir ſix habitans à ſon choix, pour châtier la ville de ſes rebellions paſſées. Cela fut cauſe que tous les bourgeois firent tout ce qu'ils purent par leur ſoumiſſion pour n'être pas du nombre de ceux qui devoient être les victimes de cette reconciliation. On fit grace à ces ſix habitans, mais on rétablit une citadelle pour tenir cette ville en bride. Après quoi le Duc de Parme ſe voiant maître de toute la Flandre, à la reſerve d'Oſtende, & de l'Ecluſe, il s'appliqua tout entier au ſiege d'Anvers, qu'il méditoit, il y avoit long-temps, & dont il devoit tirer beaucoup d'avantage & de gloire. 1584.

Les Magiſtrats, & les autres Officiers d'Anvers, à qui l'on avoit donné la commiſſion de pourvoir à la ſureté de cette ville, avoient eu ſoin d'amaſſer un grand nombre de ſoldats. Il y en avoit quatre-vingt compagnies dans l'enclos des murailles, & l'on contoit outre cela ſeize regimens pour la défence de la campagne qui dépendoit d'Anvers. Mais la trop grande multitude de Commandans rendit

1584. cette milice inutile, parce qu'il ne ſe trouva point d'homme aſſez authoriſé pour ſe charger du commandement general de toutes ces troupes. Par deſſus cela l'interêt particulier empéchoit ſouvent, que l'on n'inondât des lieux, par où l'ennemi pouvoit faire ſes approches. Leurs voiſins laiſſerent écouler le temps propre à les ſecourir, & ne prirent de fortes reſolutions en faveur de cette ville, que quand ils la virent preſſée par le Duc de Parme.

L'état des Conféderez étoit alors dans une ſituation deplorable. Ils offroient la ſouveraineté de leurs Provinces à des gens, qui n'en vouloient point. Les Princes voiſins avoient cependant de grandes raiſons de craindre, que le Roi d'Eſpagne après avoir domté ſes ſujets ne tournât ſes armes contr'eux. Les Conféderez n'avoient plus de Prince d'Orange pour les conſoler de leurs pertes, ou pour diriger leurs conſeils. Le peuple n'obeïſſoit plus comme quand il vivoit. Ainſi l'on ne voioit plus de reſſource pour les affaires que dans le ſecours d'une Puiſſance étrangere. Tout étoit donc alors dans une extrême confuſion parmi eux. Il n'y avoit point aſſez d'autorité, ni de capacité même en aucun des grands Seigneurs du païs, pour maintenir les choſes dans l'ordre. La populace mépriſoit ceux qui étoient au timon de l'Etat. Les ſoldats n'obeïſſoient point à leurs Chefs. Perſonne n'avoit aſſez d'experience pour gouverner le vaiſſeau au milieu de tant d'orages. Ainſi la mort du Prin-

Prince d'Orange ouvroit un beau champ au Duc de Parme. Il ſembloit qu'il ne pouvoit manquer de remettre ces peuples ſous le joug. 1584.

Dans cette fâcheuſe conjoncture la France, & l'Angleterre envoierent des Ambaſſadeurs à la Haie pour leur faire des complimens de condoléance ſur la perte qu'ils venoient de faire par la mort du Prince d'Orange. Les Etats crurent qu'ils devoient ſe ſervir de l'occaſion, ſuppoſans, que les Princes voiſins ne manqueroient pas de les aſſiſter dans l'extrême beſoin qu'ils en avoient, parce que la ruine des Confederez ne pouvoit manquer de leur être fatale. Mais ils ſe trouverent embarraſſez ſur le choix qu'ils devoient faire de l'un, ou de l'autre de ces deux Roiaumes. Ils examinerent meurement les raiſons qui devoient les tourner vers l'un, ou vers l'autre. Mais enfin ils ſe determinerent en faveur de l'Angleterre, par la conſideration de l'uniformité de Religion. D'ailleurs les grandes forces d'Angleterre étoient maritimes, ce qui leur paroiſſoit plus favorable, parce que le ſecours qu'ils en pouvoient tirer, viendroit avec plus de promptitude, & de ſureté.

Ils ſonderent Henri III. qui regnoit alors en France, pour ſavoir quel ſecours ils en pourroient eſperer en ſe donnant à lui. Ce Prince n'oſa accepter l'offre, qu'ils lui faiſoient de la ſouveraineté de leurs Provinces. Il fit bien connoître qu'il les accepteroit volontiers, mais il témoigna en même

1584. même temps, que les guerres civiles de ſon Roiaume lui en ôtoient le moien. La Maiſon de Guiſe ſecretement aidée par le Roi d'Eſpagne avoit excité de grands troubles en France. Elle prétendoit remonter ſur le Throne, que Hugues Capet avoit uſurpé ſur les décendans de Charlemagne, dont les Princes de Guiſe prétendoient être ſortis. Du moins on parla de leurs droits ſur ce pied-là, quand on vit que Henri III. n'avoit point d'enfans. Les affaires de la France ſe trouverent donc tellement embrouïllées par les violentes entrepriſes de la Ligue, qui ſoutenoit le parti de cette Maiſon, que le Roi n'oſa même leur accorder un ſecours, que l'on pouvoit cacher fort aiſément ſous le nom de la Reine mere Catherine de Medicis, ou ſous celui du Roi de Navarre. On ne put même obtenir de lui, qu'il fermât le paſſage des frontieres de la France aux Eſpagnols, tant ils étoient craints par Henri III. intimidé par leurs intrigues dans ſon Roiaume.

Les Confédérez furent donc obligez de s'addreſſer à la Reine d'Angleterre pour en obtenir le ſecours dont ils avoient beſoin. Cette Princeſſe fut d'abord aſſez difficile, parce qu'on ne la recherchoit, qu'après avoir été refuſé par la France. Cela fut cauſe, que la negociation tira en longueur, & qu'elle ne fut concluë qu'avec beaucoup de peine & de temps. Cependant les vaiſſeaux chargez de toutes ſortes de proviſions paſſoient toujours de Hollande à Anvers, mal-

malgré les ſoins du Duc de Parme pour l'empécher. Ils la munirent donc tellement de vivres, qu'en les ménageant avec un peu d'ordre il y en avoit pour long-temps. Cela fut cauſe que l'ennemi perdant l'eſpérance de réduire cette ville, par la famine, il ſe reſolut de la prendre par force. Dans cette vuë il fit reſſerrer la riviere en faiſant jetter une grande quantité de pierres, & d'autres materiaux, entre Ordam & Calloo, qui eſt l'endroit le moins large de l'Eſcaut. Enſuite on joignit les deux côtez des terres, qui étoient de part & d'autre, par un pont de batteaux, que l'on couvrit pour en rendre le paſſage plus aſſuré à ceux qui vouloient paſſer de l'un ou de l'autre côté. On fit des forts ſur le rivage, & on mit des vaiſſeaux bien garnis de canon pour ſoutenir les ouvriers. On plaça en pluſieurs lieux differens des batteaux garnis de poutres, qui avançoient en dehors contre la ville, pour arrêter les machines, dont on voudroit ſe ſervir pour rompre le pont. 1584.

Ceux de la ville euſſent pu ruïner cet ouvrage avec facilité dans les commencemens. Mais ils n'en tinrent conte, & laiſſerent tout le loiſir, que le Duc de Parme pouvoit ſouhaiter, d'achever ſon ouvrage pendant l'hyver. Ce Prince, qui travailloit avec beaucoup d'aſſiduité à ſon deſſein, fut engagé à redoubler ſes ſoins & ſa vigilance, par une gratification, que Philippe lui accorda. Il fit ſortir la garniſon, qu'il avoit depuis long-temps dans 1585.

la

1585. la citadelle de Plaiſance, & laiſſa ce Prince dans la poſſeſſion abſoluë de ſes Duchez. Quand l'hyver fut paſſé, ceux d'Anvers reconnurent la faute qu'ils avoient faite, de laiſſer conſtruire ce pont. Ils chercherent donc le moien de le ruïner. Ils avoient preparé des vaiſſeaux pleins de feux d'artifices, de mines, & de pierres, qui euſſent rompu ce pont, ſi les choſes euſſent été bien conduites. Mais on ne convint pas, comme il falloit, des ſignaux, dont on devoit ſe ſervir pour agir de concert entre ceux qui étoient dans la ville, & ceux qui devoient ſe jetter ſur l'ennemi ſurpris de la machine, que l'on avoit préparée contre le pont. D'ailleurs ceux qui conduiſoient cette machine, executerent aſſez mal les ordres qu'on leur avoit donnez. Ainſi la riviere demeura fermée, ce qui nuiſit extremement à la ville. Cela donna lieu au Duc de Parme de preſſer ſon ſiege plus vigoureuſement. De ſorte que les habitans de cette puiſſante ville ſe voiant entermez de tous côtez, & hors d'eſperance de ſecours, ne pouvant ſe reſoudre d'ailleurs à voir perir leur commerce, ils crurent qu'il étoit temps de faire leur compoſition, & de ſe rendre.

Ils jugerent qu'ils devoient travailler de bonne heure à cela, de peur d'avoir le même ſort que Bruxelle & Maline, à qui l'on avoit impoſé de rudes conditions, parce qu'elles avoient reſiſté trop longtemps, & qu'elles n'avoient penſé à ſe rendre, que quand elles y avoient été forcées par

par famine. On les dépouïlla de tous leurs privileges, & elles ſe remirent à la diſcretion du Roi pour les conditions. Ceux d'Anvers crurent donc qu'ils devoient prévenir la derniere extrêmité. Le Duc de Parme de ſon côté ravi de voir, que ſes efforts contre cette puiſſante ville avoient un ſuccès heureux, leur accorda pluſieurs articles favorables, à la reſerve de ceux, qui faiſoient profeſſion de la nouvelle Religion, qui avoient quatre ans pour donner ordre à leurs affaires, après quoi ils étoient obligez de ſortir. Le Roi d'Eſpagne honora le Duc de Parme de l'Ordre de la Toiſon d'or, pour recompenſer les grands ſervices qu'il lui rendoit tous les jours. Quand il fut entré dans la ville, il fit rétablir la citadelle, que les habitans avoient ruïnée du côté qui regardoit la ville. 1585.

La priſe d'Anvers donna beaucoup de réputation aux armes du Roi d'Eſpagne. Il avoit cru que la réduction de cette ville pourroit achever d'abbatre le parti des Confédérez. Mais les événemens ne répondirent pas à ſes eſperances. Les Hollandois, & les Zélandois avoient fait ce qu'ils avoient pu, pour empécher cette ville de tomber ſous la puiſſance de l'ennemi. On les ſoupçonnoit cependant d'avoir été bien aiſes de la voir perir, parce qu'ils ſe propoſoient d'attirer tout ſon commerce chez eux. De leur part ils ſe plaignoient du Seigneur de Ste. Aldegonde, & l'accuſoient d'avoir été cauſe de ce malheur, parce qu'il

1585. qu'il n'étoit pas propre aux affaires de la guerre, qui avoient roulé ſur lui pendant le ſiege de cette ville, dont il étoit Gouverneur. D'abord qu'il fût arrivé en Zélande, on l'accuſa de n'avoir pas fait ſon devoir dans la défence de cette ville. Il fut même mis en arrêt pour ce ſujet, pendant quelque temps. Mais enfin on laiſſa là cette affaire ſans en rien dire davantage. Pour lui il ſe retira de tous les emplois du gouvernement, & s'adonna à l'étude des belles lettres, qu'il aimoit préférablement à toute autre choſe.

Tous ces malheurs arrivez les uns ſur les autres aux Confédérez, les avoient abbatus, & avoient même ôté le courage à leurs troupes. Elles avoient ſurpris la ville de Boisleduc, ſous la conduite du Comte de Hohenlo. Mais une terreur panique les en fit ſortir. Les ſoldats abandonnerent donc cette place, parce que s'étant mis d'abord à piller, ils n'avoient point penſé à s'aſſurer une porte, ni à ſe précautionner contre l'ennemi. Les Catholiques Romains ſe rendirent maîtres de Nimegue, & de Doesbourg, par un effet de la mauvaiſe conduite des Chefs, & par la lacheté des ſoldats, que les Confédérez avoient dans la Gueldre. Leur affliction fut augmentée par le grand nombre de gens qui ſe retirerent du Brabant, & de la Flandre en Hollande, ſoit qu'ils ne ſe fiaſſent point aux traitez qu'ils avoient faits avec l'Eſpagne, ſoit qu'ils ne puſſent conſentir à la perte du grand commerce qu'ils

avoient

avoient fait autrefois, qui ſe tranſportoit tout entier dans cette Province, & dans les Iles voiſines. Mais dans la ſuite ces gens augmenterent les forces du païs, & firent concevoir de grandes eſperances aux Confédérez d'un meilleur ſort pour l'avenir, ſe voiant fortifiez par un grand nombre d'hommes, & de grands biens, qu'on tranſporta chez eux. 1585.

Cependant le Traité avec l'Angleterre traînoit en longueur. Elizabeth avoit refuſé la ſouveraineté des Provinces-Unies, qu'on lui avoit offerte. Elle fit pourtant ſavoir à leurs Envoiez, qu'elle étoit prête d'entrer en alliance avec eux, pour leur fournir du ſecours. Dans cette vuë pour empécher que l'on n'interpretât cette affaire à ſon deſavantage, elle publia un Manifeſte, dans lequel elle déclaroit, qu'il étoit du devoir des Princes d'aſſiſter les peuples opprimez, qui demandoient leur ſecours. Elle rapportoit les anciennes alliances, qui étoient entre l'Angleterre & ces Provinces. Elle ne manquoit pas d'y déduire les violences & les cruautez que les Eſpagnols y avoient exercées. Elle y parloit auſſi de la communion de créance qui étoit entre ſes peuples, & ceux de ces Provinces. Elle faiſoit voir, qu'elle avoit toujours aſſiſté les Réformez de France, & d'Ecoſſe, ſans aucun deſſein de s'emparer du bien d'autrui. Elle fit donc un traité, par lequel elle s'engagea d'entretenir au ſervice des Confédérez cinq mille hommes de pied, & mille chevaux. Elle ſtipula,

1585. pula, que le Général qui les commanderoit, entreroit avec deux adjoints dans tous les Conſeils, où il s'agiroit des affaires publiques. Il fut dit de plus, qu'au cas que la Reine équipât une flotte, les Confédérez y joindroient autant de vaiſſeaux, qu'elle en mettroit en mer. Enfin l'on convint, que pour la ſureté du rembourſement de ſes avances, qui ſe feroit après la guerre finie, les villes de la Brille, & de Fleſſingue avec leurs ports & le château de Zébourg lui ſeroient mis en dépôt, & qu'elle y mettroit des garniſons Angloiſes. Ces conditions paroiſſoient dures aux peuples confédérez. Mais la néceſſité preſente l'emporta ſur leur reſſentiment, & leur fit accepter ce traité.

La conduite du ſecours d'Angleterre, & la direction des affaires, qui concernoient ce Roiaume, furent confiées à Robert Dudley Comte de Leyceſtre. Cet homme étoit d'une profonde diſſimulation. Il cachoit ſous une fauſſe apparence de vertu, & de civilité la fierté de la Maiſon d'où il ſortoit. Il avoit eu l'addreſſe de ſe mettre bien dans l'eſprit de la Reine, pendant qu'elle étoit priſonniere auſſi bien que lui ſous le regne de Marie. On crut même, pendant quelque temps, qu'elle l'épouſeroit, depuis qu'elle fut montée ſur le Throne. Quoi qu'il en ſoit, s'il ne pût obtenir cet honneur, il fut toûjours chargé de fort grands emplois, & la Reine le diſtingua beaucoup parmi tous ceux de ſa Cour. Il ſe rendit en Hollande, où il fut

reçu

reçu magnifiquement. Tout le monde lui faiſoit tout l'honneur, dont on pouvoit s'aviſer, parce qu'on ſe promettoit beaucoup de ſa bonne conduite. Avant même que l'on fût bien inſtruit de ſa capacité, on lui déféra le gouvernement général ſur toutes les Provinces, avec le pouvoir abſolu ſur terre & ſur mer. On lui donna même le droit de choiſir ceux qui devoient compoſer le Conſeil, & il en prenoit les Deputez dans le nombre de ceux qu'on lui preſentoit. Il faiſoit paroître beaucoup de zéle pour la Religion, ce qui lui attiroit la bienveillance du commun peuple. Pluſieurs mêmes dans ces commencemens ne faiſoient point de difficulté de le mettre au deſſus du feu Prince d'Orange pour le merite, & pour la capacité. 1585.

Cela ne ſervit qu'à lui faire concevoir le deſſein de ſe prévaloir de l'occaſion, qui ſe preſentoit à lui, de ſe rendre maître de ces Provinces. Voiant donc que l'on emploioit ſon nom dans toutes les affaires publiques, il ſe mit dans l'eſprit, que ces Provinces ne devoient plus être conſiderées que comme des païs dépendans de l'Angleterre, dont on lui avoit donné le gouvernement. Il conſulta en ſecret avec les Anglois ſur les moiens d'en conſerver la principauté. Mais il ne conſideroit pas que les humeurs des deux peuples ne s'accommoderoient jamais. Et en effet, ſi les habitans de ces Provinces n'avoient pu ſouffrir l'orgueil, ni la cruauté des Eſpagnols, il étoit aiſé de voir, qu'ils ne s'accou-

1585. coutumeroient jamais à la fierté Angloiſe. Ces peuples ſont doux, & faciles à gouverner, quand on les ſait prendre. Mais ils perdent toutes ſortes d'eſtime & de conſideration, quand ils croient qu'on les mépriſe. D'ailleurs il ne prenoit pas garde que ceux qui lui avoient donné tout le pouvoir, qu'il avoit entre les mains, pouvoient le lui ôter, quand il leur plairoit. Il n'étoit pas même aſſez inſtruit du ſecret des affaires, pour venir à bout d'un tel deſſein. Il ſe repoſoit de tout ſur la valeur de ſes Anglois, & ſur ſa bonne fortune. Il ne ſuivoit que ſes propres ſentimens en toutes choſes, & ne conſultoit ordinairement que des gens qui n'entendoient pas mieux que lui les affaires du païs.

Il ſe trouva cependant, que quelques habitans de ces Provinces entrerent dans ſon parti, ſoit dans l'eſperance de rétablir leurs affaires particulieres, qui étoient dans un grand desordre, ſoit par le deſir de s'élever aux dignitez, ſoit par l'amour de la nouveauté. Par malheur pour les affaires publiques il ſe fourra ſecretement des traî-
1586. tres parmi tous ces gens-là, qui tâchoient de favoriſer le parti des ennemis. Tout cela joint enſemble changea bientôt la ſituation des affaires & des eſprits. Le Comte de Leyceſtre ſe plaignit publiquement, de ce que les Etats n'avoient pas autant de déférence pour ſes avis, que le beſoin des affaires le requeroit. Il accuſa ceux qui avoient l'adminiſtration des deniers publics, de les avoir mal ménagez pour le profit

profit des peuples. Cela porta les peuples à ſe plaindre d'eux. Cependant ni le Comte, ni ceux qu'il commit à la direction des finances, n'y firent point paroître plus de ſuffiſance, ni plus de fidelité que les autres. Dans la ſuite il ne voulut plus permettre le tranſport des marchandiſes en France, ni en Allemagne, ſous pretexte que l'ennemi pourroit s'en prévaloir. Cela donna de grands ſujets de plainte aux Marchans, qui ne pouvoient pas débiter les manufactures du païs, ni ſe pourvoir de ce qui y manque. Les Négotians étoient fort incommodez de cette défenſe. 1586.

Il arriva même de cette interruption du commerce avec les étrangers, que l'on tomba bientôt dans la diſette de pluſieurs choſes néceſſaires. Mais les Etats remedierent promptement à ce beſoin, en défendant le tranſport de grains hors du païs. Cette défenſe qui étoit avantageuſe au païs, fut mal interpretée par les eſprits factieux, qui diſoient, que l'on avoit deſſein par là de réduire l'Angleterre à la famine. Le Comte de Leyceſtre avoit aboli les contributions, que les païſans de part & d'autre avoient accoutumé de paier, de ſorte que les terres des frontieres étoient incultes. D'ailleurs il donnoit les charges militaires aux Anglois, quoi que dans des Regimens Hollandois. Le Comte de Hohenlo s'oppoſa vigoureuſement à cela, & ſoutint l'interêt de la Nation contre les étrangers, quoi qu'il eût été des premiers à faire prêter le ſerment de fidelité au Com-

1586. te de Leyceſtre, lequel ſe vit obligé malgré lui à changer de conduite, de peur de s'attirer les troupes ſur les bras.

Ces diſſenſions domeſtiques furent aſſoupies pendant quelque temps, parce que la guerre commença à ſe réveiller. Philippe aiant appris que les Confédérez avoient fait un traité d'alliance avec Elizabeth, envoia de l'argent, & des troupes au Duc de Parme pour lui fournir les moiens d'agir plus vigoureuſement contre les Confédérez. Il aſſiegea donc la ville de Grave, qui eſt ſituée ſur la Meuſe, & ferma les paſſages au deſſus, & au deſſous de la place. Le Comte de Hohenlo aiant été envoié au ſecours de la ville avec des troupes choiſies, il chaſſa les ennemis de tous les poſtes qu'ils avoient fortifiez, & délivra cette place pour cette fois de la crainte, où elle étoit de ſe voir affamée. Mais les ennemis étant venus l'aſſieger une ſeconde fois; celui que le Comte de Hohenlo y avoit laiſſé pour Gouverneur, n'attendit pas le ſecours, qu'on lui envoioit. Il rendit la place avec beaucoup de précipitation. On ne manqua pas de lui faire ſon procès, & on le condamna à perdre la tête. On parla diverſement de cette exécution. Les uns la regardoient comme un exemple de diſcipline, néceſſaire dans la conjoncture preſente des affaires. Les autres diſoient que cette ſeverité étoit l'effet de la haine, que le Comte de Leyceſtre portoit aux Officiers du païs, puis qu'il n'avoit pas fait punir des Anglois coupables

pables d'une pareille faute, & que même il les avoit élévez à de grands emplois. Venlo ville de Gueldre ſe rendit aux Eſpagnols par la trahiſon des habitans. Ce fut en ce temps-là, que le Prince Maurice commença à donner des preuves de ſa capacité dans la guerre. Il ſurprit la ville d'Axel par eſcalade, & la mit ſous le pouvoir des Confédérez. 1586.

La guerre n'avoit point diſcontinué dans l'Archevêché de Cologne. Martin Schenck qui s'étoit mis au ſervice de Truchſes ci-devant Archevêque de cette ville, s'étoit ſaiſi de l'Ile de Gravesveert, & y avoit bâti une fortereſſe preſque imprenable. Il s'étoit rendu maître de pluſieurs places, d'où il ne ceſſoit de ravager tout le païs dépendant du nouvel Archevêque. Le Comte de Meurs avoit pris la ville de Nuis par ſtratageme. Le Duc de Parme forma le deſſein de la remettre entre les mains d'Erneſt de Baviére. Il la prit en effet, & ſe ſaiſit en même temps d'Alphen, de Cracow, & de Meurs; après quoi il s'attacha au ſiege de Rhinberg, qui étoit entre les mains de Truchſes. Schenck qui y commandoit, ſoutint le ſiege avec tant de vigueur, que le Duc de Parme fut obligé de le lever pour aller au ſecours de Zutphen, que le Comte de Leyceſtre avoit aſſiegée, après s'être rendu maître de Doesburg. Il accourut donc au ſecours de Zutphen, & après avoir fait entrer quelque convoi dans la ville, il voulut tenter le ſort d'une bataille. Mais la choſe ne lui réüſſit point, & les Anglois

1586. glois en euſſent remporté tout l'avantage ſans la perte qu'ils y firent du jeune Philippe Sidney, qui donnoit de ſi grandes eſpererances de ſa vertu. Après ce combat le Comte de Leyceſtre ſe rendit maître d'un château, qui eſt vis à vis de Zutphen, la riviere d'Iſſel entre deux du côté de la Hollande. Il en donna le gouvernement à Roland d'Jorc, & celui de Deventer à Guillaume Stanley tous deux Anglois, & cela contre la volonté des Etats. Ces deux hommes rendirent ces deux poſtes à l'ennemi quelque temps après par une lâche & inſigne trahiſon. Dès que la campagne fut finie, le Comte de Leyceſter fut aſſiegé de pluſieurs perſonnes, qui ſe plaignoient. On trouvoit mauvais que la conduite de la guerre & la diſtribution des garniſons ſe fît abſolument contre les privileges des bourgeois, que les deniers publics fuſſent adminiſtrez par des étrangers, que les monnoies fuſſent dans un grand deſordre, que les dépenſes publiques ne ſe reglaſſent point ſur les fonds de l'Epargne, que les revenus de la marine fuſſent à d'autres uſages qu'à l'entretien de la marine même, parce que cela ne pouvoit ſervir qu'à faire perir la flotte, & que d'ailleurs il ruinoit le commerce. On ſe plaignoit encore de ce que l'on ôtoit à la Republique la juriſdiction qu'elle devoit avoir ſur les garniſons, de ce que l'on n'avoit pas fait venir des troupes qu'on avoit lévées en Allemagne, ce qui avoit été cauſe que l'on n'avoit point pu mettre d'Armée en campagne,

pagne, pour s'oppoſer aux ennemis. 1586.

Toutes ces choſes lui furent repreſentées tant au nom de tous les Confédérez, qu'en celui des Etats en particulier, & en celui même des Hollandois, tant pour eux, que pour le Prince Maurice. Depuis il ſe fit diverſes aſſemblées ſecretes ſans les Anglois. Le Comte de Leyceſtre s'offenſa beaucoup de ces plaintes, & de ces aſſemblées particulieres. Il ſoutenoit que des gens qui ſortoient de leurs comtoirs, n'étoient pas propres à manier des affaires de guerre & de politique. Il prétendoit que ſa dignité ne lui permettoit pas d'écouter les avis de gens, qui n'étoient pas capables de raiſonner de ces ſortes de choſes, & qu'il devoit gouverner indépendamment de leurs conſeils. Il travailla donc à faire exclure de l'aſſemblée générale des Etats des gens, dont la naiſſance ne les rendoit pas propres au gouvernement, & tacha ainſi de les ſéparer du corps de la République. Il eut même l'addreſſe d'attirer quelques Eccleſiaſtiques dans ſon parti, & par-là d'engager une partie de la populace dans ſes interêts contre les principaux membres de l'Etat, qui s'oppoſoient à ſes deſſeins.

Pour venir plus aiſément à ſon but, il donna des commiſſions publiques à des perſonnes choiſies parmi ſes partiſans. Il fit exclure de toutes les charges ceux qui faiſoient profeſſion de la Religion Romaine, & par ce moien il ſe rendit puiſſant dans les Provinces de Friſe, & d'Utrecht, où

1586. l'on commençoit à mépriſer les Etats. On n'y conſideroit que le Comte de Leyceſtre, parce qu'on le regardoit comme le défenſeur de la Réligion. Il tenoit entre ſes mains toutes les forteresſes, les iles, & toutes les frontieres de l'Etat par le moien des garniſons, qu'il y avoit miſes. Il entretenoit des correſpondances ſecretes avec Sonoi, qui étoit Gouverneur de la Nort-Hollande, ou Friſe Occidentale. Cet homme eſperoit par le moien du Comte de faire ſéparer ſon gouvernement de celui de la Hollande, pour n'être plus ſoumis au Prince Maurice, qui avoit ſuçcedé à Guillaume ſon pere.

Leyceſtre aiant pris toutes ces meſures, & ſe fiant d'ailleurs ſur le credit qu'il avoit ſur l'eſprit d'Elizabeth, crut avoir mis ſes affaires en état de reüſſir ſelon ſes projets, & qu'il pouvoit ſe rendre Souverain de ces Provinces. Il eſtima qu'il devoit aller en Angleterre, pour empécher que ſes ennemis ne ſe prévaluſſent de ſon abſence, & qu'ils ne lui rendiſſent de mauvais offices auprès de la Reine. Il fit ſavoir aux Etats, que les affaires du Roiaume le rappelloient en Angleterre, & qu'il étoit ſur le point de partir, pour obeïr aux ordres de la Reine, qui lui avoit commandé de s'y rendre. Il les aſſura que, quand il y ſeroit, il ne manqueroit pas de s'emploier fortement auprès de cette Princeſſe pour les affaires des Provinces. Mais il faiſoit ſavoir ſous main aux peuples, que les Etats l'aiant cruellement outragé en pluſieurs occaſions

il

il ne reviendroit point, ſi l'on ne mettoit les affaires dans une autre ſituation. Il y eut bien des gens qui parurent touchez de ſes plaintes, & qui blâmoient hautement la conduite des États à ſon égard. L'on fit courir ſourdement le bruit, que la Reine pourroit bien accepter la Souveraineté, s'il n'y avoit point autant de loix, qui choquoient la domination la plus juſte. Il arriva même, que quelques Députez furent envoiez à la Reine de la part des nouveaux Magiſtrats d'Utrecht, & du Païs de Friſe pour demander à cette Princeſſe, qu'elle leur preſcrivît de nouvelles loix. Mais la Reine qui n'avoit point de part aux deſſeins du Comte, rejetta conſtamment les offres, & les demandes qu'ils lui firent, quoi que de la part de ſon Roiaume on lui promît toutes ſortes d'aſſiſtance pour ſe mettre en poſſeſſion de cette Souveraineté. Cependant ſes ennemis particuliers ne laiſſerent pas de publier, qu'elle n'avoit été portée à la refuſer, que parce qu'elle avoit cru que les ſéditions des ſoldats, & les ſoulevemens de la populace la lui feroient obtenir ſans conditions. 1586.

Le Comte de Leyceſter avoit laiſſé en partant l'adminiſtration des affaires entre les mains du Conſeil d'Etat. Quelques jours après ſon départ on preſenta en ſon nom à ceux qui le compoſoient, un écrit, par lequel il reſſerroit extrémement leur pouvoir, ſe reſervant à lui ſeul le droit de regler les garniſons, & les plus importan-

1586. tes affaires de l'Etat. On fut obligé d'envoier des Députez en Angleterre, pour faire des remontrances à la Reine ſur ce ſujet, & pour demander que les choſes fuſſent reglées d'une autre maniére. On devoit lui repreſenter que cette forme de gouvernement étoit capable de ruïner la Republique, faute de pouvoir remedier à des cas inopinez. Ces Députez furent long-temps avant que de pouvoir obtenir audience, parce qu'il y avoit des troubles parmi les Anglois. La Reine d'Ecoſſe doüairiere de France, chaſſée de ſes Etats par ſes propres ſujets, qui étoient mécontens de ſon gouvernement, s'étoit refugiée en Angleterre, pour y chercher un azile contre eux dans le Roiaume d'Elizabeth, qui étoit ſa couſine. Son ſéjour en Angleterre donna lieu à divers complots, qui ſe firent par les Catholiques Romains contre la Reine en faveur de Marie d'Ecoſſe, ce qui mettoit l'Etat, & la perſonne de la Reine en danger. Cela fut cauſe qu'on la tint priſonniere dans le château de Fodringhaie, où elle reſta long-temps, juſques à ce qu'enfin les conſpirations, & les entrepriſes de ſes partiſans furent cauſe qu'on la fit mourir pour délivrer ce Roiaume de ces perpetuelles conſpirations.

1587. Pendant tout ce temps il s'élévoit de fâcheuſes ſéditions parmi les Confédérez à l'occaſion du Comte de Leyceſter. Stanley, & Roland d'Jorck, qui étoient ſes favoris, vendirent Deventer & le château voiſin de Zutphen aux Eſpagnols. Cela ouvrit

ouvrit les yeux à la plûpart du peuple, qui étoit fort attaché aux interêts du Comte. Ils commencerent à reconnoître qu'il les trompoit, & que les Etats avoient eu raiſon de ſe défier de lui, & qu'en effet il avoit de mauvais deſſeins dans l'eſprit contre la République. Les Anglois pour effacer la tâche, que ces deux traîtres avoient faite à leur nation, furent exacts à obéir aux ordres des Etats, & firent paroître une grande fidelité dans cette occaſion. Il ſe trouva néantmoins un Eccleſiaſtique Anglois, qui même dans la ſuite fut fait Cardinal, lequel écrivit un Traité pour juſtifier cette infame trahiſon. Il eſt remarquable cependant, qu'elle devint funeſte à ſes auteurs. Ces deux hommes conçurent une forte haine l'un pour l'autre. On ſe défit de Roland d'Jorck par le poiſon, parce que l'on craignoit ſon humeur entreprenante & hardie. Stanley eut le chagrin de voir que preſque tous les ſoldats de ſon Regiment le quitterent à la ſortie de Deventer, parce qu'ils n'étoient pas paiez de leur ſolde. Cela l'obligea de ſe rendre en Eſpagne. Mais il n'y trouva pas la recompenſe qu'il avoit eſperée. On ne fit même aucun cas des avis qu'il donna, tant il eſt vrai que les traîtres ſont haïs par tout. 1587.

Les Etats aiant reconnu que les troupes, & les peuples mêmes leur étoient favorables, commencerent à ſe tourner du côté du Prince Maurice, dont les grandes qualitez paroiſſoient déja avec éclat,

1587. & lui déférerent le commandement des Armées en l'abſence de leur Général. Ils ordonnerent que le ſerment ſe prêteroit de nouveau aux Etats, & au Gouverneur de chaque Province, parce que depuis quelque temps on n'y emploioit que le nom du Comte de Leyceſter. Ce qui n'avoit été qu'une ſimple marque d'honneur, pouvoit paſſer dans l'eſprit de bien des gens pour un ſerment prêté à la Reine même. On trouva un expédient pour accommoder l'ordonnance, qui regardoit le tranſport des marchandiſes dans les païs voiſins, avec leſquels on étoit en paix. On ſe contenta de défendre d'y porter des bleds, & des choſes qui pouvoient ſervir à la guerre. Le ſurplus fut laiſſé à la liberté entiere des Négotians. Au reſte les Païs-bas étoient alors dans un état extrémement different. La Flandre, & le Brabant étoient expoſez à des dégats continuels, & recevoient peu de convois, de ſorte que ces deux Provinces étoient dans une grande diſette. Pluſieurs perſonnes autrefois fort riches étoient reduites à la mendicité, obligées de ſe tranſporter ailleurs pour y chercher leur ſubſiſtance, ſans ſe mettre en peine de tout ce qui ſembloit s'oppoſer à leurs deſſeins, tant ils étoient preſſez par la néceſſité, dans laquelle ils ſe trouvoient. Dans les Provinces-Unies au contraire tout y étoit dans l'abondance. Les villes s'aggrandiſſoient. On voioit des quantitez prodigieuſes de vaiſſeaux, qui couvroient les mers de toutes parts, pour y faire

faire fleurir le commerce de la Républi- 1587.
que. La guerre leur étoit avantageuſe. Les peuples en tiroient toutes ſortes de commoditez & de richeſſes. Quoi que dans les commencemens la République eût eu à eſſuïer de grandes diſſenſions inteſtines, capables de la ruïner, elle ne fit pourtant que s'accroître, & ſe fortifier par le courage, & par l'induſtrie des peuples.

Dans ce temps-là Hautepenne Meſtre de Camp Eſpagnol ſe ſaiſit de la ville de Gueldre par la trahiſon de ſon Gouverneur qui la lui vendit. Mais Hautepenne fut battu peu de temps après proche de Gueldre même par le Comte de Hohenlo, lequel ſe rendit maître enſuite d'un château, qui n'eſt pas loin de Bois-le-Duc. On lui a donné depuis le nom de Crevecœur pour conſerver la mémoire de cette défaite. Mais le Duc de Parme aſſiegea l'Ecluſe dans ces entrefaites. Ce ſiege obligea le Comte de Leyceſter de revenir en diligence pour ſecourir cette place. Cependant aiant taché d'entrer par force dans le port, & n'aiant pu réüſſir dans ſon deſſein, il mit pied à terre à Oſtende, & ſe campa près de l'ennemi. On peut dire que les deux partis ne connoiſſant point les forces de leur ennemi, cela fut cauſe qu'ils n'oſerent s'attaquer ni l'un ni l'autre. Mais le Comte fut le premier à décamper ſans rien entreprendre pour le ſecours de la place, de ſorte qu'elle fut obligée de ſe rendre au Duc de Parme. Leyceſter tacha

1587. d'en rejetter la faute ſur les Etats. Dans cette vuë, pour ſe diſculper de ce malheur dans le public, il fit dire dans le monde, qu'il ne lui avoit pas été poſſible de rien faire, parce qu'on ne lui avoit fourni ni les troupes, ni les finances neceſſaires pour cela, d'où il concluoit que les Etats devoient ſonger à la paix, & qu'ils avoient tort d'embarquer une République ſans force, & ſans argent, dans une guerre qu'il leur étoit impoſſible de ſoutenir, & qui ne pouvoit manquer de les accabler.

Les Eſpagnols ſe prévalurent de cette occaſion pour les diſpoſer par leurs artifices ordinaires à faire la paix. Elizabeth même ſembloit y pancher, quoi que l'Amiral Drack eût ravagé les côtes d'Eſpagne avec ſa flotte, & que Cavendiſch eût fait de grandes priſes ſur les Eſpagnols dans l'Amerique, & vers les Moluques. Peut-être que l'age de cette Princeſſe la rendoit plus timide, & moins entreprenante. Quoi qu'il en ſoit, les Eſpagnols firent courir des propoſitions de paix dans le monde, pour tâcher de tenter les peuples, & les Etats des Provinces-Unies. Mais ils n'y voulurent point prêter l'oreille. Ils firent voir à la Reine que les ſommes qu'ils fourniſſoient tous les ans, étant jointes aux revenus de la Marine, devoient ſuffire au Comte de Leyceſter, ſi on les emploioit fidélement : qu'après tout le feu Prince d'Orange avoit ſoutenu les affaires avec beaucoup moins de finances.

Toutes ces affaires cauſant de la mesintel-

telligence entre le Comte, & les Etats, on intercepta quelques lettres qu'il écrivoit à ſes amis, dans leſquelles il ſe plaignoit que les Etats réfuſoient d'obéir à leurs ſuperieurs, & qu'ils ſe méloient d'affaires, qui n'étoient pas de leur reſſort. Cela leur donna lieu de publier une apologie, dans laquelle ils firent voir que le droit de Souveraineté leur avoit été mis entre les mains, du conſentement des peuples, & qu'ils ſe l'étoient expreſſément reſervé, quand ils avoient donné le gouvernement de la République au Comte de Leyceſter. Ils poſoient en fait que leurs déliberations n'avoient point eu d'autre but que le bien public, & ſe juſtifioient du crime d'ambition, que le Comte leur reprochoit. Voiant donc que tous ſes artifices étoient connus, & que d'ailleurs le commun peuple qui crioit contre les Etats, ne diſoit plus mot, il crut qu'il devoit lever le maſque, & ne ménager plus rien. Il reſolut de ſe rendre maître de toutes les places, où il avoit des partiſans, & de celles dont les garniſons dépendoient de lui. Sur tout il crut que pour intimider le peuple il devoit tacher de s'emparer des villes, qui étoient dans le cœur du païs. Mais l'entrepriſe formée contre la ville de Leyden aiant été découverte, avant que l'on pût l'executer, & quelques étrangers, qui s'y étoient habituez, & qui étoient entrez dans cette conjuration, aiant été punis ſévérement, le Comte vit bien que tous ſes ſecrets étoient éventez. Il fut donc 1587.

obligé de ſe retirer en Angleterre, & de
1587. renoncer à ſon gouvernement.

La Reine envoia le grand Threſorier Buchorſt, qui n'étoit pas ami du Comte, pour s'informer de ſa conduite dans ſon gouvernement, & pour ſavoir comment les choſes s'étoient paſſées. Il en fit ſon rapport à Eliſabeth. Cependant cette Princeſſe tourna les choſes de telle maniere, qu'il ne fut pas obligé de rendre conte de ſon adminiſtration devant le Conſeil. Mais elle lui ordonna de renoncer à ſon emploi, & d'abandonner le deſſein qu'il avoit formé ſur la principauté de ces Provinces. Il ne laiſſa pas néantmoins d'entretenir ſon parti par ſes lettres. Mais aiant été nommé Général des troupes du Roiaume, il mourut peu de temps après, & laiſſa ainſi ſes grands deſſeins imparfaits. Bien des gens crurent qu'il avoit été empoiſonné par ſa femme même. Elle donna lieu en effet de l'en ſoupçonner par le mariage inégal qu'elle contracta quelque temps après. D'autres eſtimoient que ſa mort étoit naturelle, & quelques-uns qu'elle étoit volontaire, & qu'il l'avoit recherchée. Quoi qu'il en ſoit, le bruit courut que la Reine en fut touchée, & qu'elle en verſa même des larmes. On s'en conſola bientôt dans les Provinces-Unies. On en reçut même les nouvelles avec joie, parce que cette mort les délivra du plus grand danger, où elles euſſent encore été, depuis qu'elles s'étoient érigées en République.

Vers le même temps Schenck ſurprit la ville

ville de Bonne par ſtratageme, ſur Erneſt 1587.
de Baviére, qui avoit été pourvu de l'Archevêché de Cologne, après que l'on en eût depoſſedé Thrucſes. La guerre ſembloit être aſſoupie dans les Païs-bas. Le Duc de Parme ne penſoit qu'à faire ſes preparatifs pour l'expédition d'Angleterre. On équipoit une puiſſante flotte en Eſpagne, pour en faire l'invaſion. Et le Duc devoit ſeconder le deſſein de Philippe ſur cette Ile. Le bruit de cette entrepriſe aiant été répandu dans le monde, ce Prince fit faire des propoſitions de paix, pour dérober la connoiſſance des préparatifs qu'il faiſoit. Les choſes parurent ſe diſpoſer ſi avantageuſement pour la paix, que le Roi de Dannemark offrit ſa médiation pour le Traité. Mais un accident imprévu en rompit la négociation.

Le Roi de Dannemark avoit nommé un Comte de Rantzou pour y travailler de ſa part. Comme il alloit trouver le Duc de Parme de la part du Roi ſon maître, ſon eſcorte, qui étoit compoſée de quelques ſoldats Eſpagnols, aiant été rencontrée & attaquée par un parti Hollandois, ce Comte y fut malheureuſement tué ſans être connu. Le Roi de Dannemark en fut irrité, prétendant que l'on avoit violé le droit des gens dans la perſonne de ſon Ambaſſadeur. Il fit donc mettre en arrêt ſix ou ſept cens vaiſſeaux des Provinces-Unies, leſquels étoient dans ſes ports. Cela fut cauſe que les Etats, qui craignoient de manquer de bleds, obligerent les vaiſſeaux Anglois, & Fran-

1587. François, qui en étoient chargez, & qui avoient la navigation libre, de vendre leurs grains en Hollande, & en Zélande. Ils éviterent de cette maniere le danger qui les menaçoit, & racheterent enſuite leurs vaiſſeaux de quelque ſomme d'argent, dont on ſe contenta en Dannemark.

Cependant on parla de paix à la Reine Eliſabeth, & pour l'engager plus fortement à prêter l'oreille aux propoſitions qu'on lui en faiſoit, on lui donna à connoître que Philippe s'accorderoit facilement avec les Provinces-Unies, ſi elles vouloient rentrer dans l'obéiſſance: qu'au reſte ce Prince ſe contenteroit qu'on lui accordât le pouvoir de regler les affaires de la Religion, de la même maniere qu'elle en joüiſſoit en Angleterre. Mais Eliſabeth, qui avoit été avertie de tout ce qui ſe paſſoit, diſſimuloit adroitement de ſon côté, & tâchoit de gagner du temps en prolongeant la négociation. Dans cette vuë elle fit connoître aux Etats, qu'elle ſouhaitoit ardemment, que l'on penſât tout de bon à la paix, & qu'il étoit temps de finir une guerre, qui cauſoit tant de maux depuis un ſi grand nombre d'années. Les Etats aiant conſideré que l'Eſpagne n'avoit fait faire juſques là des propoſitions de paix, que pour les ſurprendre, & que dans l'état où les choſes ſe trouvoient alors par les diſcordes inteſtines, ces négociations ne ſerviroient qu'à refroidir l'ardeur avec laquelle les peuples avoient ſoutenu la guerre juſques-là, conclurent ſecretement dans une

une assemblée, tenuë pour ce sujet, qu'il 1587.
falloit rejetter absolument toutes ces propositions. Mais en public dans les assemblées générales, ils consumoient le temps en consultations inutiles, sans rien conclure de positif. Quand on les pressoit de la part de la Reine à finir leurs déliberations, ils la supplioient avec ardeur de ne point abandonner soixante bonnes villes, qui étoient toutes prêtes, s'il le falloit, à augmenter leurs efforts pour défendre la liberté, la Réligion, & les droits de leur patrie.

Pour être plus assurez des particuliers, les Etats avoient consulté chaque Communauté, & l'on avoit ainsi examiné cette affaire avec beaucoup de soin. Tout le monde generalement refusa de prêter l'oreille à ces propositions, & l'on conclut de toutes parts, que l'on n'envoieroit point de Deputé à l'assemblée qui devoit se former pour la paix. Cependant la Reine entretint ces négociations pendant tout l'hyver. Elle demanda même une tréve, que le Duc de Parme refusa, & fit plusieurs autres propositions, pour amuser les Espagnols plûtôt que pour conclure quelque traité. Mais enfin l'on rompit toutes ces conférences, quand on vit que les Espagnols n'avoient recherché ces négociations de leur part, que pour cacher leur dessein secret. Et en effet on voioit qu'ils augmentoient tous les jours leurs hostilitez, jusques à ce que les preparatifs de la grande flotte destinée contre l'Angleterre, commencerent à paroître d'une maniere sen-

1588. ſenſible. Alors la Reine reconnut, qu'elle devoit ceſſer d'eſperer quelque accommodement, & qu'elle étoit obligée de rompre tous ces négociations, & quitter même les autres affaires pour penſer à ſe défendre.

Eliſabeth propoſoit aux Eſpagnols, que l'on accordât une amniſtie generale de tout ce qui s'étoit fait pendant la guerre, le rétabliſſement des anciennes loix du païs, & la conſervation de tous les privileges des villes. Elle demandoit de plus, que les vieilles alliances qu'elle avoit avec les Provinces-Unies, ſubſiſtaſſent dans leur entier, qu'on lui aſſignât le rembourſement de ſes avances, & que pour une plus grande ſureté de part & d'autre, l'on congediât generalement toutes les troupes. Elle parloit fort mollement du point de la Religion, comme pour faire connoître qu'elle ſe relacheroit beaucoup ſur cet article, & propoſoit pluſieurs autres choſes, qui pouvoient cauſer quelque embarras. Sur quoi l'on voioit bien que les choſes ſeroient faciles à accommoder. Mais les Eſpagnols furent inflexibles ſur le point de la Religion. Ils vouloient que les Provinces ſe remiſſent de tout au bon plaiſir du Roi. Pour ce qui eſt des rembourſemens qu'elle demandoit, ils prétendoient que l'on devoit faire une compenſation des frais, que l'on avoit faits de part & d'autre, & d'ailleurs ils ne s'expliquoient point nettement ſur la concluſion des affaires. Ainſi après bien des pourparlers l'on re-

con-

connut, que les Eſpagnols n'avoient noüé 1588.
des conférences que pour tromper la Reine, & ſes Alliez en les amuſant.

Les diſcordes inteſtines duroient toujours dans les Provinces, & donnoient lieu à diverſes ſéditions, dans leſquelles on commettoit de grandes violences. Les ſoldats dont on avoit reculé de paier les montres, par le mauvais état des finances, cherchoient à s'indemniſer ſous pretexte de pourvoir à leur ſubſiſtance. Il y en eut même, qui demanderent hautement leur paie menaçant de ſe mutiner. Tous enſemble exerçoient de grandes rapines de toutes parts. Sonoi Gouverneur de Nort-Hollande, qui n'avoit pas voulu recevoir les ordres du Prince Maurice, eut le chagrin de voir ſes ſoldats revoltez contre lui. Mais le Prince le vint aſſieger dans Medemblick, où il étoit, & le força de rentrer dans l'obeïſſance des Etats, contre leſquels il ſoutenoit le parti du Comte de Leyceſter. Ruſſel prétendoit ſe rendre maître de la ville de Fleſſingue, & par ce moien de toute l'Ile de Valcheren. Mais la Reine le fit rentrer dans ſon devoir. Il arriva pluſieurs troubles à peu près ſemblables, dont on ne put venir à bout que par de grandes ſommes, qu'il fallut paier aux mutins. Cependant on remit peu à peu le calme au dedans de l'Etat, & l'on termina les troubles domeſtiques. La Reine contribua beaucoup à pacifier toutes ces diſſentions, quand elle eut été informée au vrai de l'état des affaires de la Répu-

blique.

1588. blique. La nouvelle même qui arriva enfin, que le Comte de Leyceſter avoit ſolemnellement renoncé au gouvernement des Provinces, dont il avoit été pourvu, aida beaucoup à porter tous les partis à la paix.

Les Eſpagnols après le ſoulevement général des Provinces enſuite de la pacification de Gand, étoient rentrez dans la poſſeſſion de Namur, de Limbourg, & de Luxembourg par le moien de Dom Juan d'Autriche. Le Duc de Parme avoit rétabli Philippe dans la joüiſſance de l'Artois, du Hainaut, de la Flandre, du Brabant, & de la Seigneurie de Malines. Oſtende, Bergopzoom, & Willemſtat étoient demeurées entre les mains des Etats. L'Overiſſel étoit dans leur parti, de même que la Friſe à la reſerve de Groningue, où les Eſpagnols avoient garniſon. Nimegue, Zutphen, Deventer & Steenwick étoient entre leurs mains. Tout le reſte étoit ſous le pouvoir des Etats, qui avoient établi un bon ordre au dedans pour le gouvernement des affaires. Ainſi quand ils eurent pacifié tous les troubles interieurs, qui avoient été cauſez par les pratiques ſecretes du Comte de Leyceſter, ils prirent de fortes reſolutions de ſe défendre contre les Eſpagnols, & aiant remis toute l'autorité pour la conduite de la guerre entre les mains du Prince Maurice, ils ſe virent en état de ſoutenir leurs affaires contre Philippe, & d'agir offenſivement contre l'ennemi commun. Alors la Repu-

bli-

blique qui avoit été fort chancellante juſ- 1588.
ques là, commença à réprendre vigueur. Le Prince Maurice eut le bonheur de mettre les affaires dans une ſituation avantageuſe par ſa bonne conduite, & par ſes heureux ſuccès dans ſes entrepriſes.

L'Eſpagne aiant fait attention que les ſecours, fournis par l'Angleterre aux Provinces-Unies, les avoient miſes en état de ſe défendre & de ſe ſoutenir ; elle crût que pour abbattre les peuples qui s'étoient rebellez contr'elle, il falloit commencer par la conquête de l'Angleterre, & que c'étoit là le vrai moien de reduire les mutins à la raiſon, & d'arriver enfin à ſon grand but, qui étoit de rendre ſa Monarchie univerſelle. Philippe II. étoit en paix avec le Turc. Il n'avoit rien à démêler avec la France, qui avoit aſſez d'embarras & d'occupation chez elle, ſans ſe mêler des affaires de ſes voiſins. Il s'y étoit allumé une violente guerre civile ſous le prétexte de la Religion ; mais en effet pour exclure les Princes de Bourbon de la ſucceſſion du Roiaume, & pour mettre à leur place les Princes de la Maiſon de Guiſe, que l'on prétendoit être décendus de Charlemagne, ſur la poſterité duquel Hugues Capet avoit uſurpé la Couronne. La Ligue dont le nom eſt fameux dans l'Hiſtoire de France, ſoutenoit la Maiſon de Guiſe contre le Roi Henri III. qui étoit de la Maiſon de Valois, Prince ſans vigueur dans le conſeil & dans l'execution. La Ligue le pouſſoit violemment, & pen-

ſa

1588. ſa le ſurprendre dans les fauxbourgs de la ville de Tours, où il ſe promenoit. Il fut donc obligé d'appeller le Roi de Navarre avec ſes troupes à ſon ſecours, de peur de devenir la proie de ſes ennemis. Philippe fomentoit ſecretement ces troubles, & fourniſſoit de l'argent aux Princes de Guiſe pour les ſoutenir dans leurs projets.

Il eſtima donc que la conjoncture lui étoit favorable pour ſes deſſeins. Ainſi ne pouvant ſouffrir qu'un petit coin de terre lui fit tant de peine, pendant que ſes ſujets lui avoient conquis un nouveau monde, il reſolut de l'accabler en ruïnant l'Angleterre, dont les Provinces-Unies tiroient toutes leurs forces. Dans cette vue il prépara cette prodigieuſe flotte qui fut appellée l'invincible pour s'en ſervir à conquerir l'Angleterre, ne doutant point que ſes troupes étant miſes à terre dans ce Roiaume, elles ne le ſubjugaſſent aiſément, de la même maniere qu'il étoit autrefois arrivé à des peuples etrangers d'y aborder & de ſe rendre maîtres de l'Ile, ſoit par la valeur extraordinaire de leurs troupes, ſoit par la foibleſſe des habitans naturels relachez par une longue paix. Il fut encouragé à cette entrepriſe par le Pape Sixte V. qui eût été ravi que l'Angleterre eût été remiſe ſous le joug de l'Egliſe Romaine. Ce Pontife fulmina même une bulle d'excommunication contre la Reine d'Angleterre, par laquelle il mettoit ſa perſonne à l'interdit, donnoit

ſon

ſon Roiaume au premier qui pourroit s'en emparer, & diſpenſoit les Anglois du ſerment de fidelité qu'ils avoient fait à cette Princeſſe. 1588.

Philippe voulant profiter de cette conjoncture, fit équiper cent quarante vaiſſeaux, dont la pluſpart étoient d'une prodigieuſe grandeur, ce qui leur nuiſit beaucoup dans l'execution de l'entrepriſe. Il leva vint mille hommes de bonnes troupes de débarquement, & fournit la flotte d'un grand nombre de matelots. Il chargea ſes vaiſſeaux de vivres pour ſix mois, les garnit de deux mille cinq cens piéces de canon, & de tout ce qui étoit néceſſaire pour une entrepriſe de cette importance. Le Duc de Parme & le Marquis de Sainte Croix, lui conſeillerent de tacher de ſe rendre maître de quelque port d'Hollande, ou de Zélande, pour avoir une rétraite aſſurée en cas de beſoin. Mais on ne les écouta point, parce que l'on ne doutoit nullement du ſuccès de l'entrepriſe. Le Duc de Medina Sidonia fut choiſi par le Roi pour commander en chef cette grande flotte, qui outre les ſoldats & les matelots avoit encore un grand nombre de Gentilshommes, & de grands Seigneurs volontaires, qui voulurent ſervir dans cette expedition.

Vers le milieu du printemps tout ce monde ſe rendit à Lisbonne où ſe fit l'embarquement de cette flotte, & de-là on alla à la Corogne. On n'y arriva qu'après avoir eſſuié une tempête, qui pouſſa trois vaiſ-

1588. vaiſſeaux juſques ſur les côtes de France. Cependant le Duc de Parme amaſſa une Armée de trente mille hommes, & ſe tint en Flandre attendant l'arrivée de la flotte. Il avoit vint-huit vaiſſeaux de guerre, & quatre cens batteaux plats pour faire aprocher les troupes vers la terre. Il avoit auſſi des ponts pour la déceute de la cavallerie & de l'infanterie. La principale conduite de cette expedition lui étoit reſervée, parce que l'on ſavoit quelle étoit ſon experience, & ſa capacité pour les entrepriſes militaires.

On ne faiſoit pas de grands préparatifs en Angleterre, ni dans les Provinces-Unies pour s'oppoſer à cette flotte. On croioit que le vent l'avoit diſperſée. On s'imaginoit même que les gros vaiſſeaux, dont elle étoit compoſée, ne pourroient jamais paſſer dans les lieux étroits & ſerrez, qui ſont entre l'Angleterre & la France. Il ſe trouvoit des gens qui ſoutenoient que ces grands préparatifs devoient ſervir à l'eſcorte des galions, qui revenoient des Indes chargez d'argent. Ainſi l'on ne ſavoit à quoi ſe determiner, quoi qu'Henri III. eût fait avertir en Angleterre & en Hollande, que cette flotte devoit être emploiée contr'eux. On ne fut même inſtruit de la verité des choſes, que quand il n'y eut plus de lieu d'en douter. Les Etats mirent en mer une flotte aſſez mediocre, dont ils ſe ſervirent pour bloquer les ports de Flandre, afin que le Duc de Parme n'en pût ſortir. D'ailleurs ils étoient perſua-

ſuadez, qu'ils n'avoient rien à apprehen- 1588.
der.

La Reine d'Angleterre ne negligea rien de ſon côté pour mettre ſon Roiaume en état de defenſe. Elle poſta des troupes de cavallerie, & d'infanterie ſur les deux bords de la Tamiſe pour s'oppoſer à ceux qui voudroient faire des décentes. Elle prépara une bonne flotte compoſée de ſes vaiſſeaux & de ceux de quelques particuliers, qu'elle joignit à ſon armée navale pour la rendre plus forte. Elle laiſſa les petits vaiſſeaux pour garder les côtes & les lieux où l'on pouvoit aborder. Sa flotte ſe trouva forte de cent grands vaiſſeaux, & le commandement en fut donné à Charles Howard ſon Amiral, & à François Drack Vice-Amiral, dont le nom étoit célebre dans le monde par ſes grands voiages, & par les grands ſervices qu'il avoit rendus à ſa patrie.

La Reine aiant enſuite reçu nouvelle que le Duc de Parme ne pouvoit ſortir de Dunkerque, y étant comme aſſiége par l'eſcadre de Seymour & par celle des Hollandois, & qu'il y avoit ordre précis du Roi d'Eſpagne à la grande flotte, de ne rien entreprendre avant la jonction des vaiſſeaux & des troupes de ce Duc, les Anglois ſe flattans qu'ils n'avoient rien à aprehender, ſe diſperſerent; de maniére que ſi la flotte, qui parut dans ce tems-là, avoit commencé à attaquer ſans perte de tems, elle auroit pû faire décente, & cauſer beaucoup de dommage à l'Angleterre. Au lieu qu'aiant

1588. voulu attendre la jonction du Duc de Parme, qui ne pouvoit venir à elle, & qu'elle ne pouvoit degager, les vaiſſeaux Eſpagnols étant trop gros pour aprocher les côtes, elle ſe trouva bientôt dans la diſette de beaucoup de choſes qui lui devoient être fournies des Païs-Bas, & dont elle ne pouvoit ſe paſſer.

Cela donna le loiſir aux Anglois de ſe préparer à une vigoureuſe défenſe. Les vents contraires, qui les avoient obligez de relacher à Plimouth, s'étant changez tout d'un coup en leur faveur, ils allerent attaquer les Eſpagnols avec beaucoup de hardieſſe. Ils avoient une extrême facilité à conduire leurs vaiſſeaux legers contre ces gros batimens, qui ne ſe remuoient qu'avec beaucoup de peine. Les Eſpagnols ne voulurent pas engager le combat, parce qu'ils penſoient toûjours au débarquement. Cependant leurs vaiſſeaux écartez les uns des autres pour la commodité donnoient moien aux Anglois de les attaquer de divers côtez. Cette maneuvre les obligeoit ſouvent à ſe reſſerrer pour éviter ces ſortes d'attaques. Et alors s'entrechoquans & ſe briſans les uns contre les autres, leurs ennemis avoient encore plus d'occaſion de les incommoder. Un grand vaiſſeau commandé par Baldes Gouverneur d'Andalouſie aiant heurté un navire de Seville, il briſa ſon mât, ce qui le fit tomber entre les mains du Vice-Amiral Drack. Dans le même temps le premier vaiſſeau de Biſcaie commandé par Michel d'Oquendo fut embraſé.

La

La plûpart de ſon équipage fut conſumé par les flammes. Le fonds du vaiſſeau tomba entre les mains des Anglois. Pluſieurs autres vaiſſeaux perirent par des accidens à peu près ſemblables. 1588.

La flotte des Anglois aiant été renforcée par les ſoins de la Reine, on attaqua les Eſpagnols de toutes parts, & on les fatigua de cette maniere pendant huit jours. La poudre manquant aux Anglois, & n'en pouvant trouver ſuffiſamment dans le Roiaume, ils en furent chercher en Hollande, où on leur en fournit abondamment. Ces combats ne ſe faiſoient que de loin, parce que les vaiſſeaux Anglois n'étoient pas aſſez forts pour venir à l'abordage. Cependant ils ne laiſſoient pas de fatiguer beaucoup les Eſpagnols. Enfin pourtant la flotte d'Eſpagne arriva au Pas de Calais. Là les deux flottes Angloiſes ſe joignirent, & on laiſſa la garde du port de Dunkerque aux vaiſſeaux des Provinces-Unies. Les vaiſſeaux Eſpagnols mouillerent l'ancre près de cette ville en attendant le Duc de Parme. Ils dépécherent pluſieurs des principaux Officiers de la flotte, & entre autres le Duc d'Aſcoli vers ce Prince pour prendre des meſures avec lui. Mais à leur retour il leur fut impoſſible de retourner ſur la flotte, par ce que les vaiſſeaux ennemis leur avoient fermé la paſſage. Accident qui dans la ſuite leur fut avantageux, parce qu'ils éviterent par là les malheurs qui firent perir la flotte.

La Reine ne doutant point que les Eſpa-

1588. gnols ne penſaſſent à faire une décente, lors que les nuits ſeroient obſcures au decours de la Lune, pour prévenir leur deſſein, elle commanda de tenter les moiens d'écarter leur flotte. Dans cette vuë elle ordonna de murer de vieux vaiſſeaux, & d'en faire une eſpece de mines chargées de pierres & de matiéres propres à mettre le feu aux navires Eſpagnols. Quand les choſes furent prêtes, l'on mit ces vaiſſeaux en état de s'approcher de la flotte. Les ennemis voiant ce feu qui venoit à eux, couperent les cables, & ſe mirent au milieu de la mer pour éviter d'être brûlez. Dans le tumulte que cela cauſa, l'un des plus grands vaiſſeaux commandé par Hugue de Moncade embarraſſa ſes cordages avec ceux d'un autre navire. Cet accident aiant mis les matelots en deſordre, & les vaiſſeaux ne pouvant plus être gouvernez à l'ordinaire, le vent les fit échoüer ſur les côtes de France. Quatre cens ſoldats, qui étoient ſur le vaiſſeau de Moncade ſe defendirent longtemps dans l'eſperance que l'on viendroit les ſecourir. Cependant Moncade aiant été tué avec pluſieurs autres, les Anglois ſe rendirent maîtres de ſon vaiſſeau après un combat de trois heures. Ils le pillerent pendant trois autres heures. Mais le Gouverneur de Calais ne voulut pas leur permettre de l'emmener. On y gagna entre autres choſes cinquante mille ducats de l'argent du Roi, & l'on mit trois cens forçats en liberté.

Le reſte de la flotte s'étant aſſemblé ſe re-

replaça entre Graveline, & le plus proche des ports de Flandre. Le canon ni les machines des Anglois ne put l'obliger à rompre ſes rangs. Ce fut neantmoins dans cette occaſion, que les Eſpagnols perdirent le courage. Pluſieurs vaiſſeaux furent engloutis par la mer, parce qu'ils étoient percez, & que l'on ne pouvoit en pomper l'eau aſſez promptement. Un vaiſſeau Biſcain, que les Anglois attaquoient vivement, fut ſubmergé tout d'un coup, pendant que ceux qui étoient dedans, diſputoient entr'eux ſur le parti qu'ils devoient prendre, juſques là qu'ils tournerent leurs armes les uns contre les autres. Deux vaiſſeaux Portugais, qui tachoient de rentrer dans le Pas de Calais, furent pouſſez par le vent juſques ſur les côtes de Zelande, où ils furent pris. L'un demeura entre les mains des habitans de Fleſſingue, & l'autre ſe rendit à Pierre Vander Does, qui aiant trouvé un grand drapeau parmi le butin, le porta en pompe dans une des Egliſes de Leyde. On pilla tout ce qui étoit dans ces deux vaiſſeaux, après quoi on les abandonna à la mer où ils furent enfin ſubmergez faute de ſecours. On avoit peur dans les Provinces-Unies, que cette flotte ne ſe vint jetter ſur leurs côtes, & qu'elle n'entrât dans les embouchures de l'Ems. Dans cette apprehenſion on ôta les ſignaux que l'on avoit mis çà & là pour la direction des voiageurs. 1588.

Enfin les Commandans de la flotte abbattus de toutes les pertes qu'ils avoient

1588. faites, dont ils rejettoient la faute ſur le Duc de Parme, crurent qu'ils devoient penſer à leur retour. Cependant cela les expoſoit à un nouveau danger, parce que le Détroit, par lequel ils devoient paſſer, & qui étoit à leur dos, étoit aſſiegé par les vaiſſeaux ennemis. Ils n'oſoient s'engager à faire le tour d'Angleterre, parce que cette mer eſt fort dangereuſe. Ainſi les Eſpagnols dans cette incertitude ne ſavoient quel parti prendre. L'on croit même, que ſi on les eût attaquez alors, on ſe ſeroit rendu maître de toute la flotte, & qu'en effet le Duc de Medina Sidonia avoit mis en déliberation, ſi l'on ne capituleroit pas avec l'ennemi pour lui remettre toute la flotte entre les mains. Les Anglois penſerent uniquement à obſerver les Eſpagnols pour les empecher d'entrer en Ecoſſe, ou de ſe rendre dans le Sund. Quand ils ſurent même qu'ils ne ſongeoient qu'à s'en retourner, ils crurent qu'ils devoient ſe contenter d'avoir rendu leur deſſein inutile, & d'avoir ſauvé leur patrie avec beaucoup de gloire. Et en effet ils ne pouvoient ſuivre cette flotte ſans ſe mettre eux mêmes en danger. D'ailleurs ils manquoient de poudres. On renvoia donc Seymour rejoindre les Confédérez, qui bloquoient le port de Dunquerque. Le reſte de la flotte aiant eſſuié une aſſez rude tempête, ſe retira enfin dans les ports d'Angleterre.

Les Anglois acquirent beaucoup de gloire dans toute cette affaire. Il y eut même

même ceci de remarquable, que dans tous les differens combats qu'ils eurent contre les Eſpagnols, ils ne perdirent aucun vaiſſeau conſiderable, & qu'il ne perit pas cent hommes de leur flotte. Les ennemis au contraire furent accablez de toutes ſortes de miſeres. Ils perdirent leurs principaux vaiſſeaux & plus de cinq mille ſoldats. Le reſte flottoit ſur la plus dangereuſe de toutes les mers, & l'on voioit jetter continuellement dans la mer des chevaux, des mulets, & du bagage. Quand ils furent arrivez vers les Orcades, le Duc de Medina Sidonia donna ordre à tous les vaiſſeaux de faire route vers les côtes de Biſcaie. Pour lui, avec quelques vaiſſeaux un peu mieux pourvus que les autres, il prit le large pour éviter d'échoüer ou de ſe briſer ſur les côtes. Le reſte des vaiſſeaux paſſant aſſez près d'Irlande fut jetté par les vents vers les lieux qu'ils avoient quittez, & vinrent ſe rendre ſur les côtes de France & d'Angleterre. D'autres furent briſez vers la Norwegue, & pluſieurs furent emportez par des tourbillons dans les extremitez du Nord, où jamais perſonne n'étoit allé. 1588.

Le Roi d'Ecoſſe conſerva les droits de la paix à ceux qui furent jettez ſur ſes côtes. Trente-deux navires échoüerent ſur celles d'Irlande, ou furent engloutis par la mer. Les hommes tacherent de ſe ſauver: mais la pluſpart furent tuez par les gens du païs, parce qu'ils étoient en trop grand nombre, & que l'on craignoit qu'ils

1588. qu'ils ne fuſſent aſſes forts pour cauſer quelque trouble. Ainſi cette flotte perit miſerablement par divers accidens de la fortune, ſi bien qu'il n'en reſta que le ſeul vaiſſeau de guerre, qui avoit porté le Duc de Medina Sidonia avec trente vaiſſeaux de tranſport & de munitions. Pluſieurs Officiers conſiderables & preſque tous les matelots ou ſoldats moururent après leur retour, ſoit par des maladies cauſées par la fatigue de ce malheureux voiage, ſoit par le chagrin qu'ils eurent de ſe voir blâmez après tout ce qu'ils avoient ſouffert. Le dueil fut ſi public en Eſpagne, que le Roi, pour ôter ce triſte objet, en abbregea le temps ordinaire par un Edit. Les Anglois & les Hollandois relacherent pluſieurs priſonniers, qui paierent leur rançon, & quelques uns même par grace. On ne manqua point de rendre à Dieu de ſolennelles actions de graces pour une délivrance & une victoire ſi conſidérable. La Reine qui s'étoit fait porter publiquement comme en triomphe, harangua le peuple, & lui fit connoître combien Dieu avoit combattu pour la delivrance de l'Angleterre. Les Etats profiterent auſſi de ce grand événement, en ce que les Anglois reconnurent combien ils étoient obligez de s'entretenir en bonne intelligence avec des voiſins, qui les avoient ſecourus ſi à propos; qu'en cela même ils leur avoient rendu le ſalaire des bons ſervices qu'ils en avoient reçus juſques-là.

Pendant que cette grande flotte ſe ruïnoit

noit de la maniere qu'on vient de le dire, 1588.
le Duc de Parme au deſeſpoir de ce revers tâcha de retablir les affaires par quelque entrepriſe qui pût faire oublier ce malheur. Les Brabançons le ſollicitoient d'aſſieger Bergopzom pour être delivrez des courſes incommodes, que la garniſon de cette ville faiſoit dans le païs. Il crut donc qu'il devoit faire cette entrepriſe pour le bien public, eſperant que cela lui fourniroit le moien de penetrer dans la Hollande & dans la Zelande. Le Duc crut qu'il devoit ſe ſaiſir auparavant de Tole, qui eſt ſeparé de Berg par une des embouchures de l'Eſcaut. Il donna donc charge à Montigny & à Charles de Mansfeld de s'emparer de l'île de Ter-Tole. Ces deux chefs firent courir le bruit qu'ils en vouloient à Heuſden. Mais tout d'un coup ils marcherent du côté de cette île avec huit cens hommes. Le Comte de Solms qui commandoit dans l'île, s'oppoſa à leur deſſein, & les repouſſa vigoureuſement, de ſorte que les Eſpagnols eurent bien de la peine à faire leur retraite à cauſe des marais qu'ils avoient à paſſer. Ils y laiſſerent quatre cens hommes qui furent tuez, & le Comte de Solms ne perdit qu'un ſeul homme. Il fit travailler enſuite à fortifier les avenues de l'île, & on eut ſoin d'y mettre de bons corps-de-garde avec de l'artillerie.

Le Duc de Parme voiant le mauvais ſuccez de cette entrepriſe ſe reſolut de fermer le port de Berg pour empêcher le ſecours. Il ſe ſaiſit donc de toutes les levées & de toutes les terres, qui étoient au-

1588. tour de cette ville, & joignit tous les lieux ſeparez par des ponts. Cela n'épouvanta point la garniſon de Berg. Au contraire ils vinrent ſe poſter près des ennemis, & les fatiguerent par des combats perpetuels, où les Eſpagnols perdoient beaucoup de monde. Il y avoit deux châteaux entre Berg & l'Eſcaut, qui étoient defendus d'un côté par la ville même, & de l'autre par l'eau de la mer, qui venoit ſe rendre dans la riviere. Le Duc de Parme canonna celui de ces châteaux, qui étoit du côté du Septentrion. Mais cette attaque ne lui ſervit de rien. Il tâcha donc de s'en emparer par trahiſon. Deux Eſpagnols priſonniers tâcherent d'engager un cabaretier, & un ſoldat à livrer ce château au Duc de Parme. Ils firent ſemblant de ſe laiſſer gagner. Cependant ils avertirent ſecretement le Gouverneur de la propoſition qu'on leur avoit faite. Il leur permit d'aller trouver le Duc de Parme, lequel traita avec eux ſur ce ſujet. Ils tomberent d'accord de conduire ceux que l'on envoieroit pour ſe ſaiſir de la place, & qu'ils marcheroient même les mains liées derriere le dos entre deux hommes armez prêts à les poignarder, s'il y avoit de la trahiſon dans leur fait. On commanda trois mille hommes pour l'attaque de ce château, qui ſe mirent en chemin pour s'en emparer. Ils arrivent, & trouvant la porte ouverte ils mettent cinquante hommes dedans. Les choſes allant ainſi à leur gré, on coupe tout d'un coup les cordes qui tenoient la herſe

pour

pour empêcher l'entrée au reſte des trou- 1588.
pes. On tua ou fit priſonniers ceux qui étoient entrez. Dans cette ſurpriſe les ſoldats qui devoient tuer ces deux hommes en cas de trahiſon aimerent mieux les laiſſer aller pour ſauver leur propre vie.

Cependant le reſte de ces troupes au deſeſpoir de ce qu'on les avoit trompez, tacha de ſe rendre maître du château par la force. On ſe jetta ſur une levée, dont on arracha la premiere palliſſade, & l'on tacha enſuite d'en ôter une ſeconde. Mais on les repouſſa à coups de canon, & par des machines que l'on avoit preparées pour cela. Dans leurs retraite ils tomberent dans pluſieurs embuſcades, ſi bien que la pluſpart de tout ce monde perit, ſoit par les armes, ſoit dans les eaux, & dans les bourbiers dont ils ne purent ſe tirer. Le Duc voiant que ſes entrepriſes reüſſiſſoient ſi mal, crut qu'il devoit lever le ſiege, & mettre ſes troupes en garniſon après avoir perdu ſix ſemaines, & beaucoup de monde devant cette ville. Il laiſſa ſon Armée dans le Brabant, qui acheva de ruïner cette Province après avoir ruïné la Flandre.

Dans la même année le Prince de Chimai avoit aſſiegé Bonne par les ordres du Duc de Parme. Schenck qui n'avoit pas aſſez de troupes pour s'y oppoſer, en demanda aux Princes d'Allemagne, qui étoient alors aſſemblez, leur repreſentant qu'il étoit de l'interêt public d'empêcher les Eſpagnols de prendre pied en Allemagne. On lui répondit qu'on ne vouloit

1588. point ſe mêler de cette affaire, parce qu'on ne vouloit point entrer en guerre avec l'Eſpagne, & que l'on eſperoit de gagner ſon amitié par des negotiations. Schenck fruſtré du ſecours qu'il avoit attendu, exhorta la garniſon qu'il avoit laiſſé dans Bonne, à bien faire ſon devoir. Elle ſe defendit longtemps par de vigoureuſes ſorties. Mais enfin ſe voiant abandonnée, elle capitula à des conditions honorables, & rendit la ville à Erneſt de Baviere Electeur de Cologne. Le Comte de Mansfeld aiant amené quelques troupes de renfort au Prince de Chimai, on attaqua Vachtendonck, dont on ſe rendit maître, apres l'avoir aſſiegeé juſques vers la fin de l'année. Cependant cela leur coûta beaucoup de monde tant par la rigueur de la ſaiſon, que par le defaut des choſes neceſſaires à la guerre. Philippe étoit épuiſé par les dépenſes épouvantables qu'il avoit faites pour l'execution de ſes grands projets. Ainſi les ſoldats n'étoient point paiez, ce qui les diſpoſoit à ſe mutiner. Les Etats au contraire voioient leurs frontieres en ſureté, & faiſoient d'heureuſes courſes ſur l'ennemi. Mais d'un autre côté on leur demandoit le paiement de pluſieurs vieilles dettes contractées du temps du Duc d'Anjou, ou de l'Archiduc Matthias. Cela avoit donné lieu à faire arrêter pluſieurs de leurs vaiſſeaux en Ecoſſe ſous pretexte d'arrerages dus à des gens qui avoient ſervi dans les guerres de ce tems-là. Mais on envoia une ambaſſade en Ecoſſe qui fit connoître

que

que ces choſes étoient dues par les Provin- 1588.
ces, qui étoient ſorties de l'union, & qu'ainſi les Provinces-Unies n'étant point entrées dans cette obligation, elles n'étoient pas tenues à l'acquitter.

Pendant que tout cela ſe paſſoit, on ſut 1589.
que la garniſon de Gertrudenberg, qui avoit commis pluſieurs irregularitez qui meritoient d'être punies, cherchoit les moiens d'eviter le châtiment. Les ſoldats ſe défirent de leurs anciens chefs, & en mirent d'autres à leur place. Cependant ils refuſerent au commencement les offres & les lettres du Duc de Parme. Mais dans la ſuite quelques perſonnes qui lui étoient affidées, s'étant adroitement introduites parmi ces ſoldats, échauffereńt les eſprits, les exhortant à ſecoüer le joug des Etats, de peur d'être punis, & leur faiſant voir qu'en recherchant le Duc ils en tireroient de grandes recompenſes, & en ſeroient protegez. Villoughy Commandant General des Anglois s'offrit d'appaiſer cette garniſon, & en donna la commiſſion à un de ſes parens nommé Winkfield. On lui donna de l'argent pour paier la garniſon, & pour s'en ſervir à addouçir l'eſprit des ſoldats. Après qu'ils eurent conſumé cet argent, ils envoierent de la cavallerie de tous côtez pour éxiger des contributions. Pendant cela le Gouverneur de Breda crut qu'il devoit ſe ſervir de l'occaſion. Il leur fait donc repreſenter que ce qu'ils avoient fait juſques là, ne leur ſeroit jamais pardonné par les Etats, & qu'il leur ſeroit ob-

1589. tenir des conditions avantageuſes du Duc de Parme. Cela fit impreſſion ſur ces malheureux, qui dans la fureur qui les animoit, deſarmerent les bourgeois, & ſe rendirent les maîtres abſolus de la ville.

Les Etats en aiant été avertis leur écrivirent des lettres fort douces pour les aſſurer de leur pardon, & les exhorter à ſe remettre dans le devoir. Mais la connoiſſance qu'ils avoient de leurs crimes les rendit intraitables. Ils prirent donc la reſolution de traiter avec l'ennemi, & de lui rendre la ville. Le Prince Maurice ſe rendit devant la place avec des troupes. Lors qu'ils virent qu'il vouloit les aſſieger, & qu'il les canonnoit, ils tirerent auſſi ſur ſon Armée, & tuerent le ſieur de Villiers, qui s'étoit rendu illuſtre dans la guerre, & qui faiſoit pour lors la charge de Meſtre de Camp General. C'étoit lui qui avoit dreſſé le Prince à la guerre dans ſa jeuneſſe. La ville étant preſſée, les mutins firent ſemblant de traiter pour retarder l'aſſaut que l'on étoit ſur le point de donner. Les pluies & les inondations retarderent la concluſion de ce traité. Cela donna occaſion à Lanzavecchia Gouverneur de Breda, qui étoit appellé par Wincfield, de s'avancer avec des troupes. Alors ce traître fit connoître qu'il n'y avoit point d'autre reſſource à leurs affaires qu'en traitant avec le Duc de Parme, & qu'en effet on ne les aſſiégeoit que pour les punir. Le Prince aiant appris leur reſolution leur écrivit encore une fois pour tâcher de les retenir dans le devoir. Mais

ces

ces malheureux ſe moquerent de ſa lettre, 1589.
& conclurent leur traité, par lequel on leur paioit ce qui leur étoit dû, en y ajoutant une gratification conſiderable. Le Prince qui n'avoit pas aſſez de troupes pour les forcer, ſe retira de devant la ville.

Le Duc de Parme qui avoit été abbatu juſques-là par quantitité de mauvais ſuccez, commença à reprendre courage, & à ſe remplir de grandes eſperances. Il eut ſi hâte de joüir de cette conquête, qu'il ſe confia à ces traîtres. Il ſe trouva quelques gens parmi eux qui firent connoître que cela leur donnoit le moien de faire leur paix avec avantage. Mais ils n'eurent pas le temps de deliberer ſur ce ſujet, & quoi que la choſe eût été propoſée parmi eux, ils ne purent pas conclure leur deſſein, par ce qu'ils ne trouvoient aucune ſureté pour eux. Une partie de ces ſoldats ſe retira en Angleterre, & quelques autres dans les Provinces-Unies, pour faire voir qu'ils n'avoient point de part à la trahiſon. Ceux qui en avoient été les auteurs furent diſtribuez en divers endroits par le Duc de Parme, & firent paroître un courage deſeſperé en pluſieurs occaſions, par ce qu'il n'y avoit point de pardon pour eux, & qu'ils avoient été proſcrits comme traîtres. Les Eſpagnols les traiterent toûjours de marchands & ne firent aucun cas d'eux. La nouvelle garniſon, que le Duc mit dans la ville, fit de grandes courſes aux environs, & fatigua beaucoup le païs. Elle defit même quelque cavallerie du Prince Maurice,

1589. rice, qui ne ſe tenoit pas aſſez ſur ſes gardes près de Bois-le-Duc.

La reddition de Gertrudenberg fit naître le deſſein au Duc de Parme d'étendre ſes conquêtes pour ſe mettre en état d'attaquer la Hollande, & de la reduire ſous le joug, s'il étoit poſſible. Charles de Manſfeld fut envoié contre Heuſden. Il tâcha en paſſant de s'emparer de l'île de Bommel. Mais ſon deſſein aiant été découvert, il fut obligé de s'attacher tout-à-fait à Heuſden. D'abord il s'empara du fort de Hemert, qui eſt dans le voiſinage. Mais le Prince Maurice aiant ramaſſé des troupes, força l'un des quartiers de Mansfeld, & fit entrer de toutes ſortes de proviſions dans la ville. La fortereſſe de Heel fut renduë avec beaucoup de precipitation par Sidenbourg, qui en étoit Gouverneur. Cela donna le moien aux ſoldats de ſe répandre dans l'île pour le pillage. Mansfeld voulut s'emparer de l'île de Voren, qui eſt au deſſus de Bommel. Il avoit même déja commencé à l'attaquer ; lors qu'aiant ſû que Maurice approchoit avec de bonnes troupes, il abandonna ſon entrepriſe & remonta la Meuſe. Dans la marche un Regiment Eſpagnol ſe mutina, parce qu'il y avoit longtemps qu'on ne le paioit point. Le General voulant empêcher le deſordre, il y penſa perir. Le Commandant de ce Regiment étoit ſon ennemi particulier pour quelque conteſtation ſurvenuë entr'eux.

Il y avoit longtemps que les Eſpagnols étoient en chagrin contre le Duc de Parme.

Ses

Ses grands ſuccès & ſa bonne conduite dans les affaires lui avoient attiré l'envie des Officiers de cette nation. Les choſes allerent ſi loin qu'on l'accuſa hautement d'avoir cauſé la perte de la flotte invincible. Les affaires d'Eſpagne étoient alors dans le declin, & il y avoit lieu de craindre que le Duc de Parme ne redemandât le Roiaume de Portugal, qui appartenoit de droit à ſon fils ſelon la croyance de bien des gens. Toutes ces choſes, dont il avoit été averti, l'avoient jetté dans une facheuſe maladie pour laquelle il fut obligé d'aller aux eaux de Spa. Il ne put pas cependant rétablir ſa ſanté dans ſon premier état, & les Italiens diſoient tout haut, qu'on l'avoit empoiſonné pour ſe défaire de lui. Sa grande réputation, & ſon bonheur ordinaire commencerent donc alors à s'affoiblir. Le Prince Maurice intercepta des lettres, que l'on écrivoit à Philippe, dans leſquelles on ſe plaignoit fortement de ce Duc. Il les lui envoia. Le Duc profita de l'avis, & envoia Richardot en Eſpagne pour ſe juſtifier des ſoupçons que l'on avoit répandus contre lui au ſujet de la flotte. Philippe l'aiant écouté, & aiant ouï dans la ſuite le Duc de Medina Sidonia, que l'on accuſoit auſſi, il temoigna en public qu'il étoit ſatisfait de l'un & de l'autre 1589.

Quelque temps après on appaiſa la ſedition des Eſpagnols par le ſupplice de peu de perſonnes. Mais le Regiment des mutins fut caſſé. Enſuite on donna ordre au Comte

1589. Comte de Mansfeld d'aſſieger Rhinberg. Cette ville avoit été miſe en ſequeſtre entre les mains des Etats du conſentement de Thruchſes & d'Erneſt de Baviere. On y avoit conduit un grand convoi de vivres au commencement de cette anneé. Varembon avoit eu commiſſion de l'attaquer, & avoit pris en paſſant le fort de Blidebeque. Schenck en étant chaſſé s'empara d'un lieu qui étoit proche de Rhees, dans lequel il ſe fortifia. De là il envoioit ſes convois en ſureté à Rhinberg, & incommodoit extremement les ennemis par ſes courſes. Il bâttit des troupes que l'on envoioit à Verdugo, & ſe ſaiſit de l'argent, que l'on deſtinoit pour le paiement des garniſons. Ces bons ſuccès lui firent naître le deſſein de ſurprendre Nimegue. Il choiſit pour cela une nuit fort obſcure. Il envoia ſa cavallerie fort ſecretement & décendit la riviere avec des batteaux pleins d'infanterie. Il ſe rendit donc près de Nimegue, & mit pied à terre en un lieu qui n'avoit point d'autres fortifications que la riviere même. Il fit attaquer quelques maiſons dont il prétendoit ſe ſervir pour entrer dans la ville & pour ſe rendre maître de la porte. Il y avoit par hazard une noce dans la premiere maiſon que l'on attaqua. Cela cauſa un grand bruit, qui donna l'allarme aux bourgeois. On repouſſa les ſoldats de Schenck qui fit tout ce qu'il put pour les arrêter, & pour les ramener au combat. Mais il ne put jamais les rallier, de ſorte qu'il fut obligé de faire retraite. Par malheur

les

les batteaux ne ſe trouverent pas près des fuiars, qui ſe jetterent dans l'eau pour les attraper. Schenck voulut faire comme eux. Mais la peſanteur de ſes armes le fit perir dans les eaux. Telle fut la fin de ce ſoldat intrepide, qui avoit rendu de ſi grands ſervices à tous ſes Maîtres. 1589.

Les victorieux firent mille indignitez à ſon corps, que l'on tira de la riviere. Ses ſoldats en firent une cruelle vengeance ſur des priſonniers de Nimegue. Maurice le fit enterrer deux ans après avec toutes ſortes d'honneurs militaires. Dans le même temps le Comte de Nuenaer, faiſant l'épreuve de quelques canons, fut tué par une de ces pieces qui creva. Truchſes voiant qu'il avoit perdu ſes deux Généraux, renonça à la guerre, ſurtout quand il vit qu'on lui avoit pris Rhinberg. Les ſoldats de Schenck au deſeſpoir d'avoir perdu leur chef menaçoient de ſe mutiner, ſi l'on ne leur paioit ce qui leur étoit dû. Mais les Etats les attirérent à leur ſervice, & les incorporerent dans leurs troupes. Ils envoierent enſuite Falkenſtein avec de la cavallerie & de l'infanterie au ſecours de Rhinberg. Cet Officier ſe ſaiſit d'un château qui étoit ſur ſon paſſage. Varembon le ſuivit en queüe à deſſein de le charger, s'il en trouvoit l'occaſion. Veere, qui conduiſoit l'arrieregarde, tourna tête tout d'un coup, & ſoutint l'effort de l'ennemi juſques à ce que la cavallerie fût venue à ſon ſecours. Toutes les troupes étant arrivées on chargea l'ennemi avec toute la vigueur imagi-

1589. imaginable. Varembon fut battu & laiſſa dix drapeaux, un étendart, & pluſieurs chevaux aux victorieux. Cette action leur acquit beaucoup de gloire.

Ils eurent le moien par là de mettre des ſoldats, & des vivres dans Rhinberg. La garniſon avoit forcé pluſieurs corps-de-garde des ennemis, & ſe maintint encore quelque temps contre les aſſiegeans. Mais trois mois après on lui fit ſavoir qu'on n'étoit pas en état de lui envoier du ſecours, par ce qu'elle étoit trop éloignée. Elle fut donc obligée de capituler, & de ſe rendre ſous des conditions aſſez honorables. Le Duc ſe voiant maître de Rhinberg de même que de Bonne & de Nuys, forma le deſſein de s'emparer de pluſieurs places du païs de Cleves, qui étoient à ſa bienſéance. Il ſe ſaiſit donc de tout ce qu'il y en avoit depuis Bonne juſques à Arnheim. Aix-la-Chapelle, quoi que ville imperiale, ne peut pas conſerver ſon repos parmi tous ces mouvemens. Philippe, qui prétendoit avoir droit de protection ſur cette ville, publia un ordre exprès, par lequel il étoit enjoint à tous ceux qui s'y étoient refugiez pour la Religion d'en ſortir. Sous ce pretexte les troupes Eſpagnoles la menaçoient. Mais on leur donna quelque argent, moiennant quoi elles laiſſerent la ville en liberté, & ſe contenterent de piller la campagne.

Les garniſons des Etats faiſoient auſſi des courſes, & rapportoient de grands butins. Mais tout cela n'étoit rien au prix de ce qui ſe faiſoit ſur la mer. Leurs flottes y étoient puiſſantes, & s'étoient rendues re-

redoutables. Cela fut cauſe qu'elles refuſerent le quartier à ceux qui n'étoient pas aſſez forts pour leur reſiſter. On les traitoit de pirates, & on les faiſoit mourir ſans miſericorde. Cette maniere de faire la guerre pouſſa les choſes à un tel excez, que quand ces prétendus pirates tomboient entre les mains de leurs ennemis, ils aimoient mieux faire ſauter leurs vaiſſeaux, & perir eux mêmes dans les flammes, en faiſant perir leurs ennemis avec eux, que de mourir dans les ſupplices. 1589.

Les Anglois n'étant pas contens d'avoir vu diſſiper cette formidable flotte, que l'on avoit envoiée contr'eux l'année precedente, crurent qu'ils devoient ſe vanger de l'Eſpagne en portant la guerre dans ſon ſein. Ils furent aidez dans leur deſſein par les Hollandois, & par les Zelandois qui leur fournirent des vaiſſeaux & des ſoldats. Ils ravagerent les côtes de Gallice, & aiant trouvé beaucoup de facilité dans l'execution de leurs projets, ils crurent qu'ils pourroient mettre Dom Antoine en poſſeſſion du Portugal, qu'il prétendoit lui appartenir. La Reine lui prêta ſix navires de guerre ſous le commandement de François Drack, & nomma Norris pour Général des troupes de débarquement. Ils avoient outre cela ſix vingt vaiſſeaux de guerre, ou de tranſport pour leurs ſoldats. D'abord qu'ils furent débarquez, ils environnerent la ville de Lisbonne, & répandirent la fraieur par tout. Albert d'Autriche qui commandoit en Portugal au nom

1589. nom de Philippe, fut ſur le point de s'en retirer. Mais la desunion ſe mit entre les ſoldats, parce qu'il n'y avoit point de chef pour maintenir l'ordre parmi les troupes. La maladie s'y étant donc miſe, parce qu'elles vivoient avec beaucoup de libertinage, on fut obligé de léver le ſiége, quoi que les Hollandois offriſſent de garder les fortereſſes maritimes, & l'entrée du Roiaume. En ſe retirant on pilla tous les châteaux & tous les lieux, par où les troupes paſſerent. Perſonne ne s'oppoſa à leur entrepriſe, & l'on reconnut en cela, que l'Eſpagne eſt foible dans ſon propre païs.

Le Roi Henry III. de France aiant été obligé de faire poignarder le Duc & le Cardinal de Guiſe pour ſe garantir du complot qu'ils avoient fait de lui ôter ſa Couronne, la Ligue ſe porta à toutes les extremitez de la fureur contre ce Prince, lequel fut obligé d'en venir à une guerre civile, ſanglante & cruelle. Après qu'il eût aſſemblé une belle Armée par le ſecours que Henry de Bourbon Roi de Navarre lui avoit fourni (ce Prince étoit heritier préſomptif de la Couronne) Henri III. vint aſſiéger Paris. Mais il fut aſſaſſiné à St. Cloud au mois d'Août par un Jacobin nommé Jacques Clement. Le Roi de Navarre lui ſucceda ſelon le droit qu'il en avoit. Le Duc de Maienne ſe mit à la tête de la Ligue pour vanger la mort de ſes freres, & pour s'oppoſer à ce Prince. Philippe aſſiſta ce Duc de troupes & d'argent pour empêcher le nouveau Roi de s'affermir

mir ſur le throne. Il crut même que la conjoncture pourroit lui être favorable pour s'emparer du Roiaume. Il produiſoit à la Ligue l'Infante Iſabelle qu'il avoit eüe d'Elizabeth fille d'Henri III. & promettoit de la donner en mariage à celui que l'on choiſiroit pour Roi. Il faiſoit connoître que dans cette vuë il aſſiſteroit fortement la Ligue contre le Roi de Navarre. Le Duc de Parme envoia même par les ordres de Philippe la Mothe avec de la cavallerie & de l'infanterie au Duc de Maienne. 1589.

La Reine d'Angleterre ſachant que l'Eſpagne aſſiſtoit la Ligue, donna quatre mille hommes au nouveau Roi, & lui envoia une ſomme conſiderable d'argent pour l'aider dans le commencement de ſon Regne. Les Etats de leur côté lui envoierent des vivres, des munitions & de l'argent. Cela fut d'un grand ſecours à ce Prince. Aiant été aidé de cette maniere il fut en état de domter les rebelles de ſon Roiaume, & d'affermir le ſceptre entre ſes mains. Dans la ſuite aiant declaré la guerre à l'Eſpagne, Philippe fut obligé d'oppoſer des troupes à la France, qui ravageoit les frontieres des Païs-bas Eſpagnols. Cette diverſion donna le moien aux Etats de remporter pluſieurs grandes victoires, qui affermirent leur condition préſente, & de prendre de vigoureuſes reſolutions pour l'avenir. Ce Prince eut une reconnoiſſance ſincere tant qu'il vêcut, du bon ſervice qu'on lui avoit rendu dans cette occaſion. Il ſe lia d'interêt avec l'Angleterre & les Provinces-Unies, & aſſiſta ces

1589. ces dernieres de troupes & d'argent, lors qu'il fut paiſible poſſeſſeur de ſon Roiaume.

Quoi qu'il en ſoit, les Etats furent des premiers à ſecourir ce Prince dans ſon extréme néceſſité, & cela l'aida à conſerver les droits qu'il avoit à la Couronne. Si dans la ſuite il les a ſecourus à ſon tour, il n'a fait en cela que les paier des importans ſervices qu'il en avoit reçus. Il y étoit obligé, puis que c'étoit à leur ſecours en partie, qu'il étoit redevable de ſon affermiſſement ſur le throne. Ce qui prouve d'une maniere inconteſtable, que la France a grand tort de reprocher aux Provinces-Unies les obligations qu'elles lui ont. La Maiſon de Bourbon ne ſe fût pas ſoûtenue contre la Ligue, ſi l'Angleterre & les Etats ne lui euſſent tendu la main. La France ne ſeroit pas en état de faire ces réproches, ſi l'on ne l'avoit ſecourue comme on le fit dans le temps de la Ligue. Bien en prit aux Bourbons d'avoir de fidéles amis en ce temps-là. Ils ne penſeroient pas à mettre l'Europe en mouvement pour leurs interêts, comme on les y voit occupez aujourdhui, ſi les Etats entr'autres n'euſſent travaillé à les ſoûtenir d'une maniere auſſi avantageuſe qu'ils le firent en la perſonne de Henri Roi de Navarre.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient en France, Guillaume Loüis Gouverneur hereditaire de Friſe avoit bloqué la ville de Groningue, prétendant la forcer par la famine. Il s'étoit emparé des fortereſſes

tereſſes qui ſont dans le plat païs. Il s'étoit même ſaiſi de la prèſqu'île de Rheden, qui le rendoit maître de la mer voiſine, & de la riviere d'Ems. Verdugo qui commandoit en ces quartiers-là, étoit fort embarraſſé des progrès du Comte, d'autant plus qu'il ſoupçonnoit que Groningue étoit d'intelligence avec l'ennemi. Cette ville n'avoit point voulu de garniſon. Ces deux Généraux aiant receu quelques troupes de ſecours chercherent les occaſions reciproques de ſe nuire pour ſoûtenir leurs entrepriſes. Voila l'état genéral des affaires de cette anné. 1589.

Tout cela ſembloit marquer que le fardeau de la guerre alloit tomber du côté de la Friſe. Mais la priſe de Breda changea la face de toutes les affaires. Les Eſpagnols étoient maîtres de cette place, & s'en ſervoient pour incommoder la Hollande par les courſes perpetuelles de la garniſon. Heraugiere Capitaine de reputation dans les troupes des Etats entreprit de s'en rendre maître par ſtratageme. Il ſe ſervit pour cela d'un batteau de tourbes, au fond duquel il cacha des ſoldats déterminez. On introduiſit ce batteau dans la citadelle de cette place par le moien du battelier, qui étoit d'intelligence. Il avoit accoutumé de fournir de la tourbe à la garniſon. On fut longtemps ayant que de faire entrer ce batteau dans la citadelle, parce qu'il ſurvint pluſieurs accidens imprevus, auxquels on ne put remedier qu'avec beaucoup de temps. Pen- 1590.

1590. dant tout cela il faiſoit un froid extréme, & l'eau étant entrée par une fente dans le batteau, il étoit à craindre que la rigueur du froid, & l'humidité ne fillent étouffer les ſoldats cachez dans le batteau. La toux incommodant fort un des ſoldats, il pria ſes compagnons de le tuer pour les empêcher d'être découverts. Le batteau fut introduit enfin dans la citadelle. On déchargea une partie de la tourbe. Mais le bateiier pria que l'on remît le reſte au lendemain, par ce que ſes gens s'étoient fatiguez à tirer le batteau, & à pomper l'eau qui entroit. Enfin vers minuit Heraugiere aiant encouragé ſes ſoldats à bien faire leur devoir ils ſortirent tous du bateau, ſans que perſonne s'en apperçut, & ſe partagerent en deux bandes. Les uns ſe jetterent ſur le corps-de-garde qui étoit à la porte de la ville, & tuerent d'abord tout ce qu'ils trouverent. Les autres entrerent dans la citadelle, où le fils du Gouverneur s'étoit ſauvé au premier bruit, que l'on avoit fait. Le Gouverneur étoit alors à Gertrudemberg pour y tracer quelques fortifications que l'on vouloit ajouter à cette place, par ce que l'on en craignoit le ſiege.

Le combat dura aſſez longtemps. Mais le Comte de Hohenlo étant arrivé avec des troupes, après avoir vu le ſignal dont on étoit convenu, on força enfin le fils du Gouverneur de ſe rendre. Le Prince Maurice arriva avec le reſte de l'Armée, & menaça

naça les bourgeois de les faire attaquer, s'ils ne ſe rendoient. Il étoit maître de la citadelle, & pouvoit foudroier toute la ville, ſi elle s'obſtinoit à ſe défendre. La garniſon qui étoit dans la ville ſe ſauva, & laiſſa ainſi les bourgeois en liberté de ſe remettre entre les mains de leur legitime ſeigneur. Ce fut ainſi que Maurice rentra dans l'ancien heritage de ſa Maiſon. Les habitans furent taxez à cent mille florins pour le paiement des troupes. Maurice y laiſſa Heraugiere pour Gouverneur de la place, & donna des recompenſes, & des marques d'honneur à tous ceux qui s'étoient ſignalez dans cette expedition. On munit la ville de tout ce qui pouvoit y être neceſſaire, après quoi l'Armée ſe retira. 1590.

Le Duc de Parme, qui étoit alors en Allemagne, craignit que la priſe de Breda ne fournît le moien aux Etats de ravager le Brabant. Il commanda à Charles de Mansfeld qui retournoit de Rhinberg, de marcher droit à Breda avec la moitié de ſes troupes, & d'en fermer les avenues, croiant qu'on ne l'auroit pas encore pourvu de vivres & de munitions de guerre. Gertrudenberg fermoit Breda d'un côté. Mansfeld le bloqua de l'autre par pluſieurs garniſons, qu'il mit çà & là dans la crainte qu'on ne ſecourût la place par derriere. Il ferma la riviere par un château & par un pont. Il s'empara de Sevenbergue & aſſiegea Noordam, dont la priſe étoit difficile. Il ſe ſervit de pluſieurs ſtratage-

1590. mes pour s'en rendre maître, & entr'autres d'un batteau qui portoit pluſieurs ſoldats au haut de ſon mât. Il prétendoit incommoder par là ceux qui défendoient ce fort. Mais le batteau fut jetté dans un gouffre, qui le pouſſa en un lieu où il échoüa. La garniſon l'accabla de tant de côtez, que les ennemis n'en purent tirer aucun avantage. Ainſi Mansfeld reconnut qu'il ne lui étoit pas poſſible de reprendre Breda par force.

Pendant que tout cela ſe paſſoit, le Prince Maurice tâcha de ſurprendre Nimegue. Mais n'aiant pas reüſſi il ſe tint quelque temps autour de la place comme pour en faire le ſiege. Mais il ne put empêcher qu'on n'y jettât des troupes & des munitions. Cela l'obligea d'abandonner ſon deſſein pour penſer à quelque autre choſe. Mansfeld voiant auſſi de ſa part, qu'il ne pouvoit forcer Breda, vint avec ſon Armée, que l'on avoit augmentée de quelques troupes, entre la Meuſe & le Vahal pour ſecourir Nimegue en cas de beſoin. Maurice paſſa avec ſon Armée dans le Betaw, & garnit le bord de la riviere de batteaux pleins de ſoldats pour s'oppoſer au paſſage de l'ennemi, s'il lui prenoit envie de ſe jetter auſſi dans le Betaw. Il ordonna enſuite au Comte de Solms de fortifier l'île de Voren. Il fit tirer un canal depuis le Vahal juſques à l'autre bras du Rhin pour conduire des convois en Allemagne ſans paſſer par Nimegue. Il y ajoûta des digues pour empêcher l'inondation en hyver.

hyver. Ce travail étant achevé il fortifia 1590.
un lieu propre à y laiſſer des troupes pour fatiguer la ville de Nimegue. Les ſoldats le nommerent Knodſembourg. Pendant tout cela on ſe canonnoit vigoureuſement du camp & de la ville. Mais le dommage étoit grand pour les habitans de Nimegue. Les ruïnes des tours & des maiſons, que le canon fracaſſoit, écraſoit tous les jours beaucoup de perſonnes. Ce fut par là que le Prince prépara adroitement cette ville à ſe rendre.

Richardot étant revenu d'Eſpagne en apporta des lettres de Philippe fort agreables au Duc de Parme. On le continuoit dans ſon gouvernement, mais en même temps on lui ordonnoit d'aller en France au ſecours de la Ligue. Philippe avoit reſolu d'entrer dans les affaires de ce Roiaume pour ſes propres interêts. Le Duc vouloit que l'on abandonnât les affaires de France pour ne s'attâcher qu'à celles des Païs-bas. Mais quand il connut les intentions du Roi, il chercha les moiens de ſe rendre ce voiage glorieux. Il ſe tranſporta dans le Hainaut, où il apprit que les troupes que le Comte d'Egmont avoit menées au ſecours de la Ligue avoient été defaites à Ivri, & que l'Armée victorieuſe aſſiegeoit Paris. Le Duc de Maienne ſe rendit auprès de lui pour l'informer lui même de l'état des choſes. Après avoir pris des meſures enſemble pour les affaires du parti, le Duc de Parme ſe mit en marche avec ſon Armée. Il fut ſuivi par les nouvelles

1590. levées que l'on avoit faites en Allemagne, & par les Eſpagnols qui s'étoient mutinez à Courtrai & à Menin faute de paiement. Ces deux villes leur fournirent quelques ſommes d'argent avant leur départ, & le Roi leur fit donner tout ce qui leur étoit dû au delà. L'Armée du Duc étoit de douze mille hommes de pied, & de trois mille chevaux.

Lors que Maurice ſut que le Duc de Parme alloit en France, il fit marcher des troupes du côté de l'Allemagne pour ſe rendre maître du plat païs. Elles s'emparerent de tous les forts que les Eſpagnols avoient bâti ſur les rivieres du Rhin & de la Meuſe. On ruïna tous les ouvrages qu'ils avoient faits de tous ces côtez là. Le reſte des troupes fut envoié dans la Flandre & dans le Brabant, où elles pillerent le plat païs, & ſe ſaiſirent des petites villes. Vers l'automne Maurice lui même marcha vers les lieux dont Mansfeld s'étoit emparé l'année precedente du côté de Breda, & de la Meuſe. Il ruïna toutes les petites fortereſſes qu'il ne jugea pas capables de défenſe, & reprit Sevenbergue petite ville appartenant au domaine du feu Prince d'Orange ſon pere. Les Etats eurent auſſi de grands avantages ſur mer. Ils avoient même envoié des vaiſſeaux de guerre ſur les côtes de Normandie pour le ſervice de la France. Dans le même temps on fit une entrepriſe ſur Dunquerque qui manqua, & les Eſpagnols aiant voulu ſurprendre la petite ville de Lochem par ſtrata-

ſtratageme, leur deſſein fut découvert avant 1590.
ſon execution.

On fit courir le bruit en ce temps-là que l'on levoit des troupes en Allemagne pour garantir les frontieres des courſes des partis. Elles étoient continuellement ravagées par les ſoldats Eſpagnols, & par ceux des Etats. On convoqua une aſſemblée pour remedier à tous ces deſordres. Mais on s'y contenta de députer au Duc de Parme, & aux Etats pour leur faire des plaintes ſur leurs irruptions continuelles, & pour les preſſer de renfermer leur guerre chez eux ſans incommoder leurs voiſins. Les Envoiez trouverent le Duc de Parme prêt à partir pour la France. Il leur répondit fierement qu'ils ne devoient pas s'étonner, ſi cette guerre faiſoit quelque peine aux voiſins: qu'il étoit impoſſible d'obſerver une diſcipline ſi exacte, que les ſoldats ne commiſſent toûjours quelque deſordre, & qu'il falloit prendre patience dans ce malheur public: qu'au reſte ſi les Etats vouloient reſtituer ce qu'ils avoient uſurpé en Allemagne, il étoit prêt de ſon côté de faire la même choſe, pourvu qu'au preallable le Roi fût indemniſé des frais qu'il avoit faits pour la guerre de Cologne: que tout ce qui ſe faiſoit de ſa part, avoit pour but le maintien de la Religion Catholique, pour laquelle il falloit ſouffrir quelque choſe: qu'ils devoient ſouhaiter que l'on pût reduire les rebelles, & qu'alors on ne les troubleroit plus en aucune maniere.

1590. Après avoir reçu cette bruſque réponſe ils allerent trouver les Etats, auxquels ils firent des propoſitions plus hardies. Ils redemanderent l'île de Gravevaert, & tous les lieux dont ils s'étoient emparez en Allemagne. Ils les preſſerent d'ouvrir tous les paſſages, & d'exemter l'Ems & le Rhin des péages qu'ils y avoient établis. Les Etats leur répondirent avec beaucoup d'honneteté, que les cruautez des Eſpagnols à leur égard ſous le faux prétexte de rebéllion & de felonnie, les avoient obligez de prendre en main les armes d'une legitime défenſe : que tous les peuples devoient tenir contre cette fiere nation, qui vouloit mettre tout l'univers ſous le joug : que cependant il y avoit des gens en Allemagne, qui leur fourniſſoient le moien de s'emparer des villes qui étoient à leur bienſéance, comme pour les remercier d'un Archevêché que l'on avoit obtenu par leur moien : que la negligence des Eſpagnols à paier leurs ſoldats étoit cauſe que les païs voiſins étoient pillez : que pour eux ils faiſoient obſerver une exacte diſcipline à leurs ſoldats : qu'ils n'avoient jamais manqué de conſideration pour l'Allemagne, dont tous leurs Généraux étoient originaires : que la Gueldre avoit toûjours prétendu que l'île de Gravevaert lui appartenoit : qu'en la gardant ils ne penſoient qu'à couvrir leurs frontieres : que pour les places d'Allemagne, qu'ils avoient arrachées des mains de leur ennemi, ils étoient prêts de les rendre : que les ſubſides que l'on

l'on tiroit des rivieres, & levoient ſur leurs habitans comme ſur les autres, & qu'ils ne ſe ſervoient de leurs vaiſſeaux armez, que pour aſſurer le commerce public, & empêcher les brigandages. 1590.

Les Etats de Cologne & de Liege envoierent auſſi leurs Deputez aux Etats Généraux pour le même ſujet. Mais ſans rien dire des differens de l'Archevêque avec Thruchſes, on leur répondit que ce Prelat ſe rendoit inſupportable à tous ſes voiſins, parce qu'il étoit appuié de l'Eſpagne: que cependant on en uſeroit bien avec eux, pourvu qu'ils ſe tinſſent neutres: que pour les Liegeois ils avoient commis pluſieurs actes d'hoſtilité, & que même ils avoient fait mourir depuis peu pluſieurs perſonnes pour cauſe de Religion: que l'Eſpagne ſe ſervoit de leur païs comme de ſes propres Etats: que cependant on en uſeroit bien avec eux, s'ils le meritoient par leur conduite. On leur fit rendre leurs priſonniers.

Les Etats envoierent à leur tour des Deputez à l'Aſſemblée de Cologne. Avant cela ils avoient rendu les fortereſſes qu'ils avoient priſes ſur les Eſpagnols pour les rendre odieux au public. Cela obligea pluſieurs membres de cette Aſſemblée de conclure, qu'il falloit prendre les armes pour chaſſer les étrangers, qui le ruïnoient par leurs courſes continuelles. Mais ils ne furent point ſuivis par les autres, & l'Aſſemblée ſe ſépara ſans prendre aucune re-

1590. reſolution poſitive. Les Envoïez des Etats ſe plaignirent hautement, de ce qu'aiant rendu pluſieurs places les Eſpagnols n'en reſtituoient point. Ils réprocherent à l'Aſſemblée, que tout cela faiſoit voir que l'on embraſſoit le parti de Philippe au préjudice de la bonne foi publique. Ces plaintes ne ſervirent de rien.

Le Duc de Parme revint de France à la fin de l'année, après avoir fait lever le ſiége de Paris. Il avoit acquis beaucoup de gloire dans ce voiage. Cependant il avoit un chagrin ſecret qui le rongeoit. Les François n'avoient voulu recevoir aucune troupe Eſpagnole dans pas une de leurs places, tant le Général & les ſoldats s'étoient rendus odieux à cette nation. Ainſi Philippe perdit pour cette fois l'eſperance qu'il avoit eüe de s'emparer de la France. Dans les Païs-bas l'Armée de Maurice avoit deſolé la campagne, & s'étoit emparée de pluſieurs places fortes, qui faiſoient beaucoup de peine aux Provinces Eſpagnoles. Venlo fatiguée de ſa garniſon avoit trouvé le moien de la chaſſer. Les autres ſoldats s'étoient mutinez tout de nouveau, parce qu'on leur avoit retranché quelques unes de leurs montres pour paier les nouvelles levées faites en Allemagne. Ces mutinez s'étoient ſaiſis de Herentals, d'où ils faiſoient des courſes dans toute la campagne. Ces deſordres augmentoient tous les jours, & pluſieurs ſoldats revenus de France ſe joignoient

à ces

à ces mutins pour ſe dédommager des fa- 1590.
tigues de leur voiage.

Cependant le Duc de Parme fut encore 1591.
obligé d'envoier en France d'autres trou-
pes ſous le commandement du Prince
d'Aſcoli. Cela donna le moien au Prince
Maurice de faire de grands efforts dans la
campagne de cette année. Il reſolut de
ſortir le premier de ſes garniſons pour faire
quelque entrepriſe conſiderable. Quelques
uns croioient que l'on devoit attendre
que le Duc de Parme s'en retournât en
France. Mais on conclut enfin de com-
mencer la campagne, parce qu'en tout cas
cela ôteroit le moien au Duc de Parme
de mener beaucoup de troupes avec lui
dans ſon expedition. On reſolut donc de
faire de grands efforts du côté de l'Iſſel
pour couvrir la Gueldre & Utrecht. Fran-
çois Vere que la Reine avoit fait Général
des Anglois, fut envoié à Doesburg. Il
ſurprit quelques jours après ſon arrivée le
fort de Zutphen par le moien de quelques
ſoldats déguiſez en païſans. Le lendemain
le Prince arriva devant Zutphen avec ſon
Armée, & tout ce qu'il falloit pour un
ſiége. Il avoit fait ſemblant d'en vouloir
à Gertrudenberg, & avoit trompé les en-
nemis par cette feinte. Tout d'un coup
il marcha à Zutphen, où il trouva Guil-
laume Louïs Gouverneur de Friſe avec
deux mille hommes. Vere l'avertit que l'en-
nemi n'avoit laiſſé que très-peu de ſoldats
à Zutphen, en aiant affaire ailleurs, & que

1591. de plus la garniſon étoit fort mal avec les bourgeois.

Le Prince aſſiegea donc cette ville. Le Comte de Falkenſtein, qui reſtoit ſeul des Officiers généraux de Truchſes, fut tué au commencement du ſiege en pourſuivant trop vivement les ennemis qui avoient fait une ſortie. Dés que le ſiége fût commencé, & que l'on eût fait un pont ſur l'Iſſel pour la communication des quartiers, on prit toutes les précautions neceſſaires pour aſſurer le camp, & pour preſſer la ville. On mit trente pieces de canon en batterie, & l'on reſſerra ainſi la garniſon. Après que l'on eût ruïné les fortifications avec le canon, on fit ſommer la garniſon de ſe rendre. Elle demanda du temps pour déliberer. Mais on le lui refuſa. Voiant donc qu'elle manquoit de tout, & que même les ſoldats n'étoient pas en aſſez grand nombre pour garder les murailles, elle fit ſa capitulation, & rendit la place. Les bourgeois obtinrent d'être traitez comme les autres habitans des Provinces-Unies. Cette ville eſt la capitale d'une Comté, qui eſt unie à la Province de Gueldre.

Le Prince Maurice ſe rendit enſuite devant Deventer, place forte & bien munie. Le Comte de Heremberg en étoit Gouverneur. On héſita ſi l'on attaqueroit cette place, parce que l'on craignoit que le Duc de Parme ne la vint ſecourir, & que cela n'engageât les affaires, ou à une bataille, ou à une retraite, ce que l'on craignoit égale-

également. Mais quand on ſut que la garniſon n'étoit pas bien unie, & que même elle manquoit de munitions de guerre & de bouche pour ſoutenir un ſiége, on conclut de fortifier le camp, de ſerrer la ville, & de la tenir étroitement bloquée. Cependant on canonna la ville pendant huit jours, après quoi le Prince mit ſon Armée en bataille comme pour donner l'aſſaut. Enſuite on donna ordre de faire décendre des batteaux dans le canal qui va de la riviere à la ville. Les frequentes ſorties de la garniſon avoient un peu retardé la conſtruction du pont. Dès qu'il fut achevé, la garniſon força le Comte de Heremberg à capituler. Il fut obligé d'y donner les mains, parce qu'il ne put l'empêcher à cauſe d'une bleſſure qui le tenoit au lit. Les ſoldats ſortirent aux conditions ordinaires, & les bourgeois ſe remirent à la clemence du victorieux. On vit bien par l'état où l'on trouva ces deux places, que les Eſpagnols n'eſperoient pas de les garder. Ils avoient brulé quelques unes de leurs portes. Le Prince Maurice embraſſa cordialement le Comte de Heremberg ſon couſin, quand il ſortit de Deventer. Le Gouverneur de Zutphen n'oſa ſe rendre à Bruxelles, de peur d'y trouver des accuſateurs trop échauffez. 1591.

Les Friſons demanderent que l'on penſât tout de bon à les delivrer de Groningue, qui les incommodoit beaucoup. On ſe mit en état de faire ce qu'ils ſouhaitoient. On eut bien de la peine à traver-

1591. ſer les marais, que l'Armée trouva dans ſa marche. Mais enfin l'on ſurmonta toutes ces difficultez contre l'attente de l'ennemi. On fut obligé de permettre beaucoup de choſes aux ſoldats pendant cette marche, & cela les jetta dans un libertinage, qui fit pâtir l'Armée pendant quelques jours. Mais l'arrivée de la flotte remit l'abondance dans le camp. On ſe poſta devant la ville, & l'on eſperoit de la reduire facilement, parce que la garniſon panchoit à ſe rebeller, & qu'il y avoit des diſſenſions parmi la bourgeoiſie. Mais Verdugo aiant mis ordre à la ſureté de Stenwic & de Coevorden, accourut avec le reſte de ſes troupes au ſecours de Groningue, & s'y rendit avant l'arrivée du Prince. Cependant les bourgeois ne voulurent pas le recevoir dans leur ville. Ainſi il fut obligé de reſter dans un des fauxbourgs, où il ſe fortifia contre les bourgeois, & contre l'ennemi.

Le Prince ne demeura que ſix jours devant Groningue, depeur qu'un plus long ſejour ne forçât les bourgeois à recevoir garniſon, ce qui auroit rendu leur réduction plus difficile à l'avenir. Il avoit même été averti que le Duc de Parme venoit au ſecours de cette place. Il quitta donc bruſquement Groningue, & s'empara de tous les forts qui fermoient les chemins & les rivieres. Tout cela ſe rendit à la premiere ſommation. Delfziel aiant été pris par compoſition on le fortifia, & l'on y bâtit beaucoup de maiſons, qui auroient

enfin

enfin dépeuplé Groningue, ſi elle ne ſe fût miſe à la raiſon. Mais elle penſoit actuellement à rentrer dans l'union, parce que le blocus lui coupoit les vivres. Après le depart de Maurice, Verdugo ouvrit un paſſage dans la Weſtphalie pour en tirer des vivres avec facilité. 1591.

Le Duc de Parme n'avoit pu ſecourir Zutphen ni Deventer, par ce qu'il n'y avoit pas penſé d'aſſez bonne heure. D'ailleurs les Eſpagnols s'étoient mutinez à leur ordinaire. Il fut ſurpris de la nouvelle qui lui fut apportée de la prompte reddition de ces villes. Après avoir deliberé longtemps ſur ce qu'il avoit à faire, ou de retirer l'ennemi par une diverſion, ou d'aller ſecourir Groningue, & d'engager le Prince Maurice à une bataille, tout d'un coup il ſe rendit à Nimegue ſelon le deſir des bourgeois. D'abord qu'il fut arrivé il fit inveſtir Knodſembourg. Le Comte Octave de Mansfeld fut bleſſé à mort dans les approches. On ouvrit la tranchée. On battit le rempart à coups de canon. On tâcha même d'attacher le mineur. Mais les aſſiegez ſe défendirent avec une vigueur extraordinaire ſous le commandement de Gerard de Jongue, homme plein de courage & d'experience.

Le Prince Maurice étoit prêt à aſſieger Steenwic, lors qu'il reçut la nouvelle du ſiege de Knodſembourg. Il laiſſa le ſoin de continuer ſon entrepriſe à Guillaume Louïs ſon couſin, & ſe rendit en diligence à Arnheim, où il fit dreſſer un pont

de

1591. de batteaux pour y paſſer le Rhin. Il entra dans le Betaw avec les troupes qu'il avoit amenées. Il fit avertir les aſſiegez, qu'il étoit arrivé pour les ſecourir. Il étoit en peine de la maniere, dont il s'y prendroit, s'il tenteroit le ſecours par la force, ou s'il paſſeroit le Vahal pour y couper les vivres aux ennemis. Dans cette incertitude le Prince aiant avec ſoi François Vere s'approcha du camp des ennemis pour le reconnoître. Il avoit poſté quelque infanterie dans un bois, qui n'en étoit pas éloigné, pour favoriſer ſa retraite, au cas qu'il fût pouſſé. Après avoir vu la diſpoſition des Eſpagnols, il fit charger par quelque troupe de cavallerie avec ordre de combattre en retraite pour attirer l'ennemi dans l'embuſcade. Cela fut executé par ſes gens. L'ennemi détacha dix cornettes pour chaſſer cette cavallerie, qui lâcha le pied après quelque petite eſcarmouche. Lors que l'on fut arrivé au lieu où l'infanterie étoit poſtée, les fuiards tournerent tête tout d'un coup. L'embuſcade environna la cavallerie ennemie. Elle ne peut reſiſter à cette attaque. Elle fut battue à plate couture, & l'on y gagna la cornette blanche du Duc de Parme avec pluſieurs autres étendars. On y fit deux cens priſonniers, & on y prit beaucoup de chevaux.

Le Duc de Parme voioit tout cela de Nimegue ſans y pouvoir remedier. Le chagrin qu'il en eut, lui fit abandonner le ſiege de Knodſembourg. Auſſi bien ne peu-

penſoit-il alors qu'à retourner en France, 1591.
où il eſperoit de rendre de plus importans ſervices à ſon maître. Il fit donc repaſſer le bagage de ſes troupes, & retira ſes ſoldats à la faveur de quelques forts qui empechoient l'ennemi de les pourſuivre. Les habitans de Nimegue voiant cette demarche du Duc de Parme reconnurent qu'il ne penſoit qu'à les abandonner. La populace crioit tout haut, qu'il fuioit devant ſon ennemi. Cela lui donna un extreme chagrin, d'autant plus que ſon fils, qui l'étoit venu trouver à Nimegue, étoit temoin de ſa diſgrace, & des railleries du peuple. Mais il n'étoit pas en état de ſe vanger de cet affront. Il ſe rendit à Spa pour tâcher de ſe rétablir de ſon ancienne incommodité, que ſon malheur preſent avoit renouvellée. De Spa il envoia à Dieſt pour tacher d'appaiſer les troupes mutinées. Mais il n'en put venir à bout qu'en leur donnant un nouveau Colonel à la place d'Emanuel de Vega, qui les avoit commandées juſques là avec beaucoup d'honneur.

Les Etats virent par tout ce qui ſe paſſa dans cette occaſion que Nimegue avoit des gens diſpoſez à ſe tirer du joug de l'Eſpagne. Cela les fit penſer à renoüer quelque commerce avec cette ville pour l'engager davantage à rentrer dans l'union. Mais ils n'y purent reüſſir, par ce que les mal-intentionnez ſe ſervirent de la garniſon, pour empêcher l'accommodement. On reconnut donc, qu'on ne pouvoit la re-

1591. reduire que par un ſiege en forme, lequel on fut obligé de remettre à une autre occaſion, parce que les ennemis avoient trop de troupes dans le voiſinage, & que d'ailleurs le Vahal étoit alors extrémement débordé.

Le Prince Maurice mit donc ſes troupes en quartier d'hyver, où il ne les laiſſa pas longtemps. Il prit une partie de ſon infanterie, & la fit conduire par l'Eſcaut dans le Païs de Vaes. La cavallerie s'y rendit par le Brabant. Lors que ſon Armée fut aſſemblée il s'empara des forts qui couvroient ce païs, après quoi il aſſiegea Hulſt. Le Gouverneur en étoit abſent. La garniſon fut ſurpriſe de cette attaque inopinée. Maurice perça la digue pour inonder l'endroit par où l'on pouvoit ſecourir la ville. Cependant on abandonna le païs de Vaes au pillage pour recompenſer les ſoldats de leur fatigue preſente. Maurice preſſa vigoureuſement le ſiege, & força la ville de ſe rendre dans le mois de Septembre. Après cela le Prince retourna avec ſes troupes dans ſes quartiers, & laiſſa Hulſt entre les mains du Comte de Solms avec une bonne garniſon. On retablit & on augmenta même les fortifications de cette ville. Mondragon Gouverneur de la citadelle d'Anvers ramaſſa quelques ſoldats pour ſe mettre en état de s'oppoſer à l'ennemi. Il reprit les forts dont on a parlé. Mais il ne put rien entreprendre contre Hulſt, parce qu'il n'avoit pas aſſez de troupes

pour

pour l'aſſieger. Cependant les habitans du pais de Vaes ſe croiant à couvert de toute inſulte refuſerent de paier les contributions qu'ils avoient promiſes, & pour leſquelles même ils avoient donné des otages. 1591.

Le Prince Maurice voiant que les affaires alloient à ſouhait, crut qu'il devoit profiter de l'occaſion. Il ſe rendit donc en Gueldre avec ſes troupes, & Guillaume Louïs étant venu à l'Armée avec les ſiennes on marcha droit à Nimegue. Maurice étant arrivé devant la ville il travailla d'abord à fortifier ſon camp, auquel il joignit l'île du Betaw par un pont. Enſuite il fit venir ſon canon par la riviere, & le poſta ſi avantageuſement, qu'il foudroioit la ville de toutes parts. Les aſſiegez ne manquoient pas de reſolution. Ils avertirent Verdugo, qui avoit été laiſſé en Gueldre pour y commander, de venir à leur ſecours : mais il n'avoit point de troupes dans ſon gouvernement. La ville étant ainſi vigoureuſement attaquée, les habitans ſe trouverent fort embaraſſez, & ne ſavoient à quoi ſe reſoudre. Mais la populace força les Magiſtrats, qui étoient au Conſeil dans la maiſon de ville de penſer à capituler. La ville fut renduë aux Etats, qui n'y voulurent point accorder l'exercice public de la Religion Romaine. A cela près on la laiſſa dans la poſſeſſion de tous ſes droits. Le Prince y mit une groſſe garniſon, & y créa de nouveaux Magiſtrats. Il caſſa les confrairies, qui ne ſervoient qu'à

1591. qu'à fomenter les ſeditions, & les complots. Il avoit deſſein de prendre encore Steenwic. Mais l'hyver étant trop proche, il renvoia ſes troupes dans leurs quartiers, & laiſſa dans Nimegue ſix enſeignes de gens de pied & deux eſcadrons.

1592. Pendant l'hyver on tacha de ſurprendre des villes de part & d'autre. Les Etats formerent des deſſeins ſur Maeſtricht, Gertrudenberg & l'Ecluſe; & les Eſpagnols ſur Breda. Toutes ces entrepriſes manquerent. Les Etats furent plus heureux à chaſſer les pirates, qui exercoient mille brigandages ſur la mer. Cependant l'Empereur envoia une ambaſſade ſolemnelle aux deux partis pour tacher de les accommoder. Le Prince de Parme, qui ſe préparoit à retourner en France, receut cette Ambaſſade avec joie. Les Etats au contraire ne voulurent écouter aucune propoſition ſur ce ſujet. Leurs affaires étoient en bon train, & d'ailleurs ils crurent qu'ils devoient profiter de l'exemple des peuples d'Arragon, que l'on venoit de dépouiller de tous leurs privileges pour ne les avoir pas defendus avec aſſez de vigueur.

Ces peuples ne recevoient jamais leurs Rois à prendre poſſeſſion de la Couronne qu'après qu'ils avoient juré l'obſervation de tous leurs privileges. Ils avoient donc mis toute l'autorité entre les mains d'un Conſeil, qu'ils avoient établi dans le Roiaume. Ainſi le premier Magiſtrat étoit au deſſus des Rois en certains cas comme les Ephores de Sparte. Tant que les Rois eurent

rent ſoin de regner ſelon les loix, cet éta- 1592.
bliſſement ſubſiſta, & les peuples jouïrent de leur liberté. Mais quand ils eurent reüni toutes les Provinces d'Eſpagne ſous leur pouvoir, ils tacherent peu à peu de ſupprimer les droits de l'Arragon pour ſe rendre plus abſolus, & plus ſouverains.

Antonio Perez, qui avoit ſervi à faire perir ſecretement Eſcovedo Secretaire de Dom Juan, fut depoüillé quelque temps après de ſon emploi de Secretaire d'Etat par Philippe. Ce Prince vouloit rejetter ſur lui une faute, dont ils étoient tous deux coupables. Il fit donc mettre Perez en priſon. Mais aiant trouvé moien de ſe ſauver, il ſe retira en Arragon, où le Roi le fit pourſuivre. On croit que la jalouſie avoit beaucoup de part à cette animoſité de Philippe. Perez qui avoit été le confident de ſes amours, en étoit devenu le rival. Il étoit donc pouſſé par ce Prince avec violence, & pour ſatisfaire ſa paſſion Philippe fouloit aux pieds les privileges d'Arragon. Le peuple qui avoit eu d'abord aſſez de patience, prit feu tout d'un coup, quand il vit que l'on menoit les choſes trop loin. Il prit donc les armes, & reſolut de s'oppoſer à toutes ces entrepriſes. On appaiſa ſes premiers mouvemens avec addreſſe. Enſuite on lui fit entendre, que l'on envoioit des troupes contre la France, & on le diſpoſa à les laiſſer paſſer par Saragoſſe pour les conduire vers les Pyrenées. Quand elles furent dans le païs, on ſe ſaiſit des principaux

1592 paux habitans, que l'on fit mourir, & Philippe ne ceſſa point de ſe vanger, qu'il n'eut mis ce pauvre peupe ſous le joug. L'exemple de l'Arragon faiſoit peur aux Etats, qui rejetterent toutes les propoſitions d'accommodement.

Pendant cette Ambaſſade le Roi de France aſſiegea la ville de Rouën pour contenter la Reine Elizabeth. Cette Princeſſe ſouhaitoit que l'on chaſſât l'ennemi de la riviere de Seine. Le Duc de Parme eut des ordres preſſans d'Eſpagne de marcher au ſecours de cette ville. Il compoſa donc une Armée de ſes meilleures troupes. Il avoit trouvé moien d'appaiſer les Eſpagnols mutinez en leur paiant ce qui leur étoit dû, nonobſtant les pillages exceſſifs qu'ils avoient faits de toutes parts. Il avoit tiré pour cela tout ce qu'il avoit pû des Provinces Eſpagnoles. Quand les peuples virent que l'on menoit encore une fois les troupes en France, ils ſe plaignirent amerement de ce qu'on laiſſoit le païs expoſé à l'ennemi : ces plaintes furent inutiles. Le Duc ſe mit en marche pour ſe rendre en France. Gregoire XIII. Pape fourniſſoit des ſubſides effectifs au Duc de Maienne. Les Pontifes qui l'avoient precedé, s'étoient contentez de fulminer des excommunications. Sixte V. même qui avoit conçu de grands ſentimens de jalouſie contre les Eſpagnols, avoit taché de leur nuire en ſecret, & cela avoit hâté ſa mort, comme on le croit. Mais Gregoire toit entierement dans leurs interêts.

Les

Les Etats voiant que les affaires du Roi 1592.
de France étoient en danger, & que les leurs en ſouffriroient le contre-coup, lui envoierent de bonnes troupes, qu'ils embarquerent ſur des vaiſſeaux. Il y avoit dix compagnies de vieux ſoldats Ecoſſois fort aguerris, & dix autres compagnies du païs ſous la conduite de Philippe Comte de Naſſau. Henri IV. voiant que le Duc de Parme refuſoit le combat, permit à ſa Nobleſſe de ſe retirer chez elle pendant l'hyver. D'abord qu'elle ſe fut retirée, le Duc de Parme vint l'attaquer. Il fut donc obligé de lever le ſiége pour être en état de combattre. Mais le Duc de Parme évita la bataille, & après avoir jetté des refraichiſſemens dans Roüen il paſſa ſecrettement la riviere, & ſe retira à Paris. Le Roi ne tenta plus rien contre cette ville. Il ſe contenta de fortifier les lieux, dont il s'étoit ſaiſi ſur les côtes de Normandie, après quoi il ſe mit à pourſuivre le Duc de Parme. Le Roi fut legerement bleſſé dans une rencontre. Le Duc de Parme le fut dans une autre. Cela aiant renouvellé ſon ancienne maladie, il ramena ſes troupes fort délabrées dans les Païs-bas, & ſe rendit à Spa pour tacher de ſe guerir. La maladie ſe mit parmi les ſoldats: elle y fit beaucoup de ravages pendant la rigueur de l'hyver, ces troupes aiant vécu d'une maniere fort diſſolue. D'ailleurs le defaut de paiement les porta à de nouvelles mutineries, & à de nouveaux brigandages pour ſubſiſter. Ces pauvres païs avoient été

1592. été pillez tant de fois, que l'on n'y trouvoit plus rien à prendre. Ainſi la contagion & la diſette firent perir beaucoup de ſoldats. Pluſieurs quitterent le ſervice, & le ſurplus ſe mit à courir pour trouver du butin. Toutes ces choſes jetterent les affaires d'Eſpagne dans un grand deſordre. Il n'y avoit plus aſſez de troupes pour la garde des places. Les Etats au contraire avoient peu de païs à défendre. La mer & les rivieres couvroient leurs villes. S'ils n'avoient pas beaucoup de troupes, ils y ſuppléoient par le menu peuple qui ſe jettoit volontairement dans les villes frontieres pour les garder moiennant une fort petite ſolde. Cela donna lieu aux Etats de tenir hardiment la campagne, conſiderans que quand même le Duc reviendroit avec ſon Armée, ſes troupes fatiguées d'avoir paſſé l'hyver dans un païs étranger, & d'avoir fait de grandes marches, ne ſeroient pas en état de tenir tête à leur Armée.

La Hollande ſouhaitoit ardemment que l'on aſſiegeât Gertrudenberg pour ſe tirer cette épine du pied. La Friſe preſſoit fortement, qu'on penſât à la délivrer des facheux voiſins qui l'incommodoient. Elle offroit ſes troupes, ſi on vouloit faire quelque choſe pour elle. Mais elle faiſoit connoitre en même temps, qu'elle ne pourroit pas les fournir ſi l'on penſoit à quelque autre deſſein. Pendant que l'on deliberoit là deſſus pour le bien commun, on ſurprit des lettres de Groningue dans leſquelles on ſe plaignoit du mauvais état de la ville, qui étoit

étoit dénuée de toutes choſes. Les Eſpa- 1592.
gnols, qui en avoient été avertis, avoient écrit là-deſſus au Roi, duquel on ne reçut pour toute réponſe que des exhortations à demeurer fideles à ſon ſervice. Ces nouvelles engagerent le Prince Maurice d'amaſſer ſes troupes pour les joindre à celles de Friſe. Il appaiſa en paſſant par Utrecht quelques troubles, qui y avoient été excitez par quelques reſtes de la faction du Comte de Leyceſter. Il ſe rendit donc ſur les frontieres de l'Overiſſel avec huit mille homme d'infanterie, & quinze cens chevaux.

Il conduiſit ſon Armée devant Steenwic, qui étoit extremement bien fortifié, & defendu par une garniſon de mille fantaſſins, & de ſoixante chevaux. Ces gens conſideroient que l'Armée qui les aſſiegeoit n'étoit pas extremement forte. D'ailleurs ils eſperoient d'être ſecourus. Quelques uns des traitres de Gertrudenberg étoient dans cette ville, fort reſolus à une reſiſtance deſeſperée. Le Prince Maurice & Guillaume Louïs ne ſe rebutterent point de toutes ces difficultez. Ils fortifierent leur camp, & le munirent abondamment de toutes ſortes de proviſions. Ils tirerent des tranchées d'une maniere propre à faire leurs approches à couvert du mouſquet de la place. La garniſon fit d'abord quelques ſorties avec ſuccès; mais elle ceſſa bientôt d'en faire, parce que cela ne ſervoit qu'à l'affoiblir. D'ailleurs on fit un cavalier ſur un terrain, qui étoit

1592. déja aſſez élevé de lui même. On le hauſſa de vingt pieds, & de là on incommodoit les aſſiégez dans les rues mêmes. La garniſon commença à ſouffrir, & à faire de grandes pertes. Le Comte Louïs de Heremberg y fut tué. Pluſieurs ſoldats perirent, & perſonne n'oſoit plus ſortir des murailles. Cependant on ſe défendoit toûjours avec vigueur.

Le Prince Maurice voiant que le canon n'épouvantoit point les aſſiegez, il attacha le Mineur pour faire ſauter les murailles. D'abord les aſſiégez ſe raillerent de cette maniere d'ouvrages, que l'on donnoit aux ſoldats. Mais quand ils virent que l'on commençoit à percer leurs remparts, ils s'étonnerent, & rabbattirent de leur premiere fierté. Ils manquoient de poudre, & l'avoient fait ſavoir au Comte de Mansfeld. Mais ce Général n'avoit pas aſſez de troupes pour penſer à ſecourir la place. Il manquoit même d'argent, & ne pouvoit faire marcher des ſoldats, qui demandoient leur paiement. La garniſon fut contrainte de capituler. Elle envoia des Deputez au camp du Prince, lequel ne voulut point accorder de pardon aux traîtes de Gertrudenberg, & demanda de plus, que la garniſon promît de ne porter les armes de ſix mois. Les aſſiegez refuſerent ces conditions, & rompirent le traité. On crut qu'ils n'étoient rentrez en conference que pour gagner du temps, & pour donner le moien à Verdugo de leur fournir quelque ſecours. En effet il leur

leur envoia trois cens hommes la nuit ſuivante, outre deux cens, qui s'étoient déja jettez dans la ville. 1592.

Cependant le Prince aiant préparé toutes choſes pour un aſſaut général fit mettre ſon Armée en bataille. On fit joüer la mine qui renverſa tout un baſtion, & qui fit ſauter tous ceux qui étoient deſſus pour le défendre. L'autre fourneau n'eut pas un effet ſi heureux, par ce qu'il n'avoit pas été bien fermé. L'Armée étant ſur le point de monter à l'aſſaut, Maurice fut bleſſé à la joüe d'un coup de mouſquet. Ce coup retarda l'aſſaut de quelques momens. Mais enfin on attaqua la breche avec tant de vigueur, que l'on y planta les drapeaux. Les aſſiegez défendoient le reſte du rempart, & Maurice reſolut de le faire miner. Pendant cela on fit approcher le canon pour ruïner le reſte des défenſes. La garniſon ſe voiant reduite à la derniere extremité traita de ſa reddition. Elle obtint des conditions aſſez raiſonnables. On ſe hâta de conclure le traité, parce que l'on ſut que Mondragon venoit au ſecours. Quelques ſoldats aiant été maltraitez à la ſortie on leur en fit juſtice ſur le champ. Ils étoient ſix cens hommes de combat, & deux cens malades ou bleſſez. Il en étoit demeuré cinq cens pendant le ſiege.

L'Armée fut près de trois ſemaines à réparer la place, & à deliberer ſur ce que l'on feroit. Les Hollandois étoient d'avis que l'on ſe repoſât le reſte de l'Eté, d'autant plus qu'Elizabeth demandoit ſes

1592. Anglois pour les emploier à chaſſer les Eſpagnols de la baſſe Bretagne. Elle ſe plaignoit dans ſa lettre aux Etats, de ce qu'ils avoient envoié du ſecours en France ſans lui en avoir demandé ſon avis. Cela ne découragea point les Généraux. Ils formerent le deſſein d'aſſieger Coevorden, place entourée de marécages & fortifiée de cinq baſtions, & d'un foſſé de cent pieds de large. Ils crurent qu'en ſe rendant maîtres de cette place ils tiendroient Groningue comme bloqué, & que d'ailleurs cela couvriroit la Friſe. Ils commencerent l'exécution de leur deſſein par la priſe d'Othmarſen, d'où l'on chaſſa l'ennemi avec une partie de l'Armée, pendant que l'autre étoit occupée à fortifier le camp. Ce fut dans cette occation que le Sieur de Famars fut tué d'un coup de mouſquet. Il faiſoit la charge de Grand Maître de l'artillerie des Etats. Cet Officier fut fort regretté dans le camp.

Ceux de Coevorden firent quelques ſorties aſſez heureuſes. Le Comte Frideric de Berg, ou de Heremberg s'étoit enfermé dans la place avec une garniſon bien reſolue. Il s'étoit poſté dans la citadelle pour la défendre dans l'eſperance de ſauver la ville par ce moien. Quand le camp fût bien fortifié, & que l'on ſe fût approché à la faveur du canon, on commença à miner un baſtion, ſur lequel même on trouva moien de ſe loger. Cela fit perdre courage aux aſſiegez, qui ne ſe ſoutenoient plus que par l'eſperance d'être bientôt ſecourus

courus. Les affiegeans reçurent des trou- 1592.
pes fraîches. Il arriva un regiment ſous le commandement du Colonel Stolberg. Le Comte Philippe avoit ramené le ſecours, que l'on avoit envoié en France. On en diſperſa les ſoldats en pluſieurs villes pour les rétablir de leur fatigue paſſée, & l'on en tira les garniſons pour renforcer l'Armée.

Le Prince averti que Verdugo ſe préparoit à ſecourir la place, retint les Anglois dans ſon camp pour quelques jours. Il envoia le Comte Philippe dans l'île de Gravevaert avec ordre d'obſerver les mouvemens des ennemis, & de les ſuivre par tout où ils iroient. Verdugo s'étant approché du camp, le reconnut pour trouver un endroit propre à l'attaquer. Il fit allumer pluſieurs feux pour avertir la garniſon, qu'il venoit à ſon ſecours. Mais il ne ſavoit pas qu'elle étoit hors d'état de faire des ſorties. Enfin les Eſpagnols attaquerent le camp du coté où l'on avoit poſté le regiment de Stolberg avec beaucoup de cavallerie. Ils ſuppoſoient que de nouvelles troupes ne ſoutiendroient pas leur attaque, & que la cavallerie pourroit être empechée de combattre par le grand nombre d'arbres qui étoient dans ſon poſte. Ils commencerent leur attaque vers le point du jour, que les ſoldats fatiguez de la nuit commençoient à s'endormir. Les Eſpagnols les attaquerent, & jetterent d'abord de grands cris. Les ſoldats s'étant éveillez au bruit prirent

1592. leurs armes, & s'oppoſerent à l'ennemi par pelotons, ſelon qu'ils ſe trouvoient. Les Généraux s'étant rendus en ce lieu avec de vieux ſoldats repouſſerent vigoureuſement l'ennemi. Guillaume Louïs combattit avec une valeur incroiable pour la defenſe du camp, parce que c'étoit par ſon avis, que Coevorden avoit été aſſiegé. Aiant pris avec lui quelques troupes de cavallerie il ſortit du camp & vint prendre les ennemis en flanc. Cela rallentit l'ardeur des Eſpagnols. Le jour commençoit à paroître tout à fait. Les chemiſes, qu'ils avoient miſes ſur leurs habits pour ſe reconnoître, ſervirent à en faire perir une grande quantité.

Cependant ce deſaſtre ne fut pas capable de les rebutter, parce que c'étoient de vieilles troupes. Ils continuerent leurs attaques, & revinrent pluſieurs fois à la charge. Mais ils furent toûjours courageuſement repouſſez. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les aſſiegeans perdirent très-peu de monde. Il n'y eut que deux ou trois ſoldats tuez, & quelques uns en petit nombre bleſſez, entre leſquels fut le Comte Guillaume Louïs. Les ennemis ſe montrerent encore pluſieurs fois en bataille, comme pour recommencer l'attaque. Le Prince ne ceſſa point pour cela de continuer ſon ſiége, & ſans rien hazarder il força enfin la garniſon de capituler. Ainſi le ſecours ne leur ſervit de rien. Ce qu'ils avoient réparé du dommage que la mine leur avoit cauſé, étoit prêt à être renverſé par

par une une ſeconde mine. Les Officiers 1592.
de la garniſon obligerent le Comte Friderie de faire la capitulation. Le Prince Maurice ſon couſin lui accorda preſque tout ce qu'il demandoit, parce que les mauvais temps commençoient à rendre les chemins difficiles. La garniſon en ſortit le 12. de Septembre forte de cinq cens hommes, ſans conter les malades & les bleſſez. On y trouva neuf canons dans la place, & on les laiſſa à la garde des troupes de Friſe. Le ſieur de Nieunoort en fut fait Gouverneur. Les troupes demeurerent campées juſques à ce l'on eût reparé les breches, après quoi l'on tint encore l'Armée ſur pied pendant quelque temps pour favoriſer la France par cette diverſion. Mais enfin les pluies de l'Automne forcerent les deux partis à ſe mettre en quartier d'hyver.

Le Duc de Parme qui méditoit de faire encore un voiage en France, quoi qu'il fût extremément incommodé, & ſongoit même à y méner une Armée capable de donner la loi aux Etats du Roiaume qui devoient s'aſſembler l'année ſuivante à Paris, mourut ſur les frontieres de l'Artois dans le temps qu'il commençoit à marcher avec ſes troupes. Les forces lui manquerent tout d'un coup, ſoit par un effet de la vieille maladie, qui le travailloit depuis longtemps, ſoit par le poiſon qu'on lui donna, comme bien des gens le croient. Le Comte de Fuentes, qui étoient ſon ennemi declaré, étoit arrivé depuis peu

1592. avec des ordres particuliers du Roi. On ne préſagea rien de bon de ſa venuë pour le Duc de Parme. On ſavoit que le Roi avoit conçu de la haine contre lui, & qu'en tout cas on lui avoit donné de facheux ſoupçons de ſa conduite. Il n'avoit plus voulu qu'il prît aucun argent à interêt ſans en prendre l'avis, & le conſentement de ceux qu'il lui avoit donnez pour inſpecteurs ſecrets. On lui trouva la rate fort dure, après qu'on l'eût ouvert. On remarqua même des commencemens d'hydropiſie. Cela pouvoit venir de ce qu'il buvoit de l'eau pour remedier à la Goute, dont il étoit fort tourmenté. Il y eut bien des gens qui crurent, & quelques uns même qui prédirent, qu'on l'empoiſonneroit, ou qu'on l'arrêteroit, parce qu'on le ſoupçonnoit d'avoir des intelligences ſecretes avec les Etats.

Quoi qu'il en ſoit, il mourut agé d'environ quarante-ſept ans. Il en avoit emploié quatorze à conduire la guerre des Païs-bas. On avoit remarqué que depuis le ſiége d'Anvers il n'avoit pas agi avec autant de vigueur qu'auparavant, ſoit que ſa victoire l'eût amolli, ſoit qu'il craignît de donner de la jalouſie à ſon maître. Il n'étoit pas d'une famille fort ancienne. Les Farneſes n'avoient commencé à paroître dans le monde que par l'élevation de Paul III. à la dignité de Pape. Ce fut ce Pontife, qui les fit Ducs de Parme & de Plaiſance. Pendant ſa jeuneſſe ce fameux Duc avoit été élevé à Bruxelle par ſa mere,

re, d'une maniere qui lui faiſoit peu d'honneur. Il paſſoit pour homme ſans cœur. Cependant il fit paroître beaucoup de valeur, & de courage dans la ſuite. Il commença à ſe diſtinguer à la priſe de Navarrins ſous la conduite de Jean d'Aûtriche ſon oncle. Il aimoit l'honneur ſur toutes choſes, il étoit affable à tout le monde, doux à l'égard de ſes ennemis, & fidele à ſon Roi. Du moins il a paru tel dans toute ſa vie. Il ſe mettoit au deſſus des flatteries, & des applaudiſſemens populaires. Il ne s'en laiſſoit pas corrompre. Il ſuivoit volontiers les avis qu'on lui donnoit. Cependant il s'opiniâtroit dans ſes reſolutions, quand il avoit pris ſon parti. Il avoit de grandes qualitez pour la guerre, & pour le gouvernement. 1592.

Son viſage étoit grave & majeſtueux. Il attiroit l'amour de ceux qui le voioient. Il avoit les yeux vifs, & la taille mediocre. Ses defauts venoient plûtôt de la Cour, & de la dépravation du ſiecle que de ſes inclinations naturelles. Champigni & ſes autres ennemis lui reprochoient après ſa mort, qu'il n'avoit eu du ſuccès dans ſes expeditions que par la grande foibleſſe de ſes ennemis, & que quand les choſes avoient changé, il n'avoit plus reüſſi dans ſes entrepriſes. Les perſonnes ſages, & desintereſſées diſoient au contraire, qu'il s'étoit gouverné avec beaucoup de prudence en toutes choſes, & qu'il avoit fait voir une addreſſe extreme en ſe ſervant d'une Armée compoſée de tant de nations

1592. differentes: que depuis ſa mort ces nations ne pouvoient plus s'accorder: qu'il avoit toûjours trouvé de grandes reſſources pour les finances, & que jamais les troupes ne s'étoient mutinées pendant qu'il avoit été dans le païs: que ſi l'on avoit perdu quelques places, c'eſt parce qu'on l'avoit occupé aux guerres de France: & qu'enfin l'Eſpagne n'avoit pu remplacer la perte qu'elle avoit faite de ce grand Capitaine: que la diſcipline militaire étoit morte avec lui. Les peuples qu'il avoit gouvernez, le pleurerent, parce qu'en effet il les avoit traitez avec beaucoup de douceur & d'humanité.

1593. Le Duc de Parme étant mort l'Armée s'arrêta ſur les frontieres de France, où elle s'empara de quelques châteaux, & de la ville de Noion. Quand le Roi d'Eſpagne ſut cette mort, il crut qu'il devoit gagner les peuples, & les Seigneurs des Païs-bas en laiſſant les charges du gouvernement entre leurs mains. Il donna le tître de Gouverneur Général au Comte Pierre Erneſt de Mansfeld, que l'age & l'experience rendoient venerable. Mais toute l'autorité du Conſeil fut miſe entre les mains du Comte de Fuentes, & d'Etienne Ibarra Eſpagnols. Le traité d'Arras vouloit que les finances fuſſent adminiſtrées par des gens du païs. Mais les Eſpagnols trouverent moien d'aneantir cet article par l'établiſſement d'un Conſeil de guerre, qui peu à peu attira toutes les affaires à ſoi. Ce Conſeil étoit rempli d'Eſpagnols,

pagnols, dont le Comte de Fuentes, & Ibarra étoient les chefs. Philippe leur commanda fort expreſſément de moderer la dépenſe, & de menager les deniers publics. Mais le mal étoit deſormais ſans remede. Il ordonna en même temps, que l'on fît de nouvelles levées pour renforcer l'Armée, & fit des remiſes pour cela, ce qui vint fort à propos; parecque les garniſons d'Anvers, de Bonne & de Rhinberg menaçoient hautement de ſe mutiner. 1593.

Le Comte de Fuentes propoſa un jour d'abolir le cartel que l'on avoit fait entre les gens de guerre, ſous prétexte que cela ne ſervoit qu'à rendre la guerre éternelle par la facilité que les ennemis trouvoient à l'entretenir. Il ajoûtoit que c'étoient des rebelles qu'il ne falloit pas épargner, & que l'on devoit même ſupprimer les contributions que l'on exigeoit de part & d'autre pour conſerver le plat païs, que cela fourniroit des ſoldats, & que d'ailleurs les païſans étant obligez de s'armer pour ſe garantir des courſes de l'ennemi ils feroient la guerre avec plus d'animoſité: qu'après tout, le repos & la liberté de la campagne ne ſervoient qu'à fournir le moien de faire des courſes, & que l'ennemi ſeroit obligé de ſe tenir chez lui, s'il ne trouvoit pas le moien de ſubſiſter dans ſes expeditions. Pluſieurs furent de ſon avis dans le Conſeil. Cependant il y en eut qui repreſenterent que le Duc d'Albe lui même avoit été obligé

1593. d'en venir à ces traitez, & qu'ainſi en les annullant on alloit jetter les affaires dans de grandes extremitez. L'avis du Comte de Fuentes prévalut, & le Comte de Mansfeld revoqua le cartel, & abolit les contributions. Les Etats firent la même choſe de leur côté par repreſailles, & firent une rude guerre. Les Eccleſiaſtiques & les Nobles ſe plaignirent hautement de cette affaire, parce qu'elle les ruïnoit ſans reſſource. Les ſoldats deſertoient publiquement, diſans qu'ils ne vouloient pas être les victimes des bourreaux. Les Officiers ne diſoient mot ; mais les plaintes furent ſi fortes & ſi générales, que le Conſeil fut obligé de remettre les choſes dans l'état où elles étoient auparavant.

Durant l'Hyver le Comte Philippe de Naſſau marcha dans le païs de Luxembourg avec de la cavallerie, & de l'infanterie pour en exiger des contributions. Il penſa ſurprendre S. Witt. Mais aiant manqué ſon coup il ſe contenta de piller le plat païs pendant quinze jours, après quoi ſachant que les garniſons s'aſſembloient pour le chercher, il ſe retira avec ſes troupes chargées de butin. Les païſans n'en furent pas plus heureux. Les nouvelles levées que l'on faiſoit par ordre du Roi, acheverent de conſumer ce que l'ennemi avoit laiſſé dans le païs.

Au commencement de l'année la Hollande fit connoître que l'on devoit penſer à elle pour la delivrer de Gertrudenberg. On prépara ce qu'il falloit pour

pour en faire le siége. La ville est forte par sa situation, & étoit pourvue alors d'une bonne garnison. Les eaux qui l'environnent, la rendent presque inaccessible. On crut qu'il falloit se hâter d'attaquer la place, pendant que l'ennemi étoit occupé avec ses troupes sur les frontieres de France. On fit investir la ville par la cavallerie, qui étoit dans le Brabant, & on ordonna à ceux qui la commandoient, d'empêcher sur toutes choses, qu'il n'entrât des convois dans la place. Le Prince Maurice amena son infanterie en batteau devant la ville. Gertrudenberg est entouré d'un grand lac, qui se forma l'an 1481. de l'inondation de la mer. Cela fit perir 72. villages en une nuit: la riviere de Dongue passe au côté droit de la ville, & se repand dans les campagnes voisines. On se servit de la levée pour faire les approches. Cependant l'on étoit fort exposé au feu d'un château, qui étoit bâti sur une autre levée de la Dongue. On se couvrit par ce moien de plusieurs gabions contre ce feu. Le Comte de Hohenlo entreprit de se rendre maître du chemin, qui est entre la ville & ce château. La chose étoit difficile. Cependant il en vint à bout, & força le château de se rendre. On emploia un mois à fortifier le camp, & à faire les approches avant que le Comte de Mansfeld se mit en état de secourir la ville. Il avoit envoié de la cavallerie à Turnhout en attendant la venuë des autres troupes. Mais 1593.

1593. le Prince Maurice la fit charger, & la diſſipa, avant qu'elle fût toute aſſemblée.

Le Comte Charles de Mansfeld revenant de France avec ſes troupes penſa être tué par ſes ſoldats. Un Capitaine Eſpagnol fut condamné à la mort pour avoir violé une fille. Le regiment ſe ſouleva dans le deſſein de lui ſauver la vie, & parce que le Comte de Mansfeld voulut s'oppoſer à cette ſedition, quelques ſoldats tirerent ſur lui, & l'on pilla ſon bagage. Il fut obligé d'abandonner l'Armée, & de ramener quelques regimens pour groſſir les troupes de ſon pere. Tout étant prêt on marcha avec douze mille hommes de pied, & trois mille chevaux. Les Généraux de cette Armée ne doutoient point du ſuccès de leur entrepriſe, parce que le Prince Maurice n'avoit que cinq mille fantaſſins avec lui. Cependant étant arrivez ils trouverent beaucoup de difficultez. Les marais, les eaux & les fortifications du camp leur firent connoître qu'on ne pouvoit point forcer l'ennemi au combat, & que les guez impraticables ne permettoient point de forcer les quartiers.

Maurice avoit placé ſon Armée ſur deux eminences. Il en occupoit une en perſonne à l'orient de la ville. Le Comte de Hohenlo étoit ſur l'autre au couchant. Les troupes de chaque quartier étoient rangées comme dans une ville. On y voioit des rues & des marchez publics. Les deux camps étoient couverts de remparts bien garnis d'artillerie, & defendus par de bons

bons foſſez pleins d'eaux. Tous ces ou- 1593.
vrages étoient ſoûtenus par de bonnes digues fortifiées d'un double rang de pieux ferrez. On avoit fait deux ponts ſur la Dongue pour la communication des deux camps. L'on avoit pratiqué d'ailleurs un chemin au travers du marais par des faſcines, que l'on avoit couvertes de gaſon. Ce chemin étoit garni d'une double claie pleine de terre pour garentir des coups de la ville ceux qui travailloient aux approches. Le tout étoit fortifié de bons foſſez & de forts, où l'on avoit mis du canon & des mouſquetaires pour s'oppoſer aux ſorties de l'ennemi. On avoit placé des chauſſetrapes, & creuſé des foſſes d'eſpace en eſpace pour empêcher le chemin à la cavallerie. Les guez de la riviere étoient fermez de pieux enfoncez bien avant. Les batteaux qui étoient près de la ville étoient attachez pour ôter tout moien à la garniſon de ſortir. Les autres batteaux amenoient les proviſions aux deux camps.

On augmenta la paie des ſoldats qui travailloient à tant d'ouvrages differens, & par là on épargna la dépenſe des pionniers qu'il eût fallu emploier à tous ces travaux, & dont on eût été embarraſſé en cas d'attaque. Cela fournit le moien aux ſoldats de vivre graſſement pendant ce ſiége, parce qu'ils gagnoient beaucoup. Toutes ſortes de proviſions abondoient à l'Armée. Le Comte de Mansfeld aiant reconnu le camp du Prince ne ſut par où l'attaquer. Il fut dix jours en preſence fort incommodé

1593. modé par les courſes de la cavallerie de Breda. Il tranſporta enfin ſes troupes du côté du Comte de Hohenlo pour tirer plus commodément ſes vivres de Bois-le-Duc. Mais il trouva par tout les mêmes difficultez. Cependant le Prince avançoit toûjours ſes approches, & perfectionnoit les travaux de ſon camp.

Ses ſoldats qui étoient en petit nombre pour tant d'ouvrages, commençans à ſe laſſer de la fatigue continuelle, on preſſa tant les Friſons d'envoier quelques troupes, qu'ils firent marcher quatre enſeignes de gens de pied. Ils n'oſerent en envoier davantage, parce que Verdugo étoit avec trois mille hommes ſur leurs frontieres. Pendant tout cela il y eut quelques petits combats entre les deux Armées. Mais le Prince defendit à ſes gens de ſortir pour menager ſes troupes, d'autant plus que le Comte de Mansfeld ne pouvoit attaquer ſon camp. Le canon battoit toûjours la ville, & démontoit celui des aſſiegez. La pluſpart des maiſons étoient percées. On s'attacha particulierement à un fort ſéparé de la ville, que l'on gardoit avec negligence, & dont la priſe pouvoit reſſerrer la garniſon. Quand on s'en fut approché, on jetta un pont de roſeaux, par le moien duquel on monta ſur le rempart. On en trouva les gardes endormies, que l'on tailla en pieces à la reſerve de quelques uns, qui ſe ſauverent dans la ville. Cela ne ſervit qu'à augmenter la confuſion qui étoit déja par l'abſence du Gouverneur, qui

qui n'avoit pu y rentrer. On en avoit nommé un autre à ſa place. Mais celui-ci & pluſieurs autres furent tuez ſucceſſivement. Celui qui l'étoit alors, s'étoit dangereuſement bleſſé contre une pierre en donnant quelque ordre pour repouſſer l'ennemi. 1593.

Le Prince intercepta des lettres du Comte de Mansfeld, par leſquelles il avertiſſoit les aſſiegez de tenir bon, pendant qu'il iroit tenter quelque diverſion. Maurice envoia ces lettres dans la ville, qui voiant qu'elle ne pouvoit être ſecourue, fit ſa capitulation. Le Prince accorda toutes les conditions avantageuſes, que la garniſon pouvoit ſouhaiter. Mais il ne voulut accorder aucun quartier aux traîtres, qui avoient vendu la ville en l'an 1588. On en donna la ſeigneurie à Maurice, & la garniſon en ſortit le 25. Juin avec l'épée au côté. Le Prince leur fit rendre leurs armes en ſortant nonobſtant la capitulation. Ils étoient environ ſix cens hommes, qui livrérent ſeize drapeaux. On trouva parmi eux trois de ces traîtres, dont on a parlé. Ils furent exécutez. Le Prince Fridéric Henri en fut fait Gouverneur, & le ſieur de Duyvenvoorde en eut le commandement ſous lui.

Le Comte de Mansfeld ſachant la reddition de la place ſentit bien qu'on ne manqueroit pas d'en rejetter la perte ſur lui. Il ne ſavoit cependant à quoi ſe déterminer pour ſauver ſa reputation. Il craignoit que Bois-le-Duc, qui étoit ſans gar-

1593. garniſon, & qui étoit portée à la mutinerie, ne changeât de parti. La garniſon du fort de Crevecœur incommodoit étrangement cette ville, & pluſieurs habitans parloient tout haut de s'accomoder avec les Etats. Mansfeld crut qu'il devoit tâcher de prendre ce fort. Le Prince Maurice prévint ſon deſſein en jettant ſa cavallerie dans l'île de Bommel. Peu de jours après le Prince arriva avec ſon infanterie. Il ſe poſta entre le château, & le Comte de Mansfeld, & aiant dreſſé pluſieurs batteries il foudroia le camp des ennemis, qui furent obligez de ſe retirer en confuſion dans le païs de Cuyk. Maurice fit ſemblant de s'approcher de Bois-le-Duc, & par là il obligea Mansfeld d'abandonner tous ſes deſſeins, puis qu'il étoit hors d'état de les executer. Les deux Généraux remarquant qu'il n'y avoit plus rien à faire dans ces quartiers, envoierent leurs troupes du côté de la Friſe.

Steenwic & Coevorden avoient été pris l'année precedente par Maurice. Cela ôta tout moien de ſubſiſter à la ville de Groningue, qui ne tiroit des vivres que de la Weſtphalie par la Bourtang. Il n'y avoit qu'un chemin fort étroit pratiqué dans le marais. Le Comte Guillaume avoit ſouvent tâché de s'en rendre maître. Les mauvais temps l'en avoient empêché. L'Hyver étant fini, il ſut que Verdugo s'étoit emparé de tous les détours de ce chemin. Il forma donc le deſſein d'inonder la Bourtang pour rendre ce chemin impra-

pratiquable à l'ennemi. Mais il ne put 1593.
l'executer, parce que Verdugo fit des courſes dans la Friſe, auxquelles il fut obligé de s'oppoſer. L'Eté ſe paſſa de la ſorte pendant le ſiége de Gertrudenberg. Dès que la ville fut priſe, on lui renvoia ſes troupes. Il s'en ſervit pour ſe rendre maître de quelques châteaux, qui étoient entre la Bourtang, & Coevorden. Il jetta cinq compagnies dans la Bourtang, où elles prirent leur quartier d'hyver. Pour lui il alla ſe poſter avec le reſte de ſes troupes derriere Groningue, ſachant que l'on avoit envoié du ſecours à Verdugo. Le Comte Frederic de Heremberg attaqua Othmarſen, & la prit avec tous les châteaux dont le Comte Guillame s'étoit emparé. Après tous ces bons ſuccès il ſe joignit à Verdugo pour ruïner les fortifications que le Comte avoit fait faire dans la Bourtang. Mais il n'en peut venir à bout.

Cela les obligea de marcher droit au Comte pour le combattre. Mais il ſe tint dans ſon camp bien fortifié. Les ennemis voiant qu'ils ne pouvoient ni le forcer, ni l'attirer au combat, le quitterent pour aſſieger Coevorden. La ville étant munie de toutes choſes, Verdugo ſe contenta de la bloquer pour l'affamer. Il tâcha déplus de corrompre le Gouverneur, nommé Enſem: ſes tentatives furent inutiles: les pluïes de l'Automne incommoderent beaucoup les Eſpagnols, qui d'ailleurs manquoient de vivres. Le froid étant ſurvenu fort apre, les ſoldats fatiguez

1593. guez de tant de miſéres commencerent à deſerter par troupes. Cela donna le courage aux aſſiegez de faire de vigoureuſes ſorties ſur les ennemis. Verdugo fut obligé d'abandonner le ſiége, & le blocus. Ainſi finit la campagne de cette année. Quelques troupes nouvellement levées en Allemagne pour Verdugo furent battuës par des ſoldats du Prince Maurice, qui les rencontrerent.

Le Comte de Solms fit une courſe dans le païs de Vaes, parce que les habitans refuſoient de paier les contributions. Il en amena beaucoup de butin, & de priſonniers. Le Comte Philippe courut le païs de Limbourg, dont il faillit de ſurprendre la capitale. Maurice ayant formé quelque deſſein ſur la ville de Bruges, les vents contraires, & le mauvais temps l'obligerent de ſe retirer ſans avoir rien fait. Cependant les affaires ſe brouillerent étrangement dans les Païs-bas Eſpagnols. Les troupes ſe mutinerent faute de paiement, & aiant chaſſé leurs chefs ordinaires, ſe mirent à piller de toutes parts. Sept compagnies entr'autres, qui étoient en garniſon à Rhinberg, dreſſerent un Conſeil compoſé de vingt-un ſoldats, que l'on changeoit de temps en temps, pour les empêcher d'abuſer de leur pouvoir. Ils exigerent des contributions des païs voiſins avec tant d'ordre qu'ils toucherent près de cent mille florins en quatorze mois. Le Comte Herman de Berg traita avec eux à condition qu'on leur paieroit ſur cette ſomme,

ſomme, ce qui leur étoit du & qu'ils rendroient le ſurplus au Gouverneur Général. Les Etats n'eurent point de ces ſortes de ſeditions parmi leurs troupes. Mais une tempête furieuſe leurs fit perdre cinquante vaiſſeaux dans le Vlie. 1593.

L'Archiduc Erneſt qui venoit gouverner les Païs-bas au nom de Philippe, eut le chagrin en arrivant de voir perdre le reſte de la Friſe. Les affaires prenoient un mauvais train de tous côtez. Les entrepriſes de guerre furent malheureuſes, les negociations de paix inutiles, & le gouvernement interieur fort embarraſſé par le defaut d'argent, pendant que les Provinces-Unies étoient dans la proſperité. Cela ne ſervit qu'à affliger ce Prince, & qu'à precipiter ſa mort, qui arriva l'année ſuivante. Les affaires qu'il avoit eües contre les Turcs, le manque de finances, & les goutes, dont il étoit fort tourmenté, avoient retardé ſon voiage. Il vint enfin, & fut reçu avec beaucoup de joie. Il avoit acquis quelque reputation. Il étoit neantmoins d'un genie aſſez mediocre, & ne ſe gouvernoit que par les ordres qu'il recevoit, ou par les conſeils qu'on lui donnoit. Philippe avoit eu deſſein de le marier à ſa fille Iſabelle, eſperant de la faire Reine de France par ſes intrigues. Mais Henri IV. fit avorter tous ſes deſſeins. 1594.

Ce Prince auparavant Roi de Navarre avoit été nourri dans la Religion Reformée. Cette Religion lui fut un grand obſtacle dans le commencement de ſon Regne.

1594. gne. La pluſpart des peuples ne le vouloient point reconnoître ſous pretexte d'hereſie. Cela lui cauſoit beaucoup d'embarras, & la peine augmentoit par les divers conſeils qu'on lui donnoit. Il crut enfin qu'il devoit preferer ſon repos à toute autre choſe. Ainſi après avoir balancé longtemps, il embraſſa la Religion Romaine. Les Eſpagnols ne ſe laiſſerent point ébranler par ce changement. Ils continuerent la guerre contre lui. Cependant aiant mis Paris ſous ſon obeiſſance, les Provinces du Roiaume le reconnurent l'une après l'autre, préférans les douceurs de la paix à une guerre qui les ruïnoit depuis longtemps, & qui leur donnoit lieu de craindre que l'Eſpagne ne les envahît.

Le Duc de Maienne qui voioit que la Ligue s'affoibliſſoit, ſe rendit à Bruxelle pour y ſolliciter du ſecours. Les Eſpagnols vouloient qu'on le retint priſonnier, par ce qu'il avoit été fort contraire à leurs deſſeins ſecrets. Mais l'Archiduc n'y voulut pas conſentir, parce qu'il étoit venu ſur ſa parole, & qu'après tout cela n'eût ſervi qu'à ruïner toutes les affaires de Philippe en France. Charles de Mansfeld avoit pris la Capelle au Printemps de cette année; & le Roi de France s'étoit rendu maître de Laon, ayant repouſſé Mansfeld qui vouloit la ſecourir. Ainſi les affaires de Philippe étoient aſſez délabrées en France. Si on eût arrêté le Duc de Maienne, cela n'eût pas manqué d'obliger

la

la Ligue de s'accommoder avec Henri. 1594.
Les Etats avoient fourni quelque argent à ce Prince à condition qu'il porteroit la guerre dans les Païs-bas: mais quand on fut en Angleterre & en Hollande, que ce Prince avoit changé de Religion, les esprits furent aliénez de l'affection que l'on avoit eüe pour lui. On demeura toutefois dans l'ancienne union pour les interêts temporels, chacun gouvernant les affaires de la Religion dans son païs, comme il le trouvoit à propos.

Les Espagnols voiant que la guerre s'échauffoit de tous côtez, crurent qu'ils devoient rallentir l'ardeur de leurs ennemis en faisant répandre des propositions de paix, sans cesser d'augmenter secretement leurs troupes, afin de faire quelque coup d'eclat à l'arrivée de leur nouveau Gouverneur. Les Etats en aiant été avertis, firent aussi des levées en Allemagne, & tirerent d'Angleterre quatre mille hommes de pied & quelque cavallerie. Cette milice leur fut amenée malgré toutes les oppositions de l'Espagnol. L'Archiduc ne fut par si heureux. On ruïna un regiment que le Duc de Saxe Lauwembourg avoit levé pour l'Espagne. Le defaut d'argent l'empécha d'amasser d'autres soldats. Le Prince de Chimai avoit mis sur pied des Walons & des Flamans sous promesse qu'on les mettroit en garnison dans les villes. Quand ils virent qu'on les envoioit à Verdugo, il en deserta un grand nombre, & le reste perit de faim, & de maladie.

1594. die. Un regiment que Schwartzembourg avoit levé, fut défait près d'Aix-la-Chapelle. Ainſi les nouvelles levées des Eſpagnols ne leur ſervirent de rien. Leurs vieilles troupes continuerent à ſe mutiner. Tout cela leur fit perdre l'eſperance de mettre une Armée de trente mille hommes en campagne, comme ils l'avoient projetté, & ne ſervit qu'à faire mépriſer l'Archiduc dans le païs. Namur, l'Ile, & quelques autres villes refuſerent les garniſons Eſpagnoles qu'on leur envoioit.

Le Prince Maurice avoit formé à l'entrée du Printemps deux entrepriſes ſur Bois-le-Duc & ſur Maeſtricht. La premiere échoüa par la chute d'une pierre, qui éveilla le corps-de-garde, lors que les troupes commençoient à entrer. La ſeconde manqua en partie par le defaut de courage de ceux qui devoient ſurprendre la place. Cela obligea Maurice de mener ſon Armée du côté de la Friſe. Etant arrivé le Comte Guillaume le joignit avec ſes troupes. Les nouvelles levées ſe rendirent auſſi dans ſon camp. Il laiſſa le Comte de Hohenlo dans l'île de Bommel pour couvrir la Hollande & les autres Provinces. Verdugo avoit attaqué le château de Delfziel, d'abord ſans bruit, & enſuite avec de grands cris pour épouvanter les ſoldats qui le gardoient. Il avoit trouvé le moien de poſter des ſoldats en un lieu, d'où ils tiroient ſur ceux du château. Mais il ſurvint un vaiſſeau, qui les prit en flanc, & qui en tua un grand nombre. Ceux du château repri-

reprirent vigueur, & ceux de Verdugo perdirent courage, ſi bien qu'il fut obligé d'abandonner ſon deſſein. 1594.

Dans le même temps Groningue envoia des Députez & des preſens à l'Archiduc pour l'engager à les ſecourir. Maurice ne laiſſa pas de continuer ſon entrepriſe. Il partagea environ dix-huit mille hommes de pied qu'il avoit dans ſon Armée, en ſept corps, dans les intervalles deſquels il mit ſa cavallerie. Il en laiſſa la plus forte troupe à l'arriere-garde. Il en uſa ainſi, parce qu'il crut que ſes picquiers ne manqueroient pas d'arrêter la cavallerie de Verdugo, qui faiſoit ſa principale force. Il mit quelques pieces d'artillerie à la tête de ſes bataillons pour les fortifier en cas d'attaque, jugeant avec raiſon, que ſa cavallerie prenant les ennemis en flanc, ne manqueroit pas de les battre. Il avoit mis le bagage & les chariots de munitions à la droite de l'Armée pour les couvrir dans la marche. Verdugo de ſon côté avoit mis ſes troupes en bataille près des forts, où il les avoit tenues pendant l'hyver.

Le Prince étoit en ſuſpens ſur le parti qu'il devoit prendre. Il penſoit quelquefois à attaquer Verdugo dans ſon camp. Mais il croioit qu'il feroit mieux d'aller droit à Coevorden pour ſecourir la place en pratiquant un chemin au travers des marais. Pendant qu'il étoit occupé à déliberer, Verdugo conſiderant que ſes troupes avoient beaucoup ſouffert, décampa à la ſourdine,

1594. & envoia de nuit ſes vieux regimens du côté d'Oldenzeel, où il prit ſon poſte. Il les païa du butin qu'il leur permit de faire ſur les frontieres d'Allemagne. Il envoia quelques ſoldats à Linguen, qui tenoit encore pour ſon maître, pour empêcher le peuple de ſe ſoulever. Quand le jour fut venu & que l'on s'apperçut de la retraite des Eſpagnols, on ſe rejoüit avec ceux de Coevorden de leur délivrance, après quoi on continua le deſſein formé ſur Groningue.

Il y avoit bien des gens en Friſe, qui ne ſouhaitoient pas la réduction de Groningue, parce que la ſituation avantageuſe de cette ville pouvoit attirer tout le negoce chez elle. Cependant on ſe mit en état de l'aſſieger. On envoia par mer le canon & les munitions neceſſaires pour cette entrepriſe. On mit la cavallerie à Steenwik, à Coevorden & dans la Bourtang pour garder ces paſſages, & on poſta quelques troupes à Zurphen. Le Prince étant arrivé près de la ville avec le Comte Guillaume, qui commandoit l'Armée avec lui, ſans que cela cauſât aucune jalouſie entr'eux, on partagea les quartiers, & on plaça l'Armée dans l'endroit où cette place ſemble tourner le dos à la Friſe. C'étoit le côté le mieux fortifié. Groningue eſt une ville ancienne, puiſſante & jalouſe de ſa liberté. Elle étoit toujours demeurée attachée à l'Eſpagne durant les troubles des Païs-bas. Il y avoit eu quelques differens entre la Nobleſſe & la bourgeoiſie. Mais on les avoit pacifiez. Les Eſpa-

Eſpagnols même s'étoient ſervis de cette occaſion pour engager cette ville dans leur parti. La Réformation s'y étoit établie. Mais la haine s'étoit tellement échauffée entre les deux Religions, que les Catholiques Romains s'étoient rendus les maîtres. Cependant les habitans ne voulurent jamais recevoir de garniſon, de peur que cela ne leur fît perdre leur liberté, dont ils étoient fort jaloux. Ils permirent ſeulement de lever trois mille hommes pour être emploiez à la defenſe du païs aux dépens du Roi. Ils en logerent neuf cens dans les fauxbourgs. Du reſte la ville ne manquoit ni de vivres, ni de canons, ni de munitions de guerre. 1594.

L'Armée étoit logée aſſez loin de la ville pour être à couvert du canon & des ſorties. Il y a dans le même endroit une plaine d'un aſſez bon fonds, qui s'étend entre la Horne & la Scutendipe, deux petites rivieres qui rempliſſent les foſſez de la ville. Le Prince n'aiant pas tout-à-fait autant de troupes, qu'il en falloit pour enfermer toute la ville, ſe ſervit de ces deux rivieres tant contre la ville, que contre les ſecours qui pourroient venir de dehors. Il fit creuſer des canaux pour conduire commodément ſon artillerie par tout. Il ſe rendit maître de pluſieurs châteaux, qui incommodoient ſon camp. Ses ſoldats attaquerent Adoardezyl ſi vigoureuſement, qu'ils le prirent de force, & firent main baſſe ſur la garniſon. Ils n'attendirent pas même le ſignal de l'aſſaut, parce qu'ils vouloient vanger la mort de leurs com-

1594. compagnons, qui y avoient été tuez il y avoit un an. Depuis que ce château fut pris, les vivres vinrent en abondance dans le camp. Les habitans d'Emden y en aportoient : les menaces de Verdugo les empecherent de continuer à le faire.

Les aſſiegez firent d'abord quelques ſorties heureuſes. Ils en furent empêchez dans la ſuite par les travaux du camp. On conduiſit deux mines vers une des portes pour preſſer le ſiege. On dreſſa pluſieurs batteries, dont on foudroioit la ville ſans relâche. Quand on eût achevé de dreſſer un cavalier, on y planta du canon pour battre en ruïne. Les aſſiegez en étoient fort incommodez. On intercepta des lettres, par lequelles ils avertiſſoient Verdugo, qu'ils manquoient de poudres. Le Prince les fit ſommer de ſe rendre, puis qu'on ne pouvoit les ſecourir, & qu'ils n'étoient pas en état de ſe défendre. Ils répondirent aſſez fierement à cette ſommation. Cependant il y avoit de grandes diſſenſions entre les bourgeois. Le menu peuple avoit fait donner toute l'autorité aux Magiſtrats pendant le ſiege. Cela les avoit obligez d'envoier demander du ſecours à Bruxelle. Mais on n'eut pas beaucoup d'égard pour leur demande. C'eſt ce qui avoit donné lieu à des conferences avant que le ſiege fût formé. Elles furent interrompues par le ſiege.

On les renoüa tantôt pour l'échange des priſonniers, tantôt pour la ſepulture des morts. On fit même une tréve de quelques

ques jours. Les bourgeois demanderent 1594.
qu'on la continuât juſqu'au retour des Deputez, que l'on avoit envoiez à Bruxelle. Le Prince leur refuſa cet article. Le Commandant des ſoldats, qui avoit été Bourguemaiſtre, s'oppoſoit de toute ſa force au traité. Il étoit ſecondé en cela par les Jeſuïtes, qui avoient attiré le menu peuple dans leur parti. Ils menacerent même ceux qui viendroient dans la ville de la part de l'ennemi. Cependant les aſſiégeans continuoient de travailler à leurs mines, ce qui cauſoit beaucoup de fraieur dans la ville. On y jettoit quantité de grenades, & de pots à feu, & lors que l'on travailloit à éteindre l'embraſement, on couroit riſque d'être brulé, ou mis en pieces par le canon. Cela mit la ville dans un ſi grand deſordre, que toutes les ruës retentiſſoient de plaintes, & de gemiſſemens. Les Eccleſiaſtiques, & les partiſans d'Eſpagne vouloient à toute force que l'on fît entrer dans la ville la garniſon, qui étoit dans les fauxbourgs. Mais les autres habitans s'y oppoſoient. Les choſes furent pouſſées ſi avant, que cela mit de la diviſion entre ces deux partis: la crainte de l'ennemi appaiſa le tumulte, & obligea tout le monde de penſer à ſe défendre.

La mine étant prête ſous le grand baſtion, qui étoit entre le foſſé, & les aſſiegeans, le Prince fit ſemblant de donner un aſſaut à ce baſtion. Ceux qui étoient chargez de le défendre, s'y étant rendus, on mit le feu à la mine, qui enleva tout

1594. le baſtion, & tous les ſoldats qui étoient deſſus. Elle fit une ſi grande ouverture à la muraille, que dans la fraicur où ſe trouva la ville, on monta en effet à l'aſſaut. Quelques Ecoſſois entreprirent d'entrer par là dans la ville. Mais ceux qui échapperent de la mine, rompirent le pont de communication en ſe ſauvant. Ainſi tout ce que l'on pût faire, fut de ſe loger ſur le baſtion. Les ſoldats voulant à toute force, qu'on les envoiât à l'aſſaut, & repondant du ſuccès, on aima mieux recevoir la ville à capituler. Ainſi l'on reçut ſes Deputez dans le camp pour traiter de ſa reddition. Après quelques conteſtations ſur les articles, l'on admit la ville dans l'union, comme les autres qui y étoint déja, & on lui accorda les mêmes privileges qu'aux villes capitales. Le Comte Guillaume Louïs en fût fait Gouverneur aux mêmes conditions que de la Friſe. On y laiſſa une garniſon pour accoutumer les bourgeois au nouveau gouvernement. Les ſoldats en ſortirent avec leurs armes & leur bagage. La Religion Reformée y fut établie, & on y defendit la Romaine, laiſſant d'ailleurs la liberté de conſcience à tout le monde. Pour ce qui eſt des differens de la ville avec la Nobleſſe de la campagne, on en remit la déciſion aux Etats Generaux.

Dans le même tems à peu près Hart & Comans ſe rendirent à la Haie ſous pretexte d'accommoder les démelez de la Princeſſe de Chimai avec ſon mari.

ri. Ils firent quelques propoſitions de paix en paſſant. Ils rendirent même des lettres de l'Archiduc Erneſt aux Etats, par leſquelles il les exhortoit à la paix après une funeſte guerre de vingt-cinq ans. Les Etats répondirent avec beaucoup d'honeteté à ces lettres. Mais ils firent voir que les Eſpagnols étoient les ſeules cauſes de cette funeſte guerre : qu'ils n'y étoient entrez que malgré eux pour la défenſe de leurs droits eſſentiels, & de leur Religion : que l'Empereur avoit reconnu la juſtice de leur cauſe, pour laquelle même l'Archiduc Matthias ſon frere avoit combattu : qu'ils avoient été obligez de contracter diverſes alliances pour ſe ſoutenir contre les Eſpagnols, & qu'ils ne pouvoient traiter ſans leur conſentement : que de plus il paroiſſoit viſiblement, que Philippe les haïſſoit toujours également, & qu'ainſi l'on ne pouvoit eſperer aucun accommodement avec lui. A quoi ils ajoutoient que ce Prince ne vouloit pas jurer lui même la paix, & qu'il en donnoit ſeulement la commiſſion aux Gouverneurs particuliers de ſes Etats, que d'ailleurs l'Egliſe Romaine ſe croioit diſpenſée de garder la foi aux heretiques. 1594.

Le peuple aiant remarqué que ces propoſitions de paix ne ſervoient qu'à couvrir des conjurations ſecretes contre Maurice, ne voulut pas ouïr parler de paix. L'Eſpagne avoit ſuborné des aſſaſſins contre ce jeune Prince. On en découvrit deux dans le temps que l'on faiſoit ces propoſitions.

1594. Un Prêtre de Namur, & un ſoldat deſerteur furent arrêtez ſur quelques ſoupçons, que l'on eut contr'eux. La crainte d'être appliquez à la queſtion les obligea d'avoüer que l'on en vouloit à Maurice, à ſon frere, à pluſieurs perſonnes conſiderables de la Republique, au nommé Leonin, & au Seigneur de Sainte Aldegonde. Celui-ci étoit accuſé d'avoir porté le Duc de Parme en ſecret à former des deſſeins préjudiciables au Roi. Les deux aſſaſſins ſe nommoient Renichon & du Four, ſuſcitez par le Comte de Fuentes, Ibarra, Stanlei, la Motte, Barlaimont & d'Aſſonville, que l'on regardoit déja comme auteur de la mort du feu Prince d'Orange.

Les priſonniers interrogez confirmerent les ſoupçons que l'on avoit à cet égard. Ils les fortifierent même après qu'on leur eût prononcé leur ſentence de mort. Le bruit ſe répandit que Rénichon avoit promeſſe de l'Archiduc Ernеſt d'être bien recompenſé, & que ce Prince avoit dit à du Four, que s'il tuoit le tyran, il iroit tout droit en Paradis. Cela donna lieu de dire que l'Archiduc avoit humé l'air d'Eſpagne. Mais Hart & Comans, qui étoient en Hollande en ce temps-la, ſoutinrent que ce que l'on diſoit de l'Archiduc, étoit faux. Ils ajouterent même de Barlaimont, qu'il étoit prêt de venir refuter cette calomnie ſur les lieux, ſi l'on vouloit lui donner un ſaufconduit, & des otages pour la ſureté de ſa perſonne. On

lui

lui répondit qu'on lui accordoit ſa de- 1594.
mande à condition qu'il ſouffriroit la peine aüe du crime, s'il en étoit convaincu. Il refuſa de comparoître à cette condition.

Dans le même temps Louïs Lopez Portugais, Juif d'extraction & Medecin, fut accuſé, & convaincu d'avoir voulu empoiſonner la Reine d'Angleterre, ſous l'eſpoir de cinquante mille ducats de recompenſe. On lui fit expier ſon crime par le ſupplice. Chriſtofle Morus, le Comte de Fuentes, & Ibarra furent accuſez d'être les auteurs de cet empoiſonnement. La Reine ſe contenta de le marquer ainſi dans ſes lettres à l'Archiduc. Mais elle en chargea les Jeſuïtes, & demanda qu'on lui mît entre les mains ceux qu'elle nomma pour les faire punir. On parla de pluſieurs entrepriſes ſemblables. Mais rien n'approcha de celle de Jean Chatel contre le Roi de France, pouſſé à cela par les Jeſuïtes. Ce jeune homme voulut poignarder Henri. Il manqua ſon coup & ne le frappa qu'à la bouche, par ce qu'il ſe baiſſoit pour ſaluer quelqu'un dans le temps qu'il le voulut aſſaſſiner. Le criminel fut rigoureuſement puni de cet horrible attentat. Le Parlement envelopa les Jeſuïtes dans ſon Arrêt, & les bannit du Roiaume à perpetuité. On fit raſer la maiſon du pere de ce malheureux, & on y érigea une pyramide, ſur laquelle cet Arrêt étoit gravé. Les Jeſuïtes ont eu l'addreſſe du depuis, de faire ôter

1594. cette pyramide pour abolir la memoire de leur crime. Mais les Hiſtoires en ont tant parlé, que le monde en eſt ſuffiſamment inſtruit.

L'Empereur ne ſe rebutta pas du refus que les Etats avoient fait de prêter l'oreille aux propoſitions de paix. Il fit aſſembler une Diéte à Ratisbonne, dans laquelle il fut parlé de cette affaire. On y reſolut de déclarer la guerre à ceux qui refuſéroient de faire la paix. Cela n'empecha pas les Etats de continuer la guerre. Ils ſavoient que le Turc étoit ſur le point d'envahir la Hongrie, & qu'ainſi l'Empereur ne ſeroit pas en état de rien entreprendre contr'eux.

Le Roi d'Ecoſſe aiant invité les Etats de vouloir être les parreins de ſon fils ainé avec les Rois de France & de Dannemark, & la Reine d'Angleterre, ils envoierent une Ambaſſade ſolemnelle en Ecoſſe avec de magnifiques preſens pour l'enfant, qui fut nommé Henri-Frideric. Cela donna lieu à renouveller les anciens traitez entre les deux païs, tels qu'ils avoient été de tout temps. Mais ils ne purent diſpoſer le Dannemark, ni l'Allemagne à s'unir avec eux dans la guerre preſente. On croioit que les Ecoſſois y entreroient, parce que les Eſpagnols avoient excité de grands troubles parmi eux par le moien des Prêtres & des Moines. Mais l'Eſpagne étoit encore trop redoutable pour oſer la choquer. Brederode & ſes collegues dans l'Ambaſſade, paſſans par l'Angleterre pour retour-

retourner chez eux, eurent de grands entretiens avec la Reine ſur le ſujet de leurs affaires communes. Cette Princeſſe leur fit connoître qu'elle avoit conçu quelque jalouſie des preſens qu'ils avoient faits au Roi d'Ecoſſe, & les preſſa de reſtituer une partie de l'argent qu'elle avoit prêté aux Etats. On ſatisfit à ſes plaintes d'une maniere ſi pleine d'honeteté, que les affaires en demeurerent où elles étoient. Les Etats, même pour la contenter promirent de lui faire conter quelque argent, & de joindre leur flotte à la ſienne pour attaquer les Eſpagnols, qui ſe tenoient ſur les côtes de la baſſe Bretagne. La choſe fut executée, & on les chaſſa de la pluſpart des ports qu'ils avoient occupez. 1594.

Après la priſe de Groningue les Generaux, & les troupes chercherent à ſe repoſer. Buſenval Ambaſſadeur de France preſſoit les Etats de faire quelque entrepriſe utile à ſon maître. On lui promit d'envoier des troupes pour renforcer l'Armée du Roi. A Bruxelle on appaiſa les Eſpagnols mutinez, en leur paiant quelque argent, & en même temps on les conduiſit au ſiege de Cambrai ſous le commandement du Prince de Chimai. Cette ville, qui avoit été priſe par le Duc d'Anjou, étoit gardée par Balagni ſous la protection de la France, & il s'en faiſoit nommer Prince. La garniſon qu'il y tenoit, levoit des contributions de tous côtez, & fatiguoit étrangement les Païs-bas. Les Eſpagnols entreprirent ce ſiege ſans vivres &

1594. ſans munitions. Cela fit qu'ils ſe contenterent d'abord de la bloquer. Cependant la garniſon continuoit ſes courſes ordinaires, & porta enfin les choſes ſi loin qu'elle n'épargnoit pas même les frontieres de France.

Henri de Bourbon étant enfin paiſible poſſeſſeur du Roiaume, crut qu'il devoit ſe vanger de l'Eſpagne. Il lui déclara donc la guerre, & ſomma les habitans de l'Artois & du Hainaut de chaſſer les troupes Eſpagnoles de leur païs ſous peine de voir porter la guerre chez eux. Philippe de ſon côté ordonna par ſon Edit à tous ſes ſujets de pourſuivre le Prince de Bearn ſoi diſant Roi de France, comme étant l'ennemi declaré de la Religion Romaine, dont il ſembloit faire profeſſion. Henri chargea le Duc de Bouïllon, qui venoit d'épouſer Elizabeth de Naſſau ſœur de Maurice, de porter la guerre dans les païs Eſpagnols. Il le fit donc marcher dans le Luxembourg, pour couper le chemin aux troupes que Philippe faiſoit venir d'Italie.

Les Etats envoierent vingt-cinq ou trente enſeignes d'Infanterie ſous la conduite du Comte Philippe pour joindre le Duc de Bouïllon. Philippe ſachant que Charles de Mansfeld l'attendoit avec quatre mille Suiſſes, demanda quelque cavallerie. Il paſſa la Moſelle & conduiſit ſes troupes par les frontieres du Païs Meſſin. Lors qu'il eut joint les François, il renvoia ſa cavallerie en Hollande. Ce voiage ne ſervit qu'à cor-

corrompre les ſoldats, qui ſe façonnerent au pillage, qu'ils ne connoiſſoient point avant cela. Le Duc de Bouïllon ne put rien faire faute de troupes ſuffiſantes. Il fut obligé de ſe rendre auprès du Roi pour en demander. Mais inſenſiblement on tomba dans l'automne. 1594.

Les Eſpagnols recommencerent encore à ſe mutiner. Les Italiens ſuivirent leur exemple pour obtenir de l'argent auſſi bien qu'eux. Les Commandans appuierent les plaintes des ſoldats, parce qu'ils étoient mal-ſatisfaits du Conſeil depuis la mort du Duc de Parme. Ils s'emparerent de la ville de Sichem dans le Brabant, d'où ils firent des courſes, & rançonnerent toute la campagne juſques à Bruxelle. Toutes ſortes de ſoldats ſe joignoient à eux pour butiner. Ils appelloient le grand drapeau de leur faction *la République*, & y avoient fait peindre un eſſain d'abeilles conduites par leur Roi. Les Etats fomenterent cette ſedition autant qu'ils purent pour ſe garentir d'inſulte pendant l'hyver. Voiant d'ailleurs que les Provinces Eſpagnoles étoient ravagées par les François, & par les ſoldats mutinez, ils ceſſerent d'y mener des proviſions, & ne permirent enſuite d'y en porter que ſous de grands impôts, dont ils accrurent leurs finances. Les mutinez aiant envoié des Deputez au Prince Maurice, on conclut un traité avec eux, & on leur laiſſa gouverner leurs affaires à leur mode.

Les nouvelles de la mutinerie des Italiens

1594. liens furent diverſement reçües à Bruxelles. Quelques uns étoient d'avis dans le Conſeil d'éteindre au plûtôt cette ſedition. D'autres vouloient que l'on en fît un exemple pour prevenir de pareilles revoltes. Les plus moderez du Conſeil ne pouvoient ſouffrir que ces mutinez n'euſſent pas voulu ouïr parler d'accommodement. Ces troupes ſavoient fort bien que l'on prenoit de facheuſes reſolutions contr'elles. On fit marcher les Eſpagnols pour les reduire à la raiſon, parce que l'on fut averti qu'elles manquoient de vivres & de munitions. Il y eut quelques combats entr'eux, dans leſquels il y eut du ſang répandu. Mais quand on vit que les Eſpagnols faiſoient la guerre aux Italiens pour une rebellion, dans laquelle leur exemple les avoit entrainez, on changea de ſentiment. Les Italiens demanderent du ſecours à la France, qui les renvoia à Maurice, avec lequel ils firent une treve, comme l'on a dit. Cependant aiant perdu quelques uns de leurs châteaux, ils ſortirent une nuit de Sichem & ſe retirerent dans des lieux, où ils étoient couverts des villes de Bois-le-Duc, Breda, Heuſden, & Gertrudenberg, où ils pouvoient ſe refugier, en cas que les Eſpagnols vinſſent les attaquer. On leur fourniſſoit des vivres & des munitions de guerre comme à des Alliez; on leur prêta même du canon, & on leur donna quelque cavallerie pour faciliter leurs courſes. Ainſi ces ſoldats firent une eſpece de tiers parti dans les Païs-

Païs-bas. L'Archiduc leur fit offrir une amniſtie avec une partie de ce qui leur étoit dû. Mais ils apprirent par des lettres interceptées, que l'on ne penſoit qu'à les ſurprendre pour les punir. Ils rejetterent donc ces propoſitions qu'on leur faiſoit de la part de l'Archiduc & du Conſeil. 1594.

Les affaires de Philippe n'étoient pas plus heureuſes dans les autres endroits du païs. La diſette obligea de grandes troupes d'abandonner le camp de Verdugo. Les ſoldats de Dunquerque, de St. Amant & de la Capelle refuſerent d'obeïr aux ordres de Bruxelle. Les Eſpagnols qui s'étoient rebellez contre Charles de Mansfeld, recommencerent à ſe mutiner. Les finances étoient depuis long-temps dans un ſi grand deſordre, qu'on ne pouvoit païer les troupes, & d'ailleurs le peu de vigueur de l'Archiduc l'empechoit de remedier aux moindres accidens. Le retardement de la flotte des Indes causoit beaucoup d'embarras. Les Anglois avoient pillé Fernambouc dans l'Amerique meridionale, & avoient fait un grand butin dans cette capitale du Breſil. Les ſoldats du blocus de Cambrai ſouffroient étrangement du froid, & de la diſette des vivres. Verdugo eut quelque petit ſuccès. Il pilla quelques villages pendant la gelée. Mais il perdit pluſieurs ſoldats au degel. Ainſi les courſes furent arrêtées, & d'ailleurs la cavallerie qui étoit revenue de Luxembourg les reſſerra.

Les Provinces-Unies furent fort incom-

1594. commodées par les inondations. Les rivieres qui étoient fort enflées, quand la gelée vint, ſe deborderent avec impetuoſité au dégel. Elles rompirent des digues & engloutirent un grand nombre d'hommes & de beſtiaux. Mais ſur la fin de l'année le peuple fut fort attentif à la déciſion d'un grand procez. Arnout Dorp autrefois Gouverneur de Ziriczée avoit trouvé le moien de s'inſinuer dans l'eſprit du feu Prince d'Orange par la facilité qu'il avoit à bien écrire & à bien parler. On l'appelloit le riche Dorp, parce que l'on croioit qu'il avoit acquis de grands biens. Cependant il n'en étoit rien, comme cela ſe vit après la mort du Prince. Le nommé Menin nouvellement revenu de l'Ambaſſade de Dannemarc lui apprit que les Etats avoient fait un traité ſecret avec le Roi. Peu de temps après l'Archiduc envoia une Ambaſſade vers ce Prince pour lui propoſer une ligue, & pour lui demander d'empecher le commerce du Nort aux Etats. Dans les conferences les Ambaſſadeurs reprocherent aux Miniſtres de Dannemarc le traité ſecret du Roi avec les Etats. On s'enquit fort ſoigneuſement, d'ou l'Archiduc pouvoit avoir été inſtruit du fait. On trouva enfin qu'il l'avoit ſû par le moien de Dorp. Cela le fit ſoupçonner d'avoir d'autres commerces avec les Eſpagnols. On ſe ſaiſit de tous ſes papiers, & l'on y trouva le projet d'une lettre, par laquelle il propoſoit à l'Archiduc de venir deguiſé à la Haie, diſant que

que ſe decouvrant tout d'un coup au peu- 1594.
ple, on verroit qu'il avoit de l'affection pour eux, & qu'il n'avoit point de part à la guerre. Il ajoutoit qu'il y avoit des gens portez d'inclination pour Philippe, qui prendroient ſoin de faire voir au peuple, que l'on n'avoit rien à crrindre de ſon arrivée, & qu'il falloit travailler à une bonne paix, que cela pourroit diſpoſer les eſprits à s'accommoder.

Dorp ſoutint toujours devant ſes Juges, que cette lettre n'étoit qu'un jeu d'eſprit. Il le ſoutint même avec tant de fermeté, qu'enfin les eſprits commencerent à s'appaiſer. On le mit donc en priſon ſous caution, & quelque temps après on le mit en pleine liberté. Menin qui avoit été dans la Cour de Juſtice de Hollande, & qui enſuite étant devenu Bourguemaiſtre de Dort s'étoit avancé dans le Gouvernement, fut privé de ſon emploi ; & pour lui donner quelque occupation utile, qui pût fixer ſon inquiétude naturelle, on lui donna charge d'écrire l'Hiſtoire du païs, & on lui regla une penſion pour cela.

Au commencement de cette année l'Ar- 1595.
chiduc aſſembla un grand Conſeil à Bruxelle, dont on ſe promettoit beaucoup. Mais quand on vit que l'on n'y appelloit point les Etats, on vit bien que l'on ne penſoit pas à remedier aux maux publics. On y invita les Eccleſiaſtiques, & les Nobles, & on laiſſa les bourgeois. L'Archiduc y fit un grand diſcours, dans lequel il expliqua combien il s'étoit donné de

1595. de peine pour retablir l'union & la concorde par tout ſans y avoir pu reüſſir. Il conclut en demandant les bons avis de l'Aſſemblée. Le Duc d'Arſchot, qui tenoit le premier rang entre les Nobles, repreſenta que la Nation avoit toujours été fort affectionnée à ſes Princes, que cependant le païs étoit entierement gouverné par des étrangers: que c'étoit là le principe du deſordre où étoient les affaires: que les ennemis refuſoient de faire la paix, parce qu'on la leur demandoit, au lieu que c'étoit à eux à la recevoir: qu'il falloit pourtant faire la paix avec la France, ou avec les Etats: que ſi l'on vouloit ſe jetter ſur eux pour ſe vanger des dommages qu'ils avoient cauſez, il ne falloit pas embraſſer tant de choſes à la fois, comme d'engloutir la France & les Provinces-Unies: que ſi les François & les Etats refuſoient la paix, ce n'étoit pas pour avoir le plaiſir de ruïner leurs voiſins, mais parce qu'ils haïſſoient ces ſoldats étrangers, dont l'humeur arrrogante eſt inſupportable: que l'on donnoit à des étrangers le pouvoir de gouverner le païs, & de le piller: que ſi l'on continuoit à conduire les affaires, comme l'on avoit fait juſques-là, on ſeroit enfin contraint de prendre des reſolutions, que la neceſſité rendroit excuſables devant Dieu, devant les hommes, & devant le Roi lui même.

Tous ceux du païs applaudirent beaucoup à ce diſcours. Mais les Eſpagnols

en

en murmurerent hautement. Le Comte de Fuentes ne s'étoit pas trouvé à l'Aſſemblée pour ne pas voir le Duc d'Arſchot au deſſus de lui. Il eſt certain que ce Seigneur avoit toujours fait paroitre beaucoup de fermeté dans toutes les affaires. Il avoit toujours été fort fidele au Roi. Mais il n'avoit jamais épargné ſes Miniſtres avares & ambitieux, qui gâtoient tout. La haine du peuple contre les Eſpagnols s'accrut, lors qu'il vit qu'ils ſe jouoient des malheurs de la patrie. Le Comte de Fuentes ne ſongeoit qu'à ſes plaiſirs, & à dormir à ſon aiſe. Il penſa même un jour être tué pour un commerce d'adultere, dans lequel on le ſurprit. Ibarra étoit d'un orgueil inſupportable. Le Comte Charles de Mansfeld avoit voulu le tuer, parce qu'il ne pouvoit ſouffrir ſon inſolence. Tous les autres chargeoient les gens du païs envers le Roi d'être cauſes de tous les mauvais ſuccès. Pour Taſſis il avoit toujours fait connoitre que l'on devoit gagner les Seigneurs du païs par des manieres honnêtes, en prenant ſoin neantmoins de laiſſer les finances entre les mains des Eſpagnols, par ce que cela les rendoit maîtres des affaires. Ainſi tout le monde étoit du ſentiment du Duc d'Arſchot excepté les Eſpagnols. 1595.

L'Archiduc aiant ouï le diſcours de ce Seigneur, repondit froidement qu'il rendroit conte au Roi de cette Aſſemblée, qu'il attendroit ſes ordres, & que cependant il lui feroit entendre le plus adroitement

1595. ment qu'il pourroit, combien il étoit neceſſaire de retablir la concorde entre ceux qui étoient emploiez aux affaires. Ces paroles donnerent de grandes eſperances. Cependant elles ne remedierent pas aux miſeres publiques. Pendant cela le Duc de Bouïllon s'étoit rendu maître des petites villes du Luxembourg, & les Eſpagnols aiant battu quatre compagnies de cavallerie du Comte Philippe, on s'en vangea dans un grand combat, où le Duc de Bouïllon eut tout l'avantage.

Huy eſt une ville du païs de Liege aſſez petite par elle même, mais importante par ſa ſituation. Elle eſt partagée par la Meuſe, que l'on y paſſe ſur un pont bien bâti. Il y a une petite élevation près de la riviere, ſur laquelle eſt un château, qui défend la ville. La place appartient à l'Evêque de Liége, qui n'y tenoit alors qu'une fort petite garniſon, parce qu'il ne craignoit rien. On avoit même negligé les fortifications du château. Heraugiere Gouverneur de Breda fit une entrepriſe ſur cette forteresſe. Il trouva moien de cacher trente ſoldats dans une des maiſons qui étoient près du château, & dont il avoit engagé le maître dans ſon deſſein. Il ſe ſervit de cette maiſon pour entrer de nuit dans le château par une fenêtre, à laquelle on monta par le moien de quelques échelles. D'abord que l'on fut entré, l'on fit beaucoup de bruit pour épouvanter la garniſon. On la prit & on l'enchaîna, & à la pointe du jour Heraugiere ſe preſenta devant

vant la ville avec ſix cens chevaux, & quinze cens hommes de pied. Les habitans voiant tant de troupes à leurs portes, & ſachant d'ailleurs que le château étoit pris, firent leur capitulation & ſe rendirent. 1595.

Heraugiere mit garniſon dans la ville & dans le château, & envoia enſuite ſa cavallerie ſur le plat païs. Il fit demander des contributions dans tous les lieux qui appartenoient aux Eſpagnols. L'Electeur de Cologne, qui étoit Evêque de Liege, fit redemander cette place aux Etats, diſant qu'il n'étoit point en guerre avec eux. Les Etats répondirent que leurs troupes ne s'en étoient pas emparées pour cauſer aucune incommodité à l'Evêque, ni au païs de Liege, mais ſeulement pour faire la guerre aux Eſpagnols, qu'au reſte ils la lui rendroient, dès que la guerre ſeroit finie, & qu'il ne pouvoit pas trouver mauvais qu'ils euſſent fait une choſe, laquelle il permettoit à leur ennemi dans ſon païs de Cologne. L'Evêque leur fit offrir des conditions aſſez avantageuſes ſur le ſujet de cette place. Mais ils rejetterent ſes propoſitions, par ce qu'elle leur étoit fort commode pour joindre leurs troupes aux François.

Quand il vit que l'on ne vouloit point accepter ſes offres, il leva des troupes, auxquelles il joignit quinze cens hommes de pied, & ſept ou huit cens chevaux commandez par la Motte. Il leur donna quinze pieces de canon, & fit aſſieger la place.

1595. place. Les Eſpagnols lui offrirent du ſecours, par ce que cette ville entre les mains des Etats les incommodoit beaucoup. On ſe rendit bientôt maître de la ville, qui ne vaut rien. Le château ne reſiſta pas longtemps, parce que la garniſon avoit negligé de s'emparer d'une eminence, qui commandoit la fortereſſe. On y dreſſa une batterie, qui ruïna d'abord toutes les défenſes. On fit faire des ſappes & des mines pour hâter le ſiége. Heraugiere ſe voiant preſſé ſi vivement, fit ſa capitulation, & rendit la place, parce que le débordement des rivieres empechoit de le ſecourir. Il s'excuſa ſur ce que le Duc de Bouïllon ne l'avoit point ſecouru, & que les Italiens lui avoient manqué. Il traita avec les Eſpagnols, qui garderent éxactement la capitulation, & qui empecherent même que les Liégeois ne pillaſſent la garniſon qui ſortoit.

L'Evêque ne ſe contenta point de faire punir ceux qui avoient favoriſé l'entrepriſe de Heraugiere. Il ôta aux habitans tous leurs privileges ſous pretexte qu'ils lui avoient manqué de fidelité. Il fit de grandes plaintes contre Heraugiere, & envoia la copie d'une de ſes lettres, dans laquelle il parloit des Etats avec peu de reſpect. Mais le Prince Maurice aſſoupit cette affaire. La place ne fut que ſix ſemaines entre les mains des Etats. Les Eſpagnols y mirent garniſon en attendant le rembourſement des frais du ſiege. Philippe par une generoſité affectée publia qu'il

qu'il ne prétendoit pas dépouiller l'Evê- 1595.
que de ſon bien, & que bien loin de lui ôter quelque choſe il augmenteroit plûtôt ſon domaine. Une partie de la cavallerie de Heraugiere fut battue à ſon retour, par ce qu'elle s'étoit chargée d'un trop grand butin. Il y eut auſſi quelques troupes d'Overiſſel, qui furent défaites dans leurs courſes ſur les terres de Munſter.

Le Roi de France voulant faire une puiſſante diverſion, jetta une Armée conſiderable en Bourgogne ſous le Duc de Bouïllon. D'abord les petites villes ſe rendirent, & les nouveaux ſoldats que l'on venoit de lever, furent battus. Cependant Philippe ne dégarnit point les Païs-bas. Le Conétable de Caſtille Gouverneur du Milanois ſe rendit dans la Franche-Comté avec les garniſons de ſon département, & ſe poſta ſur la Saone en attendant de plus grandes troupes, qui devoient venir d'Allemagne & de Naples. De cette maniere il laiſſa refroidir l'ardeur des François. Pendant cela l'Archiduc Erneſt, qui s'étoit déja trouvé mal ſur la fin de l'année derniere, tomba dans une maladie mortelle. Il conçut un ſi grand chagrin de ce que ſes ennemis l'avoient mis mal dans l'eſprit du Roi, & de ce que les Eſpagnols & les gens du païs même le mépriſoient, qu'il en mourut après avoir perdu beaucoup de ſang. Sa mort, comme celle de tous les Princes, fut ſoupçonnée de poiſon. Elle ne cauſa aucun changement dans les affaires. On trouva, après qu'on l'eût ouvert,

1595. vert, qu'il étoit mort de la pierre, & d'un ver vivant, qui avoit rongé l'un de ſes reins.

Le gouvernement du païs fut donné au Conſeil d'Etat. Mais le Comte de Fuentes gouvernoit toutes les affaires comme Préſident. L'Archiduc l'avoit reglé ainſi avant ſa mort. Le Roi confirma la choſe. Ce Comte s'acquitta fort bien de ſa commiſſion. Cependant les Grands du païs eurent du chagrin de l'en voir revêtu. Ils ſe plaignoient de ce qu'ils étoient gouvernez par des étrangers, qui leur faiſoient mille indignitez que des perſonnes de leur rang ne pouvoient ſouffrir. Ces plaintes ne ſervirent qu'à irriter les Eſpagnols contre eux. Ils ſe defirent de Charles de Mansfeld, qu'ils redoutoient, en lui donnant le commandement des troupes, que l'on envoioit en Hongrie contre les Turcs. L'Archiduc Matthias qui connoiſſoit ſa capacité pour la guerre, le fit camper près de lui. Mais il mourut peu de jours après d'une fâcheuſe maladie. Le Duc d'Arſchot qui ne pouvoit ſouffrir que le Comte de Fuentes le precedât dans le Conſeil, ſe retira chez les Venitiens, déclarant qu'il ne remettroit jamais le pied dans les Païs-bas, qu'il ne fût en état d'y mourir en liberté. Cela rendit le Comte de Fuentes odieux au peuple. Les Allemans de la garniſon de Bruxelle aiant commis quelque deſordre, ce Comte entreprit de faire entrer quelques Regimens Eſpagnols, eſperant par là de ſe rendre maître

maître de la ville; les habitans ne le vou- 1595.
lurent pas souffrir ; ce qui mit toutes les troupes en chagrin, les unes se plaignant, que l'on ne vouloit point les recevoir dans les villes, & les autres, que l'on vouloit les en chasser. Cela ne servit qu'à desoler la campagne de tous côtez.

Les peuples affligez de tous ces contretemps tomberent encore dans une famine, qui les obligea à se plaindre tout haut, & à demander la paix. Le Comte de Fuentes les laissa dire sans s'en mettre en peine. Le Marquis d'Havré de la Maison de Croüy écrivant à Jacques de Maillerai, qui avoit été à son service, & qui avoit alors du credit auprès du Prince à la Haie, lui témoigna qu'il souhaitoit ardemment la paix. Maillerai communiqua sa lettre à Maurice, & aux plus considerables personnes de l'Etat. Ils le prierent de répondre que l'on consentiroit volontiers à traiter de la paix, si l'on faisoit sortir les troupes Espagnoles de tous les Païs-bas & de la Bourgogne. Le Marquis de Havré répondant à Maillerai ne dit rien des troupes d'Espagne. On le chargea donc d'écrire encore une fois, que l'on traiteroit de la paix, si l'Espagnol se retiroit, mais que l'on ne vouloit point avoir affaire avec lui.

Les Seigneurs des Païs-bas, qui avoient encore le Duc d'Arschot avec eux, envoierent des Deputez au Prince Maurice. Ils le trouverent à Middelbourg, & lui repreſenterent que l'on étoit autrefois convenu

1595. du point dont il s'agiſſoit, & que le Roi même avoit reconnu qu'il falloit retirer les Eſpagnols du païs: qu'ils étoient toujours dans les mêmes diſpoſitions, mais qu'ils le conjuroient de finir la guerre par un bon accommodement: que s'il aimoit la guerre, il trouveroit aſſez d'occaſion de ſe ſatisfaire en ſe chargeant de la conduite de l'Armeé de l'Empereur en Hongrie, dont on le declareroit Generaliſſime.

Maurice aiant conſulté cette affaire avec les Députez des Etats repondit, qu'il prefereroit toujours la gloire d'avoir fait la paix, aux trophées qu'il pourroit acquerir à la guerre: qu'il étoit prêt d'entrer en conference ſur ce ſujet, ſi ceux qui lui faiſoient parler, vouloient traiter de bonne foi: que la premiere condition étoit de renvoier les Eſpagnols chez eux: que s'ils vouloient rentrer dans leur ancienne union, qu'ils avoient rompuë, ils ſeroient aſſiſtez de toutes les forces des Etats & de celles de leurs Alliez: que la Religion ne cauſeroit pas plus d'embarras entr'eux, qu'elle en cauſoit en France: que les Etats n'entreprenoient pas de donner des loix à perſonne, & qu'ils laiſſoient à Dieu, & aux peuples le ſoin de la Religion: que l'on avoit pluſieurs choſes communes avec eux, mais que dans les Provinces-Unies on y haïſſoit ſouverainement les Eſpagnols: qu'ils ne pouvoient plus traiter avec un ennemi, qui les avoit forcez par ſes cruautez de le declarer dechu de ſa ſouveraineté: que Philippe s'étoit toujours montré

leur

leur irreconciliable ennemi, & qu'ainſi l'on devoit attendre du temps des occaſions favorables d'accommoder ces differens, qui étoient encore dans leur plus grande chaleur. Il ajouta qu'on ne pouvoit plus ſe fier à un Prince, qui proſcrivoit les perſonnes, qui lui faiſoient une juſte guerre: qu'il ſe ſouvenoit de ce qui étoit arrivé au Prince ſon pere. Liesvelt l'un des Deputez repliqua, qu'il étoit redevable de ſa fortune au feu Prince d'Orange, & qu'il pouvoit proteſter qu'il venoit de la part des Etats du païs. Maurice qui étoit averti qu'il avoit ſa commiſſion ſignée par le Comte de Fuentes, mit bruſquement ſa main dans la poche de cet Envoié, & en tira cette commiſſion, qui étoit ſignée en effet par le Comte de Fuentes. Cela donna de la confuſion à Liesvelt, & aux autres Deputez, & fit rompre la conference. 1595.

La réponſe du Prince fut priſe diverſement dans le monde. Les Eſpagnols & leurs partiſans ſoutenoient, que les Etats avoient aſſez offenſé la majeſté du Prince pour ſe contenter d'un ſimple pardon, & que l'on en avoit trop fait en les invitant à un accommodement: qu'en effet les offres de paix n'avoient ſervi qu'à les rendre plus fiers: qu'ils ne ſe contentoient pas de s'être rebellez; qu'ils vouloient porter leurs voiſins à la revolte, enflez de quelques petits ſuccès: qu'ils ne manqueroient pas de donner la loi aux autres Provinces, ſi l'on s'accordoit. Ils concluoient que l'on

1595. devoit les forcer à ſe ſoumettre au Roi, ce qui ſeroit aiſé ſi les autres Provinces vouloient y travailler de bonne foi.

Ceux qui étoient dans des ſentimens plus moderez, diſoient que l'on ne devoit pas laiſſer échapper l'occaſion de faire la paix: qu'on ne devoit pas s'étonner, ſi les Etats ne vouloient pas traiter avec Philippe: qu'ils ne pretendoient toucher ni à la ſouveraineté, ni à la Religion: qu'ils demandoient l'éloignement des Eſpagnols, ce que les autres Provinces demandoient auſſi: que le Roi auroit ſes Envoiez à la conference pour veiller à ſes droits: que de leur part ils ne vouloient pas faire un traité, qui lui fût préjudiciable: qu'il étoit de ſa bonté Roiale de relacher quelque choſe pour le bien public: que deſormais les affaires n'étoient pas égales: que les Etats ne faiſoient la guerre qu'aux dépens des Provinces fideles, pendant que ces pauvres Provinces periſſoient: qu'en effet les manufactures, les paturages, le commerce, & l'abondance étoient dans les Provinces-Unies, qui par leur ſituation negocioient avec tous les peuples du monde, qu'au contraire les Païs-bas Eſpagnols étoient ruïnez par les ennemis & par les mutineries perpetuelles des ſoldats.

Ils diſoient encore, que les Provinces-Unies pourroient un jour mettre un Prince au deſſus d'elles, & qu'alors il n'y auroit plus de moien de faire la paix avec elles. Il y en avoit d'autres, qui vouloient que du moins on fît une tréve, diſant que ces peu

peuples avoient vécu en bonne intelligence par la crainte de l'Eſpagne: mais que ſi la treve donnoit le moien d'entrer en commerce avec eux, cela pourroit cauſer des brouilleries inteſtines, parce que l'on en pourroit ſeduire pluſieurs, & qu'ainſi l'on ébranleroit leur union: que d'ailleurs la treve desaccoutumeroit les peuples de paier les impôts, qu'ils refuſeroient enſuite de paier: qu'alors le Roi pourroit porter la guerre par tout. Voila quel fut le ſuccès de cette negociation. Cependant pour empecher que les peuples ne ſe mutinaſſent, de ce que le traité étoit rompu, on fit courir le bruit que les conferences n'étoient rompües, que par ce que l'on attendoit que l'intervention des Princes étrangers rendît la paix plus ſure. 1595.

L'Empereur écrivit des lettres aux Etats d'Hollande, qui les communiquerent aux autres Provinces. C'étoit pour les exhorter à la paix. Ils lui répondirent qu'ils la ſouhaitoient, mais qu'il étoit impoſſible de la faire ſurement avec l'Eſpagne, dautant plus qu'ils avoient à faire à un ennemi, qui emploioit le fer & le poiſon pour ſe défaire de ceux qu'il n'aimoit pas. Ils envoierent en même temps à ce Prince une lettre de Taſſis, qui avoit été interceptée, laquelle il écrivoit à Philippe, pour lui faire comprendre qu'il devoit laſſer traiter les Provinces fideles avec les Etats, mais qu'il falloit remettre l'execution de tout au Comte de Fuentes. Il lui donnoit de plus d'autres conſeils artificieux,

1595. & ſur tout de ne point retirer les troupes Eſpagnoles, & de ne pas accepter la mediation des Allemans.

Ce fut dans cette année, que le Comte de Hohenlo épouſa Marie fille du feu Prince d'Orange, & que le Comte de Solms ſe maria avec la fille du Comte d'Egmont, que le Duc d'Albe avoit fait mourir à Bruxelles. Les petites monnoies étoient dans un ſi grand deſordre dans les Provinces-Unies, que cela faiſoit beaucoup de tort au commerce. On tâcha d'y apporter quelque remede : mais on ne put s'accorder ſur ce ſujet entre les Provinces. Dans le voiſinage la foibleſſe d'eſprit du Duc de Cléves & de Juliers donna lieu aux Eſpagnols de ſe fourrer dans ſes Etats. La Ducheſſe qui gouvernoit tout pendant la maladie de ſon époux, & les Princes de Brandebourg, qui avoient épouſé les deux ſœurs du Duc, étoient mal enſemble. Ces deux Princes ſe regardoient comme les heritiers préſomptifs du Duc qui n'avoit point d'enfans. Ils étoient ſoutenus par les Princes Proteſtans, & par quelques autres. On craignoit que la Maiſon d'Autriche ne ſe rendît trop puiſſante en Allemagne, ſi elle ſe mettoit en poſſeſſion de ces Etats, comme elle le prétendoit, ſi le Duc venoit à mourir ſans enfans mâles.

On aſſembla les Etats du païs par le ſoins de ces Princes, & d'abord on mit le Duc en liberté, en le tirant des mains de ſon épouſe, qui le tenoit captif. Cependant

dant on apprit que le Comte de Schwartzembourg amaſſoit des troupes ſous le pretexte de la guerre d'Hongrie, mais en effet pour ſoutenir les prétenſions de l'Empereur. Les ſoldats des Etats euſſent aiſément diſſipé ces nouvelles levées: mais on ne voulut point offenſer l'Empereur. Cependant l'Electeur de Brandebourg & les principaux ſujets du Duc de Cleves rechercherent l'alliance des Etats. Ces derniers prierent même, qu'on leur prêtât quelque argent pour ſe mettre en état de s'emparer du gouvernement. Mais on trouva qu'on ne devoit pas fournir un pretexte à des Princes puiſſans de faire la guerre à des peuples, qui ne ſeroient pas capables de leur reſiſter. On conclut donc, qu'il falloit attendre un temps plus favorable, dautant plus que cette aſſiſtance ne ſeroit qu'attirer les Eſpagnols dans ces païslà, leſquels étoient aſſez éloignez des Provinces-Unies. 1595.

La ville d'Emden étoit auſſi dans de grands troubles inteſtins. Elle eſt ſituée à l'embouchure de l'Ems, & eſt comme la capitale de l'Ooſt-Friſe. Les affaires du païs étoient anciennement gouvernées par les Seigneurs. Mais quelques uns d'entr'eux s'étant rendus fort puiſſans, ils s'attribuerent inſenſiblement le droit d'être les Preſidens de ces Aſſemblées. Les Seigneurs de Grethen étant devenus conſiderables par leurs richeſſes, & par leurs alliances, ils ſe mirent en poſſeſſion de décider les differens des particuliers, & prirent la ville

1595. d'Emden ſous leur protection. Vers le milieu du 15. ſiecle Ulderic, qui étoit le chef de cette famille, obtint en ſecret de l'Empereur Frideric le titre de Comte de tout le païs, qui s'étend depuis la mer entre l'Ems & le Weſer. Dix ans après il publia des ordonnances en cette qualité. Mais il prit garde fort ſoigneuſement de ne point offenſer les Nobles du païs. Il gouverna donc les affaires avec beaucoup d'addreſſe, laiſſant une fort grande autorité aux Maſtrats, & leur accordant même de nouveaux droits. Son fils Edſard gouverna encore plus doucement le païs, & ſe rendit ſi puiſſant, qu'il crut pendant fort long-temps, qu'il pourroit s'emparer de Groningue. Il n'en fut empeché que parce que la Maiſon d'Aûtriche s'en ſaiſit, & l'obligea par ce moien de ſe contenter de ce qui eſt au delà de l'Ems.

Dans ce temps-là les troubles pour la Religion ſurvinrent. La ville d'Emden embraſſa la Reformation, ce qui fournit le moien à pluſieurs perſonnes de s'y retirer pour éviter la perſécution. Elles y trouverent beaucoup de commodité pour le trafic. Mais cela même donna de la jalouſie au Comte, auquel elle ne vouloit plus obeïr comme auparavant. Edſard étoit aſſez violent de ſon naturel. Mais ſon frere Jean ſavoit le moderer par ſes conſeils. Après ſa mort Edſard commença à chagriner les habitans d'Emden, qui n'étoient pas de la même Religion que lui. Il étoit de la Confeſſion d'Augsbourg. Il

fut

fut animé contre cette ville par sa femme, qui étoit du sang Roial de Suede, & qui par cela même étoit d'une grande fierté. Il accusa donc les bourgeois d'avoir pensé à se soulever contre lui, sous pretexte qu'ils s'assembloient pour leurs devotions, & que d'ailleurs les collectes, qu'ils faisoient en apparence pour les pauvres, étoient destinées à se fortifier contre lui, en augmentant le nombre des habitans. 1595.

Les bourgeois se voiant maltraitez par le Comte écouterent le conseil de quelques uns d'entr'eux, qui les exhortoient à suivre l'exemple de leurs voisins, & à s'unir avec eux pour la defense de leur Religion & de leur liberté. Le Comte qui ne prenoit pas des mesures assez justes dans cette occasion, augmenta les impôts mis sur les marchandises en entrant & en sortant. Il créa même de nouveaux Magistrats. Il mit une nouvelle garnison dans la citadelle pour intimider les bourgeois. Cela les obligea de se soulever. Ils nommerent un Commandant, mirent du canon en batterie, casserent les nouveaux Magistrats, en établirent d'autres, & ôterent des charges publiques ceux qui refusoient de les aider, sous pretexte que leur serment les attachoit au service du Comte. La garnison de la citadelle fut obligée de se retirer faute de vivres. Ainsi les affaires panchoient à une rupture. Les deux partis envoierent des Députez à la Haie. Le Comte accusoit la ville de rebellion.

1595. La ville de ſon côté ſe plaignoit de ce que l'on criminaliſoit ſes charitez, & ſoutenoit que le Comte ne cherchoit qu'à l'opprimer. Les bourgeois diſoient même, qu'on les génoit dans leur Religion, que le Comte recherchoit la protection d'Eſpagne, & que l'on diſoit même, qu'il vouloit s'addreſſer au Pape: que les Eſpagnols ſongeoient à s'emparer de leur ville pour attaquer les Provinces-Unies, en ſe jettant ſur Groningue & ſur la Friſe.

Les Etats connoiſſans l'importance de l'affaire, ſe tirerent adroitement de cet embarras. Ils firent connoître au Comte, qu'il devoit les ménager, mais il ne donnerent aucune aſſurance à la ville de l'aider. Ils exhorterent ſeulement les deux partis à la paix, & leur firent connoître qu'ils feroient mieux de vuider leurs differens par les raiſons de droit que par les armes. Ils leur declarerent que ſi l'un ou l'autre commençoit la guerre, ils les auroient pour ennemis. Et en effet aiant ſu que le jeune Comte levoit des troupes, & qu'il fortifioit Knock, qui eſt vis à vis de Delfziel, ils augmenterent le nombre des vaiſſeaux, qui gardoient l'Ems, & ordonnerent au Regiment de Friſe de ſe rendre dans la ville avec ordre de chaſſer du rivage ceux qui entreprendroient quelque nouveauté. Les habitans remirent ainſi leur ville entre les mains des Etats, & le Comte voiant qu'il ne pouvoit ſortir d'af-

d'affaire autrement, ſe remit à leur arbi- 1595.
trage.

Après que les deux partis eurent déduit leurs raiſons, les Etats reglerent ainſi les conditions de l'accord : 1. Que perſonne ne ſeroit inquieté pour ſa Religion, & que celle, qui étoit établie dans la ville, y ſubſiſteroit, que cependant le Comte auroit ſon exercice public hors des murailles : que d'ailleurs les Conſiſtoires ne traiteroient que des affaires de pure diſcipline, & que le Conſeil de la ville y auroit un Commiſſaire pour empecher que l'on n'entreprît rien contre le Gouvernement : que les biens qui avoient appartenu aux Eccleſiaſtiques ſeroient partagez entre le Comte & les bourgeois : que les Egliſes auroient droit de choiſir leurs Paſteurs, & que le Comte agréeroit leur choix. 2. Que l'on retrancheroit quatre des Bourguemaiſtres, qui étoient en charge, & que l'on ôteroit auſſi neuf Conſeillers Aſſeſſeurs, ſelon que le ſort en décideroit : que dans les années ſuivantes la moitié des Magiſtrats ſortiroit de charge ſelon l'ordre de leur reception, & que pour remplir chaque place vacante le Conſeil nommeroit deux perſonnes, dont le Comte choiſiroit celle qui lui plairoit : que ces Magiſtrats auroient la direction de toutes les affaires de la ville, & de la Marine, de donner le droit de bourgeoiſie aux étrangers, & de les diſtribuer dans les Compagnies : que tous les procès ſeroient remis à leur deciſion, à la reſerve de ceux qui concernent la vie, dont la

1595. connoiſſance appartiendroit au Comte pour les étrangers : mais que pour les bourgeois ils ſeroient jugez par un Tribunal commun au Comte, & à la ville. 3. Que les Conſeillers ordinaires de la ville au nombre de quarante ſeroient nommez par le Conſeil même, s'il en manquoit quelqu'un, & que tous ceux, qui ſeroient appellez à des charges, jureroient d'être fideles au Comte & à la ville. 4. Que les loix demeureroient dans leur entier, mais que tous les peages contraires aux loix ſeroient abolis : que ceux qui appartenoient à la ville, ſeroient regis par la ville même. 5. Que la nouvelle ville de Faldere ſeroit gouvernée par les mêmes loix que l'ancienne. 6. Que pour ôter tout ſujet de défiance, le Comte remettroit la citadelle entre les mains des bourgeois, qu'il n'auroit plus même de château, ni de fort ſur le rivage, afin de laiſſer le commerce libre, & qu'en recompenſe la ville donneroit une ſomme d'argent au Comte en faveur de la paix.

Ce jugement fut avantageux aux deux partis, par ce qu'il les détourna de la guerre. Ils l'accepterent de part & d'autre, & l'on convint même, que le Comte & les Magiſtrats en jureroient l'obſervation. Les Etats exhorterent le Comte à oublier le paſſé, & recommanderent aux bourgeois de ſe tenir en un grand reſpect envers le Comte. Après cet accord l'on congedia les ſoldats des deux côtez, & l'on prit garde d'obſerver les conditions du traité.

traité. Cependant on fut encore obligé d'en venir à de pareils remedes avant que de voir la paix, & l'union bien retablies. 1595.

Les Etats ne firent aucune expédition particuliere cette année, par ce que la pluſpart de leurs troupes étoient ſur les frontieres de France avec celles du Roi. Cela donna lieu à des diſcordes interieures, qui les agiterent quelque temps. Les villes de Friſe ſe plaignoient que les habitans de la campagne ne portoient pas une juſte portion des charges publiques. Les Zelandois diſoient qu'en Hollande on avoit chargé les marchandiſes de nouveaux impôts. Ils refuſerent pendant quelque temps de paier leur portion dans les contributions générales. La Gueldre ſe plaignoit de ſa pauvreté. La Hollande, qui porte le tiers des charges publiques, imita les autres. Toutes ces choſes jointes aux autres embarras furent cauſe que l'on n'entreprit rien.

La guerre commencée dans le Luxembourg par le Duc de Bouïllon n'ayant pas beaucoup de ſuccès, faute de troupes, ce Duc ſe vit tout-à-fait hors d'état de s'oppoſer aux Eſpagnols, lorſque le Roi eût porté la guerre en Bourgogne. Il eut donc le chagrin de voir ravager les frontieres de France ſans le pouvoir empecher. Cela dégouta le Comte Philippe, dont les ſoldats deſertoient, par ce qu'ils n'étoient pas accoutumez à boire de l'eau. Le Duc de Bouïllon fut donc obligé de le renvoier avec ſes troupes. On embarqua l'infante-

1595. rie dans le port le plus proche pour la renvoier en Hollande. Le Comte ramena la cavallerie par l'Allemagne, & ſe rendit enfin dans la Gueldre.

Le Comte de Fuentes, que l'on haïſſoit à cauſe du grand pouvoir que le Roi lui avoit donné, travailloit fortement aux affaires pour faire taire ſes ennemis. Il s'appliqua à mettre les troupes en état de faire de grandes entrepriſes en y rétabliſſant la diſcipline, & en appaiſant les mutins. Il conclut l'accord que l'on avoit commencé avec les Italiens, & leur promit de les paier tous les jours en attendant que l'on pût leur paier les arrérages, ſur quoi il leur donna des aſſurances. Tillemont leur fut aſſigné pour garniſon. Ils ne ſe remirent pas tout-à-fait au ſervice du Roi. Cependant les ennemis n'en tirerent plus aucun avantage. Le Comte partagea les troupes ſous divers Commandans, & les plaça en pluſieurs lieux pour leur ôter le moien de ſe mutiner. Et cela même fut cauſe que l'on n'en tira pas beaucoup d'utilité.

Velaſco Conétable de Caſtille avoit une Armée dans la Franche-Comté. Varembon commandoit ſur les frontieres de l'Artois & de la Picardie les troupes du Comte Charles de Mansfeld. Il ſerroit Cambrai & faiſoit des courſes en France. Mondragon Gouverneur de la citadelle d'Anvers ſe poſta près de Hulſt avec quatre mille hommes pour s'oppoſer au Prince Maurice. On donna ſix mille hommes de pied, & quinze cens chevaux à Verdugo pour chaſſer le Duc de

de Bouïllon du Luxembourg. Il assiegea 1595.
la Ferté, & la canonna si furieusement, que l'on étoit en état d'y entrer par la breche. Mais les François, que l'on avoit envoiez au secours, attaquerent Verdugo avec tant de vigueur, qu'ils le forcerent à lever le siege. Cenpendant un embrasement inopiné brûla toute la ville. Le Duc de Bouïllon en rasa les fortifications, & en retira ses troupes. Verdugo aiant manqué son coup, reprit quelques autres petites places, il fut ensuite saisi d'une maladie si violente, qu'il en fut emporté dans peu de jours. On crut que sa mort n'étoit pas naturelle, quoi que l'on n'en peut rien dire d'assuré. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'étoit un homme de merite, fidele à son maître, éloquent, & habile à la guerre. Il étoit noble, mais d'une famille pauvre. Il s'étoit élevé par son merite, à des emplois considerables. Son parti perdit beaucoup à sa mort.

Les principales villes des Païs-bas sollicciterent le Comte de Fuentes de presser le siege de Cambrai, & offrirent de lui donner de l'argent, & des troupes pour cela. On s'étoit contenté de bloquer cette ville de loin, ainsi la garnison faisoit toujours des courses. Le Comte se rendit dans l'Armée du Marquis de Varembon pour l'assieger dans les formes. Il avoit amené des troupes avec lui, & l'Armée se trouvoit forte de douze mille hommes de pied & de deux mille chevaux. D'abord il se jetta sur le Catelet, petite ville

que

1595. que Henri II. avoit fortifiée pour brider Cambrai. Il la prit de force, & vint enſuite aſſieger Ham, qui eſt ſur la même frontiere.

Gomeron en étoit Gouverneur, & ſous pretexte de zele pour la Religion Romaine il entretenoit commerce avec tous les partis. Aiant ſu que les villes de Picardie traitoient avec Henri IV. il fit accord avec l'Eſpagnol, & livra ſa ville moiennant une groſſe recompenſe. Il retint la citadelle pour aſſurance de ce qu'on lui avoit promis. Le Comte l'aiant adroitement attiré près de lui le retint priſonnier avec deux de ſes freres. Sa mere & ſon couſin d'Orvilliers, qui étoient dans la citadelle, furent fort embarraſſez, quand ils ſurent cette nouvelle. On les menaça de faire poignarder Gomeron ſous leurs yeux, s'ils ne rendoient la fortereſſe. D'Orvilliers fit avertir le Duc de Bouillon de venir à ſon ſecours. Il s'y rendit avec des troupes, & étant entré dans la ville par la citadelle il combattit avec tant de furie pendant tout un jour, que les Eſpagnols furent enfin forcez. Ils firent main baſſe ſur tout ce qu'ils trouverent en armes, & ne ſauverent que des Officiers diſtinguez. Ils les mirent entre les mains de d'Orvilliers pour lui ſervir d'otages pour Gomeron. Le Comte étant arrivé trop tard au ſecours de ſes gens fit amener Gomeron entre deux bourreaux prêts à lui couper la tête, ſi l'on ne rendoit la citadelle. Gomeron pria d'Orvilliers, & ſa mere de

vou-

vouloir lui ſauver la vie. Mais quand ils eurent dit qu'ils n'étoient plus les maîtres de la place, on fit mourir ce malheureux à la vue de ſa famille. 1595.

Ainſi perit cet homme, dont l'humeur inconſtante ne meritoit pas un meilleur ſort. L'Amée Eſpagnole ſe rendit enſuite près de Dourlens, où l'on avoit quelque intelligence. La Motte, qui commandoit les troupes qui ſe trouvoient là, fut tué d'un coup de mouſquet en voulant reconnoître la place. C'étoit le premier Officier des troupes de l'union, qui avoit fait ſon traité avec l'Eſpagnol, par ce qu'il remarqua que le peu de liaiſon ruïneroit bientôt le parti des Confederez. Il étoit brave & avoit beaucoup d'eſprit : Il étoit d'une naiſſance aſſez obſcure : ſon merite l'avoit éléve à la charge de Grand-Maître de l'Artillerie, & de Gouverneur de Gravelines. Il s'appelloit Valentin de Pardieu ſieur de la Motte.

Le Duc de Bouïllon, qui avoit laiſſé une bonne garniſon à Dourlens, marchoit avec le Comte de St. Paul pour y jetter un grand convoi de vivres & de munitions de guerre. Villars commandoit l'avantgarde, & eut ordre de ne point combattre. Il prit ſi peu garde à lui, qu'il fut enveloppé par les troupes du Comte de Fuentes. Il y fut pris, & tué de ſang froid par les Eſpagnols pour s'être reconcilié avec ſon Roi. Il y auroit peri bien du monde, ſi les Eſpagnols euſſent pourſuivi leur victoire : ils ne le firent pas de peur de tomber dans le gros

1595. gros de l'Armée qui ſuivoit. On croit même, que ſi les François euſſent ſoutenu cette avantgarde, ils euſſent gagné la bataille, & conduit leur convoi. Le Comte de Fuentes profita de ſon bonheur, & preſſa Dourlens, qui manquoit de pluſieurs choſes. Le Marquis de Gamache ſon Gouverneur avoit negligé de munir la place. La citadelle fut priſe d'aſſaut, après quoi les ſoldats ſe jetterent dans la ville avec tant de furie, que les François y furent paſſez au fil de l'épée.

Pendant que les troupes Eſpagnoles ſe repoſoient de leurs fatigues, le Prince Maurice ſe rendit maître des places, que l'ennemi tenoit encore dans la Friſe. Il ramaſſa toutes les troupes, & y joignit celles que le Comte Philippe avoit ramenées de France pour aſſieger Grolle. Mondragon l'en empecha. Le Prince leva le ſiege, & marcha droit à l'ennemi, qui ſe retira en diligence derriere la Lippe. Maurice detacha le Comte Philippe avec cinq cens chevaux pour charger les fourrageurs. Mondragon envoia toute ſa cavallerie à l'eſcorte. Les Eſpagnols eurent de la peine à ſoutenir le premier choq du Comte, lequel ayant été bleſſé auſſi bien que les autres chefs de ce parti, il fallut ſonger à la retraite. Le Comte Philippe demeura entre les mains des ennemis tout percé de coups. Il mourut quelques heures après ce combat. Le Comte Erneſt de Solms y fut auſſi tué. Erneſt frere de Philippe y fut fait priſonnier, & paia ſe rançon quelque

que temps après. Maurice parut ſur le bord de la riviere pour recueillir le debris de ſes troupes. 1595.

En ſe retirant il penſa ſurprendre Meurs. Le jour qui parut, fit manquer le coup. Mondragon ſongea de ſon côté à ſe retirer. Il diviſa ſes troupes, par ce qu'elles meditoient de ſe mutiner. Le Prince envoia auſſi ſes ſoldats en quartier. Mondragon tomba malade en chemin & mourut. C'étoit un vieux ſoldat, qui étoit venu avec le Duc d'Albe, & qui aiant fait la guerre toute ſa vie n'avoit jamais été bleſſé. Le Duc de Paſtrane, & Dom Antoine Roi de Portugal moururent auſſi cette année. Antoine avoit été chaſſé de ſon Roiaume par le Duc d'Albe. On dit que Philippe lui avoit fait offrir bien des fois de grandes dignitez avec beaucoup d'argent comptant pour lui ceder ſes droits ſur le Portugal. Ce Prince ne voulut rien accepter, par ce qu'il eſperoit toujours de retablir ſes affaires. Il avoit même refuſé tous les ſecours que les Turcs & les Maures lui avoient offerts pour le maintenir.

Après que le Comte de Fuentes eût rafraichi ſes troupes, il entreprit tout de bon le ſiege de Cambrai. Philippe ne pouvoit ſouffrir que cette place bâtie par l'Empereur fût entre les mains des François. On ſe mit donc en état de s'en rendre maître. La Bourlote Capitaine de reputation s'étoit ſaiſi de la pluſpart des dehors, & commençoit à dreſſer des batteries & à faire des mines.

1595. mines. Le fils du Duc de Nevers ſe jetta dans la place avec de la cavallerie. Il y étoit entré d'ailleurs cinq ou ſix cens hommes. Ce ſecours recula les approches de quelques jours : mais il arriva dans cette occaſion, ce que l'on voit preſque toujours, que la violence gâte tout, & que les affaires periſſent, quand elles ne ſont ſoutenues que par la force.

Balagni qui poſſedoit cette place, depuis qu'elle avoit été priſe par le Duc d'Anjou, l'avoit gouvernée avec beaucoup de hauteur. Cela cauſa ſa perte, parce qu'il s'étoit rendu odieux aux bourgeois. Le Comte de Fuentes prit grand ſoin de les fortifier dans ces ſentimens. Les Eſpagnols ſe preparans à donner un aſſaut, les bourgeois ſe cantonnerent, & envoierent des Deputez au Comte de Fuentes. Les Suiſſes de la garniſon ſoutinrent la bourgeoiſie. Balagni les avoit traitez d'une maniere cruelle, & vouloit les forcer à prendre de la monnoie de cuivre en paiement, promettant de la changer après le ſiege. Mais ils n'en voulurent point, chagrins de ce que Balagni les avoit choquez. Les Deputez de la ville eurent bientôt fait à conclure leur traité avec le Comte. La garniſon de la citadelle ne voulut point attendre l'aſſaut, craignant d'être priſe de force. Elle fit donc ſa capitulation, & le ſecours n'aiant point paru au bout de ſix jours, elle ſortit, & rendit la forteresſe aux Eſpagnols.

Voila comment Balagni perdit ſa Principauté,

cipauté laquelle il ne meritoit pas. Il trai- 1595.
toit tantôt avec un parti, tantôt avec l'autre pour en tirer de l'argent. Il avoit vendu les bleds de ſes magaſins ſous pretexte qu'ils étoient vieux. Il n'avoit tenu conte de remparer la citadelle contre le canon. Sa femme de la Maiſon d'Epinoi fut plus courageuſe que lui, & fit tout ce qu'elle put pour la defenſe de la place. Mais quand elle vit que ſa Principauté alloit finir; elle en conçut un ſi grand depit, qu'elle mourut le jour même, que la citadelle capitula. Les Eſpagnols abbattirent les deux ſtatues du Duc d'Anjou & de Balagni, après quoi les bourgeois préterent le ſerment de fidelité à Philippe. L'Archevêque qui étoit de la Maiſon de Barlemont, tranſporta, à ce que diſent les Eſpagnols, la ſouveraineté temporelle de la ville au Roi. Il l'a neanmoins toûjours nié, & n'a point ceſſé de demander qu'on l'en remît en poſſeſſion, à quoi la bourgeoiſie s'emploia fortement: les Eſpagnols éluderent ſes pourſuites: ce qui fut cauſe que le grand trafiq de toiles, qui ſe faiſoit à Cambrai, fut tranſporté dans d'autres villes.

Pendant tout ce temps-là les forces d'Eſpagne étoient occupées à la guerre de Bourgogne, auſſi bien que celles de France. Il y avoit ſouvent de petites rencontres entre les deux partis. Velaſco évitoit la bataille, & ne ſongeoit qu'à ſauver les villes. Le Roi de France voulant attaquer cette Province, les Suiſſes s'y oppoſerent ſous

1595. ſous le pretexte de leurs anciennes capitulations. Ce Prince fut donc obligé d'abandonner ſon deſſein. Il ſe ſervit de l'occaſion d'une treve pour retirer ſon Armée avec honneur, & ne ſongeant plus qu'au ſecours de Cambrai, il apprit en chemin, que la place étoit renduë. Il ſe plaignit des Etats, & les accuſa d'être cauſes de la perte de cette place. Les Etats pour s'excuſer envers lui, lui envoierent de l'argent, du bled & deux Regimens, l'un Ecoſſois, l'autre Zelandois ſous la conduite de Juſtin de Naſſau fils naturel du feu Prince d'Orange. Ce ſecours lui donna moien de s'oppoſer à l'entrée des Eſpagnols en Picardie. Il reduiſit Soiſſons ſous ſon obeïſſance, & aſſiegea la Fere, qu'il ne put prendre avant la fin de l'hyver.

La Reine d'Angleterre trouva fort mauvais, que les Etats euſſent aidé ce Prince dans cette occaſion. Elle commençoit à être jalouſe de ſes ſuccès. Elle fut fort irritée contre lui, quand elle ſut les conditions, ſous leſquelles le Pape lui avoit donné l'abſolution. Le Roi l'aiant priée de lui envoier quatre Regimens Anglois, que la ville de Paris & lui devoient entretenir, elle les refuſa diſant qu'elle ne pouvoit ſe reſoudre à envoier tant de jeuneſſe hors de ſes Etats, pendant que l'on faiſoit tant d'entrepriſes contr'elle & contre ſes ſujets. Elle offroit cependant de mettre des garniſons à Calais, à Dieppe, & à Bologne. Les François n'en voulurent point. Elle ſe plaignit encore de ce que l'on avoit

avoit fort mal reçu ſes ſujets en baſſe Bretagne, & qu'on leur avoit refuſé les quartiers, qu'ils demandoient. En même temps elle ſe plaignit aux Etats de ce qu'ils avoient envoié au Roi de France, leur faiſant entendre qu'ils n'avoient plus beſoin d'être ſecourus, puis qu'ils aſſiſtoient les autres. 1595.

Les Etats repondirent qu'ils n'en avoient uſé de la ſorte que pour faire diverſion des forces de l'ennemi, & que ſans cela, au lieu de ſept ou huit cens hommes, qu'elle leur fourniſſoit, ils ſeroient obligez de lui en demander trois ou quatre mille ſelon le traité qu'ils avoient avec elle. Cette réponſe ne la ſatisfit point. Elle redemanda avec aigreur, qu'on lui reſtituât l'argent qu'elle avoit prêté, menaçant d'en venir à des moiens violens, ſi l'on ne la contentoit. Les Etats répondirent, que par le traité elle ne devoit être rembourſée qu'à la fin de la guerre. Ils ajouterent que les temps étoient malheureux; que le commerce, & la pêche étoient fort traverſez par les pirates de Dunquerque, & par les Anglois mêmes; & que les inondations leur avoient cauſé beaucoup de dommages : que ſi elle les preſſoit de lui reſtituer ſon argent contre le traité, la France s'accommoderoit avec l'Eſpagne, ce qui tourneroit abſolument à leur ruïne. Ces raiſons ne pûrent appaiſer cette Princeſſe qu'en ſe chargeant deſormais de paier les Anglois, qui étoient à leur ſervice. Elle s'addoucit neanmoins quelque temps après, parce

que

1595. que les Eſpagnols, qui avoient encore des ports dans la baſſe Bretagne, faiſoient des courſes dans le païs de Cornouaille, d'où ils ramenoient des priſonniers, & du butin.

Ils ſe ſervirent de la commodité de ces ports pour fomenter des rebellions en Irlande. Les O-Neals avoient autrefois pretendu à la Couronne de cette île. Mais depuis Henri VIII. on avoit obligé ſon chef d'y renoncer, & de ſe contenter de la qualité de Comte de Tiron. Lors que la flotte invincible fut diſſipée en 1588. quelques chefs Eſpagnols s'abboucherent ſecretement avec Hugues O-Neals, qui étoit alors à la tête de cette famille. Ils lui propoſerent de le remettre en poſſeſſion de ſes droits, & que l'occaſion ſe preſentoit favorable pour cela. Hugues y penſa en effet & cacha ſon deſſein avec ſoin. Il excita ſecretement quelques Irlandois à ſe ſoulever. On l'accuſa d'être l'auteur de ces troubles. Il le nia fortement. Les Anglois ne devoient pas l'en accuſer ſans l'arrêter, par ce qu'ils avoient aſſez de preuves pour lui faire ſon procès. Ils avoient des égards pour lui, d'autant qu'il avoit toûjours paru fidele, comme pour reconnoître les obligations, qu'il avoit à la Reine, par la genéroſité de laquelle il avoit été mis en poſſeſſion des biens de ſon frere Jean confiſquez ſur lui pour ſa rebellion.

Norris fut envoié en Irlande pour châtier les rebelles. Hugues voiant qu'on alloit leur faire la guerre tout de bon, ſe

mit

mit à leur tête, & s'empara d'un château, qui lui donnoit le moien de ſe ſauver dans les lieux couverts du païs en cas de beſoin. D'abord il ſe contenta de faire des remontrances, & de demander la paix, & une amniſtie, rejettant toute la faute de cette rebellion ſur les Gouverneurs. Il trouva moien de continuer ſes artifices par les démêlez de Ruſſel Gouverneur du païs, & de Norris Général des troupes. 1595.

La Reine qui voioit que l'Eſpagnol continuoit à lui ſuſciter des affaires embarraſſantes, crut qu'elle devoit lui en ſuſciter à ſon tour. Elle donna une bonne flotte à François Drack pour ſe jetter ſur Porto-Rico dans l'Amerique. Les Eſpagnols qui furent avertis de ſon deſſein, retirerent fort avant dans la terre ferme les richeſſes que l'on étoit prêt d'embarquer pour l'Eſpagne. Drack aiant manqué ſon coup pilla tout ce qu'il put dans les Canaries, & ſe jetta enſuite ſur une petite ville nommée Nombre de Dios, ſituée ſur le détroit qui ſepare les deux mers de l'Amerique. Il mourut en ce lieu-là, ſoit par le mauvais air du païs, ſoit par le chagrin qu'il eut de n'avoir pas reüſſi dans ſon entrepriſe.

Ce fut dans cette année, que les Etats commencerent à étendre leur navigation. Juſques-là ils n'avoient point paſſé le Sund ni le détroit de Gibraltar. La bouſſole qui commençoit d'être en uſage leur fit hazarder de plus grands voiages. Les Portugais avoient trouvé moien d'aller juſ-

1595. qu'au bout de l'Afrique, & de ſe tranſporter dans les Indes. Les Caſtillans avoient découvert l'Amerique. Les Francois, & les Anglois s'étoient emparez des parties ſeptentrionales de ce nouveau monde. Les Hollandois imiterent les autres nations, & ſe mirent en état de découvrir de nouveaux païs, & de nouveaux chemins. Sur quoi l'on peut dire qu'il eſt prèſque incomprehenſible, comment un petit coin de terre eſt capable de fournir à de ſi grandes entrepriſes. Il équipe autant de vaiſſeaux qu'aucun autre Etat, & tient plus de ſoixante mille hommes en mer. On fabrique dans les Provinces-Unies plus de deux mille vaiſſaux de toute eſpece tous les ans.

Depuis que les Eſpagnols s'étoient ſaiſis du Portugal, ils avoient fort traverſé le commerce des Hollandois dans ce Roiaume. On leur y arrêta un jour cinquante de leurs vaiſſeaux. On leur fit ſavoir ſous main qu'on leur rendroit leurs vaiſſeaux, s'ils vouloient abandonner les Anglois & les François. Ils ſe recompenſerent de leur perte en menant du bled en Italie, où l'on en manquoit. Il y firent des profits ſi conſiderables, qu'ils oublierent leurs vaiſſeaux ſaiſis. Mais quand ils virent que leur Republique s'établiſſoit, ils entreprirent de plus grands voiages, & de nouvelles découvertes. On les y traverſa beaucoup, & les Portugais s'oppoſerent fortement à leurs deſſeins. Ils ſurmonterent toutes ces oppoſitions par leur patience,

ce, & établirent leur commerce par tout. 1595.
Ils publioient de toutes parts l'equité des loix de leur Republique, & les grandes qualitez du Prince Maurice. Quand ils ſe virent en commerce reglé avec les Indiens, ils commencerent alors à traverſer les Portugais à leur tour, & attaquerent ainſi l'Eſpagne par l'endroit qui pouvoit lui cauſer le plus de dommage. Ils affoiblirent par ce moien le grand trafic de l'Eſpagne, qui s'étendoit dans toutes les parties de l'Univers.

Ils chercherent des routes plus courtes pour aller dans les Indes. Trois de leurs vaiſſeaux ſe rendirent pour cela dans la Lapponie. L'un d'eux tira vers la Nouvelle Zemble, & les deux autres vers le détroit de Waygatz. Ils entrerent enfin dans des lieux, où à peine voioit-on le ſoleil pendant le jour. Ils firent toutes les obſervations qu'ils purent dans ce voiage, & revinrent dans leur païs au bout de trois mois. On entreprit encore d'autres découvertes dont ceux qui les avoient faites racontoient pluſieurs choſes curieuſes, tant des lieux, que des hommes qu'ils y avoient vus. On en a publié des rélations particulieres.

Les pirates de Dunquerque faiſoient en ce temps-là de grands courſes dans leur voiſinage. Ils rançonnerent trente-cinq vaiſſeaux Hollandois, qui alloient querir du bois en Norwegue, & firent un grand butin ſur d'autres, qui revenoient de France. Mais un vaiſſeau de guerre Hollan-

1595. dois aiant attaqué l'un de ces pirates, s'en rendit maître, après avoir tué la pluſpart des matelots. On punit avec beaucoup de rigueur ceux qui étoient reſtez ſur ce batiment. Cela ſervit à refrener la licence des autres. On delivra vingt priſonniers, qui avoient traité de leur rançon à deux mille livres chacun.

1596. Les affaires s'étant paſſées l'année precedente fort avantageuſement pour l'Eſpagne contre la France, les peuples des Païs-bas commencerent celle-ci par de grandes rejoüiſſances pour la venuë de l'Archiduc Albert leur nouveau Gouverneur. Ce Prince étoit le dernier de ſa Maiſon. Il avoit été fait Cardinal, & avoit gouverné le Portugal avec ſuccès par ſa douceur. Le Roi l'envoia pour Gouverneur des Païs-bas après la mort d'Erneſt ſon frere, & reſolut de le marier avec l'Infante Iſabelle-Claire-Eugenie ſa fille. Il le fit donc partir d'Eſpagne plein d'eſperance, & lui donna toutes les inſtructions dont il avoit beſoin. Ce Prince prit ſon chemin par l'Italie, & ſe rendit enfin à Bruxelle par le Luxembourg. Il trouva que l'on avoit fait des recruës pour les anciens Regimens. Quand il fut arrivé, il diſtribua ces troupes dans les vieux corps pour diminuer le nombre des Commandans au grand ſoulagement des finances.

Lors qu'il eut pris connoiſſance des affaires, il caſſa pluſieurs Officiers qui ne ſervoient point dans les Regimens, & ôta le gouvernement des villes à tous ceux, qui

qui en tiroient les revenus ſans faire les fonctions de ces charges. Il remplit leurs places par des gens qui s'attachoient à leur devoir. Il remaſſa tout l'argent qu'il put pour prevenir les mutineries. Le Roi lui avoit promis de lui envoier cent mille florins par mois outre ce qu'il devoit tirer des Païs-bas. Mais il n'en fut paié que pendant ſept ou huit mois. Il avoit apporté de l'argent en lingots pour ſauver le change. Ainſi tout paroiſſoit le mieux diſpoſé du monde pour rendre ſon gouvernement heureux & floriſſant. 1596.

Il ramena d'Eſpagne Philippe-Guillaume fils ainé du feu Prince d'Orange qui y avoit été priſonnier vingt-huit ans. On lui rendit ſa liberté, parce que l'on crut qu'il pourroit diſpoſer Maurice ſon frere, & les Etats même à s'accommoder avec Philippe. L'Archiduc étoit fort agreable pour ſa perſonne aux Etats. Il avoit eu ſoin de bien traiter ceux qui de ſon tems avoient negotié en Portugal. Dès qu'il mit la main aux affaires, il ôta le Comte de Fuentes, & Ibarra de leurs emplois, & les renvoia en Eſpagne, dont le peuple eut bien de la joie. Cependant on remit pluſieurs Eſpagnols dans les charges publiques, ce qui rejetta tout le monde dans les mêmes inquiétudes qu'auparavant.

Les Etats écrivirent au Prince d'Orange, & le feliciterent ſur ſon heureux retour après une ſi longue priſon. Ils lui firent connoître que dans l'état préſent des affaires

1596. faires ils ne croioient pas qu'il dût ſe rendre dans les Provinces-Unies ſans y être invité: qu'au reſte aiant ſouffert ſi longtemps en Eſpagne ils ne croioient pas qu'il voulût jamais travailler à les priver d'une liberté, qu'ils avoient acquiſe par les ſages conſeils du Prince ſon pere, & aux dépens même de ſon ſang. Le Prince répondit fort civilement à ces lettres, & paſſant par deſſus ce qui regardoit la perſonne du Prince ſon pere, il leur fit connoître qu'il n'avoit aucun deſſein de rien faire, qui ne pût contribuer au bien des deux partis, en quoi il ne doutoit point qu'ils ne le ſecondaſſent volontiers. Cette affaire fut cauſe qu'il ne ſe méla de rien, ſe plaignant de ce que les Etats l'avoient pour ſuſpect, & de ce que les Eſpagnols le haïſſoient en ſecret à cauſe de ſa famille. Le Prince Maurice lui envoia des Deputez, & la Comteſſe de Hohenlo ſa ſœur l'alla trouver, & lui offrit de l'argent. L'un & l'autre étoient bien aiſes de le prevenir en leur faveur ſur l'adminiſtration des biens de la famille, dont la plus grande partie lui appartenoit comme étant l'ainé.

Les Etats ſachant que l'on formoit des deſſeins ſecrets contre leur liberté, donnerent ordre de veiller de près ſur tous ceux qui venoient dans le païs, pour empecher qu'il n'y entrât quelque Jeſuïte, ou d'autres gens dangereux. Albert ne ſe contenta point de ſe ſervir de ces ruſes cachées. Il travailloit à mettre ſur pied une Armee de quinze ou vingt mille hommes outre les garniſons des places.

ces. Il ſongeoit à ſecourir la Fere, qui étoit toûjours étroitement bloquée. On n'y pouvoit rien faire entrer qu'avec des peines extremes à cauſe des places ennemies, qui l'environnoient de tous côtez, où les François avoient beaucoup de cavallerie. D'ailleurs les marais, qui ſont à l'entour, en rendoient l'abord extremement difficile. On crut donc, que le plus ſûr étoit de faire quelque diverſion en attaquant quelque ville de la France. On ſe reſolut enfin d'aſſieger Calais. On ſut que cette place étoit mal garnie, & mal fortifiée par l'avarice des Gouverneurs. 1596.

Le Roi Henri fut averti qu'on en vouloit à cette place. Mais il ne put en prévenir le ſiege, par ce qu'il n'étoit pas encore aſſez abſolu dans le Roiaume. Quand on vit les préparatifs de l'Archiduc, les Etats firent offrir des troupes au Gouverneur. Mais il n'en accepta que deux compagnies. Il craignoit qu'un plus grand nombre de ſoldats ne s'emparât de la place. Albert aiant préparé tout ce qui étoit neceſſaire pour ſon ſiege, repandit ſes troupes en divers endroits pour donner de la jalouſie en cachant ſon veritable deſſein. Tout d'un coup Rhone, qui commandoit l'Armée, inveſtit Calais & ferma toutes les avenuës, par où l'on pouvroit ſecourir la place. D'abord que le ſiége fut formé, il canonna la tour du Riſſeban, qui étoit à l'entrée du port. Elle fut fort mal défenduë par ceux qui la gardoient. Rhone s'en rendit maître, & ôta ainſi aux Hol-

1596. landois le moien de ſecourir la place. Cependant il y eut un vaiſſeau qui, malgré les coups de mouſquet, porta des munitions de guerre, & des canonniers dans la ville. Le Comte de St. Paul qui avoit quinze cens ſoldats avec lui, n'oſa ſe fier aux promeſſes qu'on lui fit de l'y tranſporter avec ſes troupes.

Quand toute l'Armée de l'Archiduc ſe fut renduë devant la ville, on en attaqua les fauxbourgs par le moien de quelques Dunes, où l'on avoit placé des mouſquetaires pour faciliter les approches. La ville compoſa au bout de trois jours, par ce que les habitans s'épouvanterent, & que d'ailleurs ils haïſſoient le Gouverneur. Il ſe retira donc dans le château avec ſa garniſon, où il demeura cinq ou ſix jours à la faveur d'une tréve, en attendant qu'on le vint ſecourir. Le Prince Maurice s'approcha de la place pour obſerver ce que feroient les Anglois & les François. Le Comte d'Eſſex avoit ſa flotte aſſez près du rivage pour s'oppoſer aux Eſpagnols. Mais les jalouſies des Nations rendirent toutes ces forces inutiles. Les François ne voulurent jamais introduire les Anglois dans aucune de leurs villes, ſur tout dans Calais.

Cependant le Roi de France preſſoit vivement ſon ſiege, dont il détacha quatre mille hommes, avec leſquels il ſe rendit à Bologne par la Somme. Etant là on delibera ſur le ſecours de Calais, comment on s'y prendroit. Il fit prier le Prince Maurice de venir auprès de lui, lequel

s'en

s'en excusa, sur ce qu'il étoit obligé de 1596.
s'en retourner pour garder les frontieres de son païs. Le Roi détacha trois cens hommes qui entrerent dans le fossé, que la marée avoit laissé à sec en se retirant. Ils en trouverent les défenses ruïnées. Ainsi à la premiere attaque ce secours fut presque tout défait avec quelques Hollandois. L'ancienne garnison lâcha le pied honteusement. Le Gouverneur fut tué dans cette rencontre. Environ cinquante Hollandois s'étant barricadez dans un batiment de la place ils capitulerent à la vie sauve. L'Archiduc s'étant rendu maître de Calais prit encore la ville d'Ardres pour couvrir sa nouvelle conquête. Les François s'y defendirent fort mal. Il en sortit deux mille hommes, qui se rendirent à la premiere sommation.

La famine força enfin la Fere de se rendre, après quoi le Roi mit son Armée sur les frontieres de Calais pour prevenir d'autres conquêtes des Espagnols. L'Archiduc fut obligé de se retirer avec ses troupes faute de vivres. Les habitans de la Flandre le pressoient d'assieger Ostende, qui les incommodoit beaucoup, & lui offroient de l'argent pour cela. Le Prince Maurice avoit visité la place, & l'avoit mise hors d'insulte. L'Archiduc crut donc, qu'il devoit remettre ce siege à une occasion plus favorable. L'Armée des Etats n'ayant rien fait pendant tout ce temps-là, on envoia la cavallerie dans le Luxembourg, où elle ravagea le plat païs, pen-

1596. dant que les François de leur part faiſoient de grandes courſes en Flandre.

L'Archiduc aiant rafraichi ſon Armée amaſſa de l'argent pour contenter les Italiens mutinez, après quoi il fut aſſieger Hulſt. Le Prince Maurice qui l'avoit priſe il y avoit cinq ans, en avoit trouvé les murailles foibles. Cependant par ce qu'il eût fallu bien du temps pour les changer, il s'étoit contenté de faire élargir le foſſé, & de dreſſer de nouvelles fortifications devant la place. Les Zélandois, qui s'étoient chargez du ſoin de la fortifier, avoient plûtôt penſé à conſtruire des forts deçà, & delà, qu'à mettre la ville en bon état de défenſe Ainſi la principale force de Hulſt conſiſtoit dans ſes canaux. On en avoit fait une eſpece d'île, & l'on avoit raſé les eminences, qui euſſent pû couvrir les ennemis contre le mouſquet de la place. On avoit couvert la riviere par des digues pour empêcher l'ennemi de s'en approcher. L'Archiduc Erneſt, & le Comte de Fuentes avoient fait conſtruire deux forts pour embaraſſer les ouvrages des ennemis. Mais les Etats en avoient fait faire pluſieurs pour ſe conſerver la riviere, & il y en avoit deux, qui étoient joints à la ville par des levées.

Quand on eût reconnu la ville, on en trouva le ſiege fort difficile, par ce qu'on étoit expoſé au feu de tous ces forts, & que l'on craignoit que la France ne fît quelque diverſion. La Bourlotte entreprit de ſurmonter tous ces obſtacles avec de l'in-

l'infanterie. Pour faciliter ſon deſſein Rho- 1596.
ne paſſa l'Eſcaut ſur un pont, & fit ſemblant d'en vouloir à Berg-op-Zoom, ou à Breda. Cela obligea le Prince Maurice de l'obſerver, après avoir mis une bonne garniſon dans Hulſt ſous le Comte de Solms. Maurice avoit peu de troupes, parce qu'il avoit été obligé d'en donner à la flotte Angloiſe, & qu'il en avoit envoié d'autres en France. Il ne ſuivoit donc les ennemis que de loin, & fut obligé de ſe tenir ainſi ſur ſes gardes, juſques à ce que les troupes, qui étoient en France, fuſſent de retour.

La Bourlotte fit trainer des batteaux dans le canal pendant une nuit, & les fit ſuivre par deux Regimens, l'un de Valons dont il étoit Colonel, & l'autre d'Allemans commandé par Teſclin. Ils eurent bien de la peine à paſſer le marais, par ce que le terrain en étoit fort humide. Ils étoient chargez de leurs armes & de vivres pour deux jours. Etant entrez dans les batteaux ils paſſerent la riviere, ſans être decouverts par les Hollandois, qui faiſoient mauvaiſe garde. Sur quelque bruit qu'ils ouïrent, ils firent grand feu. Mais l'obſcurité les empêcha de tirer juſte. On ne s'aviſa de ſortir ſur les gens de la Bourlotte, que quand il n'en fut plus temps. Cependant les ennemis s'emparerent d'un petit fort gardé par trente hommes, qui aiant voulu faire une ſortie prirent ſi mal leur temps, qu'ils y furent tous tuez. L'ennemi y trouva du ca-

1596. non, & des hutes, dont il s'accommoda. Ceux de Hulſt firent une ſortie de nuit, qui ne ſervit de rien. Cependant Teſclin aiant été tué, ſes ſoldats s'enfuïrent, & furent preſque tous tuez, parce qu'ils ne ſavoient par où ſe ſauver. La Bourlotte retint ſes gens, & repouſſa vigoureuſement ceux qui étoient ſortis de la ville ſur lui. Chaque parti s'attribua l'honneur de ce combat, le Comte de Solms, par ce qu'il avoit pris pluſieurs drapeaux; & la Bourlotte, par ce qu'il avoit fait des priſonniers. Cet Officier ſe ſaiſit enſuite des éminences qui étoient entre la riviere, & la ville.

Lors que l'on ſut dans le Brabant ce qui s'étoit paſſé, le Prince vint au ſecours de la ville dans le deſſein de chaſſer l'ennemi de l'île. L'Archiduc s'y rendit auſſi de ſa part pour ſoutenir ſes gens. Mais Maurice ne put rien faire, parce que Rhone avoit poſté cinq Regimens au delà de l'Eſcaut, & qu'il rompit ainſi tous ſes deſſeins. L'Archiduc couvrit l'autre côté de la riviere avec le reſte de l'Armée. Le Prince fit tout ce qu'il put pour prevenir la perte de Hulſt. Le Roi de France fut prié par les Etats de faire quelque diverſion. On traitoit déja de la paix entre lui & l'Eſpagne. Pendant cela il y eut des rencontres de cavallerie, où celle des Etats eut de l'avantage. On fit même perir beaucoup de monde à l'ennemi, qui d'ailleurs manquoit de canon. Il eut beaucoup de peine à en conduire au ſiege à cauſe

cauſe des marais. Mais enfin il affermit le terrain par des faſcines, dreſſa un pont ſur la riviere, & bâtit un fort, d'où l'on canonnoit la ville & le château. Ce fut ainſi que l'on aſſura les travaux du ſiege. 1596.

Rhone reſolut d'attaquer le château, & de le ſeparer de la ville pour ſe rendre maître de la riviere. Il choiſit le temps d'une nuit tranquille pour cela. Il fit tirer ſon canon tout d'un coup pour épouvanter l'ennemi. Il ordonna aux Italiens d'attaquer la levée, qui menoit à la ville, où les aſſiegez s'étoient fortifiez. Le combat fut rude & ſanglant pendant toute la nuit. Cependant la garniſon avoit inſenſiblement quitté le terrain. Les Allemans de Rhone paſſerent au travers des marais, qui étoient mal gardez, & aiant attaqué les troupes qui étoient là, & qui ne s'attendoient point à cette invaſion, ils les mirent en fuite. On canonna le château le jour ſuivant. Lors que les ſoldats, qui ſe défendoient, virent que l'ennemi s'étoit rendu maître du pont, ils forcerent leur Commandant de capituler. Le Comte de Solms leur amenoit du ſecours ſur le ſoir: mais ils étoient déja ſortis de la place.

L'ennemi ſe voiant maître de ce poſte travailla à deſſecher les endroits les plus proches de la ville. La priſe de ce château lui fut d'une grande utilité pour toutes choſes. D'abord les aſſiegez penſerent à rompre les digues. Mais ils conſidererent

1596. rent que les Eſpagnols pourroient facilement détourner les eaux. On ſe reduiſit donc à faire de vigoureuſes ſorties. On creuſa des chemins ſous terre, par leſquels on attaquoit les Eſpagnols, lors qu'ils n'y penſoient pas. On les tourmentoit auſſi par le canon, & par des feux d'artifice, que l'on jettoit dans leur camp. Ce fut dans ces occaſions que Rhone, & pluſieurs Officiers diſtinguez furent tuez. Rhone étoit un Gentilhomme Lorrain d'une grande capacité pour la guerre. Le Duc de Guiſe l'avoit attiré dans le parti de la Ligue. Mais quand on fit la paix en France, Rhone ſe jetta parmi les Eſpagnols, qu'il ſervit utilement. Sa charge de Meſtre de Camp général fut donnée au Comte de Heremberg ou de Berg.

Les Aſſiegez ſe voiant enveloppez de cette maniere ſe logerent dans des ſouterrains. Le Comte de Solms fut bleſſé à la cuiſſe, & mis hors d'état de voir les choſes par lui même. Maurice ne pouvant faire autre choſe, déchargeoit la garniſon de ſes bleſſez, & la rafraichiſſoit par de nouvelles troupes. On permit au Meſtre de Camp de Zélande de ſortir pour ſe remettre de la grande fatigue du ſiege. On envoioit tous les jours dans la ville les choſes neceſſaires. On y mit ainſi trente-ſix compagnies, & ſix autres dans le fort de Naſſau. Les vivres y étoient en abondance. Cela donnoit beaucoup de chagrin aux ennemis. Ils crurent qu'ils devoient pouſſer leurs travaux vers le port pour les ref-

reſſerrer, d'autant plus que les coups de 1596.
mouſquet de ce fort & la marée les incommodoient beaucoup. Dans tous ces embarras les Italiens ſous le Marquis de Trévic attaquerent un fort, que le Comte de Solms avoit fait faire devant la porte oppoſée à l'ennemi. D'abord ils perdirent beaucoup de monde par le feu du rempart. Mais ils ſe couvrirent par le moien de deux levées, à la faveur deſquelles ils furent en état de s'approcher du rempart. Quand ils voulurent monter à l'aſſaut, ils furent repouſſez fort rudement, & étant revenus à la charge ils furent fort mal traitez.

L'Archiduc fut donc obligé de fortifier ce quartier par de nouvelles troupes. On méla parmi les ſoldats pluſieurs Eccleſiaſtiques, qui portoient leurs bannieres ſelon la vieille coutume des Eſpagnols. Les aſſiegez leur oppoſerent leurs Regimens tour à tour. Il étoient très-bien ſecondez par les bourgeois, qui leur apportoient les munitions. Cela donna lieu à pluſieurs combats, qui furent preſque tous funeſtes aux Eſpagnols. Ils armoient le premier rang de leurs ſoldats de cuiraſſes, & de caſques à l'épreuve du mouſquet. Cela les faiſoit approcher plus hardiment des lieux que l'on attaquoit. Mais quand on en étoit aux coups de main, ces gens ne ſe remuoient qu'avec peine. Ainſi toutes ces tentatives étant inutiles, on fut obligé d'en venir aux mines. C'étoit une choſe horrible de voir les monceaux de corps morts, ſur lequels

il

1596. il falloit paſſer, les amis ſur leurs amis mêmes morts ou mourans pour continuer le combat. Les Eſpagnols chaſſerent les aſſiegez de leurs dehors, & euſſent pu même s'emparer des remparts tout écornez du canon : Mais un grand retranchement ſoutenu d'une bonne demi-lune, que le Comte de Solms avoit fait faire, arrêta l'ennemi. Tout ce qui reſtoit de ſes ſoldats après cette attaque, ſauta par une mine, que les aſſiegez firent joüer. Ils creuſerent un chemin ſouſterrain, par lequel ils ſe rendoient dans une grande place d'armes, qui étoit entre le camp & la ville, & de là ils tuerent beaucoup de monde, ce qui continua juſques à ce que l'on eût bouché le trou par où ils ſortoient.

Cependant le canon battoit toûjours le rempart, & l'avoit déja percé en un endroit, qui n'avoit point de retranchement au dedans, quoi que Maurice l'eût ordonné. On s'excuſa ſur ce qu'il n'y avoit point de bourgeois en état d'y travailler, & que les ſoldats étoient occupez à la défenſe des poſtes. Les choſes étant dans cet état l'Archiduc fit ſommer la garniſon de ſe rendre, ce qu'elle ne voulut pas faire. Cependant il n'oſoit donner l'aſſaut, par ce qu'il avoit perdu trop de monde au dernier. Il fut donc obligé de continuer ſes mines. D'abord on s'y attacha avec peu d'éſperance. Mais la choſe reüſſit dans la ſuite ſi bien que les aſſiegez commencerent à s'épouvanter, & l'on diſoit en effet tout haut, qu'il falloit rendre la place. Le

Conſeil

Conſeil s'aſſembloit ſouvent chez le Comte de Solms, ce que bien des gens blâmoient, par ce qu'il ne devoit traiter des affaires ſecretes qu'avec peu de perſonnes fideles & choiſies. Dans un de ces Conſeils un Officier, qui étoit d'avis que l'on capitulât, repreſenta la grandeur des avantages & des forces de l'ennemi, l'impoſſibilité où l'on étoit de ſe defendre, & d'être ſecouru: qu'ainſi l'on devoit capituler, puis que l'ennemi ne ſeroit plus traitable, ſi l'on s'opiniâtroit plus long-temps à ſe défendre. 1596.

Matthias de Helt l'un des principaux Officiers s'oppoſa fortement à cet avis, ſoûtenant qu'il y auroit de la lâcheté de ſe rendre ſans avoir ſoûtenu un aſſaut; que l'on ne manquoit de rien, & que l'on pouvoit ſe retrancher avantageuſement. Ces raiſons étoient pleines de courage. Mais la prudence l'emporta ſur la bravoure. Le Comte de Solms voiant que la diviſion commençoit à ſe mettre entre les Officiers, crut qu'il étoit temps de capituler, de peur que quelque deſerteur ne fît ſavoir le mauvais état de la place. Il fit donc battre la chamade pour ſe rendre. Il fut le maître des articles. L'Archiduc étoit ravi de voir finir un ſiege, qui lui coûtoit cinq mille hommes & plus ſoixante Officiers. On lui rendit en même temps le fort de Naſſau, qui étoit entier. Les ſoldats ruïnerent les autres petits forts en les quittant. Les Etats furent mal ſatisfaits de la reddition de Hulſt, qui leur faiſoit perdre de grandes contributions.

1596. butions. L'on parla fort mal du Comte de Solms, à qui les Zélandois ôterent le commandement de leurs troupes ſous pretexte qu'ils n'avoient plus affaire de Général, puis qu'ils ne pouvoient plus faire de courſes. Il publia une apologie, dans laquelle il faiſoit voir que la neceſſité l'avoit forcé à capituler. Quelque temps après on lui donna de nouvelles troupes, avec leſquelles il s'acquitta fort bien des commiſſions qu'on lui confia.

L'Archiduc victorieux fut reçu des peuples avec de grands applaudiſſemens. Ses bons ſuccès l'endormirent, & lui firent poſer les armes de trop bonne heure. Les troupes & les finances des Etats étoient alors dans un grand deſordre, ſi bien qu'il eût pu pouſſer ſes conquêtes facilement. Mais il ſe tint coi, & ſe donna tout entier à des negociations à la Cour de l'Empereur touchant la ville de Beſançon qu'il demandoit que l'on cedât au Roi d'Eſpagne comme étant de la Franche-Comté; touchant la ville d'Aix, où il demandoit qu'il n'y eût que des Magiſtrats Catholiques Romains; touchant les Anglois pour leur faire defendre le commerce de la Mer Baltique, puis qu'ils la troubloient par leurs courſes, & que l'on permît au Roi de faire des levées en Allemagne, quand il voudroit. Il entra auſſi dans les affaires de la ſucceſſion de Cleves & de Juliers. Les Miniſtres d'Etat du Duc retenoient le gouvernement entre leurs mains ſous pretexte qu'il ſe portoit bien. Les Grands

du

du païs en murmuroient. Cependant les Eſpagnols les ſoutenoient, & avoient commandé aux Agens de Brandebourg & de Neubourg de ſe retirer. Ces Miniſtres firent même demander aux Etats, quelles étoient leurs intentions à cet égard, leſquels repondirent que leur deſſein étoit de vivre en bons voiſins, mais qu'au reſte ils priſſent garde de ne point attirer les étrangers chez eux. Quelque temps après ils accuſerent le Comte de Brouck d'avoir voulu entreprendre quelque choſe contre l'Etat avec les Proteſtans du païs, & ſe mirent en état d'ôter aux accuſez les charges qu'ils exerçoient. Mendoze que l'Archiduc avoit envoié à l'Empereur, preſſa ce Prince de ſoutenir l'autorité de ces Miniſtres de Cleves. Mais l'Empereur lui fit connoître qu'il étoit obligé de ménager les Proteſtans, par ce qu'il avoit beſoin de leurs ſecours contre les Turcs. Les Eſpagnols prierent auſſi l'Empereur de propoſer des ouvertures de paix aux Etats. Mais les Etats firent connoître que l'on devoit auparavant y préparer les eſprits, d'où l'on prit occaſion de dire qu'ils refuſoient de faire la paix. 1596.

Pendant que tout cela ſe paſſoit, les Anglois & les Hollandois revenoient victorieux de leur entrepriſe contre l'Eſpagne. Elizabeth aiant ſu que Philippe préparoit encore une grande flotte pour s'emparer de quelque place maritime ſur ſes voiſins, craignit que cela ne lui cauſât encore des affaires. Elle crut donc, qu'elle devoit pré-

1596. prévenir le coup. Elle compoſa une flotte de ſeize grands vaiſſeaux, & de quarante moindres bien armez. Elle y ajouta cinquante vaiſſeaux de tranſport pour les troupes, & pour les vivres, & donna le commandement des troupes au Comte d'Eſſex, & celui de la flotte à l'Amiral Charles Howard. Elle rendit ces deux Chefs égaux, ſans prendre garde que ces deux hommes étoient fort oppoſez d'humeur. Le Comte ne demandoit que de grandes entrepriſes. L'Amiral au contraire étoit lent dans l'execution, & retardoit l'equipage de la flotte. Le Comte impatient avança de ſon argent pour hâter les choſes. La Reine leur donna un Conſeil habile dans ces ſortes d'expeditions, & ordonna que les choſes ſe décidaſſent à la pluralité des voix. Le deſſein de la Reine étoit de faire brûler la flotte de Philippe, & de ruïner tous les préparatifs de ſon armement. Elle promettoit de grandes recompenſes à ceux qui feroient des priſes ſur l'ennemi. Les Etats joignirent vingt-quatre vaiſſeaux ſelon leur traité, & les mirent ſous le commandement de l'Amiral Warmont. La Reine demanda que l'on embarquât la fleur des ſoldats Anglois. Le Comte Louïs de Naſſau fut de ce voiage, & ſe diſtingua beaucoup par ſa valeur.

La flotte ſortant de Pleimouth au mois de Juillet les Chefs declarerent qu'ils en vouloient aux Eſpagnols & à ceux qui les aſſiſteroient. Ils crurent que le ſuccès de

de leur expedition dependoit de la promptitude, de ſorte qu'ils hâterent tant qu'ils purent d'éxecuter leur deſſein. Les Eſpagnols furent bien ſurpris quand ils ſurent que cette flotte étoit en mer, parce qu'ils ne pouvoient penetrer ſon deſſein. Ils en furent éclaircis, lors qu'ils la virent auprès de Cadix. On y préparoit des vaiſſeaux pour l'Amerique. Les Anglois allerent les attaquer. Il y avoit quatre galions entr'autres armez de cinquante pieces de canon, vingt vaiſſeaux de guerre de vingt canons, & autant de vaiſſeaux de charge, & outre cela trois fregates de ſeize, ou dix-huit pieces de canon, qui portoient une partie de l'artillerie de la flotte. Un peu plus loin il y avoit quarante, ou cinquante autres vaiſſeaux de diverſes Nations, dont quelques uns étoient legerement armez. 1596.

Le Comte d'Eſſex vouloit que l'on attaquât promptement ces vaiſſeaux, pendant qu'ils étoient dans la ſurpriſe. Les Hollandois étoient de ſon avis, & l'on n'eut pas manqué le coup, ſi l'on ſe fût jetté avec impetuoſité dans le port. Mais l'Amiral ne voulut point y conſentir ſous pretexte des ordres de la Reine de ne pas hazarder ſes vaiſſeaux. Le lendemain l'on fut empeché d'aborder par le reflux de la mer. Ainſi les Eſpagnols eurent le loiſir de retirer leurs vaiſſeaux. Cependant il en reſta beaucoup dans le port. François Vere les attaqua. Le Comte ſe joignit à lui. Mais ces vaiſſeaux, qui avoient déchargé leur canon, ſe jetterent dans la Me-

1596. Mediterranée. On canonna les galions pendant quatre heures, pendant quoi le feu ſe mit aux poudres d'un vaiſſeau Hollandois, dont les ennemis eurent quelque joie. Cependant les cables des galions aiant été coupez, ils allerent échoüer ſur les rades prochaines, & furent pris, ou brulez par les Anglois. Le Roi aiant ſu cette nouvelle en fut fort allarmé, & manda les vaiſſeaux de Naples, de Sicile & de Genes. Il en fit même demander à Malthe. Mais les Chevaliers François empecherent de lui en donner.

Ce combat étant fini le Comte d'Eſſex fit décendre ſes troupes. Les Hollandois prirent par force le château, qui eſt près de la mer. Enſuite on fit rompre le pont de Suaque pour empecher que l'on n'envoiât du ſecours à Cadix. Il s'étoit déja jetté dans l'île quelques Gentilhommes volontaires. Cinq ou ſix cens chevaux étoient ſur le point d'y entrer. Le Comte Louïs fut envoié au devant d'eux avec quatre cens piquiers Anglois. Le combat ne fut pas long, par ce que ces gens-là n'étoient pas façonnez à la guerre. Ils furent rompus dès le premier choq, & les Anglois les pourſuivirent ſi vivement, qu'ils entrerent avec eux dans la ville. Les habitans de Cadix ſe defendirent pendant quelque temps avec des pierres, qu'ils jettoient de deſſus les toits. Mais les ſoldats s'étant ſaiſis de la place publique, du marché & du palais ſe jetterent de tous côtez pour charger ceux qui ſe défendoient.

Quel-

Quelques habitans ſe ſauverent dans la ci- 1596.
tadelle avec deux compagnies de ſoldats. Mais voians que le pont étoit rompu, & que l'on ne pouvoit les ſecourir, ils capitulerent à la vie ſauve, moiennant ſix vingt mille ducats, dont ils donnerent des otages.

Un Marchand Eſpagnol traita avec le Comte d'Eſſex pour racheter le pillage de la ville, & des vaiſſeaux à ſix cens mille florins. L'Amiral conſentit à ce traité, par ce que le pillage n'eût été d'aucun profit pour le public. Le Duc de Medina Sidonia, qui commandoit ſur ces côtes, ne le voulut point agréer. La ville fut donc pillée, & les Marchands des Provinces-Unies y perdirent bien la moitié de cette ſomme. Un vaiſſeau Hollandois, qui vouloit ſe rendre dans la flotte en conſequence du traité, perdit une ſomme de cinquante mille florins, par ce que l'on pretendit qu'elle appartenoit à des habitans de Cadix. Trente-deux vaiſſeaux deſtinez pour les Indes furent brûlez avec les marchandiſes, dont ils étoient chargez. Les Eſpagnols y mirent eux mêmes le feu, & conſumerent ainſi pour dix millions d'effets.

Le Comte d'Eſſex vouloit que l'on conſervât la conquête que l'on avoit faite en perçant les digues, & faiſant une île de Cadix, comme en effet la choſe pouvoit ſe faire aiſément. Il offroit même de la garder avec quatre cens hommes, ajoutant qu'il ſeroit aſſez de butin ſur les vaiſſeaux

1596. ſeaux, qui voudroient paſſer d'une mer à l'autre pour entretenir ſa garniſon. Mais l'Amiral Howard n'y voulut point conſentir, ſous pretexte qu'il n'avoit pas aſſez de vivres pour cela. L'Amiral Warmont offroit de nourrir un mois toute la flotte, pendant quoi l'on iroit querir d'autres proviſions en Angleterre, en Italie, ou en Afrique, ſoutenant qu'on en fourniroit dans ces lieux-là. Mais l'Amiral n'y voulut pas donner les mains. Ainſi l'on brûla Cadix, après quoi l'on ſe retira. Le Comte d'Eſſex propoſa encore d'attendre la flotte, qui revenoit des Indes. Mais l'Amiral n'en voulut rien faire. Ainſi après ces magnifiques commencemens toute l'expedition abboutit au pillage de Cadix, & de quelques petites villes. Ce qui vint de l'égalité des deux Chefs, qui d'ailleurs ne pouvoient s'accorder. Si le Comte d'Eſſex eût été ſeul, l'Eſpagne étoit en danger de perir. Mais ſes bonnes intentions furent mal ſecondées. Au reſte les Hollandois furent louëz par ceux qui n'avoient pas voulu ſe prévaloir de leurs offres. La Reine remercia même par une lettre l'Amiral Warmont, & tous ſes Officiers des bons ſervices qu'ils avoient rendus.

Cette expedition ne laiſſa pas de ruïner les affaires de Philippe. Tous les ſubſides de l'année ſuivante étoient déja conſumez, ſa flotte ruïnée, & plus de douze cens pieces de canon englouties par la mer. D'ailleurs ſes revenus publics étoient abymez. La guerre des Païs-bas lui avoit

couté

couté des ſommes immenſes. Les entre- 1596.
priſes faites injuſtement ſur ſes voiſins avoient achevé d'épuiſer ſes finances. Ses anciens créanciers étoient en inquietude ſur ce qu'il leur devoit. Il trouva cependant des Banquiers à Genes & ailleurs, qui lui prêterent de l'argent à gros interêts. Il leur engagea pour cela preſque tous les revenus de ſon Roiaume. Mais en dreſſant leurs contes ils lui coucherent en dépenſe les non-valeurs, que la mer, ou la guerre pouvoient cauſer à leur recette, & tous les frais des ports, & des voitures avec le montant de leurs interêts. Par ce moien ſon épargne étoit toute conſumée, & il ſe voioit hors d'état de paier ſes dettes, & de ſoutenir la guerre. On lui ſuggera un moien fort injuſte pour retablir ſes finances, dont il ſe ſervit ſans ſcrupule. Il publia donc un Edit au mois de Novembre, dans lequel il ſe plaignoit de l'énormité des uſures, comme de la cauſe des malheurs publics, & de la ruïne de ſes revenus par les traitez onereux qu'il avoit été obligé de faire pour le ſoutien de la Religion. Il declaroit qu'il étoit obligé de remedier à ces deſordres. Il retira pour cet effet tous ſes Domaines de la main des Engagiſtes, & ne leur laiſſa que l'eſperance d'être paiez un jour. Il ſoutenoit que ce qu'ils avoient exigé au delà de leur veritable interêt devoit leur être imputé ſur le capital. Cela ruïna tout d'un coup tous ſes créanciers. Pluſieurs Banquiers des Païs-bas eurent part à ce malheur, ce

1596. qui jetta l'Archiduc dans une ſi grande diſette d'argent, qu'il ſouffrit de grandes pertes l'année ſuivante. Ces nouveaux malheurs forcerent Philippe à remettre les choſes ſur l'ancien pied pour ſoutenir ſes affaires. Cependant il ne conſentit aux propoſitions qui lui furent faites par ſes Creanciers, qu'à condition qu'ils joindroient quatre cens mille ducats aux vieilles obligations pendant dix-huit mois, conſecutifs paiables le tiers en Eſpagne, & les deux autres tiers dans les Païs-bas.

Dans les Provinces-Unies les revenus publics & particuliers diminuoient à proportion de ce que la famine s'affoibliſſoit en Italie. Cela obligea les Etats d'augmenter les impôts, & ſur tout ſur les étoffes riches, dont on s'habilloit: l'oppoſition qui fut faite à cette taxe, obligea de la ſupprimer. En Friſe les anciens démélez des villes & de la campagne ſe renouvellerent, ce qui donna beaucoup d'occupation aux Etats. Mais leur plus grand ſoin fut de prendre garde que l'alliance que l'on traitoit entre la France & l'Angleterre, ſe fît à des conditions plus préciſes que par le paſſé, & qu'ainſi l'on fît la guerre plus utilement pour les Alliez, ſi bien que l'un ne pût s'accommoder ſans l'autre. Les Etats faiſoient ſonner bien haut la perte de Hulſt, & des contributions de la Flandre, ſans que leurs Alliez euſſent penſé à les ſecourir, pendant que leurs troupes étoient en France. Les François

çois de leur côté ſe plaignoient de la perte de Calais, pendant qu'ils étoient occupez au ſiege de la Fere, & diſoient que leurs Alliez pouvoient ſecourir cette place fort aiſément, puis qu'ils étoient les maîtres de la mer. 1596.

Depuis que la Ligue avoit fait ſon traité, le Roi commençoit à parler un peu plus haut. Il avoit convoqué une aſſemblée de Notables à Roüen. Son autorité s'établiſſoit, & les Eſpagnols ne faiſoient plus tant de difficulté de traiter avec lui. Ils faiſoient même courir le bruit que Philippe vouloit le marier à l'Infante. Henri avoit envoié le Duc de Bouïllon & Sanci en Angleterre pour emprunter de l'argent à la Reine, ce que cette Princeſſe avoit refuſé de faire. Cependant aiant examiné les choſes de plus près elle engagea ces deux Envoiez à un traité plus particulier, duquel on dreſſa les articles pour les regler.

Le bruit de la paix s'augmentoit en France, & cela donna beaucoup d'inquietude aux Etats, d'autant plus que le Roi s'étoit reconcilié avec le Pape à condition d'abandonner ſes Alliez Proteſtans. Le Roi pour les raſſurer leur fit connoître qu'il s'étoit expreſſément reſervé le droit de conſerver ſes anciennes alliances quoi qu'avec des Princes, & des peuples de diverſes Religions: que ces bruits de paix n'étoient ſemez que pour amuſer le peuple: que ſi l'on vouloit faire un nouveau traité il ſe rendroit ſur les frontieres avec huit ou dix

1556 mille hommes, & ſa Nobleſſe. Cependant les François ne tenterent rien pour le ſecours de Hulſt par quelque diverſion. On étoit même convenu que le Duc de Bouillon repaſſeroit inceſſamment en Angleterre pour la concluſion du traité. Mais il fut retenu trois mois à la Cour & l'on apprit en même temps, que les garniſons de Calais & de Bologne avoient fait une treve. Les François s'excuſerent ſur ce que la Nobleſſe n'avoit pu marcher par ce qu'elle étoit occupée à ſa moiſſon, & que d'ailleurs la peſte étoit violente ſur les frontieres des Païs-bas. Ils ajouterent à cela, que le traité avec l'Angleterre n'avoit été retardé, que parce que l'on vouloit en avoir l'avis des Parlemens. Pour ce qui eſt de la treve, elle fut bien-tôt rompue.

Les Etats eurent plus de peine à contenter la Reine d'Angleterre. Elle les preſſoit depuis deux ans de venir à conte avec elle pour le paiement de l'argent qu'elle leur avoit prêté. On voioit par tous ſes diſcours, qu'elle avoit de la jalouſie de leurs bons ſuccès. Elle parloit ſans ceſſe de la ſomptuoſité de leurs villes, & des neceſſitez de ſon Roiaume, auxquelles il lui étoit impoſſible de remedier, n'aiant point ces grands revenus que l'Eſpagne tiroit des Indes, & ne poſſedant que ce que ſes ſujets lui donnoient gratuitement. Elle ajoûtoit à cela, que la rebellion d'Irlande l'avoit obligée d'emprunter de l'argent pour ſe conſerver ce Roiaume. Les Etats répon-

pondirent à ces plaintes de la Reine par de grands remercimens du paſſé, & par d'inſtantes prieres de s'en tenir aux termes de leur alliance. Ils ſe plaignirent de leur part, qu'on ne leur avoit jamais fourni le nombre des troupes ſtipulé par ce traité: que cela avoit été cauſe que leurs entrepriſes n'avoient jamais été conſiderables: que cependant ils avoient ſoutenu la guerre, comme ils avoient pu: que dans l'état preſent de leurs affaires tous leurs projets deviendroient inutiles, ſi l'on vouloit les obliger à un rembourſement, qu'ils n'étoient obligez de faire qu'après la guerre: que malgré l'état floriſſant de leurs villes, qu'on leur reprochoit, ils avoient perdu pluſieurs places, & que leurs victoires n'avoient ſervi qu'à augmenter leurs dépenſes. 1596.

Ils ajoûterent, que depuis la retraite de la flotte invincible ils avoient fait de grands frais pour ſeconder les entrepriſes des Anglois, & pour aider la France afin de conſerver l'Ocean à l'Angleterre. Ils diſoient de plus, qu'ils avoient perdu pluſieurs vaiſſeaux par naufrage, que les Eſpagnols leur en avoient pris un grand nombre, & que les digues rompues leur avoient ruïné beaucoup de païs. Ce diſcours addoucit l'eſprit de la Reine, ſur tout quand elle vit qu'ils envoioient du ſecours à ſa flotte, qui revenoit de Cadix. Cependant elle oublia bien-tôt ce ſervice, & les preſſa plus que jamais de la paier. Les Etats lui envoierent de nouveaux Deputez pour

1596. s'excuſer envers elle. Mais la Reine répondit que quand elle avoit traité, elle n'avoit pas ſuppoſé, qu'ils perpetueroient la guerre pour la conſumer en frais: que leur deſſein commun avoit été d'en venir à une bonne paix: que ſi le bien de leurs affaires demandoit qu'ils continuaſſent la guerre, elle ne croioit pas être obligée de s'épuiſer pour leur aggrandiſſement. Burgley ajoûta à tout cela, que les affaires d'Irlande, & certains embarras domeſtiques diſpenſoient la Reine de ce traité.

Les Deputez repliquerent que, ſi on les abandonnoit, la Reine & ſon Roiaume ſeroient les premiers à ſe ſentir de leur ruïne. Les Anglois répondirent que cela n'empêchoit pas que l'on ne vint à conte, pour paier une partie de la ſomme, & que pour l'avenir, ſans avoir égard à l'ancien traité, on leur fourniroit les ſecours que l'on pourroit, pourvu qu'ils le demandaſſent non comme une choſe dûë, mais comme un ſervice, qu'ils prieroient la Reine de leur rendre. Sur cela les Etats offrirent de paier tous les ans une partie de ce qu'ils devoient en proportionnant la ſomme à leurs neceſſitez preſentes. La Reine rejetta cette offre. Cependant elle ſe raddoucit tout d'un coup, par ce qu'elle apprit que les Eſpagnols penſoient encore à l'attaquer. Les perſonnes bien inſtruites des deux Etats reconnurent que, ſi les Provinces-Unies refuſoient de paier, ce n'étoit pas faute de pouvoir: mais qu'elles

les tachoient ſeulement d'engager toujours davantage la Reine dans leurs interêts, d'autant plus que ſa dette periroit, s'ils venoient à ſuccomber dans la guerre. D'ailleurs on étoit perſuadé que la Reine pouvoit ſe paſſer de l'argent qu'elle redemandoit, & que ſon but étoit ſeulement de les obliger de cultiver ſon amitié avec ſoin, puis qu'elle leur étoit fort avantageuſe. 1596.

Le Duc de Bouïllon s'étant enfin rendu en Angleterre, on y conclut le traité ſous ces conditions : que les anciens accords faits entre les deux Couronnes ſeroient obſervez de bonne foi : que leurs Alliez entreroient dans ce traité : que dès que leurs affaires domeſtiques le permettroient, on attaqueroit l'Eſpagnol avec une Armée levée à frais communs : que l'on ne feroit ni paix, ni treve que du conſentement des parties : que le commerce ſeroit libre entre les deux nations, & que l'on ſe fourniroit de part & d'autre à juſte prix, en paiant de bonne foi, les choſes neceſſaires à cette guerre : que les ſujets de part & d'autre jouïroient des droits de ceux du païs : que l'on ne feroit aucun tort aux Anglois en France ſous pretexte de Religion : que la Reine fourniroit preſentement quatre mille hommes pour défendre la Normandie & la Picardie, & qu'elle les paieroit pour ſix mois en lui donnant des otages : que ſi la France vouloit retenir ſes troupes plus long-temps, il les paieroit : que chacun pourroit lever dans les païs de

1596. ſon Allié quatre mille hommes à ſes frais, & que chacun auroit pouvoir ſur les ſoldats qui ſeroient dans ſon Armée. Les articles ſecrets contenoient le nombre des ſoldats que la Reine devoit fournir, un peu moindre qu'il n'étoit dit par le traité. La Reine jura l'obſervation de ce traité, & envoia le Comte de Salisburi en France pour le voir jurer au Roi.

Le Duc de Bouïllon paſſa d'Angleterre en Hollande pour recevoir le ſerment des Etats. Il étoit accompagné de Buſenval Ambaſſadeur ordinaire, & de Gilpin qui ſelon le traité étoit du Conſeil des Etats. Il eut commiſſion de la Reine de la repreſenter. On ajouta ces conditions particulieres au traité commun: que Henri auroit au printemps prochain une Armée ſur les frontieres de l'Artois, & que les Etats en mettroient une de leur côté de huit mille fantaſſins, & de quinze cens chevaux pour donner de l'inquiétude à l'ennemi: que les Etats fourniroient deux Regimens au Roi à condition qu'il leur ſeroit permis de les retirer au cas qu'ils en euſſent beſoin pour eux mêmes: que quand les affaires de ce Prince ſeroient en un meilleur état il fourniroit aux Etats un pareil nombre d'infanterie avec mille chevaux: que les troupes auxiliaires ſeroient ſoumiſes de part & d'autre aux Généraux des lieux où elles ſerviroient: que les anciens traitez demeureroient dans leur entier: que les ſujets pourroient aller & venir en toute liberté en paiant les droits, comme les ſujets

jets ordinaires : qu'il n'y auroit point de 1596.
droit d'Aubeine, ni de desherence : que les Etats continueroient leur commerce à l'ordinaire : que l'on ne rançonneroit perſonne, & qu'enfin l'on ne pourroit obliger les particuliers à répondre, ou à paier pour les Communautez : que l'on ne retiendroit point les vaiſſeaux, & qu'il ne ſeroit pas permis de leur faire vendre leurs marchandiſes contre leur gré.

Ce traité fut achevé & ſigné le dernier d'Octobre. On en temoigna beaucoup de joie dans les Provinces-Unies. Il établiſſoit une bonne union entre les Alliez, & d'ailleurs il faiſoit beaucoup d'honneur à la Republique, qui étoit miſe en egalité avec des Puiſſances ſouveraines. Le Roi lui fit obtenir cette prérogative en vertu des bons ſervices qu'il en avoit reçus. La Reine ne les vouloit comprendre dans le traité, que comme d'anciens alliez, qui s'étoient mis ſous ſa protection. Mais elle fut obligée de ſe conformer aux ſouhaits d'Henri. En quoi l'on doit admirer la viciſſitude des choſes humaines. Il n'y avoit que quelques années, que la Republique avoit offert ſa ſouveraineté à la France, qui n'en avoit point voulu, au lieu qu'à preſent elle traitoit une ligue offenſive & defenſive avec cette Couronne contre l'Eſpagne.

Le Roi ſe contenta que les Etats lui fourniſſent en argent la ſolde des deux Regimens qu'ils devoient lui envoier. La Reine en conçut quelque jalouſie, & ne

1596. voulut pas joindre ſon Envoié à ceux qui alloient en Allemagne de la part des Etats, & de la France. Cela chagrina le Roi, qui reconnut par là, que cette Princeſſe n'avoit penſé qu'à l'engager dans une longue guerre. Ces ſoupçons ſe fortifierent par ce qui fut dit par quelques Anglois dans une conference tenue à Dieppe ſur la campagne prochaine. Ils temoignerent que, s'ils pouvoient reprendre Calais, ils garderoient cette ville pour eux, ce qui fit connoître à ce Prince, qu'il auroit plus de peine à la tirer de leurs mains que de celles du Roi d'Eſpagne.

Ce fut en ce temps-là que le Roi accorda que les certificats des Profeſſeurs de Leyde ſeroient reçus dans les Univerſitez de France. Le feu Prince d'Orange avoit fondé l'Univerſité de cette ville pour faire fleurir les ſciences dans le païs, & pour ſauver les dépenſes que l'on étoit obligé de faire en allant étudier dans les païs étrangers. On accorda ce privilege à la ville de Leyden pour l'indemniſer de ce qu'elle avoit ſouffert pendant le ſiege. La Friſe établit une pareille Univerſité à Franeker. Mais Leyden l'emporta bien-tôt par la grande capacité de ſes Profeſſeurs, & par le grand nombre de jeunes gens qui s'y rendirent de toutes parts. On y avoit mis des Profeſſeurs habiles en toutes ſortes de ſciences.

Les Etats deputerent dans le même temps vers le Roi de Dannemarc Chrétien IV. pour le feliciter ſur ſa majorité. Ils ne

ſe

ſe rendirent néantmoins à cette Cour, 1596.
qu'après que les ceremonies furent achevées, par ce qu'ils vouloient éviter les diſputes ſur le rang. Leur but étoit d'engager ce Prince à un traité contre l'Eſpagne. Mais il n'y voulut point entrer. Il ſe contenta de permettre à la ville d'Amſterdam de continuer ſon negoce ſur l'ancien pied dans le Roiaume. Il refuſa ce droit à Schiedam & à Enchuyſen, qui pretendoient l'avoir obtenu des Rois precedens. Taſſis fut envoié par l'Eſpagne pour porter ce Prince à refuſer le paſſage du Sund aux vaiſſeaux des Etats. Il lui offrit même trois cens mille ducats pour cela. Mais ſa propoſition fut rejettée, par ce que l'on ſut en Dannemarc que Philippe avoit taché de ſurprendre les fortereſſes qui gardent ce paſſage.

Tout étoit demeuré fort tranquille entre l'Archiduc, & les Etats depuis la priſe de Hulſt. Les Eſpagnols avoient de la peine à tenir tête aux François, & les Etats avoient peu de troupes. Biron avoit marché vers l'Artois avec de la cavallerie, & avoit battu, & pris Varembon avec le Comte de Montecuculli, & quelques autres Officiers, qui paierent une groſſe rançon. Les troupes victorieuſes ravagerent l'Artois & la Flandre. Le Prince de Chimai fut envoié dans ces quartiers pour arrêter les courſes de l'ennemi. Mais il fut battu tout de même, Landriano n'aiant pas voulu obeïr à ſes ordres. Ainſi les François demeurerent maîtres de la campagne.

1596. Vers l'entrée de l'hyver le Roi de France voulut faire quelque entrepriſe. Les Etats pour l'appuier aſſemblerent leurs troupes à Berg-op-Zoom. Mais aiant ſu que le debordement des rivieres avoit rompu les deſſeins de ce Prince, ils renvoierent l'Armée dans ſes garniſons.

Le mauvais état des finances mit les affaires de l'Archiduc dans un grand délabrement. Les Allemans qui étoient à ſon ſervice, ſe ſaiſirent de Herentals, par ce qu'ils n'étoient pas paiez. On envoia les Eſpagnols contr'eux. Mais les Allemans les repouſſerent, & cela ne ſervit qu'à augmenter la confuſion. Un Ecoſſois nommé Vorms aiant été convaincu d'avoir voulu porter ſes compagnons à mettre Ter-Veere entre les mains des Eſpagnols, fut executé à mort. Il avoüa en mourant, que les Jeſuïtes l'avoient ſollicité à cette trahiſon. Dans le même temps Philippe aiant amaſſé beaucoup d'argent, fit travailler à l'équippage d'une flotte contre l'Angleterre. Cela obligea les Etats de défendre ſous de groſſes peines, de tranſporter des bleds en Eſpagne. Amſterdam s'oppoſa à cette défenſe tant qu'il put. Mais les autres villes y conſentirent. Cependant afin que perſonne ne profitât de cette interdiction, on tint des vaiſſeaux vers le Pas de Calais pour prendre garde qu'aucun n'y paſſât pour mener des bleds en Eſpagne.

La flotte d'Eſpagne ſe mit en mer au mois de Novembre ſous la conduite de Martin de Padille, forte de cent vingt-huit

huit vaiſſeaux ſur leſquels on avoit mis quatre mille ſoldats & quelque cavallerie outre les matelots. Mais cette flotte fut diſſipée par un orage. Il y eut quarante navires, qui échouërent ſur des bancs de ſable, dans leſquels il y avoit cinq mille ames avec beaucoup d'argent, qui perirent tous vers le Cap de Finiſterre. Ceux que le hazard en ſauva, ſe retirerent chez eux. Les vaiſſeaux de Dunquerque, qui avoient ordre d'attendre cette flotte, furent inutiles, & laiſſerent les Provinces-Unies fort en repos. Cela même leur fournit le moien de bruler deux navires que l'on conſtruiſoit à Nieuport. 1596.

Les peuples de ces Provinces n'oſant plus aller en Eſpagne entreprirent cette année de paſſer la Ligne. Ils découvrirent des îles qui produiſent quantité de ſel. Ils furent auſſi en Guinée, d'où ils apporterent de l'or, de l'ivoire & du poivre. Ils acheterent beaucoup de ſucre & de bois de Breſil dans l'île de S. Thomas. Ils commerçoient ſecretement pour cela avec les Portugais. Ils entreprirent auſſi pour la troiſieme fois un voiage vers le Septentrion. Ils équipperent deux vaiſſeaux, qui aiant paſſé au deſſus de Norwegue ſe ſeparerent pour aller plus avant dans le Nort. L'un tira au Levant & l'autre au Couchant. On trouva quantité d'herbes au 80. degré. Mais on n'en approcha pas aſſez pour ſavoir ſi c'étoit une île, ou une partie du Continent. Le vaiſſeau, qui prenoit ſa route vers le Levant, fut jetté par

1596. les vents ſur les côtes de Moſcovie. L'autre n'approcha pas ſi près du Septentrion. Mais ils ſe rendit vers la Nouvelle Zemble au 76. degré. Il fut obligé de ſe remettre en mer à cauſe des grands vents, & des glaces. Il eut même beaucoup de peine à ſe tirer de là. Il arriva enfin de l'autre côté de la Nouvelle Zemble, où les glaces l'arrêterent abſolument. Les hommes prirent la reſolution d'y demeurer, & ils y bâtirent une hute des ais de leur navire. La mer leur jetta quantité de bois, dont ils firent du feu, & en couvrirent leur hute. Les ours leur faiſoient beaucoup de peine. Mais ils les chaſſoient à coups de mouſquet. Ils ne purent manger de leur chair. Leur graiſſe ſeule ſervit à entretenir de la clarté dans leur habitation. Ils furent extremement incommodez de la neige, dont la peſanteur étoit capable d'abymer leur hute. Mais le froid leur faiſoit encore plus de peine par ſon exceſſive rigueur. Ils voulurent fermer leur porte. Mais la vapeur de la braiſe les étouffoit. Ils furent donc obligez de ſe ſervir de cailloux pour échauffer leurs lits. Les renards les vinrent tourmenter après les ours. Mais ils en prirent un grand nombre, dont ils ſe nourrirent, & ils ſe ſervirent même de leurs peaux pour ſe couvrir. Tout d'un coup le ſoleil vint les retrouver, après les avoir quittez durant trois mois.

Ces gens fatiguez de ce rude hyver ſe mirent dans des eſquifs pour s'en retourner, & furent obligez de couper la glace pour

pour ſe faire un paſſage. Ils furent obligez 1596.
de s'arrêter dans une île, par ce qu'ils n'avoient plus de vivres. Ils y trouverent quantité d'œufs, & des oiſeaux ſi peu farouches, qu'ils les prenoient à la main. Ceux qui étoient malades moururent bientôt, par ce qu'ils étoient expoſez à l'air & à la pluie. Ceux qui reſterent, continuerent leur voiage avec des peines extremes. Enfin un vent favorable les jetta vers la Nouvelle Zemble. Les premiers hommes qu'ils trouverent furent les mêmes Moſcovites, que l'on avoit vus au ſecond voiage. Ils leur temoignerent beaucoup d'humanité, & leur donnerent des vivres. Ce fut là qu'ils trouverent une herbe admirable contre le relachement des nerfs, dont ils avoient été fort tourmentez par le grand froid. Ils furent là quelque temps nourris miraculeuſement par quelques vaiſſeaux, qui y paſſoient par hazard. Ils reprirent un peu de force par le charitable ſecours des Lappons, qui habitent dans ces lieux-là.

Enfin ils aborderent à l'île de Quilodun, où ils reçurent des ſecours ineſperez. Ils ſurent que le vaiſſeau qui étoit parti de Hollande avec eux, étoit dans un port voiſin. Ils s'y rendirent au nombre de douze hommes ſous la conduite de Jaques Heemskerck, & s'étant embarquez avec les autres ils ſe rendirent enfin à Amſterdam, après avoir été dans la derniere ſolitude du monde.

De-

1597. Depuis la reduction de Groningue il ſembloit que le bonheur eût abandonné les Provinces-Unies. Mais au commencement de cette année une avanture favorable leur fut d'un bon preſage. Depuis que les François s'étoient retirez de l'Artois, l'Archiduc avoit mis ſes troupes dans leurs garniſons ordinaires. Il avoit poſté quatre vieux Regimens avec leur recrues, & cinq compagnies de cavallerie à Turnhout. C'étoit le lieu où l'on s'aſſembloit ordinairement pour entreprendre quelque expedition. C'eſt un bourg ouvert qui conduit en divers endroits. Le Prince Maurice aiant été averti qu'il y avoit là environ cinq mille hommes ſe propoſa de les y ſurprendre. Il crut même que la choſe ſeroit aiſée, par ce qu'ils étoient commandez par le Marquis de Varax frere de Varembon, en qui les ſoldats n'avoient pas beaucoup de confiance. Maurice ne ſe trouvoit embarraſſé qu'à aſſembler des troupes, par ce qu'il falloit du temps pour cela, & que d'ailleurs il étoit difficile de faire marcher de l'artillerie. Il envoia ſes ordres aux troupes.

Elles ſe rendirent ſecretement à Gertrudenberg à petit bruit au jour marqué, au nombre de cinq mille hommes de pied, huit cens chevaux, & quatre pieces de canon. Ils ſe rendirent vers minuit à Ravel, qui n'eſt qu'à une demi-heure de Turnhout. On trouva que les ennemis penſoient à ſe retirer, par ce qu'ils avoient été avertis de la marche du Prince. Les avis

avis étoient divers parmi eux. Cependant le plus grand nombre vouloit que l'on ſe rendît à Herentals où ils ſeroient en ſureté. Cet avis l'emporta. Ils firent donc partir leur bagage & leur canon vers la fin de la nuit, & ſe mirent en bataille à la pointe du jour pour marcher. Le Prince ſachant leur deſſein, hâta ſa marche pour arrêter l'ennemi par quelques eſcarmouches. Il s'avança donc en toute diligence avec ſa cavallerie, & deux cens fantaſſins, laiſſant ordre au reſte des troupes de venir avec le canon le plus vîte qu'il ſeroit poſſible. Le Comte de Hohenlo y étoit. Le Comte de Solms voulant effacer la memoire de l'affaire de Hulſt ſe joignit au Prince avec pluſieurs autres Officiers diſtinguez: Veere aiant battu les bois pour éviter les embuſcades pouſſa juſques à une petite riviere, qui paſſe au travers de la campagne. On ne la pouvoit paſſer que ſur un petit pont de bois, ou par des guez fort éloignez. Cela avoit obligé les ennemis de defiler avec peine. Veere chaſſa d'abord à coups de mouſquet ceux que l'on avoit laiſſez derriere pour amuſer l'ennemi. Dès qu'il put joindre les Eſpagnols, il les chargea en queuë & les arrêta. Il les trouva engagez à peu près dans le chemin étroit qui conduit à Herentals. S'ils l'euſſent enfilé, il n'eût pas été poſſible de les engager au combat. 1597.

Le Comte de Hohenlo arriva avec quatre cens chevaux pour ſoutenir cette infanterie. Mais une petite vallée pleine d'eaux l'em-

1597. l'empechoit de les joindre. L'infanterie du Comte de Varax marchoit en diſtance egale, de neuf & d'onze rangs. Le premier de ſes Regimens étoit Allemand commandé par le Comte de Schultz. Le ſecond étoit de Vallons ſous Aſchicourt. Le troiſiéme étoit auſſi de Vallons, dont la Bourlote étoit Colonel. Le Regiment Napolitain du Comte de Trévic faiſoit l'arriere-garde. Le flanc gauche de ces troupes étoit couvert par des rangées d'arbres, & par un ruiſſeau qui vient de Turnhout. La cavallerie partagée en trois eſcadrons ſous Baſta couvroit le flanc droit. Le Comte de Hohenlo aiant trouvé moien de paſſer cette vallée fit ſonner la charge. D'abord la cavallerie ennemie lâcha le pied, & ſe renverſa ſur l'infanterie. Les Italiens ne purent ſoutenir l'attaque de Veere, qui avoit quatre cens chevaux, que le Prince lui avoit envoiez. Ces premieres troupes étant rompuës le reſte plia avec tant de promptitude, que les Généraux ennemis en furent ſurpris. Mais la fuite de leur cavallerie les avoit effraiez, outre que leurs bataillons étoient très-mal formez. Leurs piquiers étoient diſperſez, & ne ſervirent de rien contre la cavallerie. Les charges furent même faites de trop loin par leurs mouſquetaires. Baſta fut blâmé de s'être poſté ſur les flancs, au lieu d'être à la queüe. Il ſe juſtifia en faiſant voir qu'il avoit ſuivi l'ordre par écrit du Comte de Varax.

On n'eut que quatre hommes tuez, & ſix

ſix bleſſez du côté du Prince Maurice. Ce fut dans cette occaſion, que l'on reconnut l'utilité des carabines, que le Prince Maurice avoit fait prendre aux cavaliers, au lieu de lances. Ils firent grand feu, & tuerent bien du monde, avant que les piquiers ſe fuſſent mis en bataille. Ces troupes battues ne trouverent point de retraite. Les arbres & le ruiſſeau les embarraſſerent beaucoup dans leur déroute. Il penſa neantmoins arriver un grand malheur aux victorieux. Ils croioient n'avoir plus rien à faire, & s'étoient mis à piller. Baſta aiant rallié quelques cavaliers, vint fondre ſur eux dans un lieu étroit, où les chariots les empêchoient de ſe rallier. Mais dans le temps qu'il commençoit à charger, le gros de l'infanterie arriva. Cela rendit du courage à ceux qui avoient été chargez de cette maniere. D'abord l'épouvante avoit été cauſe que l'on avoit tué pluſieurs priſonniers. Le Prince qui avoit gardé quatre compagnies avec lui, leur ordonna de charger l'ennemi. Celui qui les commandoit, faute de bien entendre l'ordre qu'il avoit reçu, les fit combattre toutes à la fois. Cependant la pluſpart de ceux qui avoient fui, s'étant ralliez, vinrent tomber avec tant d'impetuoſité ſur l'ennemi, qu'ils le chaſſerent une ſeconde fois. On tua deux mille hommes dans cette action, & l'on fit plus de cinq cens priſonniers, dont pluſieurs moururent de leurs bleſſures. Il n'en couta que dix ou douze hommes, & quelques bleſſez. Le 1597.

len-

1597. lendemain on prit le château de Turnhout par compoſition, après quoi l'on renvoia l'infanterie dans ſes quartiers. La cavalerie eut ordre de ſe retirer en toute diligence, de peur que l'ennemi ne ramaſſât des troupes pour attaquer les victorieux pendant la nuit. Le Prince revint triomphant à la Haie, & fit pendre trente-huit drapeaux, & un étendart dans la grande ſale du palais.

On uſa de cette victoire avec beaucoup de diſcretion. On renvoia le corps du Comte de Varax, qui avoit été tué des premiers, & l'on rendit en même temps quelques lettres qui furent trouvées ſur lui. L'Archiduc en fit faire des complimens, aſſurant que l'on garderoit ponctuellement le cartel. Le Prince fit voir qu'il ſavoit donner une bataille, comme il ſavoit prendre des villes. Il gouverna cette affaire avec autant de prudence que de valeur. Mais le peu d'ordre de ſes ſoldats, qui penſerent perdre la victoire par l'envie de piller, lui fit prendre des meſures pour tenir les ſoldats dans une plus ſevere diſcipline. Il fit de très-bonnes ordonnances ſur ce ſujet, & les fit ſoigneuſement obſerver.

L'Archiduc fut fort touché du malheur de ſes troupes, dautant plus que ſes finances étoient en deſordre, & qu'il ne ſavoit comment les rétablir. Le défaut d'argent cauſé en partie par ſon humeur liberale, lui ôtoit le moien de paier les ſoldats, ce qui les faiſoit déſerter. Cela l'obligea de

mettre

mettre ſes pierreries en gage pour avoir de l'argent. Il avoit preſſé les villes de lui faire quelque avance. Bruxelle s'en étoit excuſé. Il propoſa aux Fuggers d'Augsbourg de traiter avec lui pour quelque ſomme conſiderable. Mais on ne vouloit plus ſe fier au Conſeil d'Eſpagne, après ce qui étoit arrivé. Cependant l'hyver, & le commencement du printemps ſe paſſa en ſurpriſes de places, & en ruſes de guerre entre les deux partis. 1597.

Ferdinand Teillo Portocarréro Gouverneur de Dourlens fit une entrepriſe ſur Amiens. Cette ville n'avoit point voulu de garniſon. Portocarréro aiant été averti de l'état de la place & de la mauvaiſe garde qui s'y faiſoit, demanda des troupes à l'Archiduc en ſecret. Il choiſit dix-huit ſoldats avanturiers, qu'il fit déguiſer en païſans. D'autres les ſuivirent chargez de pommes & de noix, après quoi il en venoit d'autres, qui menoient un chariot de bled. Ils avoient ordre d'arrêter leur chariot ſous la herſe. Etant arrivez, l'un lâcha ſon ſac de pommes, l'autre ſon ſac de noix. Les bourgeois de la garde ſe jetterent deſſus pour les ramaſſer. Les ſoldats deguiſez ſe ruerent ſur eux, les tuerent, & ſe rendirent maîtres du corps-de-garde. Ils appellerent par un ſignal des ſoldats cachez dans le voiſinage. Ils ſe ſaiſirent de la porte pendant quoi les troupes arriverent, & entrerent ainſi dans la ville, dont ils s'emparerent. Le Comte de St. Pol, qui en étoit Gouverneur, fut tellement ſurpris de cette af-

1597. affaire, qu'il ſe ſauva, abandonnant la ville aux ennemis.

L'épouvante fut ſi grande, que la bourgeoiſie ne reſiſta point. Ainſi les Eſpagnols aſſurerent facilement leur conquête. Il arriva par une rencontre remarquable, que le peuple étoit au ſermon, lors que la choſe arriva. Le Predicateur reprochoit juſtement à ſes auditeurs, que leur endurciſſement dans le peché méritoit que Dieu les livrât aux Eſpagnols. Cette priſe donna beaucoup de joie à l'Archiduc, qui preſſa Philippe de lui donner de quoi ſoûtenir cette conquête. Ce malheur reveilla les François, & les rendit plus obeïſſans à leur Roi, par ce qu'ils craignoient de tomber entre les mains des Eſpagnols, dont le gouvernement eſt dur aux peuples qu'ils ont vaincus.

Le Roi de France renonça pour quelque temps à la paix avec l'Eſpagne, & accomplit de bonne foi le traité fait avec l'Angleterre & les Etats. On crut même pendant quelque temps, qu'il pourroit bien mettre des Anglois dans Calais. Dès qu'il ſût la ſurpriſe d'Amiens il fit inveſtir la ville par le Duc de Biron, qui en commença le ſiege avec les troupes que le Roi lui avoit envoiées. Il fit marcher du canon & des munitions de guerre & de bouche. Pendant que l'on travailloit à ces préparatifs, ce Général tâcha de ſurprendre la ville d'Arras. Mais ſon deſſein ne reüſſit point, non plus que ſur Dourlens & Cambrai.

Le

Les Eſpagnols n'eurent pas plus de ſuc- 1597.
cès ſur Steenwic, ni ſur le fort de Schenck. Ils avoient fait marcher ſecretement mille fantaſſins & quatre cens chevaux vers Steenwic, & l'on avoit déja coupé les paliſſades pour monter ſur le rempart. Mais le grand bruit qu'ils firent pour épouvanter la garniſon, ne ſervit qu'à l'éveiller, de ſorte qu'elle ſe mit en état de faire tête promptement à l'ennemi. On accabla de pierres ceux qui montoient. On fit main baſſe ſur tous ceux qui étoient déja ſur le rempart. On les pourſuivit même fort avant dans leur retraite. Ils emporterent une partie de leurs morts pour en cacher le nombre à l'ennemi.

Le Prince Maurice ne fut pas plus heureux à Venlo. Il avoit mis de l'infanterie dans deux batteaux qui remontoient la riviere. Le premier étant arrivé il s'empara d'une porte. Mais l'autre n'aiant pu arriver faute de vent, cela donna le temps aux bourgeois de fermer la ſeconde porte. Un moment après ils chargerent ceux qui étoient entrez, & les obligerent de ſe retirer. Mathias de Helt fut tué dans cette occaſion avec celui qui commandoit le batteau. Ceux qui furent pris, furent condamnez à mort ſelon l'accord fait entre les partis pour empêcher les ſurpriſes nocturnes. La flotte que l'on avoit envoiée ſur les côtes de la Flandre ne fut pas plus heureuſe. La cavallerie reçut quelque échec dans ſes courſes. Cela l'obligea de ſe tenir dans ſes garniſons.

La

1597. La guerre ne fut point violente pendant l'été. L'Archiduc penſoit à conſerver Amiens & les Etats ſe contenterent de ſe tenir en repos pour joüir de quelque relâche. La ville de Groningue leur donna de l'ouvrage. Elle avoit de grands differens depuis long-temps avec les habitans de la campagne. Les bourgeois vouloient ſe ſervir d'un droit que Philippe & le Duc de Parme leur avoient accordé par proviſion. Les habitans de la campagne vouloient ſe ſéparer pour traiter leurs affaires à part. Les Etats crurent qu'il falloit faire ceſſer tous ces differens. Dans cette vue ils nommerent des arbitres pour regler cette affaire. Ils prirenr connoiſſance de tous ces demélez, & prononcerent enfin une ſentence arbitrale, qui fut aggréée par les deux partis, par laquelle les Etats du païs devoient être compoſez des bourgeois, & des habitans de la campagne: ces Etats devoient gouverner les affaires communes en forme de Republique, & les particulieres par Deputez: ces Deputez devoient avoir la direction des impôts, & des biens qui avoient appartenu au Prince & aux Eccleſiaſtiques: & dans les aſſemblées les bourgeois devoient avoir le pas ſans être les ſuperieurs: les Juges de la campagne devoient être choiſis par le Conſeil, & le Conſeil par les Etats. Pour ce qui eſt du commerce, il fut ordonné que ce qui croit, ou qui ſe fabrique dans le païs, ne ſeroit tranſporté ailleurs qu'après avoir été expoſé en vente dans la ville, & qu'on ne boiroit point

point d'autre biere, que celle qui ſe braſſe 1597.
à Groningue. On ajouta pluſieurs autres articles pour remedier aux anciens differens, & pour prevenir ceux qui pourroient naître à l'avenir.

Il y eut auſſi quelques difficultez entre la Hollande & la Zelande ſur la taxe des marchandiſes. Chaque Province en faiſoit la recette, & en couchoit la ſomme dans les ſubſides qu'elle fourniſſoit pour la Marine. Les Zélandois tiroient cet impôt dans leur Province. Cependant ils vouloient obliger les Hollandois de paier la moitié de cet impôt pour les marchandiſes qui paſſoient chez eux. Les Hollandois s'y étoient ſoûmis pendant quelque temps. Mais ils ſe laſſerent de le paier alleguant pour eux une Ordonnance des Etats Généraux qui portoit que cet impôt ſe paieroit dans les lieux où les marchandiſes ſeroient chargées. Ils accuſoient même les Zelandois de ne pas rapporter exactement le revenu de cet impôt, & de vouloir s'emparer du commerce des autres Provinces. Les Zélandois répondoient que l'on abuſoit de l'Ordonnance des Etats, & que la Hollande vouloit ſe rendre la maîtreſſe des affaires. La choſe alla ſi loin, que les Zelandois ne vouloient plus apporter ce tribut dans l'Epargne publique. L'on termina promptement cette diſpute, & l'on accorda quelques privileges à la Hollande à cauſe de ſes grandes contributions pour les affaires publiques.

1597. L'on défendit même de ſe plus oppoſer aux ordonnances de la Généralité.

Pendant que l'on étoit occupé à tout cela, on reçut les Ambaſſadeurs étrangers qui étoient venus pour diſpoſer les Etats à la paix. Les Eſpagnols avoient adroitement fait venir ces Ambaſſades pour expoſer les Etats à la haine du public, s'ils refuſoient de faire la paix. L'Ambaſſadeur de Sigiſmond Roi de Pologne parla avec beaucoup d'affectation du devoir des ſujets envers leurs Princes, & fit couler dans ſon diſcours une eſpece de menace, que la République ne pourroit éviter ſa ruïne, ſi elle ne s'accordoit avec le Roi d'Eſpagne, dont toutes les forces reünies l'accableroient. Il offrit la mediation de ſon maître pour la paix, & parla fort avantageuſement de la douceur de Philippe, & de ſa fidelité, & cela en preſence des enfans du Prince d'Orange & du Comte d'Egmont. Il fit même remarquer que le Roi de Pologne étoit parent de celui d'Eſpagne, & coula comme en paſſant, que les Polonois avoient fait la paix avec le Turc. Les Etats répondirent fort modeſtement à cette harangue en parlant de leur cauſe, & du danger qu'il y avoit pour eux de faire la paix. Ils repreſenterent que le Roi d'Eſpagne les avoit forcez à prendre les armes, & qu'il étoit la cauſe de toutes les guerres qui ſe faiſoient entre les Chrétiens. Ils firent connoître adroitement, que la juſtice de leur droit devoit l'emporter dans l'eſprit de Sigiſmond ſur la parenté. L'Ambaſ-

baſſadeur de Pologne repliqua avec beaucoup de fierté, & fit connoître que la Pologne romproit tout commerce avec eux. On ſe contenta de lui inſinuer que la Pologne auroit plus de peine à ſe paſſer de l'argent de Hollande, que les Hollandois à trouver du bled dans d'autres lieux. 1597.

L'Empereur avoit demandé des paſſeports pour des Ambaſſadeurs ſur le même ſujet. Mais ils les refuſerent honêtement, par ce que ces negociations ne leur plaiſoient point. Cependant les Princes d'Allemagne ſe plaignirent par des lettres, que l'on avoit peu d'egards pour l'Empire, à qui cependant les Etats avoient beaucoup d'obligation, ajoutant que leurs Deputez ne travailleroient pas ſeulement à une bonne paix, mais qu'ils propoſeroient encore des affaires importantes. Les Etats firent connoître en repondant à ces lettres, que leur intervention ſeroit inutile, puis que les affaires n'étoient pas en état de faire la paix, que pour les propoſitions qu'on avoit deſſein de leur faire, ils connoiſſoient aſſez leur interêt pour y travailler de leur chef. Le Roi de Dannemarc leur deputa auſſi pour leur dire, que leurs anciennes alliances & l'eſtime particuliere qu'il faiſoit de la Maiſon de Naſſau jointes à la reſſemblance de Religion, devoit les aſſurer qu'il ne leur demanderoit rien de prejudiciable: qu'il n'avoit pu refuſer au Roi d'Eſpagne la demande qu'il lui avoit faite de ſa mediation pour la paix, & qu'il eſperoit

1597. qu'ils ne prendroient point ſes bons offices en mauvaiſe part.

Les Etats dirent avec beaucoup de menagement à l'egard du Roi de Dannemarc, qu'ils avoient un traité de ligue offenſive & defenſive avec la France & l'Angleterre, & qu'ainſi ils ne pouvoient parler de paix ſans le conſentement de ces deux Roiaumes, qui prenoient beaucoup de part dans tous leurs interêts à cauſe du Prince Maurice leur Gouverneur Général. Ils ajouterent que par les lettres interceptées de Guillaume-Clement à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne près de l'Empereur, on voioit que l'intention du Roi Philippe étoit de les rendre odieux dans le monde; que l'on voioit par les conferences paſſées, que ce Prince n'avoit jamais penſé qu'à tromper, & qu'ainſi l'on ne devoit rien attendre de lui. Ils lui faiſoient connoître que tous leurs voiſins avoient interêt à les ſoutenir, par ce que ſi le Roi d'Eſpagne les ſubjuguoit, il ne manqueroit pas d'opprimer les autres Etats ſelon ſon ancien projet. Ils repreſentoient enſuite la juſtice de leur cauſe, & de la neceſſité où ils s'étoient vus de faire des choſes qui les empêchoient de ſe fier jamais à l'Eſpagne. Enfin ils lui remettoient devant les yeux la maxime ordinaire de l'Egliſe Romaine, qui pretend qu'il faut domter les heretiques par le ſang.

Ils ajouterent à tout cela, que leurs peuples avoient toûjours été libres, & que leurs Princes avoient toûjours été aſſujettis aux loix: que les choſes avoient ſubſiſté dans

dans cet état, juſques à ce que Philippe 1597.
avoit entrepris d'abolir ces loix contre ſon ſerment: qu'il avoit fait mourir par violence les Deputez, qu'ils lui avoient envoiez, & qu'il avoient rempli le païs de carnage & de ſang: qu'après avoir fait une infinité de rémontrances pour faire ceſſer toutes ces cruautez, ils avoient été obligez de prendre en main les armes d'une legitime défenſe: mais que ce Prince avoit toûjours taché de les ſurprendre par de fauſſes apparences de paix: que le feu Prince d'Orange, qui les avoit gouvernez avec tant de prudence, avoit été aſſaſſiné par ſes ordres: qu'après ſa mort ils avoient donné ſes charges au Prince Maurice, qui avoit conduit leurs guerres avec beancoup de ſuccès, en quoi ils n'avoient rien fait que de juſte & de legitime. Après s'être juſtifiez de cette maniere ils rejettoient tous les malheurs de la guerre ſur Philippe, & excitoient les Princes, & les peuples à s'élever contre lui pour arrêter ſon inſatiable ambition. Ils parloient enſuite des prétenſions que l'Archiduc avoit publiées au nom de ce Prince ſur pluſieurs villes d'Allemagne. Ils repreſentoient ce qui s'étoit paſſé depuis peu en Brabant, où l'on avoit enterré toute vive une ſervante qui avoit quitté la Religion Romaine. Ils concluoient enfin leur apologie par des remercimens qu'ils faiſoient au Roi de Dannemarc, & aux Princes, de leurs bons offices, & leur recommanderent leurs interêts.

1597. Ces Ambaſſadeurs furent logez, & defraiez aux depens du Public, & on leur fit des preſens. Au reſte les Etats excuſoient les courſes que leurs gens avoient été obligez de faire ſur quelques païs voiſins, & en rejettoient toute la faute ſur les Eſpagnols, ajoutant qu'ils avoient augmenté la paie de leurs ſoldats pour les empêcher de faire aucun deſordre dans les païs neutres, s'ils étoient forcez d'y entrer. Les Danois avoient demandé en particulier, que cette guerre ne cauſât point de dommage à leur commerce avec l'Eſpagne. La Reine Elizabeth leur avoit refuſé cet article, auſſi bien qu'au Roi de Pologne. Mais les Etats conſentirent de bonne grace à la demande des Ambaſſadeurs de Dannemarc.

Les Anglois excitez par le ſuccès de leur premier voiage à Cadix mirent encore une flotte en mer cette année. La Reine fournit ſeize grands vaiſſeaux, & les Etats en joignirent vingt ſous l'Amiral Warmont. Outre cela il y avoit ſoixante vaiſſeaux, qui portoient les munitions, & les troupes de débarquement. Le commandement en fut donné au Comte d'Eſſex. La flotte ſe mit en mer au commencement de Juillet, & eut d'abord un vent favorable. Mais lors qu'elle fut ſur les côtes de Gallice, il s'éleva une furieuſe tempête, qui la maltraita extremement. Le vaiſſeau du Comte eut ſes mâts rompus, & commençoit déja à s'entrouvrir. Cependant il vouloit continuer ſa route. Mais enfin il fut forcé à ſe laiſſer reconduire en Angleterre dix jours après

ſon

son départ. La disette des vivres & les maladies firent que l'on renvoia les vaisseaux de charge, & les soldats à la reserve du vieux Regiment de François Veere. Le Comte fut donc obligé de renoncer à l'esperance de faire des conquêtes, & se contenta d'aller aux Iles Açores, après qu'il eût retabli sa flotte. Il y attendoit la flotte des Indes. Mais une seconde tempête écarta ses vaisseaux, pendant que cette flotte arriva à la Tercere, qui est l'une des Açores. Il y eut neantmoins trois vaisseaux, qui étant écartez des autres furent pris & pillez. Cela causa une grosse querelle entre les Anglois & Hollandois. Ceux-ci se plaignoient de ce qu'aiant pris un de ces vaisseaux, & s'étant mis à en poursuivre un autre, Rawleig Chef d'une escadre Angloise leur avoit ôté le premier par force. Enfin les Commandans Anglois furent obligez de s'en retourner, parce que l'hyver approchoit. On se moqua de leur expedition, dont ils avoient tiré si peu de profit. Mais dans la verité ce n'étoit point leur faute, s'ils avoient manqué de succès. Les événemens ne dépendent point des hommes. 1597.

Martin de Padille Amiral d'Espagne fut plus malheureux. Il avoit cent & huit vaisseaux chargez de huit mille soldats pour envahir l'Angleterre. Une tempête horrible lui fit perir trois gallions & six autres vaisseaux avec beaucoup d'hommes & d'argent. Quand il fut de retour en Espagne, on lui ôta sa commission que l'on don-

1597. donna à Brocaro, par ce que l'on crut que Padille étoit ou malheureux, ou peu habile à cet emploi d'Amiral.

Dans ce temps-là quatre vaiſſeaux Hollandois, qui avoient fait le voiage des Indes Orientales, revinrent au bout de trois ans. Ce furent les premiers qui entreprirent cette expedition. On les revit avec joie. Ils diſoient que dans l'Ile de Madagaſcar les habitans y vont tout nuds, à la reſerve de ce que la nature oblige de cacher. Ces gens ont une connoiſſance fort confuſe de la Divinité, & les mauvais eſprits ont beaucoup de pouvoir parmi eux. Ils ne ſe diſtinguent point entr'eux par des noms. Les ſaiſons ne ſe diverſifient point dans leur île. Les habitans ſont ſi ignorans de ce qui ſe fait en Europe, qu'ils donnoient un bœuf pour une cueiller d'étain. Les Portugais avoient irrité ces peuples contre les Hollandois pour les faire perir, & malheureuſement dans le même temps il s'éleva une ſedition parmi les gens de l'équipage, par ce que c'étoient des brutaux. Mais on l'appaiſa, & l'on ſe vit en état de continuer le voiage. En effet ils ſe rendirent dans l'Ile de Java, qui eſt grande à peu près comme l'Angleterre. Ils furent auſſi dans celle de Sumatra, & à ſainte Helene, qui produit toutes ſortes de biens ſans culture. Voila quel fut le commencement du commerce des Provinces-Unies pour les épices. Les Venitiens les tiroient autrefois d'Egypte. Du depuis les Portugais s'étoient emparez de ce négoce,

goce, & y avoient fait des profits immen- 1597.
ſes. Mais les Hollandois aiant découvert cette route ils entreprirent d'y envoier un grand nombre de vaiſſeaux pour avoir les épices de la premiere main. Dans cette vuë il ſe fit une ſocieté de Marchands de Hollande & de Zelande avec des negotians qui s'étoient ſauvez du Brabant, pour ce commerce. C'eſt ainſi que fut fondée cette Compagnie des Indes Orientales, que l'on voit aujourdhui ſi riche, & ſi puiſſante, qu'elle eſt la maîtreſſe prêſque abſoluë des épiceries.

Peu de temps après que l'Armée ſe fût aſſemblée autour d'Amiens le Roi de France s'y rendit pour en faire le ſiege. Il pouvoit forcer cette ville en peu de temps. Mais dans le deſſein d'épargner les ſoldats ce Prince tâcha de la prendre par intelligence. La choſe aiant manqué il fallut en venir à la force. Il ordonna donc de combler le foſſé, & de miner le rempart pour reduire les aſſiegez à capituler. Mais ils ſe défendoient fort bien, & tachoient de donner le temps au ſecours de s'avancer. Ils avoient mis dehors plus de trois mille bourgeois ſuſpects, & faiſoient ſouvent des ſorties par le moien de quelque cavallerie, qu'on leur avoit fait couler. Portocarrero fut tué dans une de ces occaſions. Cela n'empêcha pas que les aſſiegez ne ſe défendiſſent toûjours vigoureuſement. Ils avoient fait une écluſe, qui retenoit les eaux de la Somme, & qui les jettoit dans le camp des François. Cela re-

1597. retarda le ſiége de quelques jours, & donna le moien à l'Archiduc d'amener une belle Armée pour ſecourir la place. Mais il ne put venir à bout de ſon deſſein, & fut même obligé de ſe retirer ſans pouvoir conſerver cette belle conquête. La ville fut donc renduë au Roi, qui congedia ſon Armée ſans rien faire de plus, par ce qu'il manquoit de vivres, & que d'ailleurs la ſaiſon étoit déja bien avancée. L'Archiduc envoia des troupes pour reſſerrer la garniſon d'Oſtende, qui faiſoit beaucoup de peine à tout le païs par ſes courſes. Elle avoit enlevé Alfonſe d'Aguilar Gouverneur de Dunquerque, qui venoit de faire un grand butin.

Les Etats ſe ſervirent de l'éloignement de l'Archiduc pour ſe rendre maîtres des places de l'Overiſſel, que les Eſpagnols tenoient encore. Pour y mieux reüſſir ils crurent qu'ils devoient les chaſſer de deſſus le Rhin. Ce fut dans cette occaſion, que le Prince Frederic-Henri fit ſa premiere campagne agé d'environ quatorze ans. Maurice aiant tenu un Conſeil de guerre fort ſecret avec les principaux Officiers on marcha droit au fort de Schenck avec ſept mille hommes de pied, & huit cens chevaux. Il paſſa la riviere en diligence ſur des pontons, & traverſa enſuite le Vahal ſur un pont de batteaux avec tout ſon bagage, & quarante pieces de canon, que l'on avoit chargé ſur des batteaux avec toutes les munitions de guerre & de bouche. On prit d'abord le château d'Alpen,

&

& le même jour on inveſtit Rhinberg. 1597.
Cette ville dépend de l'Archevêché de Cologne, & avoit été priſe par le Duc de Parme. La place étoit bien fortifiée, & avoit mille hommes en garniſon.

Le Prince ſe ſaiſit d'une île, qui eſt près de la ville, & y poſta des troupes pour la garder, après quoi il fit faire un pont pour la commodité des convois, & des fourrages. Enſuite il placa ſon camp en deux endroits & le fortifia à ſon ordinaire. Il ferma la riviere avec ſes batteaux, & tira une grande ligne pour empêcher les ſorties. La place étoit bien munie, & avoit quatre vingt pieces de canon. Les aſſiegez dreſſerent beaucoup de batteries pour la défenſe de la ville. Ils en placerent une ſur le haut d'une tour du palais, d'où ils foudroioient le camp, qui étoit près de la riviere. Le Comte Louïs de Naſſau eut une jambe emportée, & la tente du Prince fut percée d'un coup de canon de cette tour. Mais elle fut bientôt raſée par l'artillerie du camp. Les aſſiegeans avoient attaqué la ville fort mollement juſques là, par ce que le mauvais temps les incommodoit beaucoup. Cependant ils commencerent à combler le foſſé, & à conduire des galleries vers le rempart pour le miner. Enſuite l'on bâtit tous les defenſes en ruine par le canon de l'île. Cela étant fait on ſomma la garniſon de ſe rendre, puis que l'on étoit en état de monter à l'aſſaut. Les aſſiegez demanderent une treve qui leur fut refuſée, & l'on continua

1597. tinua à canonner tout le jour. Le Comte Guillaume-Louïs ſe rendit maître d'une demi-lune, qui eſt ſur la riviere. Cette perte obligea les aſſiegez de capituler après dix jours de tranchée. La garniſon ſortit avec armes & bagage. Mais le canon & les munitions demeurerent au victorieux.

La ville étant priſe les Envoiez de l'Archevêque, & du Chapitre de Cologne la redemanderent comme place qui devoit demeurer libre, puis qu'elle n'avoit point d'interêt dans la guerre. Mais on leur répondit que la place aiant été priſe ſur l'ennemi, on étoit en droit de la retenir, que cependant on ne prétendoit pas s'en prévaloir : que dans la crainte de la voir encore une fois entre les mains des Eſpagnols on étoit reſolu de la garder, puis qu'elle ſervoit à couvrir les frontieres des Provinces-Unies, & que d'ailleurs elle rendoit la riviere libre : qu'aiant fait de grandes dépenſes pour en chaſſer l'ennemi on la tiendroit en gage juſques au rembourſement des frais du ſiege: qu'au reſte on en conſerveroit le revenu que l'Archevêque en tiroit. On vit bien que les Etats ne prétendoient pas s'approprier cette ville par ce qu'ils n'en augmenterent pas les fortifications. Ils réparerent les bréches & y mirent un Regiment d'infanterie avec quelque cavallerie en garniſon. On raſa la forteresſe Mutiliane qui avoit été bâtie ſur les ruïnes d'Aſcibourg. Un Officier Italien du Duc de Parme l'avoit fait bâtir, & lui avoit

avoit donné le nom de ſa patrie. Le Comte de Hohenlo qui alloit en Allemagne, la fit ruïner par l'ordre du Prince. 1597.

Les Etats écrivirent à l'Electeur de Brandebourg, & au Duc de Neubourg pour les obliger de penſer aux affaires de la ſucceſſion de Cleves, par ce que l'occaſion leur étoit favorable. Le Prince Maurice après la priſe de Rhinberg ſongea à ſe rendre maître de Meurs. Les Eſpagnols l'avoient priſe, il y avoit dix ou onze ans, & y tenoient une garniſon de huit cens hommes. Le Comte de Heremberg l'avoit augmentée juſques-là en ſe retirant de Rhinberg, qu'il avoit voulu ſecourir. Meurs eſt dans une aſſiete, qui en rend le ſiege difficile & le ſecours aiſé. Le Prince étant arrivé devant la place en fit les approches avec peine, par ce que les pluies avoient detrempé la terre. Il pouſſa neantmoins ſes tranchées dans trois jours juſque ſur le foſſé. Le canon n'avoit pas encore tiré. Cependant on prépara un pont pour monter à l'aſſaut. Le Gouverneur fit battre la chamade pour capituler. Quelques jours avant cela le Prince l'avoit prié de defendre ſeulement la citadelle pour épargner la ville. Ce Gouverneur nommé André de Miranda avoit fait là deſſus une réponſe aſſez fiere. On lui accorda les conditions ordinaires. Il allegua pour ſe juſtifier, qu'il manquoit de poudres. Mais il avoit eu le temps d'y pourvoir.

Pendant que les troupes du Comte Guillaume-Louïs étoient avec Maurice, le

1597. Comte de Heremberg vint ravager un quartier de la Friſe. Il brûla quelques villages, & fit un butin conſiderable, & un grand nombre de priſonniers. Cela n'empêcha pas le Prince de continuer ſon deſſein. Il paſſa la Lippe, & ſe rendit à Duiſbourg, d'où il vint enſuite à Groll, qui dépend de la Comté de Zutphen. La place avoit cinq bons baſtions, & une garniſon de huit cens fantaſſins, & de trois Compagnies de cavallerie, & le Comte de Stirum pour Gouverneur, qui augmenta les dehors, quand il ſut que l'on venoit l'aſſieger. Maurice ſe rendit devant la ville, & l'enferma d'une ligne de contrevallation contre les ſorties. Elle fut achevée en une nuit par huit cens travailleurs, qui étoient gardez par deux mille hommes. La nuit ſuivante on perfectionna les travaux, & l'on commença à pouſſer la tranchée. Cela étant fait on ſeigna les foſſez, & enſuite on les combla. Tout cela ne fût pas capable de reduire la garniſon, qui faiſoit ſouvent des ſorties. Mais on jetta des bombes dans la ville, qui obligerent les aſſiegez de penſer à la conſervation de leurs familles, & de leurs maiſons. Cependant ils firent de grands retranchemens derriere leurs remparts. Le Prince fit dreſſer des batteries de vingt-quatre pieces de canon; fit miner les baſtions, & avanca ſept galleries contre les murailles. La garniſon fut donc obligée de capituler au bout de dix-huit jours. Elle obtint les conditions ordinaires après avoir juré de

ne

ne point porter les armes de trois mois au 1597.
deça de la Meuſe.

Bredevoort eſt à deux lieües de Groll. La place eſt petite ; mais elle eſt forte par ſa ſituation dans un marais. On n'y peut aborder que par une levée, & d'ailleurs elle a de bonnes murailles, & un grand foſſé. Il y avoit une garniſon de trois cens hommes, qui n'étoit pas en bonne intelligence avec le Gouverneur. Le Prince Maurice l'aſſiégea, & d'abord les ſoldats furent épouvantez de ce marais. Mais le Prince leur fournit bientôt des expediens propres à le paſſer. Il attaqua la place par trois endroits, & fit emplir le marais par des branches d'arbre, de la terre & des pierres, que l'on amenoit ſur les lieux. On mettoit des grilles de bois par deſſus, & quand l'eau ſe trouvoit profonde, on y jettoit des faſcines de joncs attachées les unes aux autres. Quand on eut ainſi affermi le marais, on dreſſa des gabions pleins de terre pour couvrir les ſoldats. Ce travail fut fait par les matelots, & conduit juſques à une petite eminence proche de la ville, ſur laquelle on plaça vingt pieces de canon : tout cela fut achevé en huit jours, & l'on ſe rendit ainſi ſur le foſſé. On ne put pas le ſaigner, parce que les pluies augmentoient tous les jours l'inondation.

Cela rendit la garniſon plus fiere, & d'ailleurs le Comte Frideric de Heremberg promettoit de lui envoier du ſecours. Mais après que ces ouvrages furent achevez, les troupes

1597. troupes prierent le Prince de leur permettre de ſe ſervir de la force. Lors que le canon eût renverſé les tours & les pointes des baſtions, on ſe rendit maître de tous les dehors. Ainſi les aſſiégez, étant renfermez dans leurs murailles on jetta un pont ſur le foſſé pour monter à l'aſſaut. Cela jetta la fraieur dans la ville, ſi bien que l'on abandonna les remparts. Les aſſiegeans continuerent leur feu, & ceux qui étoient commandez pour l'aſſaut ne ceſſerent point de tirer, quoi qu'on leur demandât quartier. Tous les hommes abandonnans leurs femmes, & leurs enfans ſe jetterent dans le château. Il y en eut pourtant ſoixante ou quatre-vingt, qui furent tuez en voulant s'y retirer. Le reſte fut obligé de ſe rendre à diſcretion faute de munitions & de vivres. On taxa la ville à une certaine ſomme pour ſe racheter du pillage, & on donna des ôtages pour la ſureté du paiement. Cependant on leur rendit cet argent pour reparer les maiſons, qui avoient été brulées.

Le Gouverneur n'oſa ſe jetter dans le château, parce qu'il craignoit les ſoldats, qu'il avoit traitez fort rudement. Il ſe cacha pour ſe ſauver. Mais on le trouva enfin, & on l'amena devant le Prince qui l'aiant ouï parler avec fierté pour ſoûtenir ce qu'il avoit fait, lui donna à connoître qu'une temerité comme la ſienne meritoit d'être punie à toute rigueur. Cet homme épouvanté ſe jetta aux pieds du vainqueur, & lui demanda la vie avec larmes. Le

Prince

Prince en eut pitié, & lui pardonna. Il laiſſa repoſer les troupes de leur fatigue. On trouva dans la ville de quoi ſe rafraichir, parce que les gens du voiſinage y avoient ſauvé leurs effets. 1597.

Lors que les troupes eurent repris haleine, l'on marcha du côté de l'Overiſſel. Le bruit de cette marche jetta l'épouvante par tout. Gowen fut abandonnée. Une partie de la garniſon d'Eſcheden fut battuë. Le reſte ſe rendit à la vuë du canon. On prit enſuite Othmarſe. Les ſoldats qui la défendoient deſirerent que l'on tirât quelques volées de canon pour avoir pretexte de ſe rendre. Oldenſeel capitula au bout de trois jours, les ſoldats faiſant croire aux habitans, qu'ils ſe rendoient pour épargner leur ville. On raſa les fortifications de ces places pour oter l'envie aux ennemis de les reprendre. De là on marcha à Lingen pour achever de couvrir l'Overiſſel. Cette place avoit appartenu autrefois aux Comtes de Teklenbourg. Charles V. après la victoire de Mulberg avoit confiſqué cette Comté ſur eux, & l'avoit donnée au Comte de Buren. Mais il ſe l'étoit enſuite appropriée, parce qu'elle couvroit les frontieres des Païsbas, & que d'ailleurs c'étoit un poſte avancé du côté de Hambourg & de Breme. Les Etats en avoient fait preſent au Prince d'Orange avec tout le domaine qui en depend. La place peu forte avoit été revêtue par le Comte de Heremberg de quelques ouvrages. Le château

1597. teau en eſt aſſez bon. La garniſon étoit de ſix cens hommes avec quelque peu de cavallerie. Les troupes que le Comte avoit ramaſſées pour renforcer la garniſon ne voulurent point marcher, par ce qu'elles avoient juré de ne porter les armes de trois mois contre les Etats. Le Comte ſe jetta neantmoins dans Lingen, & il y fit conduire autant de canons & de munitions qu'il put.

Le Prince Maurice s'avança autant qu'il lui fut poſſible par ce que l'hyver s'approchoit. Il donna ordre à une partie de ſes troupes de ſe ſaiſir du paſſage de la riviere de Dinken. Il ſe poſta le quatrieme jour au delà de celle d'Ems. Les ennemis brûloient toutes les maiſons & les écuries, qui étoient à quelque diſtance de Lingen. Il plaça ſon Armée aſſez loin, par ce qu'il ne craignoit rien du dehors. Il fortifia legerement ſon camp contre la ville pour le couvrir contre le canon, & les ſorties. Le temps ſe rendit plus doux qu'il n'étoit, & l'on trouva le terrain propre à la ſappe. On fit donc des mines pour ruïner les fortifications. Cependant le canon de la ville incommodoit le camp. Le Prince remarquant qu'il n'avoit pas aſſez de canons, en fit venir en diligence par la riviere. Lors qu'il l'eut recu, il tourna tous ſes efforts contre le château, où le Comte s'étoit enfermé avec ſa garniſon. Le Prince laiſſa la ville en repos, & ſe donnant tout entier à l'attaque du château, il raſa à coups de canon un gros baſtion, qui couvroit

vroit le foſſé. Cela étant fait il combla le foſſé & avança des galleries. Alors il fit ſommer la garniſon de ſe rendre, lui faiſant dire que c'étoit pour la premiere, & pour la derniere fois. Le Comte de Heremberg ſe rendit après dix-huit jours de ſiege, dépoüillé de tout ſon Gouvernement par le Prince ſon couſin. 1597.

Cette expedition achevée l'on renvoia les troupes en quartier d'hyver. Le Prince ſe rendit à la Haie après avoir conquis beaucoup de païs avec fort peu de troupes, & couvert l'Overiſſel contre les ennemis. Cela lui acquit tant de reputation, qu'on parloit dans les Diétes de l'Empire de le faire Généraliſſime des troupes de l'Empereur contre le Turc. Sa joie fut troublée par le mariage de ſa ſœur Emilie avec le Prince de Portugal, qui l'avoit gagnée pour conſentir à cette alliance. Maurice n'aiant pas voulu les voir ils ſe tinrent quelque temps à Wezel. Mais s'étant enſuite rendus en Hollande, ils y vecurent dans une grande mediocrité. Cela donna de la compaſſion à tout le monde de voir la fille du Prince d'Orange, petite-fille d'un Electeur de Saxe reduite à ce triſte état, pendant que ſes ſœurs étoient mariées dans les plus grandes Maiſons d'Allemagne & de France, auxquelles même les Etats avoient fixé une dot.

L'hyver cauſa beaucoup de dommage aux Provinces-Unies. Les digues ſe rompirent à Groningue & en Hollande. Il y eut des incendies à Amſterdam, qui firent ſoup-

1597. ſoupçonner quelque trahiſon. La diſette d'argent jetta les ſoldats Eſpagnols dans leur mutinerie ordinaire, & pluſieurs troupes chaſſerent leurs Commandans: D'autres les forcerent d'entrer dans leurs ſéditions. L'argent donné pour appaiſer les mutinez en portoit d'autres à les imiter pour être paiez. Cela fut cauſe que les villes refuſerent les garniſons qu'on leur envoioit. Venlo ferma les portes à l'Archiduc même & à ſon train, ce qui l'obligea de former des deſſeins propres à rétablir ſon autorité. Il pratiqua des traîtres pour introduire des troupes dans l'île de Ter-Tholen. Il tâcha de ſurprendre le fort que l'on bâtiſſoit près de Berg-op-Zoom. Il envoia ſecretement des ſoldats pour ſe ſaiſir d'une des portes de Gertrudenberg. Mais tout manqua, & les traîtres de Ter-Tholen furent punis.

Philippe averti enfin par tous ces revers de la vanité de tous ſes projets, & épuiſé par une guerre de près de trente ans, ſentit qu'il devoit renoncer à la Monarchie univerſelle. Il ſe peut faire que la vieilleſſe, & ſes maladies le porterent à des penſées moins ambitieuſes. Quoi qu'il en ſoit il chercha les moiens de faire la paix, ou de rompre l'alliance de ſes ennemis contre lui. Quelques gens crurent qu'il vouloit ſortir d'affaire avec la France & les Etats, pour ſe jetter avec toutes ſes forces ſur l'Angleterre. Il craignoit que tant qu'il ſeroit en guerre contre la France & les Etats, les peuples des Païs-bas ne ſecouaſſent

couaſſent le joug, puis que ſes querelles particulieres les engageoient dans des guerres cruelles, qui ne finiſſoient point. Il crut qu'il devoit commencer par la France, qui lui avoit couté tant de dépenſes que ſon ancien domaine en étoit diminué. D'ailleurs Henri ſouhaitoit de regner en repos, & tous ſes ſujets l'excitoient à la paix. Alexandre de Medicis, & le Général des Cordeliers aiant trouvé ces deux Princes dans ces diſpoſitions, les engagerent tout de bon à traiter. Cependant Henri ne voulut entrer dans aucune conférence, qu'on ne lui eût promis au préallable de reſtituer tout ce qui étoit du domaine de ſon Roiaume. Cela étant fait il envoia Belliévre & Brulart à ſaint Quentin. L'Archiduc qui avoit un plein-pouvoir de Philippe, envoia Mendoze, Taſſis, Richardot, & Marienſard au même lieu pour y commencer les negociations. 1597.

Cependant Henri envoia à la Reine d'Angleterre pour lui repreſenter que cette guerre achevoit de ruïner ſon Roiaume, que ſa Nobleſſe étoit épuiſée, & que tout avoit beſoin de repos pour ſe rétablir. Il ajouta qu'il ne pouvoit plus ſoutenir la guerre, ſi ſes alliez ne lui entretenoient une Armée à leurs frais, & qu'ainſi il ſe voioit dans la neceſſité d'accepter une paix, qui lui rendoit ce qu'il avoit perdu: que cependant il menageroit les choſes de telle maniere, qu'ils pourroient entrer dans la paix; que ſi neantmoins ils ne vouloient point

1597. point traiter ; il n'avoit rien à dire ; puis que cette guerre, qui lui étoit ſi deſavantageuſe, leur étoit profitable. Il fit dire à la Reine, qu'elle ſavoit bien qu'elle ne lui avoit fourni que la moitié des troupes ſtipulées par le traité, ce qu'il avoit diſſimulé, quoi que la choſe lui eût paru bien dure, parce qu'il avoit voulu faire honneur à ce traité.

Il eut beaucoup de peine à s'excuſer envers les Etats. Buſenval leur repreſenta de ſa part que les ſecours qu'ils lui avoient fournis, n'avoient point eu de proportion avec les avantages qu'ils avoient tirez de la France par le commerce. La Reine & les Etats virent bien, que ce n'étoient là que des couleurs pour excuſer le deſſein formé de faire la paix. Cette Princeſſe répondit que ſi le Roi vouloit continuer la guerre, elle accompliroit fidelement les conditions du traitté, mais que s'il étoit reſolu à la paix, elle verroit quels en ſeroient les articles. Les Etats jugerent de tout cela, que les deux Rois s'accommoderoient, & que de leur part ils auroient à ſoutenir tout le fardeau de la guerre. Ils ne perdirent point courage. Ils offrirent même à ce Prince de lui fournir des troupes & des vaiſſeaux, s'il vouloit attaquer Nantes, ou quelque place des Païs-bas, mais ce Prince rejetta leurs offres parce qu'il avoit pris ſon parti.

Philippe tendit un piége aux Etats pour les engager à faire la paix. Il avoit promis l'Infante Iſabelle-Claire-Eugenie à l'Archiduc

chiduc Albert, & lui donnoit tous les Païs-bas en dot, eſperant que cela porteroit les Etats à la paix. Mais ils ne voulurent point écouter les propoſitions qu'on leur fit ſur ce ſujet, ils jugerent que cette donation des Païs-bas étoit ſimulée, & que l'Archiduc, & l'Infante n'auroient que le nom de ſouverains. Ceux qui étoient ſous l'obeïſſance de Philippe, témoignerent qu'ils ne ſe conſoloient de ſortir de deſſous ſa domination, que parce qu'ils alloient obeïr à ſa fille, qui étoit un autre lui même, qu'au reſte ils eſpercient qu'il continueroit de les aſſiſter, & de les proteger, puis qu'il s'agiſſoit de l'interêt de ſa propre fille & d'un Prince qui étoit de ſa Maiſon. Les Brabançons & les Flamans demanderent que l'on tâchât d'accommoder les differens que l'on avoit avec les Provinces-Unies, & que ſi elles s'opiniâtroient à refuſer la paix, on ſollicitât tous les Princes voiſins Catholiques Romains, & les Eccleſiaſtiques même à unir leurs forces pour les remettre dans le devoir. 1597.

Les Etats firent publier en ce temps-là une vigoureuſe défenſe de porter aucune marchandiſe de contrebande aux Eſpagnols, & aux peuples de leur dependance. Ils en publierent encore une autre pour empêcher le tranſport des grains. On defendit auſſi tout commerce avec la Flandre Eſpagnole. Cependant cette défenſe ne fut jamais bien obſervée, & elle devint inutile, de même que les autres par la paix 1598.

de

1598. de l'Eſpagne avec la France. On travailla enſuite à bien armer la cavallerie & l'infanterie. On leva quelques compagnies de cavallerie par le moien du revenu des païs, que l'on venoit de conquerir. On voulut empêcher les paſſevolans dans les compagnies. Mais après pluſieurs expediens inventez pour cela on fut obligé d'abandonner cette affaire, & de laiſſer les choſes, comme elles étoient.

Une baleine vint échoüer au mois de Fevrier près de Scheveling. Les pecheurs en avoient ouï le bruit ſur les côtes de Hollande. Ce monſtre avoit ſoixante & dix pieds de long, & couvroit tout l'eſpace, qui eſt entre la mer & les dunes. Une infinité de peuple le vint voir nonobſtant la puanteur horrible, dont l'air étoit infecté, ce qui cauſa des maladies, & la mort même à beaucoup de gens.

Le garniſon de Berg-op-Zoom entreprit de ſe ſaiſir du château de Vouden ſitué dans un lieu commode pour embarraſſer la navigation de la riviere. On avoit gagné les ſentinelles, leſquelles avoient promis de ne point éveiller le corps-de-garde. Mais celui qui étoit chargé de l'entrepriſe, la rendit inutile par ſon imprudence, & par ſa timidité. Le Prince avoit préparé une flotte pour ſe jetter dans la Flandre. Les vents l'empêcherent d'executer ſon deſſein. Quelques troupes de cavallerie s'étoient miſes en marche pour ſurprendre de l'infanterie Eſpagnole dans le païs de Limbourg. Leur marche fut découverte.

Ce-

Cependant elles ſe recompenſerent quelque temps après en ſe ſaiſiſſant des convois, que l'on menoit aux ennemis par le païs de Juliers. Mais ces cavaliers aiant été pourſuivis par les Eſpagnols ils furent obligez de lâcher leur butin, & firent quelque perte. 1598.

Il ſurvint de grands differens cette année entre les Allemans & les Anglois. Pluſieurs peuples d'Allemagne habituez près des grandes rivieres avoient fait enſemble depuis long-temps des traitez de commerce ſous de certaines loix ſous le nom de Confederation Anſéatique. Les Rois d'Angleterre connoiſſant l'utilité que leur Roiaume pouvoit tirer de ces peuples, leur accorderent le privilege d'échanger leurs marchandiſes contre celles du païs moiennant un mediocre tribut. Les Anglois n'avoient en ce temps-là que des laines, dont les Allemans s'accommodoient pour en fabriquer des étoffes. Du depuis le Duc d'Albe aiant fait la guerre aux Païs-Bas pluſieurs habitans de ces Provinces s'étoient retirez en Angleterre, & y avoient apporté avec eux le ſecret de faire des draps. Edouard VI. ſongea à profiter de ce nouveau negoce. Mais l'ancien traité fait avec les Villes Anſeatiques l'en empêchoit. Les Anglois tentez par le profit de ces manufactures établies chez eux trouverent bientôt l'occaſion de troubler le commerce de ces peuples. Ils leur offrirent neantmoins de continuer leur negoce ſur l'ancien pied, s'ils vouloient partager avec eux l'impôt,

1598. que l'on avoit mis ſur les draps. Ils diſoient que des ſujets ne devoient pas être chargez au profit des étrangers. Ils demandoient d'ailleurs les mêmes franchiſes pour eux en Allemagne, qu'on leur accordoit en Angleterre.

Les Allemans ſe plaignirent de cette nouveauté contraire aux privileges, dont ils jouïſſoient par les patentes de quatorze Rois. Les Anglois voiant que les Allemans ſe rendoient difficiles, firent une compagnie entr'eux, & par ce moien ils fourniſſoient les draps à meilleur marché que les Allemans. Ceux des Païs-Bas qui s'étoient retirez au delà de l'Ems, furent accuſez de falſifier leurs étoffes, & de les donner à bon marché pour ruïner les autres Marchands. Ces differens avoient obligé les Souverains à s'écrire pour tâcher de les faire ceſſer. Pendant tout cela les Anglois aiant commencé à faire des courſes, Philippe ſe chargea de l'affaire des Villes Anſeatiques, & fit ſolliciter l'Empereur d'y entrer. Il envoia même un Deputé à Lubec çapitale de ces villes pour y faire des reproches, de ce que l'on negligeoit une affaire de ſi grande importance, en quoi on faiſoit paroître peu de reconnoiſſance des bons offices qu'il leur avoit rendus, & qu'il étoit en état de leur rendre. Les Allemans ne voulurent rien conclure ſans leurs Alliez. Ils écrivirent donc aux Villes, qui s'étoient jointes aux Provinces-Unies, & firent connoître, qu'ils étoient reſolus de chercher à ſe faire juſtice.

ſtice, leur temoignant même qu'ils n'é- 1598.
toient pas contens de leur conduite dans cette affaire.

Ces choſes s'étoient paſſées l'année precedente. Dans celle-ci les ſollicitations de Philippe & des Villes Anſéatiques obtinrent de l'Empereur un ordre aux Anglois de ſortir de toute l'Allemagne dans un certain temps. Elizabeth de ſon côté publia un ordre ſemblable pour obliger les Allemans de ſortir de ſes Etats. Les Anglois, qui étoient à Staden, ſe réfugierent à Middelbourg. Les Etats de la Province les favoriſerent en tout ce qu'ils purent. Enſuite l'on tâcha d'accommoder les differens des Anglois avec les Villes Anſéatiques. Cependant les Provinces-Unies profiterent des diſſenſions de leurs voiſins, & établirent de grandes manufactures de laine à Leyde & à Harlem. Pluſieurs Juifs ſortirent du Portugal, & vinrent s'habituer à Amſterdam.

Plus le négoce d'Eſpagne étoit difficile pour les Provinces-Unies, plus elles étendoient leurs courſes dans les autres parties du monde. Il leur vint tout d'un coup cent cinquante vaiſſeaux chargez de bled. Les vivres n'en furent pas à meilleur marché, par ce que l'avidité du gain fit tranſporter ces bleds ailleurs. Cependant ils augmenterent les revenus de l'Etat par les impôts que l'on en tira. On commença dans le même temps le voiage de Conſtantinople, des Iles de l'Archipel, de Syrie & d'Egypte. Le Grand Seigneur permit aux

1598. Hollandois de trafiquer dans ſes ports avec pavillon François ou Anglois. Cependant le Roi d'Eſpagne les traverſa autant qu'il put dans ce nouveau commerce. Les Corſaires de Barbarie leur firent auſſi beaucoup de peine.

Pendant le printemps & l'été il ſortit environ quatre-vingt vaiſſeaux pour le voiage de Guinée, des Indes, des Molucques & de l'Amerique. Tous ces voiages ne furent pas également heureux. Un vaiſſeau de Zélande paſſant proche de l'Angleterre fut ſubmergé avec toute ſa charge. Balthazar Moucheron avoit entrepris d'ôter l'Ile du Prince aux Portugais. C'eſt une île aſſez fertile dans l'Ocean d'Ethiopie. Il prétendoit s'y établir pour faciliter le commerce de ceux qui voudroient aller plus loin. Les Etats & le Prince Maurice comme Amiral Général lui en accorderent la permiſſion. Moucheron leva deux cens ſoldats, ou matelots ſous l'eſperance de leur procurer un bon établiſſement. Il les mit ſous la conduite d'un nommé Julien Clerhague eſprit inquiet & turbulent. Clerhague s'étoit mélé des affaires du Comte de Leyceſter, dont il ſoutenoit les interêts. Les premiers ſuccès de leur entrepriſe leur en faiſoient eſperer de plus grands. Ils avoient attiré les principaux de l'île dans leur vaiſſeau ſous pretexte de les y régaler. Quand ils les tinrent ils les obligerent de prêter ſerment à un particulier, leur diſant que l'amitié des Hollandois leur ſeroit plus avan-

avantageuſe que celle des Eſpagnols. Les gens de Clerhague commençoient à cultiver les terres de l'île. Mais un Prêtre, qui y étoit habitué, excitoit ſes compagnons à ſe défaire de ces nouveaux hôtes. Clerhague averti de ſon deſſein lui ſuſcita une affaire, pour laquelle il fut condamné à mourir. Son ſupplice neantmoins & tous ſes diſcours porterent les anciens habitans de l'île à ſe ſoulever. 1598.

Pendant cela Clerhague s'étant brouillé avec quelques uns de ſes gens, il y en eut qui furent tuez clandeſtinement. Cela fit naître le deſſein d'attaquer Clerhague & ſes gens. Mais il mourut de maladie avec pluſieurs deſſeins. Il ne reſtoit donc que quelques Hollandois qui n'avoient point d'autres proviſions que celles de leur vaiſſeau. La crainte qu'ils eurent des Portugais, les obligea de quitter leur fort. Cependant il leur vint peu de temps après un grand ſecours d'hommes & de munitions, qui leur fut inutile, par ce qu'ils avoient été obligez d'abandonner cette île.

Le Comte de Cumberland avoit aſſiegé Lisbonne avec quarante vaiſſeaux, armez par des particuliers, & avoit interrompu par là tout le commerce des Portugais dans les Indes. Après avoir ravagé toute la campagne il ſe tranſporta dans l'Amerique pour ſe ſaiſir de la flotte d'argent. Il s'empara de Porto-Rico, qu'il pilla. Mais il fut obligé de l'abandonner, par ce que ſes gens y tomberent malades, ou par ce

1598. qu'il ne ſut ſe fortifier dans ſes conquêtes. Cependant l'ennemi ſe vangeoit dans les mers des Païs-Bas. Les armateurs de Dunquerque incommodoient étrangement le negoce & la péche. On chercha les moiens d'empêcher leurs courſes. Quelques uns propoſoient d'enfoncer des vaiſſeaux murez à l'embouchure de leur port. Mais on craignit que l'impetuoſité de la mer n'emportât ces vaiſſeaux. On conclut enfin que le plus ſur étoit d'augmenter le nombre des vaiſſeaux ordonnez pour croiſer contre les pirates. On ordonna donc à Vander Does de garder le Canal avec une petite flotte.

Les habitans d'Utrecht s'aviſerent de refuſer les contributions ordinaires ſous pretexte que les particuliers tiroient les revenus Eccleſiaſtiques, ce qui étoit cauſe qu'on les chargeoit d'impôts. Il eſt vrai que l'on avoit conſervé les Canonicats, qui étoient poſſedez par quelques particuliers, afin que les Etats de la Province fuſſent toûjours ſous l'ancien pied. Mais tous les autres revenus Eccleſiaſtiques tant de l'Evêché, que des Couvents, Abbaïes &c. étoient emploiez au ſoulagement de la Province. Les autres Provinces interpoſerent leur mediation, & le Prince Maurice travailla auſſi de ſa part à faire ceſſer ce trouble, ce qui rétablit la tranquillité à Utrecht.

Dans le même temps le Roi d'Eſpagne, qui avoit amaſſé beaucoup d'argent, chargea quantité de ſoldats ſur trente-huit vaiſ-

vaiſſeaux pour les envoier dans les Païs-Bas, afin de les joindre aux nouvelles troupes qu'on levoit en Franche-Comté. Il y avoit quatre Regimens de mille hommes commandez par Sancho de Leve. Ces vaiſſeaux entrerent prèſque tous dans le port de Calais. La tempête empêcha la flotte des Etats, qui étoit dans la Manche, de les attaquer. Il y eut même quelques-uns de leurs vaiſſeaux qui échouërent. Le Roi avoit ordonné ſur tout de mettre ſes ſoldats en ſureté. Il y eut pourtant un de ces vaiſſeaux, qui tomba entre les mains des Hollandois, leſquels donnerent la vie aux ſoldats, ne pouvant ſe reſoudre à les faire mourir de ſang froid. On laiſſa en liberté les vaiſſeaux Danois & Allemans, qui avoient été forcez de conduire ces ſoldats. Philippe équippa une nouvelle flotte à la Corogne pour Calais. Cependant deux vaiſſeaux ſortis de Calais furent pris par les ennemis, qui y trouverent beaucoup de richeſſes, & pluſieurs Eſpagnols qui ſe retiroient chez eux. On y trouva auſſi pluſieurs lettres qui marquoient ce que l'on croioit des affaires preſentes. Le Prince Maurice renvoia au Comte de Fuentes quelques preſens qu'on lui envoioit. 1598.

Les peuples des Païs-Bas furent chagrins de voir ces troupes Eſpagnoles, par ce qu'ils étoient las de la guerre. Cependant l'Archiduc voiant ce ſecours, tâcha d'appaiſer les mutinez qui étoient à Grave. Il emploia pour cela le Comte de Heremberg,

1598. qui en ramena pluſieurs à leur devoir. Mais on intercepta des lettres qui firent voir, qu'en appaiſant les uns on irritoit les autres, ce qui ne ſervoit au fonds qu'à épuiſer les finances.

Voila l'état des Païs-Bas, lors que les affaires générales changerent de face par la paix, qui fut concluë entre la France & l'Eſpagne. Dans les conferences la Reine d'Angleterre avoit deux Deputez, qui y aſſiſtoient. Les Etats y en envoierent auſſi de leur part. Elizabeth ſouhaitoit qu'ils leur donnaſſent la qualité de Plenipotentiaires pour concerter les affaires avec les ſiens. Mais ils ne voulurent pas leur donner un pouvoir ſi ample. Cependant ils députerent l'Amiral Warmont vers la Reine, & Juſtin de Naſſau avec Barnevelt le plus habile homme de ſon temps vers le Roi de France pour conferer avec l'un & l'autre ſur les affaires preſentes.

Warmont & Hottinga ſon collegue tacherent de detourner la Reine de faire la paix, & la preſſerent de fournir à la France tout le ſecours qu'elle avoit promis. Ils la ſolliciterent même d'envoier un Ambaſſadeur à Henri pour l'animer à la guerre. Après lui avoir temoigné les ſentimens de gratitude des Etats pour ſes bons ſecours, ils lui repreſenterent qu'il falloit examiner, ſi l'on pouvoit faire une bonne paix avec l'Eſpagne, dont la maxime étoit, qu'il ne falloit pas garder la foi aux heretiques, & que l'interêt de la Religion Romaine

maine demandoit que Philippe fût Monarque univerſel : qu'en effet ce Prince ne penſoit qu'à envelopper tous ſes voiſins dans la guerre pour les épuiſer, afin qu'enſuite il pût les mettre ſous ſon joug. Ils ajoûterent qu'il avoit ſouvent attenté à la vie de la Reine par des aſſaſſins, & par des empoiſonneurs apoſtez, & qu'il étoit toûjours animé du même eſprit : qu'en faiſant parler de paix il ne penſoit qu'à deſarmer ſes voiſins pour les envahir plus facilement; & qu'ainſi il valoit mieux demeurer armé, que de s'expoſer à ſes attaques frauduleuſes & impreviües. 1598.

Ils diſoient encore ; que les ſecours de la Reine les avoient mis en état auſſi bien que la France de remporter de grandes victoires ſur l'ennemi, & que l'on en pouvoit eſperer de plus conſiderables, puis qu'outre leurs Alliez ils étoient aidez par un Général habile & heureux : que l'ennemi ne pouvoit éviter ſa perte qu'en rompant le traité de ligue, que la Reine & eux avoient fait avec la France : que l'on avoit à craindre les deſſeins cachez de l'ennemi : que ſi leur Republique periſſoit, l'Angleterre ſeroit expoſée à toutes ſes forces : que tout bien examiné il valoit mieux combattre l'Eſpagne dans ſon païs, que d'être obligé de chaſſer ſa flotte des côtes d'Angleterre. Ils concluoient de toutes ces conſiderations, qu'il falloit continuer la guerre contre l'Eſpagne, & que ſi la Reine étoit dans les mêmes ſentimens, ils periroient plûtôt que de manquer à leur devoir dans cette occa-

1598. ſion, tant en defendant leurs Alliez, qu'en cherchant tous les moiens poſſibles de reſtituer à cette Princeſſe, ce qu'ils lui devoient.

Le Conſeil de la Reine fut partagé ſur le ſujet de cette harangue. Le Comte d'Eſſex, jeune & plein d'amour pour la gloire concluoit à la guerre. Burghley vouloit au contraire, que l'on fît la paix. Elizabeth repondit qu'elle étoit fort aiſe d'apprendre quels étoient les ſentimens des Etats ſur les affaires preſentes: que le France & l'Angleterre avoient de grandes raiſons de penſer à la paix, qui étoit ſur le point de ſe conclure: que ſi après l'avoir faite Philippe vouloit la recommencer, on ſeroit en état de s'oppoſer à ſes deſſeins; & que ſi les Députez vouloient l'obliger à la continuation de la guerre, ils devoient s'expliquer davantage ſur leurs offres. La Reine conclut en diſant qu'elle retarderoit la concluſion de cette affaire, juſques à ce que l'on vit quel ſeroit le train des conferences. Elle paroiſſoit refroidie pour la paix, depuis qu'elle eût été avertie que les Eſpagnols diſoient nettement que par les Alliez de la France ils n'entendoient que les Catholiques Romains.

Pendant ces negociations Henri étoit à Angers pour tâcher de reduire la Bretagne, que le Duc de Mercœur avoit envahie, aiant mis Blavet entre les mains de l'Eſpagne, pour en être ſecouru au beſoin. Quand il vit que l'Armée du Roi s'approchoit, & qu'il étoit ſur le point d'être

forcé,

forcé, il fit ſon accord. Il conſentit au mariage de ſa fille unique avec le Duc de Vendôme fils naturel du Roi, & de Gabrielle d'Etrée, & ſe remit ſous l'obeïſſance du Roi, qui lui accorda une bonne ſomme d'argent, & le gouvernement de la Province. Les Ambaſſadeurs des Etats étant arrivez près de ce Prince lui furent preſentez par Buzenval. Après les premiers complimens Barneveld prit la parole pour lui expliquer ſa commiſſion & celle de ſes collegues. 1598.

Il parla d'abord du traité de ligue offenſive & defenſive conclu avec le Roi, & le ſomma de l'accomplir. Il lui fit voir que la paix lui devoit être ſuſpecte, & lui offrit des troupes & de l'argent pour la continuation de la guerre. Il ſe ſervit de tout ce qui pouvoit animer un Prince nourri dans les armes. Il parla de cette maniere devant les Commiſſaires nommez pour l'écouter Il ajouta que l'Eſpagne ne parloit de paix, que par ce que l'alliance faite entre la France, l'Angleterre & les Etats la mettoit aux abbois; que le plus ſur ſeroit de continuer la guerre pour donner un exemple à la poſterité du malheur de ceux qui envahiſſoient injuſtement les Etats d'autrui. Les Anglois qui aſſiſtoient à la conference, appuierent le diſcours de Barneveld, & faiſoient ſonner bien haut dans l'occaſion les ſecours que la Reine avoit fournis, & redemandoient l'argent que cette Princeſſe avoit prêté.

Le Roi s'expliquant ſur les affaires à

1598. tous les Envoiez, leur fit voir que ſes neceſſitez preſentes avoient beſoin d'un prompt remede, & que la paix n'étoit pas encore ſure : que ſi les Eſpagnols ne lui rendoient tout ce qu'ils avoient uſurpé dans ſon Roiaume, il continueroit la guerre, & qu'au reſte il étoit fort obligé aux Alliez des offres qu'on lui faiſoit. Les Députez des Etats lui firent connoître que leur venuë lui feroit obtenir des conditions avantageuſes, & qu'ils eſperoient que la paix ne l'empêcheroit pas de leur continuer ſon amitié, & qu'ils en ſentiroient même les effets : que tout bien conté la guerre qu'ils étoient obligez de continuer, ſerviroit à affermir la tranquillité de ſon Roiaume. Cette deputation ſervit à fortifier la bonne intelligence de ce Prince avec les Etats leſquels en tirerent de grands ſecours dans la ſuite. Il leur fit ordonner la ſomme de deux cens quarante mille écus de ſubſide ordinaire, laquelle il augmenta ſelon leur beſoin. Cette conference étant finie les Envoiez s'en retournerent, & laiſſerent Aerſſens pour avoir ſoin des affaires auprès de ce Prince.

Les Eſpagnols voiant que la France traitoit avec eux, firent connoître aux Anglois, qu'ils ne ſe ſoucioient point de continuer la guerre avec l'Angleterre, & qu'ils ne traiteroient jamais avec elle qu'à des conditions raiſonnables. Cela donna lieu à Juſtin de Naſſau & à Barneveld de paſſer en Angleterre. Etant là ils repreſenterent à la Reine, que la paix n'étoit pas plus dan-

dangereuſe pour eux que pour elle & pour la France, & qu'ainſi ils étoient reſolus d'entrer auſſi dans le traité, ſi la Reine étoit de même avis qu'Henri. Ils ſuppoſoient que la Reine romproit ſon traité, ſi elle les voioit diſpoſez à faire le leur. Ils firent connoître en même temps, qu'ils conviendroient du temps auquel on reſtitueroit à cette Princeſſe les ſommes qu'elle avoit prêtées. 1598.

L'Aſſemblée de St. Quentin fut tranſferée à Vervins, où l'on conclut la paix aux mêmes conditions à peu près, qu'elle avoit été faite vingt-neuf ans auparavant avec Henri II. On en peut voir les articles dans les Hiſtoires de France. Les deux Rois comprirent au nombre de leurs alliez tous ceux qui leur étoient effectivement alliez. Le Roi d'Eſpagne y comprit l'Infante ſa fille comme Souveraine des Païs-Bas, & le Duc de Savoie. Il nomma le Duc d'Arſchot, Mendoze & Aremberg pour voir jurer la paix au Roi de France, lequel envoia le Marechal de Biron à Bruxelle pour la voir jurer à l'Archiduc. On fit de grandes réjouïſſances de part & d'autre pour cette paix, qui mit la France en état de reſpirer après trente-ſix ans de troubles. Le Roi s'attacha à rétablir les affaires de ſon Roiaume, & accorda un Edit aſſez favorable aux Reformez. Cependant les Provinces-Unies reſterent en guerre. Henri leur envoia Buſenval pour être le Mediateur ſecret de la correſpondance, qu'il vouloit entretenir avec les Etats. C'eſt

1598. ainſi qu'il aſſura ſa paix par la guerre d'autrui.

Les affaires étant dans cette bonne diſpoſition avec la France, l'Angleterre ſuſcita de nouvelles difficultez aux Etats. Elle leur fit faire de fort facheuſes demandes par François Veere, & envoia d'ailleurs une Ambaſſade à l'Archiduc pour faire connoître qu'elle ne retardoit le traité, que par ce qu'elle vouloit quitter les armes avec ceux qui les avoient priſes. Cependant elle fit dire aux Etats, qu'elle ne prétendoit les forcer en rien, & les fit preſſer en même temps de lui fournir les moiens de finir la guerre, ou de la continuer vivement, puis qu'elle ne l'avoit commencée que pour eux ; que cependant cette guerre la rendoit odieuſe dans le monde ſous pretexte qu'elle favoriſoit des ſujets contre leur Souverain.

Les Etats ſentirent bien que ces demandes alloient à leur cauſer de l'embarras. Cependant ils ne voulurent point fâcher une Princeſſe, dont l'alliance leur étoit ſi utile. Ils renvoierent les mêmes Ambaſſadeurs lui offrir dix millions pour toutes ſes prétenſions. Dans le même temps il arriva pluſieurs choſes inopinées, qui embarraſſerent la Reine à ſon tour. Le Roi d'Ecoſſe demandoit qu'on lui aſſurât la ſucceſſion d'Angleterre, ce qui fit croire que ce Prince étoit ſoutenu de queſque Puiſſance étrangere. On intercepta des lettres qu'il écrivoit au Pape, ce qui augmenta le chagrin d'Elizabeth contre lui.

lui. Burghlei preſſoit Elizabeth de faire la paix: mais il mourut. Cependant le Comte d'Eſſex ne ſe trouvoit point au Conſeil pour eviter la jalouſie. Cela fut cauſe que les Envoiez des Etats trouverent beaucoup de difficultez dans leur negociation. Ils ne purent obtenir la continuation de l'ancien traité, & ils ſe virent obligez d'en venir à un nouveau, dans lequel la Reine, ſans s'engager à rien, les tenoit toujours dans l'obligation. 1598

Enfin après pluſieurs conteſtations on regla la dette à huit millions, pour le paiement de laquelle on donna des ſuretez. La moitié de cette ſomme devoit être acquittée par le paiement de trois cens mille livres par an tant que la guerre dureroit, & au cas qu'elle vint à finir, l'on paieroit ſeulement vingt mille livres par an, s'il reſtoit quelque arrérage de cette moitié. Pour l'autre l'on devoit en convenir à l'amiable après la paix. La Reine de ſon côté s'engageoit de mettre onze cens cinquante ſoldats Anglois dans les places qu'on lui engageoit, pour l'entretien deſquels les Etats fourniroient cinq mille cent livres par mois avec les utenſiles & le logement: que moiennant cela elle ne ſeroit plus obligée d'envoier des troupes auxiliaires, & que les Anglois prêteroient le ſerment de fidelité aux Etats; qu'ils obeïroient à leurs Généraux, & qu'ils ſeroient à leur ſolde. Voila comment ils ſe défirent du Deputé de la Reine, qui étoit dans leur

1598. leur Conſeil. La Reine ſe reſerva ſeulement le droit d'y nommer un Conſeiller.

On ajouta que, ſi la Reine entroit en guerre contre les ennemis, ſoit par terre, ſoit par mer, les Etats joindroient une flotte de quarante ou cinquante vaiſſeaux de guerre à la ſienne, & cinq mille hommes de pied avec cinq cens chevaux à ſon Armée de terre. On comprit dans ces huit millions toutes les pretenſions de la Reine contre les Etats, ſaut ſon droit contre ceux qui étoient rentrez dans le parti d'Eſpagne. Ce traité, qui étoit fort avantageux à l'Angleterre, fit croire que la Reine preferoit la guerre à la paix. Il arriva même que le Comte de Tiron aiant eu quelque avantage en Irlande il ſe rendit plus difficile que jamais.

Ce fut en ce temps-là, que l'on commença à parler ouvertement du mariage de l'Infante avec l'Archiduc Albert. Le Roi envoia Friaſe dans les Païs-Bas avec des lettres, par leſquelles il avertiſſoit les Provinces & les peuples, qu'il avoit tranſporté les Païs-Bas à ſa fille. On publia dans le monde, que le Roi en conſequence de la diſpenſe du Pape par le conſentement de ſes parens marioit l'Infante avec l'Archiduc, qu'il avoit été porté à cela pour donner aux Païs-Bas la ſatisfaction de voir leurs Princes parmi eux, ce qu'il n'avoit jamais pu leur procurer de ſa part: qu'ainſi il donnoit, & cedoit à ſa fille tous les Païs-Bas en général & en particulier avec le Comté de Charolois, la Franche-

che-Comté, & le titre du Duché de Bourgogne, à condition que les Rois d'Eſpagne en pourroient retenir le nom, de même que le premier rang de Chevalier de la Toiſon d'Or. On fit cette donation avec toutes les formalitez, & avec toutes les précautions de droit requiſes en pareil cas. Les clauſes les plus remarquables étoient, que Philippe donnoit tous ces païs à titre de fiefs, ou d'arriere-fiefs à l'Infante ſa fille: qu'il diſpenſoit les peuples du ſerment qu'ils lui avoient prêté; & qu'il leur ordonnoit de le prêter à cette Princeſſe. Il declaroit que ſi dans cette donation il y avoit quelque choſe de contraire aux loix du païs, ou qui ne s'y accordât point, il vouloit cependant que la choſe ſubſiſtât telle qu'il l'avoit reglée en vertu de ſon autorité Roïale. 1598.

Il ajoûtoit à cela, que s'il ne venoit point d'enfans de ce mariage, ou s'ils mouroient ſans poſterité, tous ces droits cedez retourneroient aux Rois d'Eſpagne: qu'au cas que l'Infante mourût ſans enfans, le gouvernement des Païs-Bas appartiendroit à l'Archiduc avec l'uſufruit de tous les revenus, à condition que ſes heritiers ne pourroient prétendre après ſa mort que les ſeuls revenus de la Duché de Limbourg, & de la Comté de Chini. Il regloit auſſi l'ordre de la ſucceſſion, au cas qu'il y eût des enfans, & preferoit les mâles aux filles, l'ainé au cadet, le petit-fils de l'ainé au fils du cadet; & ainſi des filles. Il defendoit de démembrer, ou aliener aucune des Pro-

1598. Provinces, & que s'il ne venoit qu'une fille, elle ſeroit mariée au Roi d'Eſpagne : que d'ailleurs on ne pourroit marier fils ou filles ſortant de ce mariage ſans le conſentement exprès des Rois d'Eſpagne. Il diſoit encore, que les Princes des Païs-Bas, ni leurs ſucceſſeurs, & heritiers en ligne directe ou collaterale ne pourroient jamais rien pretendre dans les Indes Orientales, ni dans l'Amerique, & qu'au reſte ils ſe ſoumettroient à toutes ces conditions, & vivroient dans la Religion Romaine, faute de quoi tous ces païs retourneroient de droit à la Couronne d'Eſpagne par maniere de confiſcation. Philippe ſigna ces Lettres patentes le 6. Mai, & le même jour l'Infant d'Eſpagne qui fut depuis Philippe III. les ſigna auſſi, après avoir fait les proteſtations, telles que les mineurs ont accoutumé de les faire, quand ils ſont obligez de deferer à l'autorité d'un pere.

On parla diverſement de cette donation faite à l'Infante. On diſoit qu'il étoit inouï, même de mauvais exemple de diſpoſer d'un peuple ſans ſon conſentement : que les Princes avoient été choiſis par les peuples pour les gouverner, ſur tout dans les Païs-Bas, qui n'obeïſſent à leurs Princes que ſous de certaines conditions, qui limitent leur autorité. On diſoit donc, que le Roi n'avoit pas droit d'en tranſporter la ſouveraineté ſans l'aveu des peuples : que quand Charles Quint voulut ceder les mêmes païs à Philippe ſon fils, la choſe s'étoit faite dans l'aſſemblée des Etats, qui avoient

avoient consenti à cette donation, & qu'aujourdhui par de simples Lettres patentes on donnoit ces Provinces à l'Infante sans en avoir parlé ni aux Etats, ni aux peuples: que cela se faisoit dans un temps, que les Provinces étoient ruïnées par une guerre de trente ans, & que l'Espagne, qui les y avoit engagées, les abandonnoit, lors qu'elles avoient un extréme besoin de son secours. 1598.

D'autres disoient au contraire, que cette donation leur seroit fort avantageuse, si elle delivroit les Provinces des Espagnols, & que l'on pourroit esperer de finir la guerre: mais que l'on voioit bien que Philippe ne renonçoit aux Païs-Bas qu'en apparence: que tout cela abboutissoit à donner le gouvernement à l'Infante sous un tître specieux: qu'après tout on ne la marioit à l'age de trente-deux ans que par ce que l'on savoit bien qu'elle n'auroit point d'enfans: qu'ainsi la condition des peuples étoit malheureuse d'avoir servi à mettre leurs Princes sur le throne d'Espagne pour être gouvernez par des gens qui se moquoient de leurs loix, & de leurs privileges naturels.

Pendant qu'on raisonnoit de cette affaire, on reçut des lettres de l'Infante, qui écrivoit comme Souveraine. Elle donnoit pouvoir à l'Archiduc de prendre possession du païs en son nom, & de la representer dans toutes les ceremonies publiques. Cet ordre étoit contraire aux loix du païs, qui veulent que les premiers actes des Souverains

1598. rains ſe faſſent par eux mêmes en perſonne. Cela fut cauſe que l'Archiduc n'oſa convoquer les Etats, ſe contentant d'appeller ſeulement quelques Deputez des Provinces pour le 15. Août. Vers ce temps-là il fit camper quinze mille hommes de pied près de Bruxelle avec deux mille chevaux pour intimider les peuples. Le jour étant venu, Richardot parlant pour l'Archiduc dit en ſubſtance, que les malheurs du païs étant arrivez par l'abſence du Prince, on verroit deſormais les peuples ſe rétablir, puis qu'ils auroient leur Princeſſe. Maſius repondant pour les Brabançons s'étendit ſur tout ce qui pouvoit gagner la bienveillance de l'Infante leur ſouveraine. On fit ſemblant enſuite d'aller aux avis pour la recevoir en cette qualité, & l'on executa ce que l'on ne pouvoit pas empêcher. On ajouta que l'on regleroit les conditions de cette reconnoiſſance dans trois mois, que l'on donnoit à l'Archiduc pour aller épouſer l'Infante.

On ordonna de plus, que l'on ne changeroit rien dans le gouvernement, ni dans la guerre pendant ſon abſence; que neantmoins l'Archiduc nommeroit un Lieutenant Général. Il choiſit le Cardinal André d'Aûtriche ſon couſin. On ordonna que toutes les affaires ſe feroient encore au nom de Philippe, juſques à l'arrivée de l'Infante: que les petites charges ſe donneroient aux habitans du païs, & que le Roi declareroit que le mot de fief emploié dans ſes lettres ne préjudicieroit point aux habitans ni

ni aux villes : que le païs ſe chargeroit de 1598.
paier les ſoldats Vallons & Allemans, mais que le Roi paieroit tous les autres : qu'Albert ſe contenteroit des anciens revenus, & que l'on ne chargeroit point les peuples de nouveaux impôts, ni de l'entretien des garnitons : qu'au reſte quand l'Infante ſeroit arrivée avec l'Archiduc on leur préteroit le ſerment de fidelité, & que l'on tacheroit de faire la paix avec les Provinces-Unies.

Albert voiant que l'on parloit tant de la paix, crut qu'il falloit tacher de noüer des conferences entre les deux partis comme de pareil à pareil. Il jugea que ce ſeroit faire tort à la majeſté du Prince d'envoier une deputation en ſon nom aux Etats. Il leur écrivit donc pour les avertir de ſon mariage, & ajouta qu'il ſouhaitoit de pouvoir amener les choſes à une bonne paix : que l'on ne pourroit rien craindre pour le traité que l'on feroit, puis que les Etats avoient charge en ſon abſence d'en avancer les negociations avec eux. Le Prince d'Orange Philippe-Guillaume, & le Duc d'Havré écrivirent au Prince Maurice pour le prier de diſpoſer les Etats à concourir à cette bonne œuvre. Les Etats écouterent ce que Daniel Molan homme de credit avoit à leur dire ſur ce ſujet. Il leur apprit que ſur un faux avis de la maladie de ſon frere il s'étoit rendu à Anvers où on l'avoit engagé dans des conferences avec Richardot, Aſſonville & pluſieurs autres, & enfin avec l'Archi-

1598. chiduc même: que chacun lui avoit temoigné un ardent deſir pour la paix, que l'on avoit deſſein de rendre ſure aux Etats: qu'on lui avoit dit qu'on leur laiſſeroit leur liberté, leur Religion, leur Republique même, pourvu qu'ils vouluſſent reconnoître les nouveaux Princes, & que le Roi s'engageoit à faire declarer le Prince Généraliſſime des Armées de l'Empereur en Hongrie.

Mais on intercepta des lettres de Philippe, qui marquoient des deſſeins fort contraires à ces propoſitions. On arrêta même ſur quelques ſoupçons Pierre Panne d'Ipre, qui avoüa que les Jeſuïtes de Doüai l'avoient excité à aſſaſſiner le Prince Maurice: que dans ce deſſein il s'étoit tranſporté en Zélande, & enſuite à Leyde, mais que les remors de ſa conſcience l'avoient empêché de faire le coup. Cet homme aiant confeſſé la même choſe pluſieurs fois fut condamné à mort, & executé au mois de Juin ſelon la ſentence prononcée par les Magiſtrats de la même ville.

On ne fit pas de grandes entrepriſes de guerre pendant toutes ces negociations. Quelques fantaſſins furent battus près de Nimegue par des cavalliers Eſpagnols. On tua un Comte de Mansfeld avec quelques uns des ſiens au delà de la Meuſe. Il y eut encore quelques petites rencontres ſemblables, qui ne décident de rien. Les Etats étoient bien aiſes de ménager la depenſe, prevoians que le changement qui ſe faiſoit

ſoit dans les Païs-Bas ameneroit bien des affaires. D'autre côté l'Archiduc attendoit l'execution de la paix faite avec la France pour renforcer ſon Armée des garniſons qu'il tireroit des places que l'on reſtituoit par le traité de Vervins. Mais ces garniſons refuſerent de ſortir, par ce qu'elles n'étoient pas paiées. Il fallut donc les ſatisfaire, ce qui ne ſervit qu'à porter les autres ſoldats à la ſedition. Quand ils virent même que l'on faiſoit de grandes dépenſes à Bruxelle pour la reception des nouveaux Princes, ils ſe mutinerent de toutes parts. La garniſon de la citadelle d'Anvers chaſſa Auguſtin de Mexia, qui les commandoit, & mit à ſa place un ſoldat ruſé, & habile dans la langue du païs. Ils demandoient vingt-deux mois de ſolde. 1598.

Pendant qu'on leur cherchoit de l'argent, ils exigerent des bourgeois ving-cinq ſous pour chaque cavallier, & la moitié pour chaque fantaſſin. Ils ſe firent fournir des habits, des meubles, mille autres choſes ſuperflues, juſques à des filles de joie. Lors qu'ils vouloient quelque choſe ils tiroient le canon, juſques à ce qu'on les avoit ſatisfaits. Les ſoldats de Liere s'allierent avec eux, & l'on apprit en même temps, que les Vallons deſertoient dans le Luxembourg ſous pretexte de ſe rendre chez eux pour mettre ordre à leurs affaires. Les Magiſtrats députerent à l'Archiduc, pour le prier de faire ceſſer tous ces deſordres. Il répondit qu'il n'y pouvoit tra-

1598. travailler, n'aiant point d'argent. Les ſoldats de la citadelle de Gand ne voulurent point augmenter leur nombre. Cependant ils rançonnerent la ville. A Grave les Allemans ſe joignirent aux bourgeois contre les Eſpagnols. Mais on appaiſa bientôt cette ſedition.

Les Etats ne firent aucune réponſe aux lettres de l'Archiduc, étant perſuadez qu'on ne leur faiſoit des propoſitions de paix que pour les ſurprendre. L'Archiduc voiant qu'ils ne vouloient point entrer en negociation, ſe reſolut à continuer la guerre. Il diſtribua aux ſoldats tout ce qu'il put avoir d'argent ou d'Eſpagne, ou de ſes emprunts: Il donna de grandes eſperances aux troupes qui devoient demeurer en garniſon, & flatta extraordinairement celles qui devoient compoſer l'Armée. Enſuite il envoia cette Armée au delà du Rhin, où elle pouvoit ſubſiſter facilement. Il pretendoit incommoder les Etats en les enfermant ainſi de tous côtez, en leur otant les contributions, & en les chargeant de troupes ennemies. Mendoze eut donc ordre de paſſer la Meuſe vers le milieu de l'automne avec les troupes. Quand les Etats le virent en marche, ils jetterent le Comte de Hohenlo avec des ſoldats dans l'Ile de Bommel, & le Prince Maurice marcha avec le reſte de l'Armée du côté d'Arnheim.

Après que l'Archiduc eût donné tous ces ordres, il ſe rendit à Hall, ou il ſe démit de la dignité de Cardinal, & d'Archevêque

vêque de Tolede, en aiant eu la permiſſion du Pape. L'Egliſe de Hall eſt en reputation dans les Païs-Bas par les miracles que l'on dit qui s'y font tous les jours. Du moins c'eſt la creance des Catholiques Romains. Le celebre Lipſe en a écrit un traité en beau Latin, qui lui a fait plus d'honneur pour le ſtile, que pour ſa matiere. On le refuta en ce temps-là, & l'on fit voir que la ſuperſtition ſeule lui en avoit ſuggeré le deſſein, & qu'en effet il y a de l'idolatrie à choiſir d'autre protecteur que Dieu. Quoi qu'il en ſoit, l'Archiduc depoſa les ornemens de ſes dignitez ſur l'autel de la Vierge de Hall. 1598.

Le Cardinal André étant arrivé à Bruxelle reçut ſa commiſſion de l'Archiduc, qui partit incontinent après. Il avoit avec lui des Députez du païs, qui alloient remercier le Roi, & des Dames pour accompagner l'Infante. Le Prince d'Orange Philippe Guillaume fut du voiage. On lui avoit rendu les biens de ſa Maiſon, qui étoient dans les Païs-Bas Eſpagnols. Le Prince Maurice gouvernoit ceux qui étoient dans les Provinces-Unies, & la Comteſſe de Hohenlo avoit ſoin de ceux qui venoient de la Princeſſe d'Orange Comteſſe de Bueren &c. Il ne reſtoit plus que la Principauté d'Orange, qui étoit entre les mains de la France. Maurice envoia le Sieur de Sainte Aldegonde pour en ſolliciter la reſtitution, qu'il ne put obtenir. Le Prince d'Orange crut qu'il en viendroit à bout par la recommandation de l'Eſpagne.

1598. Il ſe mit en chemin après avoir pris des meſures pour cela, & paſſa par le Palatinat pour y voir ſa ſœur Louïſe-Julienne mariée à l'Electeur. L'Archiduc de ſon côté ſe rendit à Prague auprès de l'Empereur ſon frere dans le deſſein, dit-on, de ſe faire nommer Roi des Romains. Mais les nouvelles de la mort de Philippe le firent changer de penſée.

Ce Prince étoit accablé de goutes & de vieilleſſe. Il étoit travaillé de fluxions depuis le printemps. Son mal augmenta pendant l'été, ce qui l'obligea de ſe faire porter à l'Eſcurial. Mais la fatigue du voiage, & l'air épais de ce palais lui firent venir la fievre, qui lui fit retirer les nerfs. Les douleurs de ſes jambes, & de l'eſtomac lui cauſerent une inflammation, qui fit naître des ulceres en diverſes parties de ſon corps. On y mit des emplâtres pour les faire ſuppurer. D'abord il en ſortit beaucoup de matiere. Mais enſuite il s'y engendra tant de poux, que l'on ne pouvoit en tarir la ſource. Cela le jetta dans une extreme foibleſſe, & dans des douleurs ſi grandes, qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'on le touchât, de ſorte que cette vermine lui rongea les entrailles. Dans cet état il ſe prepara à la mort, fit mettre les ornemens Roiaux ſur lui, & faiſant voir ſa miſere à ſon fils & à ſa fille, il leur ordonna de bien vivre enſemble, & de demeurer attachez à l'Egliſe Romaine. Enſuite il reçut l'Extreme-Onction, & mourut peu de temps après, tenant entre ſes mains le même crucifix, qui avoit ſervi à Charles ſon

pere

pere. Il mourut le 14. de Septembre. Telle fut la fin du plus puissant Roi de l'Europe, agé de soixante & onze ans, après en avoir regné quarante-trois. 1598.

Il étoit d'une taille mediocre, & avoit le front un peu plus élevé qu'à l'ordinaire. Il avoit les levres grosses, & avancées comme tous les Princes d'Aûtriche. Son visage avoit de l'air des gens des Païs-Bas. Mais ses mœurs étoient tout Espagnoles. Il étoit doux dans son domestique, & se mettoit peu en colere. Mais il étoit severe, & inflexible, quand il y alloit de son autorité. On tient qu'il n'avoit pas l'esprit aussi vif que son pere. Mais le travail l'avoit rendu habile. Il dormoit peu, & s'occupoit beaucoup. Il dépéchoit lui même la plûpart de ses affaires. Il se servoit si bien de ses richesses, qu'il fut toûjours maître de l'élection des Papes & des Empereurs. Il savoit le secret de tous les Princes. Pour lui, il étoit fort caché, & gardoit des haines secretes. Il avoit de vastes esperances, étoit fort attaché à sa Religion, & se servoit d'une politique raffinée. Il eut des guerres perpetuelles. Mais hors celle qu'il eut avec Henri II. il les fit toutes par ses Lieutenans. Il augmenta ses Roiaumes de l'Amerique & du Portugal. Mais il perdit Tums, la Goulette & les Provinces-Unies.

Il n'eut pour competiteurs que des femmes & des enfans, qu'il ne put vaincre. Ceux qui haïssoient ce Prince, l'accusoient d'avoir entrepris beaucoup de guerres sans

1598. ſujet, & de les avoir conduites avec beaucoup de mauvaiſe foi. On lui reprochoit d'avoir rendu la paix ſanglante en Eſpagne & dans les Païs-Bas, & d'avoir porté la France aux mêmes cruautez par la perſecution. On le chargeoit de pluſieurs mauvaiſes actions, qui lui avoient attiré la maladie extraordinaire dont il mourut. On diſoit que l'ombre de ſon fils, & celle de ſa femme avoient voulu ſe vanger de lui en le faiſant mourir comme Herode. On ajoutoit que comme Antiochus il avoit perſecuté, & que comme Caſſander, & Sylla il avoit été le tyran de ſes Etats, ſi bien qu'il étoit mort comme eux d'une façon tout extraordinaire.

Son fils qui fut Philippe III. lui ſucceda dans tous ſes Roiaumes. Quelques habitans des Provinces-Unies, qui avoient cru juſques là, que leur ſerment les attachoit à Philippe, s'en crurent delivrez par ſa mort. L'Eſpagne envoia des ordres plus rigoureux que jamais contre les Provinces-Unies, ce qui fit connoître que le nouveau Roi n'étoit pas ſi debonnaire qu'on le faiſoit.

L'Archiduc étant diligemment parti de Boheme ſe rendit en Italie. Il trouva ſur les terres de Veniſe Marguerite fille de Ferdinand Archiduc d'Aûtriche demeurant en Stirie, qui alloit en Eſpagne pour y être mariée au nouveau Roi. Le Pape ſe trouvoit alors à Ferrare, dont il prenoit poſſeſſion, par ce que la famille d'Eſte étoit éteinte. Albert & Marguerite s'y rendirent,

dirent, & ceux qui devoient repreſenter le Roi d'Eſpagne, & l'Infante, s'y étant auſſi trouvez, le Pape benit leurs mariages, après quoi ils ſe rendirent à Mantouë. Ils trouverent à Milan le Duc de Savoie, qui y étoit venu pour les ſaluer. Cette année s'acheva ainſi en fêtes, en réjouïſſances, ou en voiages. L'Archiduc fut magnifiquement reçu par tous les amis de la Maiſon d'Aûtriche. 1598.

Les troubles d'Emden recommencerent cette année. Edſard n'étoit pas content de la ſentence arbitrale rendue à Delfziel. Il en appella à l'Empereur, alleguant qu'on l'avoit forcé à l'accepter. L'Empereur avoit trouvé mauvais que des étrangers ſe mélaſſent des affaires de l'Empire. Il fit examiner cette ſentence, & la fit caſſer comme renduë par des Juges incompetens. Cependant ſon Arrêt contenoit les mêmes choſes que cette ſentence. Ainſi l'appel du Comte ne lui ſervit de rien. Il crut donc qu'il devoit prendre ſon temps. Dans cette vuë il jetta la diſcorde dans la ville d'Emden. Elle avoit fait de groſſes pertes, qui la mettoient hors d'état de paier ſes dettes. Le Comte envoia ſes deux fils dans la ville pour y entretenir la diſſenſion dans le deſſein d'attirer dans ſon parti ceux qui étoient d'une autre Religion que la ville, & de tâcher de ſe rendre maîtres d'une des portes, par laquelle il pourroit entrer avec des ſoldats, qu'il avoit amaſſez ſous des pretextes plauſibles. Il leur avoit recommandé d'ailleurs d'attirer dans ſes interêts ceux

1598. qui s'oppoſoient à la levée du nouvel impôt. Il y avoit dix-neuf Confrairies, qui y refuſoient leur conſentement.

Ce complot fut decouvert, & les Magiſtrats s'en plaignirent avec chaleur aux fils du Comte. Ils firent mourir ceux qui s'étoient chargez d'ordres pour exciter la ſedition. Ils condamnerent à l'amende, ou au banniſſement les bourgeois qui avoient eu part à ce deſſein. Il y avoit parmi les factieux un nommé Grune homme fort conſideré dans la ville, parent de Funck, qui avoit été autrefois Agent des Païs-Bas en Eſpagne. Cet homme ſe rendit en Hollande ſous pretexte d'affaires particulieres. On ſut qu'il avoit des ordres ſecrets de l'Archiduc. On l'interrogea ſur le ſujet de ces ordres, & il répondit qu'ils regardoient le paſſage de quelques troupes Eſpagnoles ſur les terres du Comte. Cela donna lieu à le mettre en arrêt pour retarder du moins l'execution de l'entrepriſe. Dans le même temps on intercepta des lettres de Funck addreſſées au Comte pour l'avertir qu'il ne devoit rien eſperer d'Allemagne, & qu'il devoit demander du ſecours aux Eſpagnols pour avoir le moïen de châtier les rebelles. Cela confirma le ſoupçon que l'on avoit, que l'on travailloit ſecretement à s'emparer de ce païs-là en donnant au Comte des terres dans la Franche-Comté, ou dans le Luxembourg.

La ville d'Emden demanda du ſecours au Comte Guillaume-Louis Gouverneur de Friſe. En attendant qu'il fût prêt, il donna

donna ordre à de vieux ſoldats congediez de ſe rendre à Emden, & d'y prendre parti. Le Magiſtrat & les habitans étoient en bonne intelligence, aſſurez qu'on en vouloit à leur liberté. Cependant les ſoldats qu'ils avoient, ne leur ſuffiſoient pas. On leur envoia donc trois cens hommes pour augmenter leurs troupes. Cela irrita le Comte, qui ſans conſiderer que c'étoit lui qui les avoit pouſſez à ſe précautionner contre les ſurpriſes, les fit aſſigner par devant l'Empereur. Il ſe plaignoit de ce que les ſoldats des Etats pilloient ſes terres, de ce que les Magiſtrats d'Emden au préjudice de ſes droits avoient fait mourir des gens de leur autorité, de ce qu'ils avoient traité ſes fils indignement, & enfin de ce qu'ils avoient obligé la jeuneſſe à prêter un nouveau ſerment oppoſé à la fidelité qu'ils lui devoient. Pendant cela les fils du Comte s'étant rendus en Pologne firent des plaintes au Roi contre la ville d'Emden. Ce Prince la menaça de lui interdire le commerce de Pologne. Il écrivit des lettres aſſez fieres aux Etats ſur ce ſujet. Mais on n'en tint pas grand conte, par ce que les menaces de ce Prince venoient de loin. Le Duc de Holſtein fit plus de mal aux habitans d'Emden en retenant leurs vaiſſeaux dans ſes ports Les Eſpagnols & le Roi de Dannemarc en uſerent de même. 1598.

Il étoit auſſi ſurvenu des brouilleries à Aix-la-Chapelle. Quelques Magiſtrats ſe prévalans d'un jugement qui leur étoit

1598. favorable, avoient chaſſé leurs competiteurs de la ville, & s'étoient rendus maîtres du Gouvernement malgré le Duc de Juliers, qui eſt l'ancien protecteur de cette ville. Mendoze & Clement s'intriguerent dans cette affaire, & par des procedures ambigues obtinrent un Arrêt de la Chambre de Spire, qui condamnoit ceux qui s'étoient emparez de l'autorité. Peu de temps après on les mit au ban de l'Empire pour n'avoir pas obeï à cet Arrêt, & au bout de l'an on leur ſignifia un autre Arrêt plus rigoureux par un Heraut public, qui ſomma les Princes d'Allemagne les plus proches de faire executer cet Arrêt. Le Duc de Cleves, & les deux Archevêques de Cologne & de Tréves empruntterent pour cela les troupes de l'Archiduc, & l'on commençoit déja à ſe ſaiſir de tous les biens de campagne, qui appartenoient aux bourgeois d'Aix. Les Eſpagnols ſe mirent ainſi en état de ruïner cette ville, qui avoit été le ſiege de Charlemagne. Les Magiſtrats ſurpris de la violence de cette procedure, & craignans d'attirer les armes de l'Archiduc & de l'Empereur même contre la ville, remirent leurs charges entre les mains du peuple, lequel choiſit pour arbitre ou pour interceſſeur l'Archevêque de Cologne. Cela fit ceſſer la procedure commencée contre la ville. Mais cela en fit bannir la Religion, qui y étoit établie depuis quarante ans.

L'on fit entrer une garniſon à Aix, & l'on mit toutes les charges entre les mains des

des Catholiques. Ceux qui avoient été dans la Magiſtrature, furent mis à la garde de quelques particuliers, qui les laiſſerent échapper ſecretement. Il y en eut qui ſe ſauverent dans les Provinces-Unies, & d'autres en d'autres lieux. Entre les bannis un nommé Engelbert, qui s'étoit plûtôt fait connoître par ſes vices que par ſes bonnes actions, avoit été caſſé. Il avoit obtenu de la Chambre Imperiale un Arrêt, qui lui permettoit de ſaiſir les effets des Hollandois, par tout où il en trouveroit. Il pretendoit que les Etats lui devoient des arrerages de ſolde. Il alloit donc de maiſon en maiſon avec des ſergents pour s'emparer de ce qui appartenoit à des Hollandois. Deux lettres que les Etats écrivirent à Aix, arrêterent les pourſuites de cet homme. On repreſentoit que c'étoit une choſe injuſte, & de mauvais exemple que l'affaire d'une nation fût décidée par des particuliers, & que ſi cela continuoit, l'on ſeroit obligé d'en tirer raiſon par la voie des armes. 1593.

Les Conſeillers du Duc de Cleves, qui étoient partiſans de la Maiſon d'Aûtriche gouvernoient toûjours les affaires. La priſe de Rhinberg n'avoit pas éveillé les Princes prétendans. Ils laiſſoient les choſes dans leur train ordinaire. Les principaux Seigneurs du païs ſoûtenoient que la maladie du Prince renvoioit le gouvernement aux Etats. Ils reſolurent de lever ſix mille hommes de pied & mille chevaux ſous le pretexte apparent de garder le païs, mais

1598. dans la verité pour s'emparer du gouvernement. L'affaire ne put reüſſir, par ce que l'on ne put convenir d'un Chef pour ces troupes. Cela retarda cette levée, & donna le moien à leurs ennemis d'aſſurer leur puiſſance.

Toutes ces conjonctures d'affaires rendoient l'Armée de Mendoze redoutable à l'Allemagne & aux Provinces-Unies. Elle étoit de vingt mille hommes de pied, & de deux ou trois mille chevaux. Le ſurplus de la cavallerie étoit reſté en Brabant pour remedier aux cas imprevus. Cette Armée avoit ſix ou ſept mille chariots avec elle. Le Comte Frideric de Heremberg en étoit Lieutenant Général, par ce que le grand age de Mansfeld ne lui permettoit plus d'aller à la guerre. La cavallerie paſſa la Meuſe en trois endroits, & tira droit vers le Rhin par les païs de Juliers & de Cologne, où il n'y avoit aucunes troupes. La Bourlotte commandoit l'avantgarde. Il ramaſſa tout ce qu'il put trouver de batteaux, & de pontons, & les fit décendre entre Bonne & Cologne. Il prit huit cens hommes, & deux petites pieces de campagne pour chaſſer les batteaux, qui gardoient le Rhin, & les obligea de décendre à Rhinberg. Enſuite ayant pris un plus grand nombre de troupes il chaſſa tout ce qui pouvoit s'oppoſer à ſon deſſein, après quoi il ſe rendit maître de l'autre côté du Rhin. Cependant Mendoze laiſſoit vivre ſes ſoldats avec beaucoup de liberté, & ravageoit ainſi les païs où il campoit.

Orſoi.

Orſoi fut le premier lieu, où l'on com- 1597.
mença les hoſtilitez. Les habitans du païs de Cleves avoient commencé à fortifier cette place à cauſe de l'importance de ſa ſituation. Ils ſe laſſerent bientôt d'un travail qui coutoit beaucoup, & d'ailleurs les diſſenſions inteſtines leur firent abandonner ce deſſein. Les troupes des Etats n'avoient pas voulu s'en ſaiſir de peur d'irriter l'Allemagne. Mendoze ne fut pas ſi ſcrupuleux. Les habitans ſe rendirent de peur d'être pris par aſſaut. Il y avoit de vieux ſoldats dans la citadelle, qui vouloient ſe défendre. Mendoze les menaça de la corde, ce qui les obligea de capituler. L'Armée commençoit à defiler, & quelques troupes même avoient paſſé le Rhin, lorſque Mendoze qui avoit promis de n'être à Orſoi que cinq jours, ſe raviſa. Il ordonna donc de fortifier la ville, & un lieu qui eſt vis à vis nommé Mulsheim. Il ſongeoit à s'aſſurer un paſſage ſur le Rhin. Mais il changea de deſſein peu de temps après.

Pendant cela le Comte de Heremberg fit ſavoir de tous côtez, que ſi l'on penſoit à reſiſter, on ſeroit expoſé à toutes les rigueurs de la guerre. Ces menaces répandirent la fraieur par tout, & les habitans des Provinces-Unies en furent même épouvantez. Le Prince Maurice ſe mit en état de les raſſurer. Il tira ſes troupes des quartiers, & vint camper à Arnheim, où le Comte Guillaume-Louïs arriva avec les troupes de Friſe. Après que tout eût joint,

1598. Maurice alla viſiter l'Ile de Gravevaert, & le Fort de Schenck. Il diviſa ſon Armée en pluſieurs corps qu'il mit à Zutphen, & dans les lieux de l'Overiſſel, qui étoient expoſez. Il ſe rendit à Doesburg & à Deutekom, où ſa tante mere du Comte de Heremberg le vint trouver avec ſes filles. Elle lui demanda la neutralité pour Heremberg, où elle demeuroit. Le Prince la lui accorda, & ne mit point de garniſon dans cette place. Enſuite il alla camper avec le reſte de ſon Armée dans le Betaw près de l'endroit où le Rhin ſe partage en deux.

On mit des vaiſſeaux en forme de pont des deux côtez du camp pour être en état de s'oppoſer à l'ennemi de quelque côté qu'il pût venir. La guerre ſe jetta dans ce païs par la route que Mendoze avoit priſe, ce qui fournit le moien de tirer toutes les garniſons des places éloignées pour remplir le vuide de celles que l'on avoit jettées dans les villes menacées de ſiege. Le Comte de Hohenlo amena ces troupes au Prince, après avoir conduit du canon & des armes à feu dans les villes d'Overiſſel. L'Armée ſe trouva compoſée de ſix mille hommes de pied, & de quinze cens chevaux. Le Prince aiant ſu que l'on amenoit des vivres & des munitions pour l'ennemi dans la ville de Gueldre, tâcha de les ſurprendre. Mais ils éviterent ſa rencontre, ce qui l'obligea de contremander quelques Regimens qui le ſuivoient. Il ſe fit quelques petits combats ſur la riviere,

où

où l'on vit des actions de courage & d'intrepidité. 1593.

Cependant l'Armée de Mendoze commençoit à être incommodée dans ſes marches par le grand nombre de troupes. Elle conſumoit ſes proviſions en très-peu de temps. Les ſoldats n'étoient pas paiez. Pour remedier à ces inconveniens Mendoze leur permit de piller le païs de Berg, & en particulier tous les Proteſtans de ces contrées-là. Cela n'empecha pas les ſoldats de ſe mutiner. Il arriva même que les Eſpagnols & les Vallons ſe firent la guerre. Mendoze eut bien de la peine à les accommoder. Les ſoldats avoient ſi peu d'égard pour leurs Officiers, qu'ils pilloient leur bagage. La diviſion s'étoit même fourrée entre les principaux Chefs de l'Armée. Velaſco vouloit que l'on entreprît de chaſſer Maurice de ſon poſte pour paſſer enſuite la riviere dans le deſſein de porter la guerre dans les Provinces-Unies. Le Comte de Heremberg vouloit au contraire, que l'on tirât du côté de l'Ems pour être en état de porter la guerre par tout. Cela donna lieu de croire qu'un des fils du Comte d'Ooſtfriſe, qui étoit dans l'Armée, vouloit les attirer en ces quartiers pour favoriſer les deſſeins de ſon pere. Maurice fit avertir la ville d'Emden d'être ſur ſes gardes.

La Regence de Cleves recevoit tous les jours de grandes plaintes, ſur tout des habitans d'Orſoi, des ravages des Eſpagnols. Ces plaintes furent reçues aſſez froi-

1598. froidement par des gens qui avoient des correſpondances ſecretes avec Mendoze Ceux qui gouvernoient alors, étoient ennemis des Proteſtans. Ils diſoient que les Eſpagnols étoient forcez à ces deſordres par la neceſſité. On produiſoit des lettres de l'Archiduc à la Princeſſe Sybile ſœur du Duc, par leſquelles il la prioit de trouver bon que l'on paſſât ſur les terres de ſon frere pour faire la guerre aux Etats. Cependant on fut obligé de convoquer les Etats du païs à Cleves pour chercher du remede à des maux qui croiſſoient tous les jours. La Princeſſe qui avoit du cœur, les exhorta de penſer à ſe défendre. Elle leur fit comprendre d'une maniere vive, qu'il s'agiſſoit de leur propre conſervation. On ſe reſolut donc à lever des troupes en diligence pour les jetter dans les places, après quoi l'on devoit demander du ſecours en Allemagne.

Le Comte de la Lippe étoit alors Directeur du Cercle de Weſtphalie. Les Etats de Cleves le prierent de demander en cette qualité la ville d'Orſoi à Mendoze, & d'aſſembler les troupes du Cercle à Dortmund. Ils lui repreſenterent qu'il pourroit retenir les ſoldats, & le tribut en argent que le Cercle devoit fournir pour la Hongrie. L'on deputa en même temps vers l'Empereur, & les principaux Princes d'Allemagne pour implorer leur ſecours. On fit prier la ville de Cologne de ne point fournir de vivres aux Eſpagnols. Enfin l'on envoia auſſi au Prince Maurice pour l'aſ-

ſurer

ſurer que les Etats du païs n'avoient pas 1598.
fait venir l'Armée d'Eſpagne, & que leur païs meritoit quelque compaſſion d'être rongé comme il l'étoit. Cette deputation fut fort bien reçue par Maurice, & par les Etats Généraux, par ce que cela pouvoit fournir l'occaſion d'unir toutes les troupes contre l'ennemi commun. On répondit à ces Envoiez, que l'on avoit rendu, il y avoit huit ans, les places de leurs païs, où l'on avoit trouvé les Eſpagnols, par ce qu'on avoit promis d'emploier les forces de l'Empire à achever de les mettre hors d'Allemagne, qu'ainſi la moderation des Etats leur avoit été préjudiciable, puis que ces promeſſes n'avoient point eu d'effet: qu'au contraire cela n'avoit ſervi qu'à rendre les Eſpagnols plus hardis: que ſi l'on vouloit s'unir de bonne foi contr'eux, ils étoient prêts de le faire, bien aſſurez que l'on auroit de bons ſuccès dans ce deſſein, puis que Philippe venoit de mourir, & que d'ailleurs cette Armée étoit pleine de diſſentions, & de mutineries, que même elle manquoit de tout. Les Deputez que l'on avoit envoiez à Mendoze, reçurent pour toute réponſe, que la guerre permettoit ces ſortes de licences, par ce que l'on n'avoit point d'autre moien de domter des rebelles. On ne put rien tirer davantage de lui. Selon ſa coûtume il ſe contenta de leur faire cette réponſe ſeche. Cet homme ne tenoit conte des voies de droit & de raiſon.

L'Armée Eſpagnole, qui ne ſubſiſtoit

que

1598. que de pillage, tomba bientôt dans la diſette. Elle ne trouvoit plus rien à prendre. On avoit ſouvent pris ſes Vivandiers. Ainſi manquant de proviſions elle ſe vit denuée de tout, ce qui faiſoit deſerter les ſoldats par bandes. On envoioit de la cavallerie après eux pour les ramener. Mais ils la chargerent, & l'obligerent de les laiſſer faire. Dans le même temps le pont que l'on avoit ſur le Rhin ſe rompit. Cela determina enfin Mendoze à aſſiéger Rhinberg. Il en trouva le pretexte, en ce que les Etats aiant été ſommez pluſieurs fois de rendre cette place à l'Archevêque de Cologne, ils n'en avoient voulu rien faire.

Cet Electeur avoit fait ſommer les Etats au commencement de l'année de lui reſtituer cette ville, diſant qu'ils avoient été les premiers à s'en ſaiſir, & que cela avoit ſervi d'exemple aux Eſpagnols, qui étant ſur le point de la remettre entre ſes mains, y avoient été aſſiegez par leurs troupes. Il leur fit repreſenter que cette place devoit leur coûter beaucoup de frais, & que les Eſpagnols n'en avoient aucun beſoin pour paſſer le Rhin. Les Etats aiant examiné cette affaire avec beaucoup de ſoin répondirent, que leur conduite envers leurs voiſins avoit ſouvent été profitable à l'ennemi, que cependant ils étoient prêts de faire ce que l'Archevêque leur demandoit, pourvu que les Eſpagnols laiſſaſſent le Rhin libre. L'Archevêque fit faire de nouvelles inſtances, qui donnerent lieu de

croire

croire que l'on en viendroit à un bon accommodement. Cependant il rompit tout d'un coup les conferences, apparemment parce qu'il fut averti du deſſein de Mendoze, & l'on crut même qu'il avoit attiré ſecretement les Eſpagnols en Allemagne pour ſe ſervir d'eux contre ſes voiſins, avec leſquels il avoit quelque different. 1598.

Lors que les Eſpagnols ſe furent approchez de Rhinberg, on ne fut plus en état de fortifier la ville, que l'on avoit negligé de retablir. La peſte ſe mit même dans la place, ſelon toutes les apparences par ce que le grand chaud avoit deſſeché le Canal, ce qui cauſa des maladies contagieuſes. La garniſon n'étoit que de ſix cens hommes abbattus par la diſette, & par la crainte de la peſte. Scaff, qui commandoit, reçut des lettres de Mendoze, qui lui demandoit la reddition de la ville. Scaff répondit que l'on parloit de la reſtituer à l'Archevêque, & que l'on avoit eu des conferences pour cela. Mendoze crut que ce Gouverneur ſeroit homme à livrer la ville moiennant quelque recompenſe. Il lui écrivit encore une fois, & lui fit de grandes offres de même qu'à ſa femme.

Pendant cela le Prince Maurice tâcha de jetter quelques compagnies dans Rhinberg. Mais elles furent repouſſées par les vents contraires. Cela rendit les Eſpagnols plus negligens. Ainſi on les fit marcher en diligence par terre avec ordre de s'emparer de

1598. de l'île, de s'y fortifier, & de s'y défendre ſans ſe mêler avec la garniſon, de peur d'être infectez de la contagion, à moins qu'elles n'y fuſſent forcées. Ils executerent à peu près leurs ordres. Mais les Eſpagnols ne leur laiſſerent pas le temps d'y travailler. Ainſi la cavallerie aiant trouvé un gué les attaqua ſi vivement, que le Gouverneur fut obligé de les retirer dans la ville. Ils laiſſerent des trainées de poudre pour brûler leurs barraques.

Mendoze crut qu'il devoit aſſurer ſon ſiege avant que de le former. Il mit garniſon en pluſieurs petites places de Cleves. Burick refuſa d'en recevoir. Mais elle y fut bientôt forcée. Il mit auſſi des troupes dans Alpen & dans Meurs, quoi qu'elles euſſent parole de neutralité. Mais il en uſa de même par tout. Ses traitez & ſes engagemens ne ſervoient de rien. Quand les Eſpagnols eurent commencé le ſiege, ils firent leurs approches à la faveur d'un grand brouïllard. L'on étoit prêt à foudroier les remparts, & à donner l'aſſaut, lors que Davalos Général de la cavallerie fit ſommer la place. Les bourgeois demanderent la liberté d'envoier des Députez à l'Archevêque. Mais les ſoldats ne le voulurent point ſouffrir. Les Eſpagnols attaquerent donc un baſtion, dont ils furent repouſſez avec beaucoup de perte. Cependant le canon tirant avec furie le feu ſe mit par accident à une tour, dans laquelle il y avoit un magazin près de la riviere. Cet embraſement diſſipa la contagion.

gion en purifiant l'air. Mais il cauſa beaucoup de mal dans la ville, abbattit tout le rempart du baſtion, & laiſſa une grande breche. Par bonheur une demi-lune cacha ce malheur aux ennemis. Ils ne ſongerent donc point à profiter de cet avantage inopiné. 1598.

Ceux de la ville tout étourdis de ce coup & manquans de poudres, ne ſavoient plus comment ſe défendre. Les ſoldats ne vouloient plus ſe mettre ſous les armes. Hedding, qui commandoit depuis la mort de Scaff, étoit accablé ſous les ruïnes d'une maiſon. L'ennemi leur fit offrir la vie, pourvu qu'ils juraſſent de ne porter les armes de quatre mois. L'embarras où ils ſe trouvoient, les obligea d'accepter ces offres. Ainſi Rhinberg fut pris en cinq jours, & le Prince Maurice perdit l'eſperance qu'il avoit eüe de la durée de ce ſiege. Il arriva pluſieurs autres cas imprevus, qui ſe joignant à la foibleſſe des troupes, lui oterent le moien de faire de grandes entrepriſes.

Pendant le ſiége une partie de l'Armée Eſpagnole paſſa le Rhin, & fit des courſes du côté de Zutphen & des plaines d'Overiſſel. Mais elle ne fit pas beaucoup de mal, par ce qu'elle y trouva de bonnes troupes, qui s'oppoſerent à ſes deſſeins. En recompenſe elle fit de grands ravages du côté de l'Allemagne, où elle prit pluſieurs petites villes ſur la Lippe & ſur le Roer. Mais elle ne fit rien d'approchant à ce qui ſe paſſa à l'égard du Comte de Falckenſtein.

1598. ſtein. Il étoit Comte de Brouck, & faiſoit profeſſion de la Religion Reformée. Il parloit ſouvent contre les Eſpagnols, & ſoutenoit qu'ils étoient les ſeules cauſes de tous les maux, que les frontieres d'Allemagne ſouffroient. Il avoit environ cent ſoldats, & quelques païſans pour la garde de ſon château. Les Eſpagnols l'aiant aſſiegé le ſommerent de leur remettre la place, & la garniſon. Il répondit qu'étant Allemand il n'avoit point de part à cette guerre. Cependant le Capitaine Lopez avec quelques troupes continua le ſiege dans les formes.

Le Comte ſoutint plus long-temps, que l'on n'avoit cru. Mais enfin il capitula pour éviter la derniere rigueur. Il obtint une compoſition aſſez avantageuſe de ſortir avec armes & bagage. On croioit que le château étoit plein de richeſſes. Quand les ſoldats virent qu'il avoit ſi peu de bagage, on fauſſa la capitulation. On pilla le château. On emmena ſa femme priſonniere, & on maſſacra ſes gens. Pour lui on le tint enfermé quelques jours, après quoi ſous pretexte de lui faire prendre l'air on le fit ſortir du château à deſſein de le tuer de telle maniere, que la choſe parût fortuite. On le mena dans des lieux qui étoient encore teints du ſang de ſes gens. L'un de ceux qui le ſuivoient, l'aiant frappé comme par mégarde de la hampe de ſa pertuiſanne, le Comte s'en plaignit, & de parole à autre les choſes furent pouſſées ſi loin, que ce ſoldat le tua. On en fit de même

me à ceux de ſes gens qui étoient avec lui. Les parens de ce pauvre Comte en firent de grandes plaintes. Mais Mendoze ſoûtint qu'il n'avoit point donné ordre de le tuer, que cependant il meritoit de perir de cette maniere, puis que dans le fonds il étoit impie, & ſeditieux: & que dans de pareilles occaſions il falloit prendre patience, puis qu'il n'étoit pas poſſible de tenir en diſcipline une Armée, comme la ſienne, qui manquoit de tout. 1598.

Les habitans de Wezel crurent qu'ils devoient prevenir Mendoze en leur faveur. Ils lui envoierent donc des Députez, & des preſens. Mais il leur répondit fierement, que le plus ſur pour eux étoit de retablir l'ancienne Religion, & l'ancien gouvernement dans leur ville, en quoi il appuia les ordres que la Regence de Cleves leur avoit ſouvent donnez. Peu de temps après aiant reſolu de repaſſer le Rhin, il leur ordonna de recevoir garniſon, & de prendre garde que l'approche de l'ennemi ne leur fit rien faire de nouveau. Ils connurent par là, que s'ils reſiſtoient à ce Général, il ne manqueroit pas de les attaquer, & de les forcer, par ce qu'ils n'étoient pas en état de ſe défendre. Ils lui envoierent donc une ſeconde députation, & lui fournirent des vivres & cent mille écus. Cet argent, & ce que l'on exigea de quelques villes voiſines fournit le moien à Mendoze de diſpoſer ſon Armée à repaſſer le Rhin. Il traverſa la Lippe quelques jours après, & prit

1598. prit la route de l'Iſſel. Il voulut tirer quelque ſomme d'argent de la ville de Munſter. Mais les Etats firent ſavoir à ſes habitans, qu'ils leur feroient une rude guerre, s'ils torniſſoient quoi que ce pût être à l'ennemi.

Rees & Emerik épouvantées des menaces de Mendoze reçurent garniſon. D'abord Mendoze y mit peu de monde. Mais il en augmenta le nombre quelques jours après. On avoit mis quatre cens hommes dans Emerik ſous un Commandant Allemand. Cet Officier aiant ſu que l'on y envoioit encore la Bourlote avec un Regiment, refuſa de le recevoir, ſoutenant que ſelon l'accord fait avec la ville il ne devoit y avoir que ces quatre cens hommes. Cette ville avoit toûjours été fort attachée à la Religion Romaine, & aux interêts de l'Eſpagne. Elle deputa vers Mendoze pour le faire ſouvenir du traité, & de ſa propre lettre. Un Prêtre fut chargé de la commiſſion, & ſe rendit dans ſon camp. Mendoze l'aiant écouté répondit que la Religion, & le ſervice de ſon maître vouloient que l'on en uſât ainſi ſelon les temps. Le Prêtre lui dit avec beaucoup de franchiſe, qu'il ne s'étonnoit plus de ce que les Hollandois ne vouloient pas traiter avec des gens qui n'avoient point d'autre regle que leur interêt, que cependant les Eſpagnols devoient s'aſſurer que Dieu puniroit leur perfidie, & qu'une pareille conduite les rendoit execrables aux hommes. Mendoze ſe moqua de ces plaintes,

tes, & voulut être obeï. Quelques uns de ſes ſoldats forcerent Iſelbourg après en avoir tué quelques habitans. 1598.

Le Prince Maurice averti de la marche des ennemis envoia des pionniers pour ouvrir une des digues du Rhin près d'Emerik. La riviere qui étoit alors débordée, repandoit ſes eaux dans les campagnes voiſines. Mais on ne put accomplir ce deſſein, par ce que les Eſpagnols arriverent trop tôt. Ils ſe rendirent maîtres de Hetter, & reparerent en diligence la breche de la digue pour retenir les eaux. Le Prince voiant ſon deſſein manqué s'empara de pluſieurs places de Cleves pour prevenir l'ennemi. Il commanda au Gouverneur de Sevenaer ſous de rigoureuſes peines de lui ouvrir les portes, ce qui fut fait. Il s'empara de la même maniere de Huſſen & du Fort de Lobek, qui ſont l'une & l'autre dans l'Ile du Betaw. Mendoze ſentant l'ennemi près de lui tint ſon Armée dans ſon camp. Elle fut huit ou dix jours ſans autre couverture que le ciel, ce qui la fit beaucoup pâtir. Cependant l'infanterie en étoit fort belle par l'émulation des nations. Mais la cavallerie étoit fort delabrée faute de fourrage. Les troupes du Prince au contraire étoient dans l'abondance, ce qui les rendoit ſi hardies, qu'une poignée de ſoldats chaſſoit ſouvent de groſſes troupes d'Eſpagnols comme des moutons, & l'on faiſoit ſur eux un grand nombre de priſonniers. Il eſt vrai qu'il y en avoit qui ſe faiſoient prendre pour ſortir

1598. ſortir de leur miſere. Mais quand le Prince eût vu que Mendoze ne paioit pas leur rançon, il ordonna de ne plus donner de quartier. Cependant Mendoze ſe tenoit ſerré dans ſon camp, & ne ſouffroit pas que l'on eſcarmouchât.

Enfin les Eſpagnols prirent leur marche vers l'Iſſel. Le Prince décampa auſſi. Il laiſſa garniſon à l'entrée du Betaw avec quelques vaiſſeaux pour embarraſſer les convois de l'ennemi. Il fortifia quelques lieux du voiſinage, & tranſporta ſon pont, ſon artillerie & ſes munitions à Doesburg, qui eſt ſur l'Iſſel. Il y campa ſon Armée, & ſe couvrit d'un rempart de huit pieds de haut, qui étoit de quarante pieds de large à la baſe revenant à vingt-quatre par le haut avec un parapet de ſix pieds. Il y avoit un bon foſſé au dehors, & un autre au dedans, d'où l'on avoit tiré les terres du rempart. Pendant qu'il s'occupoit à ces travaux, Mendoze battoit la petite ville de Deutekom. Elle n'eſt éloignée que d'une heure de Doesburg. Le troiſiéme jour du ſiege les ennemis étoient déja dans le foſſé. Cependant on n'avoit pas encore fait ſommer la garniſon. Mendoze prétendoit les prendre de force pour les faire paſſer au fil de l'épée. Mais il leur permit de ſortir en jurant de ne porter les armes de quatre mois hors de la Hollande & de la Zélande. Les habitans reſterent dans la ville en renonçant au ſerment de fidelité qu'ils avoient prêté aux Etats.

La

La priſe de cette petite ville borna les exploits de Mendoze, qui reconnut à ſes dépens le tort qu'il avoit eu de donner le loiſir au Prince de fortifier Doesburg. Il n'oſa plus rien entreprendre, parce que la ſaiſon étoit avancée, & qu'il manquoit de vivres. Les deſerteurs proteſtoient qu'ils avoient paſſé cinq jours ſans pain. Cela cauſa beaucoup de maladies dans l'Armée, dont il mourut ſix ou ſept mille hommes. On en avertit le Cardinal André, qui étoit hors d'état de ſecourir les troupes. On reſolut donc de prendre des quartiers d'hyver en Allemagne. En quoi les Eſpagnols firent voir qu'ils n'avoient aucun égard aux traitez, & que l'on ne ſe regloit chez eux que par l'interêt. Si l'on eût ramené cette Armée dans les Païs-Bas, les troupes n'euſſent pas manqué de ſe mutiner à l'ordinaire, & d'affoiblir en cela l'autorité des nouveaux Princes. Mendoze donc qui ſavoit que ce retour pourroit cauſer beaucoup de maux, prit ſa marche du côté de Sculemburg, qu'il força, & ainſi quittant les Provinces-Unies il alla s'établir ſur les frontieres d'Allemagne. 1598.

Le Prince Maurice le ſuivit pour l'incommoder dans ſa retraite, plus glorieux d'avoir ſauvé ſa patrie dans cette campagne, que de tout ce qu'il avoit fait juſques là. Il regardoit avec plaiſir les divers camps des Eſpagnols, qui étoient aſſez mal fortifiez. Mais il eut compaſſion des malades & des bleſſez, que l'on avoit abandonnez,

1598. n'aiant aucun moien de ſubvenir à leur miſere. Le Prince en fit avertir le Gouverneur, que l'on avoit mis à Deutecom, qui repondit, que ſa place étoit faite pour des ſoldats ſains, & non pas pour des malades. Ainſi ces pauvres gens ſeroient morts deſeſperez, ſi l'on ne leur eût fait diſtribuer des vivres.

Après que le Prince eût fini ſa courſe, & que le Comte Guillaume eût battu les ennemis en pluſieurs occaſions, dans l'une deſquelles le Comte de Buquoi fut pris, il ſe rendit enfin à Arnheim avec ſon Armée, & tout ſon équippage. Il s'occupa enſuite à munir les places voiſines de tout ce qui leur étoit neceſſaire. Etant là il ſut que la ville d'Emerick étoit mal ſatisfaite des Eſpagnols. Il y envoia le Comte de Hohenlo avec des troupes & du canon pour les en chaſſer, ce qu'il fit. Mendoze ne put l'en empêcher, par ce que les chemins étoient tous inondez par la rupture des digues. Lors que la place fut priſe, le Prince la laiſſa ſans garniſon pour rendre les Eſpagnols plus odieux. Il traita de même celle de Sevenaer, après quoi s'étant rendu à la Haie il fit connoître aux Etats, qu'il falloit avoir deſormais une plus grande Armée, par ce que les ennemis étoient en état de les attaquer avec toutes leurs forces. Il mourut trois hommes illuſtres cette année, ſavoir Florent de Palant Comte de Culembourg, qui aiant été l'un des principaux auteurs de la Requête preſentée à la Ducheſſe de Parme

s'étoit

s'étoit retiré dans la ſolitude où il mourut ſans être prèſque connu, quoi qu'il eût fait naître le parti : Philippe de Marnix Seigneur du Mont Sainte Aldegonde, qui avoit eu grande part au gouvernement pendant la vie du Prince d'Orange, mais qui du depuis avoit quitté les affaires pour ſe jetter dans l'étude : & Albert Leonin, qui tout au contraire aiant paſſé preſque toute ſa vie dans l'étude mourut dans le tracas des affaires. Il avoit été l'un des principaux Miniſtres de Philippe II. Depuis il avoit été fait Chancelier de Gueldre. Cet homme ſuivoit le parti dans lequel il ſe trouvoit engagé, non point par aucune affection, mais uniquement par ce qu'il s'y voioit attaché. 1598.

Jamais on ne vit troupes vivre avec plus de deſordre que les troupes de Mendoze en Allemagne. Elles forçoient, & pilloient tout. Elles maltraiterent la Nobleſſe comme les païſans, même ſans avoir égard à ceux qui étoient partiſans de l'Eſpagne. Elles commencerent leurs brigandages dans le païs de Munſter, & dans les terres du Comté de Benthem. Elles ſe jetterent même dans des lieux appartenans à l'Electeur de Cologne, ſans qu'il en fît paroître aucun chagrin, ce qui donna lieu de croire qu'il étoit d'intelligence avec eux. Elles ſe repandirent enſuite dans la Comté de Mark & de Berg, où elles rançonnerent ce qu'elles ne pillerent pas. Cette Armée devint ſi riche, que les ſoldats mettoient des ſommes conſiderables entre les mains

1598. des Banquiers de Cologne pour les faire toucher à Anvers. Cela ne ſervit qu'à la rendre fiere, cruelle, capable de toutes ſortes de violences. Les ſoldats pilloient, bruloient, violoient, ſaccageoient. Rien ne pouvoit ſe ſauver de leurs mains. Tout cela fut ſouffert par les Allemans, qui s'en plaignirent, mais qui ne ſe mirent pas en état de s'oppoſer à ces voleurs. Enfin on leur addreſſa deux mandemens de l'Empereur, l'un à Mendoze, l'autre aux Etats, par leſquels on reprochoit au premier les violences horribles de ſes ſoldats, & l'on blamoit les autres de s'être emparez de quelques lieux dependans de Cleves ſans aucun droit. On leur enjoignoit aux uns & aux autres de ſortir ſous les peines portées par les loix de l'Empire. Mendoze ſe moqua de ce mandement, & dit qu'il preferoit les ordres de ſon maître à toute autre conſideration.

1599. Les Eſpagnols ſe rendirent maîtres l'épée à la main de Calcar, & de Goch, après en avoir ruïné les portes à coups de canon. Santen & Gennep ſe racheterent par argent. Mendoze publia qu'il ſe ſaiſiſſoit de ces villes pour en chaſſer les Proteſtans. Il menaça l'Evêque de Paderborn & pluſieurs autres Prelats d'envoier ſes ſoldats dans leurs païs, s'ils ne chaſſoient ceux qui y étoient habituez. Cela donna de l'inquietude à Wezel, par ce que le Duc de Cleves avoit ordonné depuis peu d'y rétablir la Religion Romaine. Les Etats Généraux les exhorterent à tenir bon.

Mais

Mais ces menaces de Mendoze les épou- 1599.
vanterent, de ſorte qu'ils obeïrent au decret du Duc. On y rétablit donc cette Religion. Cependant les Egliſes des Prêtres & des Moines demeurerent vuides, les bourgeois ne voulans point aſſiſter à leur ſervice. Il arriva auſſi après la retraite de Mendoze, qui fut peu de temps après, que la ville fit ſortir tous les Prêtres, qui s'y étoient rendus, de ſorte que cette ville recouvra ſa Religion & ſa liberté.

Enfin les Allemans ſe mirent en état de chaſſer ces facheux hôtes. Mendoze crut donc, qu'il devoit penſer à ſes affaires. Il tâcha de desunir ceux qui ſe préparoient à le chaſſer. Il chercha même des excuſes à tout ce qui s'étoit fait. Le Cardinal André envoia des Députez à l'aſſemblée des Princes d'Allemagne. D'abord ils chicannerent ſur les qualitez & ſur les commiſſions de ceux qui la compoſoient. Mais ils ajouterent enſuite, qu'ils étoient ſurpris de ce que les ennemis de la vraie Religion, qui étoient en même temps les fauteurs des rebelles, avoient fait de faux rapports des troupes Eſpagnoles: qu'on ne diſconvenoit pas, qu'il n'y eût eu quelque deſordre dans la marche de l'Armée, mais que cela devoit être pardonné au zele du Roi d'Eſpagne, qui ne penſoit en cela qu'au ſoutien de la Religion: qu'il n'avoit envoié des troupes en Allemagne que pour en chaſſer des corſaires, qui fatiguoient leurs voiſins par leurs brigandages: que le Prince d'Orange avoit porté les Provinces-Unies à

1599. prendre les armes contre l'Eſpagne, en quoi il avoit attaqué tous les Souverains, ſans que l'Allemagne eût penſé à reprimer les ſoulevemens des rebelles dans le temps même qu'ils prenoient les villes, & les fortereſſes des Allemans: qu'il y avoit lieu de s'étonner qu'à preſent que le Roi tâchoit de forcer les mutins à la paix par l'Armée qu'il avoit miſe ſur pied, on trouvât mauvais que cette Armée ſe fût miſe en mouvement pour l'interêt public: que l'Allemagne ne devoit pas pretendre une abſoluë neutralité, puis qu'elle eſt le chef des anciens alliez de la Maiſon de Bourgogne. Ces Députez dirent tout ce qu'ils purent pour excuſer leurs troupes. Ils en rejettoient toute la faute ſur l'opiniatreté des Etats, qui ne vouloient point de paix. A quoi ils ajoutoient, qu'il étoit difficile de tenir les ſoldats dans une exacte diſcipline, & que d'ailleurs les Allemans connivoient à tous ces maux, en ce qu'ils n'avoient pas pris ſoin de chatier les rebelles. Ils conclurent enfin en aſſurant que les Eſpagnols ſe retireroient avant la fin d'Avril.

Les Etats Généraux ne deputerent point à cette aſſemblée. Ils ſe contenterent de publier une apologie, dans laquelle ils ſe plaignoient de ce qu'on les mettoit en parallele avec les Eſpagnols, qui ravageoient tous leurs voiſins, après avoir allumé la guerre de toutes parts, & que pour eux ils avoient rendu des places à l'Allemagne, pendant que les Eſpagnols pilloient

loient & bruloient de toutes parts, & qu'ils 1599.
s'emparoient des villes qui étoient à leur bienſéance. Ils ajoûtoient qu'ils ne s'étoient emparez d'aucune place que pour la ſauver de la fureur des Eſpagnols, & que leurs garniſons n'avoient été incommodes à perſonne: qu'après tout ils n'avoient pas repandu leurs troupes dans le plat païs pour les y faire vivre à diſcretion, & que jamais ils n'avoient fait peine à perſonne pour ſa Religion. Ils concluoient par une forte exhortation à l'Allemagne de ne pas ſouffrir que des gens nez pour être les fleaux de l'univers, troublaſſent des peuples libres dans la jouïſſance de leurs droits.

Les reſolutions des cinq Cercles aſſemblez furent lentes. Les uns vouloient que l'on ſe joignît aux Etats pour chaſſer les Eſpagnols. Les autres diſoient qu'on devoit prendre garde de ne point entrer dans la guerre. D'autres craignoient d'offenſer l'Empereur, ou de lui donner de la jalouſie. Les plus ardens à ſoûtenir les droits de l'Allemagne comme l'Electeur Palatin, le Landgrave de Heſſe & le Duc de Brunſwic preſſoient que l'on prît des reſolutions vigoureuſes contre les Eſpagnols. Mais les Weſtphaliens, qui étoient les plus intereſſez de tous, ſe prévalurent de l'offre qu'on leur fit de leur paier trois mois Romains pour les frais de la guerre. Ils ſe chargerent donc de mettre des troupes ſur pied, & en donnerent le commandement

1599. au Directeur de leur Cercle, puis que la guerre devoit ſe faire chez eux.

Les grandes gelées donnerent beaucoup d'inquietude aux Provinces-Unies pendant l'hyver. Cependant Maurice & Guillaume-Louïs eurent l'œil à tout de ſi près, que les ennemis ne purent faire d'entrepriſe. On ſut qu'ils avoient deſſein ſur Breda, Nimegue & Deventer. Mais on garnit ces places de troupes Les ennemis furent battus en pluſieurs rencontres. La garniſon de Juliers aiant fait pendre quelques ſoldats pris dans un parti, on s'en vangea cruellement par le pillage, & par la mort des gens de ce païs-là, que l'on put attraper. Emeric que le Prince Maurice avoit laiſſée en liberté, fut repriſe par les Eſpagnols. Les habitans effraiez de leur venue inopinée prirent ſi mal leurs meſures, qu'après la capitulation faite les troupes ne purent entrer dans la ville que par batteau. On prit garde que l'Egliſe des Jeſuïtes tomba, lors que les Eſpagnols entrerent, ce qui fut de mauvais preſage. Le Comte de Buquoi, qui commandoit la garniſon, s'étant trop animé à pourſuivre un parti Hollandois qui étoit venu fourrager, tomba dans une embuſcade du Comte Guillaume de Naſſau & y fut fait priſonnier. Depuis cela les affaires des Eſpagnols ſe ruïnerent en ces quartiers-là.

Au commencement du printemps leur cavallerie fut battue en pluſieurs occaſions. Le Comte Frideric de Bergue penſa être pris,

pris, & ne ſe ſauva qu'avec peine. La garniſon du port d'Anvers fut battue par des troupes des Etats, qui firent un grand butin, & l'on ſe ſaiſit d'un vaiſſeau de Hambourg, qui ſortoit de ce port chargé d'armes pour l'Eſpagne. Dans le même temps le Cardinal André emprunta trois cens mille ducats de quelques Banquiers à gros interêt pour donner quelques montres aux ſoldats, qui n'avoient rien reçu depuis long-temps. Par ce moien on changea les garniſons de Liere, & d'Anvers, qui couroient riſque d'être pillées. Les ſoldats qui étoient ſortis, voulurent s'arrêter dans le voiſinage, mais ils en furent empêchez par un Edit qui le leur défendit. Aiant voulu s'approcher des frontieres, ils tomberent entre les mains de quelques Allemans, qui les ſacrifierent à la haine publique. On ne changea point la garniſon de Gand, qui s'étoit bien gouvernée. Celle de Rhinberg ſe mutina. 1595.

Les troupes qu'on levoit en Italie & en Allemagne aiant ſu que celles des Païs-Bas n'étoient pas paiées, ne voulurent point marcher. Les anciens ſoldats deſertoient tous les jours faute de paie. Le Cardinal André & Mendoze crurent que pour remedier à cette deſertion, & pour tenir promeſſe aux Allemans ils devoient tirer leurs troupes des quartiers d'hyver. L'Armée ſe mit en marche au commencement d'Avril forte de quinze mille hommes. Elle laiſſa garniſon à Rees, Emmerick & Gennep ſur la Meuſe. Les vil-

1599. les que l'on abandonna, furent obligées de donner des certificats de bien vivre aux ſoldats, qui y avoient hyverné. Mendoze l'amena près de l'Ile de Gravevaert, & vouloit aſſieger le Fort de Schenck. Mais Richardot repreſenta que le Duc de Parme y avoit échoüé. Le Cardinal conclut donc, qu'il falloit ſe jetter ſur Bommel. Cependant afin d'en cacher le deſſein à l'ennemi, on fit ſemblant d'aſſieger le Fort de Schenck. Le Prince n'étoit point en état de mettre des troupes en campagne, & ſon couſin étoit obligé de veiller aux affaires d'Emden. Ses Généraux étoient en Angleterre, ou en Allemagne. Les nouvelles levées n'étoient pas encore venuës, & il ne pouvoit mettre que quatre mille hommes ſur pied. Il reſolut neantmoins de penſer à la defenſe du païs. Il alla ſe poſter encore une fois dans l'Ile de Gueldre, & mit une partie de ſes troupes dans le Betaw, ſe propoſant de ſe mettre derriere le fort que les Eſpagnols attaqueroient, pour le ſoûtenir. Il fit faire des ponts par tout, & y mit de bons corps-de-garde. Il jetta des ſoldats dans le Fort de Schenck, & fit dreſſer des parapets de tous côtez pour garentir ſes troupes du coup de mouſquet. Il fit encore deux ouvrages à corne revêtus de pïeux, qui s'avançoient dans la riviere pour arrêter les bateaux qui voudroient s'approcher. Enſuite il poſta ſon canon dans un lieu d'où il pouvoit battre au delà de la riviere. Cela obligea Mendoze de changer un de ſes quar-

tiers

tiers. La cavallerie de Nimegue faiſoit beaucoup de peine d'ailleurs à cette Armée, dont on eût pu ruïner une grande partie, ſi le Prince eût eu un peu plus de troupes pour engager un combat. 1599.

On l'avertit de prendre garde à Bommel, à qui l'ennemi en vouloit. Mais il n'oſa quitter ſon poſte. Son Armée & ſes équippages étoient prêts à marcher à toute heure en cas de beſoin. Mendoze ſe promettoit de grands avantages de Bommel, s'il pouvoit s'en emparer, parce qu'il ſeroit en état de faire des courſes juſques dans le cœur de la Hollande. Il ſe reſolut donc d'attaquer cette île, & de tâcher de s'en rendre maître. Il détacha de petites troupes de ſon Armée, & fit toûjours ſemblant d'en vouloir au Fort de Schenck. La Bourlotte & Stanley avec les Wallons & les Irlandois accompagnez de quatre cens chevaux eurent ordre de joindre Sapena avec ſes Eſpagnols, & tous enſemble ſous la conduite du Comte Henri de Berg, attaquerent l'Ile de Vorn. Mais ils ne le purent faire qu'après qu'on leur eût envoié des batteaux de Boiſleduc. Cependant ils chaſſerent à coups de canon un petit vaiſſeau, qui étoit en garde de ce coté-là. Enſuite ils paſſerent la Meuſe, & defirent quelque cavallerie, qui s'oppoſoit à leur décente, près du village de Roſſem. L'infanterie étant trop foible pour reſiſter à l'ennemi ſe retira dans l'Ile de Bommel en attendant des ordres. L'égalité des chefs les em-

1599. empêcha de s'entendre, & de nuire à l'ennemi, quoi qu'il s'en fût preſenté pluſieurs occaſions favorables.

La ville de Bommel étoit alors dépourvuë de toutes choſes. Ses fortifications n'étoient pas achevées. Le Prince averti des mouvemens de l'ennemi ſe rendit dans l'île avec diligence le jour d'après que les Eſpagnols y furent entrez. Sa venuë raſſura les habitans. Il fortifia Hemert, & s'attacha à mettre Bommel en bon état. Ce fut dans cette occaſion, qu'il inventa la maniere de fortifier les places par de grands dehors eloignez de la ville, ce qui ſe pratique, lors que l'on a une grande garniſon. Il fit tracer de bons ouvrages avec de grands foſſez devant les baſtions de la ville. Pendant qu'il étoit occupé à cela, les autres troupes Eſpagnoles, & celles que l'on avoit tirées d'Emerik, vinrent joindre ce qu'il y en avoit déja dans l'île. Elles avoient aſſiegé le Fort de Crevecœur, qui ſe rendit avec celui de Heele. Mendoze fit faire un pont ſur la Meuſe pour amener au camp les vivres que la ville de Boiſleduc fourniſſoit dans l'eſperance que l'on chaſſeroit l'ennemi de ſes frontieres. Les Etats ſans s'effraier de cette attaque imprevue penſerent à amaſſer de l'argent. On avoit envoié une grande flotte ſur les côtes d'Eſpagne. Cependant on leva des troupes Allemandes, & on prit même des Regimens Suiſſes. La Noüe leva un Régiment de deux mille hommes en France dont le Roi d'Eſpagne ſe plaignit. Mais le

Roi

Roi répondit, que cette levée s'étoit faite sans son ordre, qu'il pouvoit en faire aussi de son côté, & qu'on lui feroit plaisir d'emmener hors de son Roiaume les restes de ces anciens soldats, qui y avoient fait tant de mal. 1599.

Toutes ces forces étant amassées, les jeunes gens vouloient que l'on allât combattre l'ennemi. Mais Maurice fut d'un autre avis, par ce que Mendoze ne hazardoit que des hommes, au lieu qu'on perdroit le païs en perdant la bataille. Le Comte Guillaume fut du même sentiment. Ainsi l'on laissa l'ennemi s'approcher de Bommel, & on ne lui opposa que des fortifications & du canon. Cela donna lieu à divers petits combats, dans lesquels tantôt l'un & tantôt l'autre des partis étoit victorieux. Cependant les Espagnols y perdirent deux mille hommes en peu de jours. On voioit aussi par fois des escarmouches entre les cavaliers, ce qui est assez extraordinaire dans des sieges. Mendoze reconnoissant la difficulté qu'il y avoit de faire les approches, se retira vers Rossem. Le Prince aiant ainsi pourvu à la défense de Bommel repassa le Vahal sur deux ponts, & envoia une partie de ses soldats dans l'Ile de Vorn, où il avoit tracé de nouveaux ouvrages. Le reste de ses troupes fut mis sur les bords de la riviere. Les Espagnols firent ce qu'ils purent pour passer du côté de Thiel. Mais le Comte Ernest de Nassau, qui commandoit en ce païs-là les en empêcha.

Toutes ces choses étant faites le Prince

1599. entreprit auſſi d'attaquer de ſon côté. Il fit paſſer la Meuſe à quelques troupes, & leur ordonna de ſe retrancher, & d'incommoder la cavallerie ennemie, qui battoit l'eſtrade ce côté-là pour aſſurer leurs convois des vivres. Quelques jours après il envoia trois cens hommes près du village de Harvart qui eſt dans l'île, avec ordre de planter des pieux en forme de demi-lune, & de les couvrir de terre en diligence. L'ouvrage fut achevé & garni de ſoldats, avant que l'ennemi s'en fût apperçu. Le Prince viſita ce travail en toute ſureté. Les Eſpagnols furent long-temps à deliberer ſur leurs entrepriſes, par ce que les avis étoient fort partagez. Cela donna lieu d'élever cette forteresſe à la hauteur de deux hommes. Enfin on choiſit deux mille ſoldats parmi les Eſpagnols & les Italiens pour attaquer cet ouvrage pendant la nuit. On mit des Prêtres & des Moines à leur tête, qui furent les premiers pris ou tuez. L'attaque fut vive, & pluſieurs ſoldats aiant franchi la paliſſade étoient prêts d'en venir aux coups de main. Mais ils furent reçus avec tant d'intrepidité, qu'on les repouſſa de toutes parts. Horace Veere & Edmond animoient la garniſon du lieu, pendant quoi l'artillerie du Prince incommodoit terriblement les ennemis. Enfin forcez à ſe retirer ils emmenerent beaucoup de morts pour cacher leur perte. Le Capitaine Paciotte homme de reputatation y fut tué. Le Prince Maurice n'y perdit que dix hommes. Ainſi ſes troupes eurent le

le loisir d'achever de se fortifier. Mais elles n'eurent pas le même succès à l'attaque d'un fort que les ennemis avoient élevé. Elles en furent repoussées. 1599.

C'étoit une chose admirable de voir le camp du Prince partagé dans toutes ces petites îles dont les quartiers se communiquoient par des ponts pour s'entresecourir. Mendoze n'osa entreprendre de l'attaquer. Mais aiant su par un transfuge qu'il y avoit un lieu au dessus de Rossem très-propre à être facilement fortifié, il y fit bâtir un fort, auquel il donna le nom de St. André. Le Comte de Mansfeld l'avoit autrefois commencé. Charles Colonne avoit continué de le construire. Mendoze le fit achever, après quoi il y mit une bonne garnison. Voila tout le fruit que l'Espagne remporta de l'expedition de cette campagne. Cela étant fait l'Armée se répandit dans le Brabant, où elle recommença ses ravages ordinaires. La Bourlotte entreprit une nuit d'escader la petite ville de Worcum. Mais il fut découvert par la sentinelle, qui éveilla les bourgeois. On se rendit à la porte que l'ennemi vouloit attaquer, & l'on rompit ainsi son dessein.

Pendant cela les Espagnols & les Allemans disputoient toûjours sur l'affaire de l'année précédente. Enfin ces derniers firent marcher leurs troupes fortes de douze mille hommes de pied, & de deux mille chevaux sous le commandement du Comte de la Lippe selon la demande du Cercle de Westphalie. Mais on ne se mit pas en état de fournir les choses necessaires à ces trou-

pes.

1599. pes, & d'ailleurs le Général avoüa qu'il n'entendoit rien à la guerre. Les Comtes de Hohenlo & de Solms, qui étoient avec lui, étoient fort braves gens pour l'execution. Mais ils n'étoient pas propres à conduire une Armée, & en effet les ſoldats refuſoient de leur obeïr, par ce que ces Généraux ne ſavoient pas ſe faire craindre. Ils ſe ſaiſirent cependant d'un château proche de Rhinberg, en paſſerent la garniſon au fil de l'épée, & jetterent garniſon dans Emerik & dans Orſoi. Lors qu'ils furent devant Rhinberg pour en faire le ſiége, ils ſe trouverent dépourvus de tout ce qui étoit neceſſaire pour cela. Les Etats leur fournirent quelques canons & des munitions de guerre. Mais ils n'avoient point de vivres, & perſonne ne leur en vouloit fournir. Mendoze en étant averti ne voulut point renforcer la garniſon, ni appaiſer la mutinerie des ſoldats, qui n'étoient pas paiez depuis long-temps. Les Allemans quitterent Rhinberg, & vinrent attaquer Rees dans l'eſperance de tirer des vivres des Provinces-Unies. Etant là le Comte Herman de Berg vint les trouver pour les amuſer par l'eſperance de leur reſtituer quelques places, excuſant d'ailleurs les deſordres commis par les Eſpagnols par l'exemple des Etats. Mais on lui répondit bruſquement, que les Etats avoient reſtitué des places de bonne foi, & qu'au reſte les Eſpagnols continuoient leurs ravages dans des lieux qui n'étoient pas en guerre. On lui demanda encore, s'il venoit paier

les

les dommages que ces troupes avoient 1599.
cauſez à l'Allemagne, & quelle caution il prétendoit donner de la parole du Roi d'Eſpagne.

Tout cela eût été le mieux du monde s'ils euſſent joint les effets aux paroles. Mais les Chefs s'étant diviſez entr'eux, les ſoldats qu'on laiſſoit dans l'inaction, ſe mirent à piller, & à voler de toutes parts. Ainſi des troupes venuës pour la défenſe du païs faiſoient autant de mal que l'ennemi. La garniſon de Rées pendant une tréve de quelques jours beuvoit avec les ſoldats Allemans. Les Etats avoient cru tirer quelque avantage de ces mouvemens. Mais tout cela aboutit uniquement à donner le moien au Comte Guillaume d'attaquer Deutecom, dont il ſe rendit maître dans trois jours. Après cela il fit une courſe avec de la cavallerie du côté de Grave. Les ennemis voulurent s'oppoſer à lui. Mais il ſe retira heureuſement par des chemins étroits, & par la Meuſe avec ſes troupes chargées de butin. La treve devant Rees étant finie, les Allemans n'avancerent pas leur ſiege pour cela, par ce qu'ils n'y entendoient rien. Les Etats leur envoierent des pionniers. Mais ils ne ſurent pas s'en ſervir, & la tranchée étoit ſi mal gardée qu'il entra du ſecours dans la ville par trois fois. Vers l'automne on fit ſommer la garniſon de ſe rendre. Mais on retint le Heraut dans la ville, pendant quoi l'on fit une ſortie. On tua près de deux cens hommes, & l'on s'empara du canon, que l'on emmena dans la ville.

L'Ar-

1599. L'Armée fut tellement ſurpriſe de cette ſortie, que les ſoldats abandonnerent lachement le ſiege. Les batteaux de munitions, qui étoient devant la ville, furent pillez par les ſoldats des deux partis. Toute l'Armée ſe débanda, & les ſoldats demanderent leurs montres. Le Duc de Brunſwic fit punir ceux d'entre les ſiens, qui eurent part à ce deſordre. Les ſoldats que le Comte de Hohenlo avoit mis dans le château près de Rhinberg & dans Gennep abandonnerent ces deux poſtes. Il ne reſta qu'Orſoi & Emerik aux Allemans de toute leur expedition. Encore n'y laiſſerent-ils que fort peu de troupes pour les garder.

Avant que cette Armée tombât dans ce deſaſtre, les Etats avoient preſſé les Chefs de s'unir avec eux pour chaſſer l'ennemi. Ils offroient même de mettre le Prince Maurice à leur tête. Mais ils ne purent ſe reſoudre à prendre ce parti, ce qui fut avantageux aux Etats dans la ſuite. Cependant on eut beaucoup d'occupation cette année. On eut des troupes ſur les côtes, de peur que la flotte d'Eſpagne ne fît quelque debarquementt. D'ailleurs la Reine d'Angleterre demandoit ſes troupes pour les oppoſer à cette flotte. Le Comte Guillaume étant allé viſiter cette Armée Allemande la trouva en ſi grand deſordre, que le Prince ne voulut pas en prendre le commandement. Il demeura donc dans ſon poſte, tant que l'ennemi fut dans l'Ile de Bommel. Cette affaire coûta beaucoup aux Etats. Mais le Roi de France leur prêta

prêta de l'argent en ſecret. Enfin vers le milieu de l'automne Mendoze forcé par le defaut de vivres, & par les maladies fut obligé de diſperſer ſes troupes en divers lieux pour empêcher les ſeditions. Il ſe tranſporta ſur les frontieres d'Allemagne, ce qui fournit le moien à Maurice de mettre ſes ſoldats en quartier d'hyver après avoir fait conſtruire un fort pour brider la garniſon de St. André. 1599.

Pendant tout cela l'on agiſſoit auſſi ſur mer. Philippe II. avoit toûjours permis aux Hollandois de trafiquer en Eſpagne ſous un pavillon étranger dans l'eſperance que cela pourroit un jour les ramener à ſon obeïſſance. Il ne vouloit point que les profits de ce commerce paſſaſſent dans des mains étrangeres. Il craignoit même que ces peuples, qui avoient beaucoup de vaiſſeaux, ne s'aviſaſſent de paſſer dans les Indes. Philippe III. ſon fils & ſon ſucceſſeur changea de methode. Il crut qu'il devoit incommoder leurs finances en leur defendant le trafic d'Eſpagne. On ſaiſit donc tous les vaiſſeaux qu'ils avoient dans le Roiaume, & l'on arrêta tous leurs matelots, que l'on mit en priſon. On en fit même mourir une partie par une infinité de mauvais traitemens. L'Infante Archiducheſſe fit interdire toute ſorte de commerce avec les Provinces-Unies. Cette affaire cauſa d'abord de l'embarras aux Etats dans la crainte que cela ne portât le menu peuple, & les matelots à ſe mutiner, & pluſieurs riches marchands à ſe tranſ-

1599. tranſporter ailleurs. Mais aiant reflechi dans la ſuite, ſur ce que l'experience avoit fait voir que l'Eſpagne étoit foible, quand on l'attaque, ils reſolurent d'équipper une flotte contr'elle, & par là d'occuper leurs matelots. Ils publierent un Edit, par lequel, après avoir repreſenté les brigandages des Eſpagnols par toute la terre, ils défendoient tout commerce avec les ſujets de cette Monarchie, & les declaroient ennemis de la Republique. Ils défendirent aux pécheurs de prendre des paſſeports d'Eſpagne, promettant d'indemniſer ceux qui feroient quelque perte. On envoia une copie de cette ordonnance à ceux qui negocioient avec l'Eſpagne. Le Roi de France s'y conforma, déclarant à ſes ſujets que s'ils continuoient leur commerce après ſix mois, il ne prendroit point d'interêt dans cette affaire. Les autres Princes & Etats ne dirent mot, & ne voulurent point entrer dans cette querelle.

Les Etats équipperent une flotte, & la mirent en mer vers la fin du printemps. Elle étoit compoſée de ſoixante & treize vaiſſeaux, ſur leſquels on embarqua huit mille hommes, ſoldats ou matelots ſous la conduite de Pierre Van der Does Gentilhomme d'un merite, & d'une naiſſance diſtinguée, qui étoit monté à cet emploi par tous les degrez ordinaires. On lui ordonna de ruïner, s'il pouvoit, la flotte que le Roi d'Eſpagne preparoit avec beaucoup de lenteur, parce que l'on manquoit de cables, de mats & de matelots.

On

On le fit partir de bonne heure pour prevenir l'Eſpagne, & on lui ordonna d'ailleurs de s'emparer, s'il pouvoit, des vaiſſeaux des Indes, & de ravager les côtes de ce Roiaume. On fut fort ſurpris en Eſpagne, quand on ſut cet armement, & tous les habitans des côtes ſe retirerent plus avant dans le païs. La flotte d'Eſpagne étoit dans le port de la Corogne. Van der Does l'y aſſiegea. Mais elle s'étoit miſe à couvert de la fortereſſe, ce qui obligea l'Amiral de ſe retirer après pluſieurs tentatives. Etant à l'embouchure du Tage pluſieurs étoient d'avis d'attaquer Lisbonne, dont ils eſperoient de ſe ſaiſir à cauſe des diſſenſions, qui étoient toûjours entre les Eſpagnols & les Portugais. Mais d'autres oppoſoient à cela, que Lisbonne étoit bien munie ſurtout depuis le danger que cette ville avoit couru d'être priſe par les Anglois, & que l'on étoit averti de leur venue, qu'ainſi l'on étoit preparé à les recevoir. D'où ils concluoient, qu'il valloit mieux ſe jetter ſur les Canaries. 1599.

Avant que ces îles fuſſent decouvertes, elles avoient prèſque chacune ſa langue particuliere, & les peupes ſe donnoient le nom de *Guanches*. Leurs manieres ſe rapportoient beaucoup à celles de Afriquains. Les femmes étoient communes parmi eux, comme parmi les Scythes, & l'on ne reconnoiſſoit pour heritiers que les enfans des ſœurs. On faiſoit mourir ſans remiſſion ceux qui violoient les filles, & l'on puniſſoit les maris qui abandonnoient leurs

1599. leurs femmes. Les Rois ſeuls avoient droit d'épouſer leurs ſœurs, mais d'ailleurs la polygamie étoit permiſe. On contoit le Soleil, la Lune & les Aſtres parmi leurs Divinitez. Cependant ils adoroient un ſeul Juge ſouverain des hommes, & croioient une autre vie que celle-ci. Ils lavoient les enfans naiſſans, quoi qu'ils ne fuſſent ni Chrétiens ni Mahometans. Au reſte leur maniere de vivre étoit ſimple, debonnaire & pacifique, avant que le commerce des autres hommes les eût corrompus. Les Genois les découvrirent l'an 1300. On leur permit d'y entrer pour le commerce. Mais environ cent ans après un Gentilhomme Picard nommé Betencourt s'y rendit ſi puiſſant, qu'il prit la qualité de Roi. Mais les Rois de Caſtille s'emparerent de ces îles, & s'en ſervirent pour entreprendre des conquêtes plus éloignées.

La flotte étant arrivée devant la grande Canarie, on combattit contre les vaiſſeaux Eſpagnols. L'on en brûla deux, & l'on en prit deux autres. Cela obligea les habitans de ſe rendre ſur la côte pour empêcher la décente, qui étoit difficile par elle même. Mais on les écarta à coups de canon, après quoi l'Amiral à la tête des troupes prit terre avec des chalouppes. Ces brigantins ne pouvant s'approcher ſuffiſamment il ſe jetta dans l'eau, & fut ſuivi de ſon monde. Il fut legerement bleſſé dans cette occaſion en trois endroits, & quelques ſoldats le furent auſſi. Mais on chaſſa les barbares, qui ſe ſauverent dans la ville

ville d'Allagora. On l'assiegea en même temps & la garnison de la forteresse se rendit avec tout le canon & les munitions. On fut surpris de trouver cette place regulierement fortifiée. Comme le canon ne put arriver assez tôt, les habitans eurent le loisir de sauver ce qu'ils avoient de meilleur dans des lieux inaccessibles. Au reste ils ne savoient par qui ils étoient attaquez. Un esclave More offrit d'abjurer la Religion Chrétienne, si l'on vouloit le recevoir parmi les soldats. On fit suivre les fuiars par quelques troupes pour les attaquer. Mais s'étant trop avancez dans des lieux inconnus, & d'ailleurs se reposans pour se delasser ils furent enveloppez par les habitans, qui les taillerent en pieces. Cela les rendit si fiers, qu'ils ne voulurent entrer en aucune composition avec la flotte. Ainsi on ruïna la ville & la forteresse, après quoi l'on se retira de l'île. On eut à peu près un pareil sort contre la ville de Gomera. Les habitans enterrerent leur canon, & ce qu'ils avoient de plus pretieux, & emporterent le reste avec eux. On les poursuivit. Mais ces gens qui savoient les detours des rochers, tuerent bien quatre-vingts hommes. Cela fut cause que l'on brûla aussi leur ville, & toutes leurs maisons de campagne. 1599.

Van der Does voiant que ses entrepriſes n'avoient point de succès, renvoia une partie des vaisseaux avec le butin que l'on avoit fait. Cette escadre évita heureusement la flotte Espagnole qui étoit sortie de

1599. de la Corogne, & aiant été battuë d'une rude tempête les vaiſſeaux aborderent les uns après les autres en divers ports des Provinces-Unies vers le milieu de l'automne. Van der Does avec le reſte entreprit d'aller dans le Breſil. Il raſa les Heſperides & les côtes d'Afrique ſans y commettre aucune hoſtilité. Il remarqua que l'on ſe ſervoit en quelques lieux de porcelaine au lieu de monnoie. Il s'empara de quelques vaiſſeaux marchands dans ſa route. Il choiſit l'Ile de St. Thomas pour y rafraichir ſes gens, par ce que l'eau y étoit bonne. On y trouva beaucoup de tortues, dont la chair étoit excellente. On y péchoit du poiſſon ſans peine, & les oiſeaux venoient ſe poſer d'eux mêmes ſur les vaiſſeaux.

Cette île eſt ſous la Ligne équinoctiale, près de la Guinée. L'été y eſt perpetuel, & l'on n'y voit jamais d'hyver. L'enceinte en eſt ronde, d'environ douze lieües dans ſa plus grande largeur. Il y a une élevation au milieu, ſur laquelle on voioit toûjours une nuée, dont la fraicheur fait croître les cannes de ſucre en abondance, & l'on trouve-là des Portugais, qui emploient juſques à cent eſclaves à leur culture. On y cueille du gingembre, & l'on y trouve de certains arbres, dont le ſuc eſt de même vertu que le vin. Les Hollandois ne trouverent point d'oppoſition à leur décente. La ville de Pavoaſa fut priſe & pillée en arrivant. François de Meneſes ſe retira dans la forteresſe. Van der Does

Does le fit ſommer de ſe rendre, diſant qu'il avoit commiſſion des Etats, & du Prince Maurice qui avoient guerre avec l'Eſpagne. Meneſes ne voulut pas obeïr. Mais le canon l'y força bientôt. Les habitans, qui s'étoient ſauvez, rentrerent par ſurpriſe dans la ville, & y mirent le feu. Les Hollandois irritez de leur malice brulerent tous les villages, & toutes les maiſons qu'ils trouverent à la campagne. Mais l'air de cette île leur fut contagieux. Ils furent frappez de peſte, & contracterent d'autres maladies encore, ne pouvant ſupporter les grandes chaleurs qu'il y faiſoit. Ils mangeoient d'ailleurs trop de cocos, de ſucre & d'autres alimens propres à donner la diarrhée. Il y a des gens qui croient que les habitans avoient empoiſonné les eaux de l'île. Enfin le trop grand commerce qu'ils eurent avec les femmes du païs, acheva de les perdre. 1599.

L'Amiral mourut des premiers après deux jours de maladie, par ce que les grandes chaleurs fondirent toute ſa graiſſe dont il étoit fort chargé. Sa mort fit perdre courage à la flotte. Chacun voulut ſe tirer d'un lieu ſi funeſte. On creuſa une foſſe fort profonde, dans laquelle on enterra l'Amiral, & on la couvrit des ruïnes de la ville. Aiant chargé tout leur butin, & ce qu'ils avoient trouvé d'artillerie ſur leurs vaiſſeaux, ils partirent de là, mais la peſte ne les quitta point. Il mourut près de mille hommes d'équippage dans quinze jours. Ainſi l'on quitta le deſſein que l'on

1599. avoit pris d'aller piller le Breſil. Quand ils furent dans des climats plus temperez, ils contracterent une nouvelle maladie, qui leur affoibliſſoit les genoux, & qui leur cauſoit de facheuſes tumeurs aux gencives. Pluſieurs moururent de ce que leurs nerfs relâchez par la grande chaleur ſe reſerrerent trop promptement lors qu'ils furent dans les mers du Septentrion. La flotte ſouffrit beaucoup, ſur tout faute de matelots. Il ne revint de tous les Commandans de vaiſſeaux que deux Capitaines. Pluſieurs navires n'avoient plus que cinq ou ſix matelots. Enfin ils arriverent ſur les côtes d'Angleterre, où les malades ſe rétablirent. De là ils revinrent en Hollande les uns plûtôt, les autres plus tard, ſelon que les équippages étoient en état d'agir.

Le Roi d'Eſpagne averti que cette flotte alloit aux Canaries y envoïa la ſienne pour empêcher les Hollandois de s'y établir. Mais aïant ſu qu'ils s'étoient retirez, il commanda de ſe rendre à la Tercere pour y attendre les vaiſſeaux qui venoient des Indes. Cependant le vent empêcha la flotte d'y aborder, & lui cauſa beaucoup de dommages. Les pirates de Dunquerque continuoient leurs brigandages par tout. Chacun s'en plaignoit, & demandoit que l'on pourvût à la ſureté publique. Peu de jours après on prit cinq de leurs vaiſſeaux, dont on fit mourir les matelots & les ſoldats. Cela appaiſa les murmures. Dans le même temps pluſieurs vaiſſeaux, qui s'étoient adroi-

adroitement ſauvez des ports d'Eſpagne, où on les avoit retenus par force, augmenterent la haine que l'on portoit aux Eſpagnols par le recit des mauvais traitements qu'on leur y avoit faits. Il arriva auſſi des vaiſſeaux richement chargez, ce qui rejoüit tout le païs, puis que l'on s'indemniſoit de la perte du negoce d'Eſpagne. 1599

Ce fut dans le même temps, que Frideric Spinola amena ſix galeres pour faire la guerre aux Hollandois. Tout le butin devoit lui appartenir. Il devoit ſe joindre à une flotte que les Eſpagnols préparoient contre les Provinces-Unies. Mais on eut beſoin des vaiſſeaux ailleurs. Ainſi l'on envoia Spinola avec ſes galeres ſeules. On avoit mis pluſieurs vaiſſeaux au Pas de Calais pour les ſurprendre. Mais elles raſerent la terre de ſi près, qu'on ne pût les attaquer. Elles arriverent en Flandre. Ceux de Dunquerque ne les voulurent point, de ſorte qu'elles furent obligées de ſe rendre à l'Ecluſe, où elles debarquerent ſix mille hommes, après quoi elles ſe mirent en courſe vers la Zélande. D'abord cette nouvelle ſorte de vaiſſeaux fit de la peine aux gens du païs. Mais on s'y apprivoiſa bientôt, & l'on ne faiſoit plus de difficulté de les aborder. Un vaiſſeau de Zélande de ſoixante hommes d'équippage, en aiant été environné ſe défendit ſi vigoureuſement, qu'après avoir tué plus de deux cens cinquante hommes ſur les galeres, n'en aiant que dix-huit ou

1599. vingt de tuez ou de bleſſez, il les força à ſe retirer. Quelque temps après elles attaquererent quelques vaiſſeaux de guerre, qu'elles prenoient pour des vaiſſeaux marchans. Elles en furent extremement maltraitées, & après ſix heures de combat elles furent obligées de ſe ſauver, après avoir vu tuer, ou bleſſer une grande partie de leur équippage.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, l'Archiduc conſomma ſon mariage en Eſpagne. En revenant par l'Italie il reçut une épée benite du Pape, & ſe rendit dans les Païs-Bas avec ſon épouſe. Il arriva à Bruxelle au commencement de l'automne. Il trouva le Cardinal André, & Mendoze en mesintelligence. Le Cardinal fut renvoié à ſes occupations Eccleſiaſtiques, & Mendoze demeura avec les Archidues. Albert trouva que l'Allemagne étoit fort irritée des mauvais traitemens de l'Armée, que les ſoldats étoient prets de ſe mutiner, & qu'il n'y avoit point d'argent. En effet la garniſon d'Anvers recommença ſes deſordres accoutumez. Les ſoldats répandus dans le plat païs rançonnerent Hamont & pluſieurs autres lieux du territoire de Liege. La garniſon du Fort de St. André, qui avoit fait tréve avec le Comte Erneſt de Naſſau, lequel avoit des troupes & du canon ſur le bord de la riviere, menaçoit Boiſleduc & ſes dependances du pillage, ſi l'on ne la ſatisfaiſoit.

L'arrivée des Archiducs ne ſervit qu'à augmenter les embarras. On trouva fort mau-

mauvais qu'ils fuſſent habillez à l'Eſpa- 1599.
gnole, & qu'ils ſe fiſſent ſaluer à genoux. Leur Cour étoit d'un luxe prodigieux. D'ailleurs les nouveaux Princes firent demander l'augmentation des ſubſides ſous pretexte que les ennemis en fourniſſoient de fort grands. Les ceremonies de leur reception n'étoient pas encore achevées, que les Brabançons demanderent que l'on raſât les citadelles, que l'on otât les garniſons des villes, & que l'on executât tout ce qui leur avoit été promis de la part de l'Infante. Cette Princeſſe proteſta qu'elle n'avoit rien ſu de ces promeſſes, & declara que ces propoſitions tendoient à la mépriſer. Les Wallons de leur part preſſerent qu'on leur permît le commerce avec la Hollande. Mais on remit toutes ces plaintes à une autre fois pour achever la ceremonie de la reception d'Iſabelle. On remarqua que quand les Brabançons prêterent le ſerment de fidelité devant les murailles de Louvain ſelon la coutume, un parti des Etats vint mettre le feu à deux villages, qui n'en étoient pas éloignez, ce qui fut pris à mauvais augure pour la ſuite.

Les Provinces-Unies avoient eu quelques bons ſuccès, & elles tiroient même de l'avantage du mauvais état des affaires de l'ennemi. Mais la perte du grand commerce qu'elles faiſoient en Eſpagne, les incommodoit beaucoup. La paix de ce Roiaume avec la France leur faiſoit de la peine. Leurs manufactures étoient fort

1599. diminuées, par ce que pluſieurs ouvriers s'étoient retirez à cauſe de l'interruption du negoce avec les Païs-Bas. De plus la dépenſe de cette année excedoit la recette, & pour ſurcroît de malheur Elizabeth ne leur fourniſſoit plus de ſubſides. Elle avoit même obligé les Etats de lui fournir des vaiſſeaux, & de lui renvoier ſes troupes pour être en état de reſiſter à l'Eſpagne, qui menaçoit de l'attaquer. Lors que le danger fut paſſé, elle ſe contenta de les renvoier. Cependant elle avoit envoié le Comte d'Eſſex en Irlande avec des troupes contre les rebelles. Mais il n'eût point de bonheur. Il perdit même pluſieurs ſoldats en diverſes occaſions, & fut obligé de faire une tréve avec le Comte de Tiron, après quoi il revint en Angleterre ſans ordre. Peu de jours avant ſon départ il ſe ménagea ſi peu avec la Reine dans une conteſtation qu'elle eut avec lui, qu'elle lui donna un ſoufflet. Il trouva la Reine tellement irritée contre lui, qu'elle le fit arrêter. Dès qu'il fut en priſon, ceux qui avoient conſeillé à cette Princeſſe de faire la paix, la diſpoſerent à écouter les propoſitions de l'Eſpagne. Les Anglois ne faiſoient plus la guerre aux ſujets de ce Roiaume. On leur défendit même de piller les vaiſſeaux chargez de marchandiſes. Cependant la Reine n'en uſoit de la ſorte, que par ce qu'elle craignoit la flotte ennemie. On lui avoit envoié une Ambaſſade de Bruxelle pour l'aſſurer que cette flotte ne la regardoit point. Mais ſon eſprit ſoupçon-

çonneux l'empechoit de ſe fier à ces belles paroles. 1599.

Peu de temps après elle fit declarer aux Etats, qu'elle étoit obligée de faire la paix avec l'Eſpagne pour la ſureté du commerce de ſes ſujets, & pour affermir ſon regne, contre des gens qui ſe prevaloient de ſon âge avancé pour troubler l'Angleterre, que cependant cela ne devoit point leur faire perdre courage, mais qu'ils devoient prendre garde de ne point être la victime des Eſpagnols & des François. Elle fit ajoûter qu'ils devoient conſerver avec ſoin leur liberté, ou que s'ils vouloient un maître, ils le choiſiſſent chez eux, & que par là ils l'auroient toûjours pour amie. On peut bien croire que ce diſcours n'étoit pas fort agréable aux Etats, & qu'en effet ils devoient être affligez de ce que cette Princeſſe, qui étoit la ſeule Alliée qu'ils euſſent, eût la penſée de faire la paix. Dans le même temps l'Empereur les voulut auſſi faire ſolliciter à entrer en negociation ſur le même ſujet. Mais les Etats écrivirent à ſes Envoiez qui étoient en chemin, & leur repreſenterent en peu de mots les raiſons qu'ils avoient de ne point faire la paix avec des gens qui étoient les fleaux de toute l'Europe. Ils leur firent donc connoître qu'ils étoient moins diſpoſez à s'accommoder, depuis que l'Eſpagne avoit fait ſemblant de donner les Païs-Bas à l'Infante.

Les Etats ſe garentirent ainſi des ſollicitations de l'Empereur, en quoi la Hol-

1599. lande donna le branle aux autres Provinces. Elle doubla la taxe ordinaire de ſes contributions. Les autres reſiſterent beaucoup à cela. La Zelande ſur tout ne vouloit point ouïr parler de nouveaux tributs, faiſant ſonner bien haut ſes dépenſes particulieres. Mais la Hollande déclara nettement que ſi les autres Provinces ne vouloient pas ſe ſoûtenir, elle ſe ſépareroit de l'union, & travailleroit à retenir tout le negoce de la mer. Quelques Princes d'Allemagne offrirent de leur fournir des troupes & de l'argent. L'Electeur Palatin ſollicita tous les Princes Proteſtans de ſecourir la Republique pour ſe maintenir eux mêmes. Le Roi de Pologne fut declaré en ce temps-là déchu du droit de la Couronne de Suede par les Etats du Roiaume, qui mirent ſur le Throne Charles Duc de Sudermanie ſon oncle. Ce Prince rechercha l'alliance des Etats Généraux. Mais les affaires ne furent pas pouſſées plus loin pour cette fois. On lui fit des excuſes de ce que quelques vaiſſeaux Hollandois s'étoient engagez au ſervice de Sigiſmond pour quelque temps. Au reſte on lui répondit avec beaucoup de civilité ſur les offres de ſon amitié que l'on accepta.

1600. Les Païs-Bas Eſpagnols ſe trouverent dans une extréme neceſſité de toutes choſes au commencement de cette année. Leurs affaires étoient dans un grand embarras, & leurs forces épuiſées. Les Provinces-Unies étoient auſſi de leur part dans

dans une facheuſe ſituation. Mais on fit 1600.
de grands efforts de part & d'autre pour couronner le travail de plus de trente ans. La rude gelée de cet hyver pouvoit cauſer beaucoup de maux aux Etats. Mais ils profiterent des diſſenſions de leurs ennemis. Le Comte Louïs de Naſſau aiant marché fort ſecretement avec des troupes de cavallerie & d'infanterie ſurprit Wachtendonc, dans laquelle il n'étoit reſté que quatre-vingt ſoldats. Le reſte étoit allé au fourrage du côté de Cologne. Quelques uns des ſoldats du Comte étant montez ſur le rempart ouvrirent la porte au reſte de leurs troupes. Ainſi la place fut priſe ſans grande effuſion de ſang. Gelen Gouverneur de la ville ſe retira dans le château attendant le ſecours qu'il avoit envoié demander. Mais enfin le ſecours ne venant point, & d'ailleurs toutes les troupes du Comte Louïs étant arrivées, il fut obligé de ſe rendre. La priſe de cette place fut conſiderable, par ce qu'elle eſt au milieu d'un marais, & que d'ailleurs on y fit un grand butin. La pluſpart des paiſans voiſins y avoient ſauvé leurs meilleurs effets. La cavallerie y amena dans peu de temps toutes les munitions de guerre & de bouche neceſſaires.

Ce fut en ce temps-là qu'un Gentilhomme de Normandie nommé Breauté ſe battit lui vingtiéme contre autant de cavaliers de la garniſon de Boiſleduc. Les principaux de ceux-ci étoient des traîtres de Gertrudenberg, indignes d'entrer en

1600. lice avec d'honnêtes gens. Les champions s'étant rendus au lieu marqué, Breauté tua au premier choq le Chef des ennemis nommé Abraham le Cuiſtre. Les coups de piſtolet & de mouſqueton furent dechargez de ſi près, que la moitié des combattans tomba. Mais la longueur du combat aiant rallenti l'impetuoſité des François de Breauté, ils s'enfuïrent tous & le laiſſerent ſeul. Ce jeune homme continua ſeul à combattre, & aiant changé de cheval pluſieurs fois, il fut enfin obligé de ſe mettre à pied. Enfin ſe voiant ſurmonté par le nombre il ſe rendit. Les François diſoient qu'il ne s'étoit rendu qu'à condition de la vie ſauve. Les autres diſoient qu'on étoit tombé d'accord, qu'on ne donneroit point de quartier aux vaincus. Quoi qu'il en ſoit, on emmena Breauté vers Boiſleduc. Mais quelques ſoldats ſortis de la ville le tuerent de trente coups dont ils le percerent. Il demandoit de mourir en homme de guerre les armes à la main. Il fut maſſacré par ces gens-là d'une maniere indigne de ſoldats d'honneur.

Nonobſtant la rigueur de l'hyver le Prince voulut profiter des deſordres de l'ennemi. Il ſe rendit avec une flotte à Crevecœur, où on ne l'attendoit point. Il s'en rendit maître dans trois jours. Il fit achever les fortifications que Mendoze y avoit commencées, après quoi il vint au Fort de St. André, dont la garniſon Wallone & Allemande avoit chaſſé ſes Officiers. Ils étoient tout diſpoſez à la ſedition,

&

& l'on y avoit envoié la Bourlotte avec un ordre ſecret d'en tirer les ſoldats ſous pretexte de quelque expedition. Mais ils furent avertis de la choſe, & ne voulurent point ſortir. Se voiant attaquez ils ſe défendirent très-bien pour marquer leur fidelité, eſperant qu'on leur pardonneroit leur mutinerie, & que même on leur paieroit les arrerages de trois ans. Le Prince Maurice ſachant tout cela voulut traiter avec eux. Mais ils rejetterent ſes offres comme fort au deſſous de ce qui leur étoit dû. Ils avoient du canon & des munitions. Le fort étoit revêtu de cinq baſtions, d'un bon foſſé, d'un chemin couvert & d'un avant-foſſé. Ce poſte étoit ſi avantageux que l'Archiduc avoit dit bien des fois, qu'il avoit les clefs de toutes les rivieres de Hollande. 1600.

Pendant que le debordement des rivieres empêchoit les approches, on propoſa un traité aux aſſiegez, ce qu'ils refuſerent fierement Le Prince leur renvoia un de leurs camarades, qui avoit été pris, pour tacher de les diſpoſer à l'accommodement. Mais ils le tuerent & le renvoierent mort dans le camp. Le Prince les attaqua dans les formes. Il fit pluſieurs forts pour ſerrer les aſſiegez, & pour aſſurer ſon camp. Il renvoia ſa cavallerie, qui lui étoit inutile dans un marais. Il poſta une partie de ſon infanterie dans des batteaux & ſur des ponts. Il mit l'autre dans les plaines de Thiel & de Bommel, & dans les petites îles du Vahal. Il renvoia ce qu'il avoit de

1600. trop dans le Brabant, fit déborder la Meuſe en perçant les digues, & ſe mit ainſi en état de pouſſer ſon ſiege ſans craindre le ſecours de dehors. Il fit dreſſer ſix forts, qu'il couvrit par de bons foſſez, & par de bons retranchemens, après quoi il attaqua ſi rudement le château de Batttenburg, que les ſoldats de St. André pouvoient en ouïr le bruit. D'ailleurs il les obligea de demeurer derriere leurs remparts pour ſe garentir du feu perpetuel du canon, & de la mouſqueterie.

Cependant la garniſon de St. André manquoit de bois pour ſe chauffer, & de medicamens pour les malades, & pour les bleſſez, qui étoient en grand nombre parmi eux. La ville de Boiſleduc leur faiſoit eſperer du ſecours par des feux que l'on allumoit. Elle tâcha même de leur en envoier. Mais les batteaux ne purent paſſer. L'Armée de l'Archiduc s'avança ſous le commandement de Velaſco. Mais les inondations rompirent tous ſes deſſeins. Au retour du printemps les rivieres ſe retirerent, ce qui donna lieu au Prince de mettre ſes pionniers en œuvre. Ainſi l'on conduiſit les approches ſur le chemin couvert. Cela porta les aſſiegez à traiter avec Maurice, & l'on tomba d'accord, qu'on leur conteroit cent cinquante mille florins, qui leur furent en effet delivrez. Ils les partagerent entr'eux comme une partie de ce qui leur étoit dû par les Eſpagnols. On conclut ce traité avec eux pour gagner du temps & d'autres dépenſes, qu'un plus long

long ſiege auroit couté. Les aſſiegez conſidererent de leur part, qu'on ne pouvoit les ſecourir, & qu'ils ne devoient point attendre la derniere extremité. Quoi qu'il en ſoit les Etats y gagnerent un bon fort, de l'artillerie & des munitions avec douze cens ſoldats, qui entrerent au ſervice de la Republique. Ils furent fort fideles, ſur tout depuis qu'ils furent accoutumez à la diſcipline militaire. Les Eſpagnols les declarerent publiquement traîtres, ce qui les irrita contre la nation. Les Etats defendirent ſous de rigoureuſes peines à leurs anciens ſoldats de rien dire qui pût les offenſer en leur honneur. Dans le fonds ceux-ci étoient bien differens de ceux de Gertrudenberg, qui ſans avoir aucun ſujet de ſe plaindre, avoient neantmoins vendu la place pour avoir de l'argent par des voies lâches & infames. Au lieu que ceux du Fort de St. André avoient ſoûtenu un ſiege de deux mois avec beaucoup de courage, quoi qu'ils n'euſſent point été paiez depuis trois ans. 1600.

La ville de Groningue ſe plaignoit toûjours, que ſes nouveaux Magiſtrats, qui avoient été bannis du temps des Eſpagnols, traitoient les bourgeois fort durement, ſur tout à l'égard des dépenſes que l'on faiſoit pour les affaires communes, qui étoient exceſſives, & dont le peuple murmuroit de toutes parts. En effet il y avoit trois ans que l'on ne paioit rien à l'épargne publique, & l'on refuſoit même d'obeïr aux ordres des Etats Généraux. On crut

1600. que cet exemple ſeroit dangereux, ſi l'on n'y remedioit. On ordonna au Comte Guillaume Gouverneur de Friſe de ſe rendre à Groningue avec des troupes pour reduire la bourgeoiſie. Le Comte traita cette affaire avec une extréme douceur. Il ſe rendit dans la ville, & s'y cantonna ſans ſouffrir que ſes ſoldats fiſſent aucun tort à perſonne. Enſuite il deſarma les bourgeois, & fit tracer une citadelle. Cela ſeul domta toute la fierté de ce peuple, qui demanda inſtamment, qu'on ne flêtrit pas leur ville de cette marque de ſervitude. Le Comte le renvoia à la Haie, où on les obligea de faire venir les auteurs de la ſedition. Ils en furent quittes pour une forte cenſure, après quoi on leur donna de nouveaux Magiſtrats, qui retablirent le repos dans la ville par leur douceur, & enſuite on leur rendit leur droit de ſuffrage dans les Etats Généraux.

Il y eut auſſi quelque deſordre en Friſe pour les impôts que l'on levoit avec violence dans les villes ſur le bétail de la campagne. Il s'éleva encore d'autres ſujets de diſcorde par des particuliers qui vouloient s'elever aux charges. Ils avoient fomenté les differens ſurvenus pour les impôts, & les choſes étoient allées ſi loin, que tout d'un coup une partie du Conſeil quitta Leuwarde & s'établit à Franeker, ce qui mit les affaires de la Province en deſordre. Le Comte Guillaume travailla à faire ceſſer tous ces differens. Mais n'aiant pu le faire par ſes remontrances,

il

il fut obligé d'en venir à la force. Il com- 1600.
mença par ceux de Franeker, qui avoient été les auteurs de ces differens. On ſe plaignit de lui, & on l'accuſa d'avoir violé les loix & la juſtice. Mais les autres Provinces aiant offert leur mediation, on porta les partis à convenir d'arbitres, par le moien deſquels tout fut terminé à l'amiable. Ainſi la paix fut rétablie dans la Province.

Pendant tous ces ſujets d'affliction les Etats apprirent encore, que l'on travailloit fortement à la paix de l'Angleterre avec l'Archiduc. Les Ambaſſadeurs des deux Couronnes s'étoient aſſemblez pour cela à Bologne ſur la mer. Philippe craignoit toûjours pour l'Eſpagne & pour l'Amerique, & cela le tenoit dans des allarmes continuelles. D'ailleurs la guerre qu'il avoit avec l'Angleterre, l'obligeoit à des dépenſes prodigieuſes pour la ſureté du commerce de ſes ſujets. Il eſperoit même qu'en faiſant la paix avec les Anglois il priveroit les Etats de leur ſecours, & les obligeroit ainſi à faire la leur. Pour la Reine elle étoit fort fatiguée des rebellions d'Irlande, & ſe laſſoit de ces frequens ſoulevemens qui recommençoient toûjours. Mais après trois mois de negociations l'on ſut que les Ambaſſadeurs n'avoient pu ſe rendre au lieu des conferences, par ce que les Eſpagnols vouloient que l'on fît une tréve, & que les Anglois n'en vouloient point ouïr parler. Cet incident tira le traité en longueur, pendant quoi Elizabeth

1600. zabeth mourut, ce qui changea la face des affaires.

Pendant que cela ſe paſſoit Herman Comte de Mansfeld, & Charles Nutſel vinrent trouver les Etats de la part de l'Empereur pour leur parler en apparence de tout autre choſe que de la paix. Ils demanderent que l'on reſtituât les villes d'Allemagne, dont on s'étoit emparé, & que l'on indemniſât le païs des dommages que l'on y avoit cauſez. On les avertit de ne ſe point ſervir de l'exemple des Eſpagnols, que l'Empire étoit reſolu de punir, de même que tous ceux qui avoient troublé ſa tranquillité. Les Etats repondirent que les Eſpagnols étoient les premiers auteurs de toutes ces déſolations: que pour eux la neceſſité de leur propre défenſe les avoit obligez à ſe couvrir contre leurs attaques: que ſi l'on ne puniſſoit pas les Eſpagnols de s'être jettez ſans ſujet ſur un païs qui n'avoit point de part à cette guerre, on devoit leur pardonner ce qu'ils s'étoient vus forcez de faire par la neceſſité d'une legitime défenſe: que depuis que les Eſpagnols avoient rendu la ville de Rées, ils avoient auſſi reſtitué celle d'Emerick, que cependant leurs ennemis occupoient encore celle de Rhinberg. Ainſi cette députation ne produiſit rien pour la paix. On parla d'une tréve. Mais les Etats en détournerent adroitement la propoſition, par ce que les préparatifs pour la campagne étoient faits.

Les Etats des Païs-Bas Eſpagnols envoie-

voierent un trompette en Hollande pour y porter des lettres de leur part. On l'y retint quelques jours, par ce que l'on vouloit cacher ces préparatifs. On le renvoia enfin avec des lettres, par lesquelles on les exhortoit à secoüer le joug de la domination Espagnole avant que de penser à la paix. On en usoit ainsi, parce que depuis la reddition du Fort de St. André la plus-part des troupes de l'Archiduc sembloit disposée à des traitez pareils. On crut donc que l'on devoit profiter des desordres de l'ennemi. Ainsi l'on se resolut à porter la guerre en Flandre pour augmenter la disette des Païs-Bas, & pour porter les soldats à de grandes seditions en ruïnant les finances de l'Archiduc. L'occasion d'attaquer cette Province paroissoit fort favorable. Elle étoit riche, & ses ports faisoient de la peine aux Etats. La Zélande souhaitoit ardemment que l'on fît cette entrepriſe, par ce qu'elle étoit la plus exposée à l'ennemi. On pouvoit même esperer de couvrir Ostende, & de s'emparer de Nieuport, & de l'Ecluse, peut-être même de Dunquerque. Que si l'on ne pouvoit en prendre qu'une, avant que l'Archiduc eût assemblé ses troupes, on auroit l'avantage d'avoir porté la guerre chez lui. Ce dessein très-bien concerté eût reüssi à la satisfaction des Etats, si les vents eussent été favorables. Mais la flotte qui devoit porter les troupes, & les munitions necessaires, n'arriva qu'après beaucoup de temps, 1600.

&

1600. & de peine à Zébourg dans l'Ile de Walcheren.

Pendant ce long retardement on examina dans le Conſeil, ſi l'on ne tâcheroit point de paſſer outre malgré les vents. L'Armée étoit compoſée de cent vingt-ſept compagnies d'infanterie, & de vingt-cinq cornettes avec quatre-vingt vaiſſeaux chargez de canons & de munitions. On conclut que l'on feroit aller les équippages & les munitions par mer, & qu'après avoir tranſporté les ſoldats au delà du Hont, qui eſt la derniere partie de l'Eſcaut, on feroit marcher les troupes par terre juſques à Oſtende. Cette ville, qui appartenoit aux Etats, étoit comme bloquée par ſept forts dreſſez pour arrêter les courſes de la garniſon. Cependant elle n'étoit pas ſi reſſertée, que l'on ne trouvât le moien de faire encore des irruptions en Flandre. Ce projet étant fait on envoia le Comte Erneſt avec pluſieurs vaiſſeaux le long de la côte. Il eut ordre d'attaquer en paſſant le Fort de Philippine, dont il força la garniſon à capituler. Il ſe rendit maître enſuite d'Aſſenade, après quoi le Prince Maurice partagea ſon infanterie en trois corps. Il en donna un à commander au Comte George de Solms, un autre au Comte Erneſt de Naſſau avec une partie des vaiſſeaux. Le troiſiéme fut mis ſous la conduite du Général Veere Anglois. Il diviſa ſa cavallerie en ſept troupes, dont il donna la conduite au Comte Louïs

Louïs de Naſſau, ſe reſervant la direction générale de tout. 1600.

Les païſans épouvantez de cette Armée brûlerent la pluſpart de leurs villages, & firent des courſes ſur elle pour l'incommoder. Cela irrita les ſoldats de telle maniere, qu'ils porterent les choſes à de grandes extremitez malgré les ordres contraires. L'Armée prit ſa marche par de grands bourgs, où elle pouvoit loger commodément. Les Députez des Etats qui étoient avec Maurice, écrivirent à Gand & à Bruges pour les faire ſouvenir de leur ancienne union pour l'expulſion des étrangers. Ils les invitoient à les aider dans le deſſein qu'ils avoient de travailler à la liberté publique. Ces lettres ne ſervirent de rien. Au contraire Bruges qui juſques-là n'avoit point voulu de garniſon, en reçut une que l'Archiduc lui envoia. On tira même de deſſus ſes remparts quelques volées de canon ſur l'Armée, qui paſſoit près de la ville. Cependant cela ne lui cauſa pas grand mal. Le Prince Maurice continuant ſa route s'empara de Plaſſendale, de Snasquerque & Bredenede, qui lui ſervoient à obſerver les mouvemens des Eſpagnols. Le Comte de Solms fut commandé avec le tiers de l'Armée pour conduire les Députez des Etats à Oſtende, après quoi le Prince aſſiegea le Fort d'Albert éloigné d'une lieüe de cette ville. Enſuite tout étant prêt pour un grand ſiege on ſe poſta devant Nieuport, & on ſe rendit maître

de

1600. de tous les forts, qui ſont depuis la ville juſques à la mer.

Le Prince Maurice ſe rendit au ſiege avec le reſte de l'Armée pour la ſerrer, autant que le terrain le permettoit. Les ſoldats ſouffrirent beaucoup, par ce que l'on ne pouvoit amener ni vin, ni biere dans le camp. On eut même de la peine à trouver de bonne eau, & pour ſurcroît de malheur l'ennemi s'empara de vingt vaiſſeaux de vivandiers chargez de proviſions. Les vaiſſeaux de Spinola, qui avoient fait ce butin, n'en jouïrent pas long-temps. L'Amiral Warmont les attaqua. Dans le même temps un vent un peu fort tourmenta beaucoup ces galeres, & donna le moien aux vaiſſeaux Hollandois de les maltraiter à coups de canon. Un boulet coupa la chaîne d'un forçat Turc ſans lui faire d'autre mal. Il ſe jetta dans la mer, & ſe rendit à la nage dans un vaiſſeau Hollandois qui le reçut agréablement.

L'Archiduc aiant ſu la marche du Prince, qui avoit les principales troupes des Etats avec lui, jugea que le deſſein n'étoit pas ſeulement de faire une courſe, & que l'on ſe propoſoit quelque ſiege important. Il travailla en diligence à raſſembler ſon Armée. Il envoia ordre aux troupes qui marchoient pour la Gueldre, de ſe rendre à Anvers. Il s'occupa à appaiſer les mutinez de Dieſt en leur fourniſſant des vivres, & leur promettant d'ailleurs de paier dans peu tous leurs arrérages. On les porta à travailler à la de-

defenſe du païs à force de promeſſes & de prieres, & ils ſe mirent en marche ſous les ordres de l'Archiduc. Les Italiens furent plus difficiles. Ils rejetterent toutes les propoſitions de l'Archiduc. Ainſi ce Prince ne put amaſſer que quinze mille hommes de pied, & ſeize cens chevaux. Il conduiſit cette Armée à Gand avec une diligence incroiable. L'Infante s'y rendit pour exhorter les troupes à leur devoir. En parlant aux Eſpagnols mutinez de Dieſt elle leur montra ſes boucles d'oreille, & proteſta qu'elle mettroit ſes pierreries en gage plûtôt que de ſouffrir qu'ils ne fuſſent pas paiez de ce qui leur étoit du, leur promettant d'ailleurs de grandes recompenſes. 1600.

Quand on ſut à l'Armée de Maurice, que l'ennemi venoit à deſſein de combattre, les ſoldats parurent effraiez de ce voiſinage. Les garniſons d'Aſſenede & de Plaſſendale n'oſerent l'attendre. Celle d'Oudenbourg ſe rendit à compoſition, pendant qu'une partie étoit allée à la petite guerre. Les ſoldats de Snaſquerque avoient compoſé à la vie ſauve par un traite ſigné par l'Archiduc. Mais les Eſpagnols les maſſacrerent au préjudice de cet accord. Ce que l'on ne pût excuſer qu'en rejettant la faute ſur des ſoldats mutinez, dont l'on n'étoit pas maître. Le Prince Maurice fut averti de tous ces malheurs la même nuit. Le bruit en étant repandu dans l'Armée, la fraieur des ſoldats augmenta, & le Général même n'étoit pas ſans inquietude, quand il conſideroit que les principales for-

1600. forces des Etats ſe trouvoient en païs ennemi, ſans place de retraite, hors d'état de pouvoir fortifier ſon camp, aiant peine à recevoir des vivres, par ce que l'ennemi occupoit les poſtes par où l'on pouvoit venir d'Oſtende. D'ailleurs les quartiers de l'Armée étoient ſeparez par le havre de Nieuport. Ainſi l'on ne pouvoit combattre qu'avec beaucoup de deſavantage.

Après que l'on eût tenu conſeil ſur toutes ces choſes avec les Généraux, on reſolut d'envoier le Comte Erneſt avec dix-neuf compagnies d'infanterie, quatre cornettes & deux pieces de canon pour ſe ſaiſir du pont de Liffingen, qui étoit le ſeul paſſage par où l'ennemi pouvoit venir. On eſperoit d'en tirer au moins cet avantage que le Prince auroit le loiſir de mettre ſon Armée en bataille. Le Comte trouva que les ennemis étoient déja paſſez. Il ne ſongea plus qu'à les amuſer pour gagner du temps. Il plaça ſes deux canons ſur une petite éminence, & ſe poſta près du Fort d'Albert pour s'y retirer en cas de beſoin. Après cela il chargea les ennemis, qui crurent d'abord que c'étoit toute l'Armée du Prince. Mais quand ils virent que ce n'en étoit qu'un detachement, ils le chargerent avec furie. Le Comte Erneſt & ſes troupes firent tout ce que de braves gens pouvoient faire. Mais le nombre les accabla, & on y perdit huit cens hommes tant dans l'action, qu'après qu'elle fut

fut finie, les Eſpagnols aiant tué les pri- 1600.
ſonniers ſans miſericorde.

La défaite de ce detachement ſauva l'Armée par le temps que l'ennemi perdit. Le Prince eut le loiſir de faire paſſer ſa cavallerie, & enſuite tous ſes bagages du côté du bord de la mer, qui tire vers Oſtende. Les Eſpagnols fiers de leur victoire ne penſerent point à le troubler. Ils écrivirent même de tous côtez, qu'ils avoient battu une grande partie de l'Armée, & qu'ils tenoient le reſte aſſiegé. Pluſieurs gens vinrent de pluſieurs endroits voiſins pour être temoins d'une victoire que l'on croioit ſure. Cependant l'autre partie de la cavallerie du Prince arriva, & l'infanterie trouva moien de paſſer, tant à la faveur d'un gué, que des batteaux avoient découvert près de la mer, que par un pont que l'on fit en un lieu étroit du canal qui va de Nieuport à la mer. A meſure que les troupes arrivoient on les poſtoit aux lieux que l'on avoit choiſis. On leur cacha ce qui étoit arrivé dans le combat du Comte Erneſt, afin de les empêcher de s'effraier davantage.

On mit les Anglois & les Friſons à l'avantgarde ſous la conduite du Colonel Véere. On les partagea en deux gros bataillons que l'on accompagna d'un eſcadron des gardes du Prince & d'un autre de celles du Comte de Hohenlo, lequel on avoit laiſſé en Hollande pour veiller à la ſureté de la Province. Le corps de bataille étoit compoſé de l'infanterie Françoiſe, des

1600. des Suiſſes & des ſoldats du Fort de S. André ſous le commandement du Comte de Solms. Le Regiment de Giſtelle Hollandois avec les Allemans, qui avoient pu ſe ſauver de la défaite du Comte Erneſt, faiſoient l'arrieregarde commandée par le Colonel Uchtembroek. Le cavallerie étoit placée en partie à la tête des troupes, en partie ſur les flancs, & à la queüe de l'Armée. Le Prince aiant diſpoſé ſon Armée de cette maniere pour la bataille ordonna à ſes vaiſſeaux de ſe mettre en mer, afin que ſes ſoldats viſſent qu'il n'y avoit point de ſalut pour eux que dans leur valeur. Le Prince laiſſa quelques compagnies devant Nieuport pour empêcher les ſorties, que la garniſon eût pu faire pendant le combat.

Le cavallerie qui avoit devancé le gros de l'Armée des ennemis, parut vers le midi. Après quelques legeres eſcarmouches elle fut obligée de ſe retirer ſur les dunes pour y attendre l'infanterie, qui venoit fort lentement. Pendant cela on ſe canonna fort vigoureuſement de part & d'autre. Quelques Officiers Généraux conſeilloient au Prince Maurice d'attaquer l'ennemi dans ſa marche. Ils prétendoient que cela donneroit du courage aux troupes. Mais d'autres crurent que l'on devoit l'attendre de pied ferme, & que la difficulté de leur marche au travers des ſables leur feroit de la peine, & rallentiroit leur ardeur. On ſuivit cet avis, & le Prince aiant écarté quelque cavallerie, qui l'empechoit

pechoit de reconnoitre la diſpoſition de 1600.
l'ennemi, il s'empara de quelques dunes, dont il crut qu'il pourroit tirer de l'avantage pour le combat. L'infanterie Eſpagnole de Dieſt ſous un ſeul drapeau marchoit ſans Commandant particulier. Le corps de bataille étoit double. Le côté droit étoit compoſé des Eſpagnols commandez par Montreal & Villiar. Le gauche avoit des Eſpagnols, & des Italiens commandez par Sapena & Davila. L'Archiduc ſe poſta entre ces deux bataillons, aiant une groſſe troupe de cavallerie pour gardes-du-corps. L'infanterie des Païs-Bas faiſoit l'arriereguarde ſous le Comte de Bucquoi & ſous la Bourlotte, ſoûtenue par les Irlandois de Baſtoc. La cavallerie étoit ſous les ordres de Galene, par ce que Landriano étoit malade. Celle de Dieſt n'avoit que ſes Commandans ordinaires, & étoit partagée en divers eſcadrons de carabins, de chevaux-legers, & de lanciers.

Sur le ſoir les Chefs Eſpagnols tinrent conſeil de guerre, parce qu'ils trouvoient l'affaire plus difficile qu'ils ne l'avoient crue. Leurs ennemis étoient en bonne poſture, & fort diſpoſez à bien combattre. Pluſieurs croient qu'il ſeroit plus avantageux de les aſſieger dans leur camp, où ils manqueroient bientôt de vivres, que d'expoſer les affaires au ſort douteux d'une bataille, & que cela même retabliroit les troupes fatiguées d'une marche precipitée. D'autres vouloient que l'on reprît le Fort

1600. d'Albert avant toutes choſes. Mais l'impetuoſité des ſoldats tout fiers de leur combat du jour precedent, ne vouloit point qu'on retardât une victoire, qu'ils eſtimoient ſure, diſans, ſelon la coutume de leur païs, que plus il y a de Maures à combattre, plus il y a de gloire à acquerir. Mais dans la verité il n'y avoit plus de moien de reculer, par ce que l'ennemi pouvoit commencer le combat, s'il vouloit. On ſe reſolut donc enfin à la bataille, & les Commandans repreſentoient à leurs ſoldats, qu'ils avoient devant eux des troupes qui ne ſavoient point ſe battre en campagne, & qui n'avoient reſiſté qu'à la faveur des rivieres, & des remparts, dont ils s'étoient couverts juſques-là: qu'ils ne paroiſſoient reſolus à combattre, que parce qu'ils ne pouvoient fuïr: que leur victoire, s'ils vouloient faire leur devoir, pourroit finir la guerre: qu'ils étoient temoins de la valeur de l'Archiduc, & que ſon exemple devoit les encourager. On excita les Eſpagnols à bien faire par la conſideration de leur Roi, & de l'interêt de l'Infante. Il y eut pluſieurs ſoldats, qui jurerent de ne donner quartier qu'au Prince Maurice & à ſon frere, dont la priſe honoreroit leur triomphe.

Maurice de ſon côté & tous ſes Généraux animerent leurs ſoldats, repreſentans aux Anglois l'union d'interêt & de Religion, & le danger qui les menaçoit eux mêmes, s'ils ſe laiſſoient vaincre. On excita les François par leur antipathie contre

les

les Eſpagnols. On exhorta les Suiſſes, & 1603.
les Allemans à ſe ſouvenir de leur valeur ordinaire dans une occaſion où la victoire leur ſeroit fort glorieuſe. On repreſenta aux ſoldats de St. André, qu'ils avoient une belle occaſion de faire voir leur fidelité, & de ſe vanger de ceux qui les traitoient de deſerteurs. Le Prince preſſa Frederic Henri ſon frere de ſe retirer ſur la flotte pour ne point expoſer la Republique au danger de les perdre tous deux. Mais ce jeune Prince s'obſtina à partager le danger, & la gloire de cette journée avec Maurice. Après cela on parla aux Officiers pour les diſpoſer à bien faire leur devoir dans une occaſion où il falloit vaincre ou mourir. Enfin Maurice fit connoître aux Hollandois & aux Friſons, que leur victoire aſſureroit la Republique, & que le ſang de ſon pere, & de ſes oncles leur demandoit des victimes aujourdhui. Cela étant fait on plaça par ſes ordres deux pieces de canon ſur une petite hauteur par le moien des matelots qu'il avoit retenus près de lui. Dès qu'elles y furent, il fit tirer ſur l'ennemi, qui repondit auſſi-tôt de ſa part. Mais il ne fit pas beaucoup de dommage, par ce que ſon canon étoit poſté dans un lieu bas. La flotte Hollandoiſe ſecondoit l'artillerie du Prince, & tiroit vigoureuſement ſur l'ennemi, qui fut obligé de s'étendre. Par ce moien la bataille fut tranſportée ſur les dunes.

Le combat fut âpre & violent, & la victoire

1600. étoire panchoit tantôt d'un coté, tantôt de l'autre, ſelon que le terrain étoit favorable. L'Archiduc commanda à ceux qui étoient au front de la bataille, de ſe jetter ſur les ennemis, qui étoient ſur la droite, & à ceux qui étoient à la queüe, de ſe jetter ſur le bataillon, qui étoit ſur la gauche, par ce qu'il ſe fioit beaucoup aux Eſpagnols & aux Italiens, qui compoſoient ces troupes. Le Prince leur oppoſa les Anglois du côté de la mer, & les François du côté de la terre. L'ennemi fit avancer les mouſquetaires de ſes deux bataillons pour charger. Le Prince diviſa en même temps les ſiens en quatre troupes. Trois d'entr'elles prirent l'ennemi par le flanc gauche. Véere ſe jetta ſur le droit avec l'élite de ſes ſoldats. Il repouſſa ces mouſquetaires de l'Archiduc, & attaqua enſuite les piquiers. Son cheval y fut tué. Mais en aiant pris un autre il combattit toûjours avec beaucoup de courage, juſques à ce que ſon frere Horace Véere vint à ſon ſecours avec des ſoldats frais.

La cavallerie Eſpagnole s'étant jettée ſur le flanc de l'Armée du Prince, y cauſa d'abord quelque petit deſordre. Mais la fermeté des troupes que l'on y envoia, rétablit bientôt les affaires. Les François commandez par Dommerville, & par de Seaux vinrent au ſecours de ceux qui étoient ébranlez. Ils ſe melerent avec furie au plus fort du combat, & étant bien ſecondez par le grand feu des mouſquetaires

res ils rompirent les Eſpagnols. Les Wallons & les Irlandois vinrent charger les François fatiguez du combat. Le Comte de Solms envoia les Suiſſes & les ſoldats du Fort de St. André à leur ſecours. Enfin les Allemans vinrent à la charge, lors qu'ils virent que les uns & les autres avoient beſoin de ſecours. Le Prince avoit menagé ſes troupes de cette maniere pour les ſoulager. Il entretint même long-temps le feu du mouſquet pour fatiguer l'ennemi. Enfin la victoire commença à ſe declarer pour lui, par ce qu'il avoit eu ſoin de tenir des gens frais pour envoier aux endroits foibles. Le combat des dunes fut long & comme perpetuel. Celui qui ſe faiſoit ſur le bord de la mer n'étoit pas ſi violent. Chaque parti reprenoit haleine de temps en temps. 1600.

Pendant que la cavallerie combattoit ainſi, le Comte Louïs de Naſſau avec ſix eſcadrons ſoûtenus de trois autres pouſſa la cavallerie des ennemis, & la mit en fuite. Le Baron de Ghent Capitaine des gardes de ce Comte pouſſa les ennemis avec tant de vigueur, qu'il penetra juſques au corps de bataille. Cela donna lieu aux trois eſcadrons de reſerve de fondre ſur l'infanterie Eſpagnole. Le Comte Louïs revenant de la chaſſe, de la cavallerie qu'il avoit pouſſée, tomba auſſi ſur cette infanterie. Dans cette occaſion il fut enfermé lui dixiéme par les ennemis. Mais le Capitaine Cloet le degagea. Ainſi tout combattoit de la part des Hollandois avec beau-

1600. coup de valeur, & l'on voioit deja la cavallerie de l'ennemi, qui fuioit du côté de Nieuport. Cependant l'infanterie ſoûtenoit le combat avec beaucoup de fermeté, & ſembloit même avoir quelque avantage du côté des dunes. Elle avoit repouſſé quelques troupes du Prince Maurice, qui la preſſoient, & elle ſembloit menacer le canon placé ſur la hauteur dont on a parlé. Tout cela faiſoit perir beaucoup de monde de part & d'autre, & les ſoldats étoient accablez de faim & de laſſitude.

Le Prince aiant ſagement pourvu à tous les endroits où ſes troupes avoient beſoin de ſecours, fit marcher deux eſcadrons près du canon qu'il avoit placé proche de la mer. L'un étoit commandé par le Colonel Véere, & l'autre par le ſieur de la Baille. Il leur ordonna d'engager le combat de côté-là. Les ennemis ne manquerent pas en effet de s'y tourner. Quand on vit que leur troupe groſſiſſoit, & qu'ils étoient à portée, on tira pluſieurs volées de canon à cartouches, qui firent de terribles ouvertures dans leurs bataillons. Ils ſe remirent pourtant & marcherent droit au canon pour s'en ſaiſir. Mais la cavallerie les chargea ſi bruſquement, qu'elle les rompit encore une fois, après quoi on ſe jetta ſur l'infanterie de l'Archiduc, qui fut miſe en déroute. Sapena & Villiar qui la commandoient, y furent faits priſonniers. Les Eſpagnols qui étoient au corps de bataille, voiant leur cavallerie en déroute, commencerent à s'ébranler. Le Prince

Prince avoit heureuſement menagé tous ſes avantages, le vent & le ſoleil ; il les avoit même conſervez avec ſoin. Son canon avoit toûjours tiré avec ſuccès ; & chaque piece avoit tiré pour le moins trois cens coups. Le feu ſe mit aux poudres de l'ennemi, & fit de grands ravages dans ſes troupes. 1600.

L'Archiduc étoit demeuré ſur le champ de bataille animant ſes troupes tout le temps qu'il avoit eſperé de vaincre, ou qu'il avoit cru pouvoir rétablir les affaires. Il s'engagea même ſi avant, qu'un ſoldat Allemand lui donna un coup de pique à l'oreille, & qu'un autre avoit déja ſaiſi la bride de ſon cheval. Quand il vit que la victoire ſe déclaroit pour Maurice, il quitta l'Armée & ſongea à ſe ſauver de la déroute. Si la garniſon d'Oſtende fût ſortie d'aſſez bonne heure elle eût pu le prendre priſonnier. Les ſoldats que l'on avoit poſtez au pont de Liffingen, euſſent pû le ſaiſir, s'ils euſſent eu la hardieſſe de l'attaquer. Mais ils étoient encore effraiez du choq qu'ils avoient ſouffert le matin. Il échappa ainſi. Cependant on prit ſon cheval de bataille qu'il avoit quitté, par ce qu'il étoit las. Dès que le Général fut parti, les ſoldats lâcherent le pied de toutes parts, & ſe mirent en pleine déroute. Il n'y eut que quatre mille Allemans qui ſe retirerent en bon ordre. Le reſte fut pourſuivi ſi vivement, qu'on en tua & que l'on en fit priſonniers un très-grand nombre.

1600. Le Prince Maurice fit rendre graces à Dieu publiquement de cette victoire ſur le champ de bataille, après quoi il poſa de bonnes gardes de cavallerie & d'infanterie pour aſſurer ſon camp. Il fit venir enſuite les priſonniers, dont il fit ſouper les principaux avec lui. Bien des gens crurent qu'il auroit dû pourſuivre ſa victoire plus chaudement qu'il ne fit. Mais on doit dire à ſa décharge, qu'il avoit perdu de bonnes troupes deux jours auparavant, dont il ſe fût ſervi utilement ſans ce malheur dans cette occaſion. D'ailleurs les ſoldats victorieux étoient épuiſez de faim, de ſoif & de laſſitude du combat du jour entier. Il y eût eu même du danger que des troupes fatiguées ſe fuſſent engagées à cette pourſuite durant la nuit, ſur tout aiant à pourſuivre ce corps de quatre mille Allemans, & à paſſer au travers de pluſieurs lieux, où l'ennemi avoit des garniſons : outre que l'on avoit beaucoup de bleſſez, & que l'on étoit chargé d'un aſſez grand nombre de priſonniers. Ainſi tout bien conté Maurice gagna une grande victoire, & une gloire immortelle au même jour que trois cens ans auparavant un Albert d'Aûtriche avoit ravi la vie, & l'Empire à ſon predeceſſeur Adolphe de Naſſau. C'étoit le 2. Juillet. Maurice de Naſſau vangea ſur un autre Albert d'Aûtriche l'affront qui avoit été fait à ſa Maiſon. L'ennemi perdit trois mille hommes dans la bataille ſans conter ceux qui furent tuez dans la déroute. Les mutinez de Dieſt furent

furent fort maltraitez dans ce combat. La perte des Eſpagnols alloit à quatre ou cinq mille hommes ſans les bleſſez. Maurice de ſon côté perdit mille hommes, prèsque tous Anglois, qui combattans avec une valeur incroiable eurent huit de leurs Capitaines tuez, & tous les autres bleſſez à la reſerve de deux. On gagna huit pieces de canon, cent drapeaux, ou étendars, & un très-grand nombre de priſonniers, dont pluſieurs étoient fort conſiderables. Mendoze Amirante d'Arragon fut pris engagé ſous ſon cheval, qui fut tué. Le Prince en eut grand ſoin, par ce qu'autrefois Henri de Naſſau ſon grand oncle avoit épouſé une Mendoze. Sapena mourut de ſes bleſſures après avoir donné mille loüanges à Maurice. On renvoia à l'Archiduc ſes pages qui avoient été pris. Les Députez de l'Etat avoient été dans de grandes inquiétudes pendant la bataille, ſurtout par ce que deux jours auparavant le Comte Erneſt avoit été défait. Mais ils eurent la joie de voir arriver le lendemain Maurice avec ſes priſonniers, & toutes les marques de ſa victoire. Ils le feliciterent de bon cœur de cet heureux ſuccès. 1600.

On fut trois jours à deliberer ſur ce que l'on feroit pour tirer du fruit de cette victoire. Les uns vouloient que l'on ſe rendît maître d'Oudenburg pour s'ouvrir un paſſage en Flandre. D'autres vouloient que l'on s'attachât à prendre Nieuport. Mais les mauvais temps de pluies qui ſurvinrent,

1600. vinrent, empecherent de rien entreprendre. Les ſoldats enflez de leur victoire avoient de la peine à obeïr à leur ordinaire. Il y avoit même de grandes diſputes entr'eux ſur le ſujet des priſonniers. Les uns vouloient que l'on profitât de leur rançon. Les autres vouloient que l'on ſe vangeât ſur eux de la cruauté que les Eſpagnols avoient exercée ſur leurs compagnons. Les Ecoſſois les tuoient publiquement, lors qu'ils les trouvoient, & ne ſe ſoucioient point des defenſes de leurs Officiers.

L'Archiduc ne perdit point courage dans ſon malheur. Il jetta des troupes dans Oudenburg, & dans pluſieurs forts voiſins, raſſembla le débris de ſon Armée, & fit venir de la frontiere de nouveaux ſoldats. Quelques fuiars ſe jetterent dans Nieuport pour renforcer la garniſon. Maurice vint inveſtir la place. Mais le mauvais temps l'empêcha d'en former le ſiege. Les Eſpagnols y jetterent cinq cens hommes, & peu de temps après la Bourlotte y entra avec deux mille ſoldats. Tout cela obligea le Prince de ſe retirer avec ſon Armée. Il attaqua enſuite le Fort d'Iſabelle. Mais la Bourlotte qui s'y jetta, l'empêcha de s'en rendre maître. Ce fut-là le dernier ſervice qu'il rendit à ſon parti. Il fut bleſſé à mort dans une rencontre. C'étoit un homme d'une extreme hardieſſe. Il étoit Lorain, & avoit exercé la Chirurgie fort longtemps. C'étoit par là qu'il s'étoit mis fort avant dans les bonnes graces de Manſfeld, dont on croit même qu'il avoit fait

mou-

mourir la femme de laquelle il ſouhaittoit d'être défait. Lors qu'il ſe fut jetté dans les armes, il ſervit avec tant d'application & de fidelité, que ſes maîtres en faiſoient un cas particulier. L'Archiduc le regretta beaucoup. 1600.

Maurice voiant que le mauvais temps continuoit, & que l'Armée ennemie ſe rétabliſſoit, reſolut de quitter la Flandre. Il s'embarqua à Oſtende, ne remportant point d'autre fruit de ſa victoire que l'honneur de l'avoir gagnée. Lors que ſa flotte fut en mer, les vaiſſeaux de Spinola attaquerent les derniers des ſiens. Mais le vent s'étant levé, ces galeres furent obligées de ſe ſauver à force de rames, ne pouvant ſoûtenir l'attaque des vaiſſeaux de guerre, qui les pourſuivoient. Le Comte Louïs de Naſſau fut obligé de ſe retirer du Brabant ſans rien faire, & l'été ſe paſſa de cette maniere, les uns ſe glorifians de leur victoire, & les autres ſe felicitans d'avoir conſervé la Flandre nonobſtant leur malheur. Pendant tout cela on tenoit l'aſſemblée des Etats de touts les Païs-Bas Eſpagnols à Bruxelle. L'Archiduc avoit enfin été obligé d'en venir là pour ſatisfaire les peuples. Ce Prince leur temoigna qu'il étoit fort touché des malheurs publics, que ſi l'on croioit que l'on dût faire la paix, il étoit prêt d'y concourir: mais que ſi les ennemis s'obſtinoient à la guerre, il falloit prendre de bonnes meſures pour la continuer. Il ajoûta que l'Eſpagne promettoit de fournir deux cens cinquante mille écus par mois, & que pour preve-

1600. nir les mutineries des ſoldats il falloit établir un fonds pour les paier exactement: que les domaines aiant été engagez pour la guerre de France il les prioit de vouloir aſſigner à l'Archiducheſſe, & à lui de quoi ſoûtenir l'honneur de leur dignité.

Les Etats demanderent du temps pour deliberer ſur tous ces articles. Mais l'Archiduc les preſſa de lui fournir par avance de quoi appaiſer les mutinez, ajoûtant que ceux de Dieſt étoient prèſque tous demeurez à la bataille, mais que ceux de Hamont menoient grand bruit. Les Etats examinerent la harangue de l'Archiduc & parurent ſurpris de ce qu'on leur diſoit touchant le ſecours d'Eſpagne, touchant les garniſons que l'on vouloit entretenir dans leurs villes, & touchant le deſſein de continuer la guerre par terre & par mer. Ils firent connoître qu'ils vouloient abſolument la paix. Ils trouvoient que les Provinces-Unies avoient raiſon de ſe défier de toutes les propoſitions que l'Eſpagne leur faiſoit faire. Ils ne voioient de leur part qu'avec un extreme chagrin les citadelles dont on bridoit leurs villes, & que d'ailleurs les charges du païs étoient diſtribuées à des étrangers. Ils trouvoient que dans la donation des Païs-Bas faite à l'Infante, on avoit dépouillé les peuples de leur liberté ſur le fait de la Religion, & qu'en interdiſant le commerce des Indes on traitoit les Païs-Bas Eſpagnols comme des étrangers, qu'ainſi l'on ne regardoit les Archi-

Archiducs que comme des vaſſaux. Ils con- 1600.
clurent qu'il étoit impoſſible de travailler à la paix, ſi le Roi d'Eſpagne ne retranchoit toutes ces clauſes de la donation faite à l'Archiducheſſe.

L'Archiduc conſentit que l'on envoiât des Deputez à la Haie pour tacher de negotier la paix. Le Comte de Baſſigni, Benting & Codt ſe rendirent à Berg-op-Zoom, où les Deputez de la Republique s'étoient retirez après la bataille de Nieuport. Ils leur propoſerent d'aſſembler les Etats des deux partis pour chercher les moiens de faire une bonne paix. Ils repreſenterent les malheurs de la guerre, & avancerent pluſieurs propoſitions, qui paroiſſoient avantageuſes au public. Les Deputez des Etats Généraux firent connoître dans leur réponſe, qu'ils ſouhaitoient avec paſſion que l'on congediât les étrangers, qui gâtoient les affaires des Provinces, & qu'ils offroient leur aſſiſtance pour y travailler en commun. Ils ajoûterent que de leur pârt ils faciliteroient l'accommodement, ſi les autres Provinces vouloient penſer une bonne fois à ſe mettre en liberté: que cependant ces conferences ne ſerviroient de rien, tant que les Eſpagnols ſeroient les maîtres des affaires & du païs: que les Archiducs étoient aſſujettis à des conditions honteuſes, & qu'il étoit impoſſible d'entrer en traité avec des gens qui étoient bridez par des citadelles & par des garniſons. Ceux qui étoient venus de Bruxelle, répondirent à ce diſcours, qu'ils

1600. n'étoient pas venus demander conſeil pour ſe rebeller contre leur Souverain, mais pour tacher de faire la paix, qu'au reſte ils étoient ſurs que les Archiducs ratifieroient ce que les Etats auroient negotié.

Quand les Etats aſſemblez à Bruxelle virent que l'on ne pouvoit en venir à un traité de paix, ils chercherent les moiens de ſoûtenir la guerre. On ſe determina donc à taxer les feux & les terres, & l'on promit de fournir aux Archiducs trois cens mille florins par mois. Les peuples en accordant ce ſubſide ſtipulerent expreſſément que les ſoldats ſe contenteroient de leur paie ſans rien demander aux bourgeois. Ils voulurent de plus que la moitie des ſoldats fuſſent levez dans le païs, que les Gouverneurs en fuſſent tous originaires, & que les Etats fiſſent lever eux mêmes les impôts. L'Archiduc rejetta quelques unes de ces demandes, fit ſemblant d'accorder les autres, & trouva moien d'éluder dans la ſuite, ce qu'il avoit promis. Les peuples virent bien qu'on les abuſoit. Ils virent même par des lettres du Roi aux Etats, qu'on les regardoit toûjours en Eſpagne comme des ſujets. Il ordonna en effet, que ſelon l'uſage d'Eſpagne on viſitât les livres des Marchans pour ſavoir qui étoient ceux qui negotioient aux Indes, ou dans les Provinces-Unies. Mais ils ne purent point s'empêcher de ſubir le joug. Ceux d'Anvers cependant rendirent cette ordon-

ordonnance inutile pour la visite des livres de negoce. 1600.

Les pirates de Dunquerque firent beaucoup de mal cette année, par ce que l'Archiduc avoit interdit la pêche, & le commerce aux Hollandois. Ces pirates étoient irritez d'ailleurs, de ce que l'on avoit fait mourir quelques uns de leurs gens dans les supplices. Ils firent mille cruautez à ceux qui alloient à la pêche, & qui n'avoient point d'armes pour se défendre. Ils entr'ouvroient leurs vaisseaux. Ils lioient ces malheureux au timon, après quoi ils y mettoient le feu. Ils s'étoient rendus si puissans, qu'ils attaquoient hardiment les vaisseaux de convoi, & s'en rendoient même souvent les maîtres. On commanda quelques vaisseaux de guerre pour leur donner la chasse, & l'on fit mourir tous ceux que l'on put attrapper. Leur Chef nommé Waken fut un jour suivi de si près, qu'il eut bien de la peine à se sauver par le Pas de Calais. Il fit quelque butin sur les côtes de Bretagne, & prit terre en Biscaie. Mais prèsque tout son équippage y perit, & lui même mourut de contagion.

On fit construire à Dort une galere armée de canons, & de rameurs pour l'opposer à celles de Spinola. D'abord on la garnit de rameurs à gages. Dans la suite on se servit des criminels condamnez à ce supplice. On reconnut bientôt l'utilité de ce vaisseau. Aiant un jour rencontré celles de l'ennemi en un temps calme elle seule

1600. ſeule donna la chaſſe à pluſieurs. Elle ſe ſervoit de voiles, quand on vouloit. Ceux qui montoient cette galere, ſe rendirent ſi habiles à s'en ſervir, que s'étant poſtez une nuit ſous les murailles d'Anvers, ils en amenerent un vaiſſeau de guerre à trois ponts & pluſieurs autres qu'ils avoient ſurpris. Les bourgeois entendant le bruit voulurent courir au ſecours. Mais il leur fut impoſſible de remedier à ce malheur. Les trompettes de cette galere ſonnerent un air qui avoit été compoſé autrefois pour le Prince d'Orange. Cela fit impreſſion ſur l'eſprit de ceux à qui la memoire de ce Prince étoit encore chere, & reveilla leur ancienne affection.

Il s'emut une guerre en ce temps-là entre le Roi de France, & le Duc de Savoie pour le Marquiſat de Saluſſes, dont il s'étoit emparé du temps de la Ligue. Le traité de Vervins avoit remis cette affaire à la mediation du Pape. Le Duc la traînoit en longueur, & le Roi la preſſoit vivement. Ce Prince s'étoit rendu à Paris, & avoit addouci le Roi par le moien de quelques Miniſtres gagnez. Mais il n'executa rien de ce qui avoit été reglé à la Cour. Le Roi las d'être joüé declara la guerre au Duc, & s'empara d'abord de la Savoie. Le Comte de Fuentes Gouverneur de Milan aſſembloit des troupes pour le ſecours du Duc, & tâchoit de porter les affaires à la guerre. Mais la paix fut bientôt faite. La France abandonna le Marquiſat au Duc, & prit en échange la Breſſe, le Bugey, & le

le Veromey, à condition que l'Eſpagne 1600.
pourroit ſe ſervir d'un pont qui eſt dans la Breſſe pour faire paſſer des troupes de Milan en Franche-Comté. Cette affaire étant finie le Roi ne penſa plus qu'à ſe marier pour avoir un ſucceſſeur. Ils obtint du Pape la diſſolution de ſon mariage avec Marguerite de Valois, & épouſa enſuite Marie de Medicis fille de François Grand Duc de Toſcane. Peu de temps avant ce mariage il confirma ſon alliance avec l'Angleterre, & l'on convint enſemble de faire une rude guerre aux pirates pour arrêter leur brigandages.

Les Archiducs & les Etats Généraux 1601.
avoient augmenté leurs troupes pendant l'hyver, & chaque parti formoit de grands deſſeins. Mais on fut aſſez long-temps à ſe mettre en campagne. Chacun tachoit de penetrer le ſecret de ſon ennemi. On ſe contenta de faire des courſes dans le commencement du printemps. Un ſoldat de Gertrudenberg s'étoit engagé ſecretement avec les Jeſuïtes de faire entrer pluſieurs ſoldats dans cette ville comme des priſonniers faits dans des partis. Mais il fut découvert. Quelques temps après des cavalliers du Prince Maurice ſe ſaiſirent d'un château du païs de Limbourg, où ils firent beaucoup de priſonniers & un grand butin. Le derniere Comteſſe de Meurs mourant ſans enfans avoit donné ſa Comté de Meurs, & le château de Cracaw à Maurice. Mais le Comte d'Iſembourg, à qui le Duc de Parme avoit donné ce château,

en

1601. en étoit demeuré maître. Cloet qui étoit Capitaine de cavallerie, eut ordre de s'en ſaiſir. Il fit couler trois cens chevaux, & quelque infanterie du côté de Wachtendonc. Dulk qui commandoit à Stralen pour l'Archiduc, en étant averti, prit cinq cens fantaſſins avec quelque cavallerie, & marcha avec tant de ſecret, qu'il ſurprit les gens de Cloet, qui n'étoient pas trop bien ſur leurs gardes. Il en tua quelques uns, & fit une trentaine de priſonniers. Le reſte étant éveillé ſe mit en état de charger. Mais Dulk ſe retira par des lieux étroits où la cavallerie eût eu peine à le ſuivre. Cloet lui coupa le chemin, & le força de ſe jetter dans un village, où il l'aſſiegea, & le reduiſit à la néceſſité de capituler, après quoi il ſe preſenta devant le château de Cracaw, paſſa le foſſé par le moien de la glace, & en chaſſa le Comte d'Iſembourg.

Pendant cela l'Archiduc fit un traité avec les mutins de Hamont, qui ſortirent de là, & ſe rendirent à Weert, où il y avoit un château. Cela les mit en état de ſubſiſter aux dépens des païs de Liege & de Juliers, qui en firent de grandes plaintes à Bruxelle. Mais on tira les affaires en longueur, ce qui fournit le moien à ces troupes de vivre ſans qu'il en coutât rien à l'Eſpagne. Le païs de Cleves étoit fatigué par les garniſons de Gueldre & de Rhinberg. On ne tenoit conte à Bruxelle des plaintes qu'ils faiſoient. Les Etats leur demanderent auſſi des contributions, di-

diſans qu'il étoit juſte qu'ils profitaſſent 1601.
de même que l'ennemi.

Ils furent avertis que l'on préparoit une grande flotte en Eſpagne, & que les pirates de Dunquerque continuoient leurs brigandages. Ils reſolurent de mettre un plus grand nombre de vaiſſeaux en mer pour empêcher leurs courſes. Il y eut quelques uns de ces Corſaires qui furent aſſez hardis pour venir recevoir la rançon de quelques priſonniers à la vue de Scheveling, & le prix des marchandiſes qu'ils avoient vendues. Mais on les enveloppa avec des batteaux de pécheurs, où l'on avoit caché des ſoldats. On les prit, & on leur fit ſouffrir la peine qu'ils meritoient. Cependant afin de les empêcher de ſe mettre en courſe on enfonça des vaiſſeaux maçonnez à l'entrée de leur port. Mais en baſſe marée les habitans de Dunquerque fendoient le bois de ces vaiſſeaux, de ſorte qu'ils ſe briſoient au retour de la mer, & alors ces materiaux ſe répandoient, & laiſſoient ainſi le port libre.

Les galeres de Spinola prirent quelques vaiſſeaux marchands, qui paſſoient en Angleterre, & brulerent celui qui les eſcortoit. On avoit prétendu ſe ſervir de ces galeres pour ſurprendre Fleſſingue par le moien d'une intelligence que l'on avoit avec quelques habitans. La trame en fut decouverte par l'un des conjurez, qui étant tombé malade avoüa toute l'affaire à un Paſteur qui l'étoit venu viſiter. On ſe ſaiſit des coupables, qui furent punis ſelon leurs.

1601. leurs merites. Dans le même temps il s'éleva de nouvelles ſeditions parmi les ſoldats de l'Archiduc. Ceux qui ſervoient ſur mer, s'étoient rendus maîtres de l'Eſcaut, & n'euſſent pas manqué de cauſer beaucoup de deſordre. Mais les habitans d'Anvers les appaiſerent en leur paiant quelques montres. Les Wallons qui gardoient les forts bâtis près d'Oſtende, ſe mutinerent auſſi, & tuerent quelques uns de leurs Officiers, qui les vouloient châtier. Cependant on les traita avec beaucoup d'indulgence, de peur qu'ils ne priſſent parti avec les Hollandois, qui tâchoient de les attirer à leur ſervice. On les appaiſa en leur paiant une partie de ce qui leur étoit dû. Moiennant cela ils ſe tranſporterent à Berg St. Vinox pour y être en garniſon.

Les Etats aiant augmenté leurs troupes ſe propoſerent d'attaquer encore une fois la Flandre. Ils cacherent leur deſſein pour ſuprendre l'ennemi. Dans cette vue le Prince Maurice ſe rendit à Arnheim ſous pretexte d'aſſiſter au mariage du Comte Louïs de Naſſau avec la veuve du Comte de Brouck. Il avoit mis plusieurs troupes en mouvement avec beaucoup de ſecret. Tout d'un coup on les vit ſe raſſembler au nombre de dix mille hommes de pied, & de trente cornettes, avec quoi il inveſtit Rhinberg. Lopez y commandoit une garniſon de trois mille ſoldats Italiens, Wallons & Allemans. La ville ne manquoit pas de vivres, & étoit aſſez bien fortifiée. Pendant que le Prince diſpoſoit ſon camp,

Da-

Davila fit dreſſer de nouveaux ouvrages au delà du foſſé, & enferma des paturages avec des tranchées pour y nourrir du bétail, par ce que l'on n'avoit pas beaucoup de ſel dans la place. Cependant le Prince plaça une partie des batteaux qu'il avoit amenez du côté de Cologne, & retint l'autre auprès de lui. Il ſe ſaiſit d'une île au milieu de la riviere, où il y avoit un petit château, qui ſe rendit aux premiers coups de canon. Il l'enferma dans les fortifications de ſon camp, & la joignit aux deux bords de la riviere par le moien de deux ponts. Cela étant fait il poſta ſon Armée en trois endroits. Il en retint une partie avec lui ſur une petite éminence, qui n'étoit pas loin de la ville. Le haut de la riviere étoit occupé par le Comte Erneſt de Naſſau, & l'eſpace d'entredeux étoit ſous le commaudement du Colonel de Giſtelles. Le Prince fit faire des mines, & tint de bonnes troupes prêtes pour ſoûtenir les travailleurs contre les ſorties. Les Aſſiegez aiant entrepris d'en faire une furent vigoureuſement repouſſez. Le jeune Châtillon, qui commandoit les François, y fut bleſſé. Ils en recommencerent beaucoup d'autres nonobſtant ce mauvais ſuccès. Ils en firent une d'une maniere ſi bruſque, qu'ils cauſerent d'abord beaucoup de dommage. Mais ils furent bien-tôt repouſſez dans la ville par le ſecours qui fut envoié des lieux voiſins de l'attaque. 1601.

Pendant que le Prince travailloit à ce ſiege il apprit que l'Archiduc avoit aſſiegé Oſtende.

1601. Oſtende. Il ſembloit que cela devoit lui faire abandonner Rhinberg, d'autant plus que la garniſon étoit fort nombreuſe, & que ſon Armée paroiſſoit fort foible pour en venir à bout. La place eſt environnée de marais, ce qui en rend le circuit plus difficile. D'ailleurs Veere qui devoit commander à Oſtende pendant le ſiege, ne vouloit point accepter la commiſſion, ſi l'on ne lui donnoit vingt compagnies Angloiſes, qui étoient devant Rhinberg. Le Prince les lui envoia, & ne laiſſa pas de continuer ſon ſiege en attendant les troupes qui devoient remplacer les Anglois. Il preſſa même les approches, & reſſerra ſi fort l'ennemi, qu'il fut obligé de menager ſes vivres. La garniſon preſſa le ſecours de tous côtez par des meſſagers qui furent tous arrêtez priſonniers. On allumoit ſouvent des feux dans la ville de Gueldre pour faire ſavoir à Rhinberg, que l'on préparoit un ſecours. Le Comte de Berg amaſſa en effet un aſſez bon nombre de troupes, & retint tous les chariots du voiſinage de ſon camp pour marcher droit à la place aſſiegée. Mais quand on ſut que le Prince s'étoit retranché d'une maniere à ne pouvoir être forcé ſans riſquer tout, on jugea qu'il valloit mieux le laiſſer occupé à ce ſiege pour reüſſir plus facilement à Oſtende.

Quand les mines eurent été conduites ſous le rempart, le Prince fit mettre ſon Armée en bataille, & fit tonner le canon comme pour ſe preparer à un aſſaut. Les aſſie-

assiegez se rendirent sur le rempart pour le defendre. Alors on fit sauter les mines, qui enleverent tout ce qui se trouvoit là en armes. Les assiégeans se jetterent d'abord sur la breche, & s'en rendirent maîtres malgré les efforts de l'ennemi, pour les en empêcher. Le reste des fortifications fut bientôt emporté. Ainsi aiant fait des mines jusques sous le dernier rempart, les soldats, qui manquoient de medicamens pour penser les blessez, demanderent à capituler. On leur accorda toutes les conditions honorables qu'ils pouvoient souhaiter. La prise de Rninberg delivra l'Overissel, qui ne voulut plus paier de contributions après cela, & l'on y permit aux païsans de prendre les armes contre les partis ennemis. Rhinberg fut pris vers la fin du mois de Juillet environ un mois après le siege d'Ostende commencé. Maurice marchant au secours se saisit de la ville de Meurs, que la derniere Comtesse lui avoit donnée par son testament. Il en chassa la garnison, que le Duc de Cleves y avoit fait mettre, prétendant que c'étoit un fief qui relevoit de Cleves, & qui par consequent lui revenoit, puis que le dernier possesseur étoit mort sans enfans. Mais Maurice prétendoit que ce Duc avoit perdu tout le droit qu'il pouvoit avoir eu sur Meurs par plusieurs violences qui l'en avoient privé. 1601.

Ostende avoit été investi le 5. de Juillet. Cette ville n'étoit originairement qu'une petite retraite de pêcheurs, qui s'étoient pla-

1601. placez-là, entre Nieuport & l'Ecluſe. Lors que les troubles des Païs-Bas commencerent, on ſongea à l'environner de paliſſades, & à y conſtruire un port. Après la pacification de Gand Oſtende ſe joignit aux Provinces-Unies, & s'y attacha fortement. Lors que la guerre fut allumée tout de bon le Duc de Parme, & la Motthe l'aſſiegerent pluſieurs fois ſans la pouvoir prendre. La Motthe même, qui en avoit pris une partie, en fut vivement repouſſé. Cela obligea les Etats de fortifier cette place avec ſoin, ſur tout après la priſe de l'Ecluſe. Oſtende a un bon port, & eſt environnée de pluſieurs canaux, qui ſe rempliſſent, quand la mer monte. On avoit ajoûté pluſieurs fortifications que l'on avoit renduës regulieres, autant que le terrain l'avoit permis. La vieille ville qui n'eſt plus qu'un aſſez grand eſpace d'eau & de terre, étoit revetuë de cinq baſtions. La nouvelle ville qui eſt ceinte d'une double muraille avoit deux rangs de baſtions, huit au devant de la muraille de dehors, & huit autres au devant de celle de dedans. Elle peut avoir une lieüe de circuit y compris ſes fortifications. Elle a encore pluſieurs ouvrages détachez, que l'on peut abandonner, quand on eſt trop preſſé par l'ennemi.

Il y avoit long-temps que la Flandre ſouhaitoit qu'on la delivrât de cette place, dont la garniſon l'incommodoit beaucoup. On avoit tâché de la reſſerrer par le moien de dix-ſept forts. Mais les garniſons de ces forts

forts faiſoient autant de peine qu'Oſtende. 1601.
On ne s'y fioit pas même beaucoup à cauſe des frequentes ſeditions des ſoldats. La Flandre aiant donc ſouvent prié l'Archiduc d'aſſieger cette ville il s'y reſolut enfin. On lui repreſenta que n'aiant point d'Armée navale pour fermer le port, cette ville l'occuperoit plus d'un an, par ce que l'on ne manqueroit pas de la ſecourir de toutes choſes. Mais le ſubſide que la Flandre lui offroit pour ce ſiege, Rhinberg qui occupoit le Prince Maurice, & les nouvelles troupes que l'on lui amenoit d'Italie, le determinerent à cette entrepriſe. Ainſi le Comte Frideric de Berg commença d'attaquer la ville du côté droit au commencement de Juillet. Montréal l'inveſtit du côté gauche peu de jours après. Vander Noot ou Lanoi y commandoit vingt-une compagnies, & dès que l'on ſût que la ville étoit aſſiegée, le Colonel Uchtenbroek y entra avec ſon Regiment. La garniſon ne manquoit de rien. Elle fit d'abord une grande ſortie, qui tua plus de cinq cens hommes, & entr'autres Montréal & pluſieurs Officiers diſtinguez.

François Véere y entra avec les vingt compagnies Angloiſes, qu'il avoit demandées. On lui donna encore d'autres troupes choiſies, que l'on avoit levées en Angleterre, & on lui confera le pouvoir abſolu ſur la garniſon. Se voiant tant de ſoldats il entreprit des fortifications éloignées pour reculer l'ennemi, qui ſe voiant repouſſé du derriere de la ville s'attacha au

1601. côté gauche. On fit de longues faſcines de vingt pieds en quarré, que l'on couvrit de tuiles. On les appella des ſauciſſons. C'étoit pour marcher ſur les lieux marécageux & pleins d'eaux. On en mit même pluſieurs les unes ſur les autres pour y pouvoir élever des batteries. Cette invention fit perdre aux aſſiegez le vieux port. Mais ils percerent le rivage, qui eſt près d'une embouchure, que la mer avoit faite de cent pieds de large, dans le temps que l'on avoit raſé les dunes pour fortifier la ville. De là ils tirerent un canal juſques au foſſé de la ville, ce qui leur fit un meilleur port que celui qu'ils avoient perdu. Lors qu'il fut achevé, les vaiſſeaux y entrerent pour leur apporter toutes ſortes de proviſions, & de refraichiſſemens, & pour tranſporter les malades & les bleſſez. Le canon de l'ennemi ne pouvoit y atteindre. Il y avoit même ſi peu de danger à ſe rendre par là dans la ville, qu'une infinité de gens alloient voir ce ſiege tous les jours par curioſité.

Les aſſiegeans furent obligez de laiſſer leur canon, qui leur étoit inutile. Ils s'occuperent uniquement à combler le port avec des pierres & des ſacs de ſable. Mais la violence de l'eau rendoit toutes ces tentatives vaines. Quand ils virent qu'ils perdoient leur peine à cela, Catriccio preſſa tant qu'il put les forts que les aſſiegez occupoient du côté gauche de la ville. Il y en avoit trois celebres entre les autres, le Porc-épi, la Gueule d'enfer, & la Sablonniere.

niere. Ce dernier étoit bâti ſur une dune. 1601.
Les autres étoient à fleur de terre. Les ennemis jetterent tant de bombes, & tirerent tant de coups de canon, que la dune en étoit toute couverte. Cependant tout cela fut inutile. On réparoit auſſi-tôt les breches qu'ils avoient faites, & on envoioit de nouveaux ſoldats à la place de ceux qui étoient tuez ou bleſſez. Ce fut dans cette occaſion que le jeune Seigneur de Châtillon fut tué. Il étoit petit-fils de l'Amiral de Coligny, & Colonel d'un Regiment François au ſervice des Etats. Véere y fut bleſſé, & on le porta en Zelande pour le penſer. Dès qu'il fut gueri, il ſe rendit à Oſtende. Catriccio & Bracamont avec pluſieurs autres Officiers y perirent du côté des ennemis.

On dreſſa des levées de terre dans la ville pour ſe garentir des bombes & des grenades. Cependant pour conſerver le baſtion qui couvroit la ville, dont les ennemis étoient aſſez près, on perça la digue que l'on avoit faite contre la mer. Ils ne ſavoient quel en pourroit être l'effet. Le bonheur voulut que les Eſpagnols en reçurent la plus grande incommodité. Leurs mines & leur gabions furent remplis d'eaux. Les ſoldats de garde furent obligez de ſe retirer ſur les échaffauts dreſſez pour aider le tranſport de leurs machines. Lors que les eaux ſe furent répandues, la ville ne parut plus que comme une île. Les eaux faiſoient par fois de la peine aux aſſiegez. Mais ils y oppoſoient d'abord des

1601. levées, des pierres & des pieux, qui les faiſoient retourner enſuite ſur l'ennemi. Quatre mois s'écoulerent ainſi, que les aſſiegeans n'avançoient en aucune maniere. Leurs ſoldats deſertoient en foule. Ils en perdoient beaucoup par les maladies, & par le grand feu de la ville. L'Archiduc étoit preſent au ſiege, & l'Infante y venoit ſouvent. Cependant l'on avançoit fort peu par la difficulté que la ſituation de la place, & la vigueur des aſſiegez cauſoient tous les jours.

Quand les Etats virent qu'ils ne pouvoient attaquer la Flandre après la priſe de Rhinberg, ils prirent la reſolution de ſoûtenir fortement Oſtende. Le ſiege tirant fort en longueur ils penſerent à faire diverſion. Ils reſolurent donc d'attaquer Boiſleduc, qui n'avoit que deux compagnies de cavallerie, & autant d'infanterie en garniſon. Le Magiſtrat & les habitans ſe préparerent à ſe bien defendre, encouragez à cela par les Eccleſiaſtiques, qui ſont là en grand nombre. Ils dreſſerent une grande terraſſe devant une des portes de la ville pour la couvrir contre les attaques de l'ennemi. Le Comte Erneſt étoit campé de l'autre côté de la ville, & ſes pionniers conduiſoient leur tranchée avec beaucoup de facilité, par ce que le chemin étoit élevé, & que la campagne étoit baſſe. La ville n'avoit que ſes anciennes fortifications. Ainſi l'on eſperoit de reüſſir à ce ſiege. Cependant la ſaiſon étoit fort avancée, & l'Armée n'étoit pas fort nombreuſe,

par

par ce qu'on avoit été obligé de laiſſer beaucoup de troupes du côté d'Oſtende. Mais en recompenſe on ne craignoit point de ſortie de la part des aſſiegez. 1601.

Le Prince occupa ſes ſoldats pendant pluſieurs jours à jetter des pierres, & pluſieurs autres choſes ſemblables dans les rivieres pour les faire deborder dans les campagnes, & pour les rendre plus marecageuſes. Cependant la choſe n'aiant pas été faite aſſez-tôt, le Comte Henri de Berg jetta du ſecours par deux fois dans la ville. On dreſſa des embuſcades à ceux qui voulurent prendre le même chemin. On en tua & on en prit un grand nombre priſonniers. On ſe precautionna dans la ville contre les bombes. Cependant les approches avançoient, & l'on étoit arrivé ſur le bord du foſſé. Mais une forte gelée, qui ſurvint, rompit tous les deſſeins que l'on avoit formez ſur cette place. Les ennemis trouverent moien de jetter encore du ſecours dans la ville. Ainſi l'on ſe vit obligé de lever le ſiege, d'autant plus que les mutinez de Weert aiant été appaiſez, & placez à Dieſt, ils pouvoient aiſément faire des courſes en Hollande pendant la gelée. Le Prince chargea tout ce qu'il put ſur des chariots, & mit le feu à ce qu'il ne put emmener. Il abandonna ſes travaux ſans les ruïner, & mit ſes troupes en quartier d'hyver. Le reſte de l'année ſe paſſa en courſes, que les deux partis firent pour exiger des contributions.

Cependant le ſiége d'Oſtende continuoit

1601. & la mer qui étoit haute, ruïnoit ſouvent les ouvrages des uns & des autres. Les maladies ſe mirent parmi les troupes, & les Anglois en furent extremement travaillez, ne pouvans ſe façonner à ce genre de vie. Ils demandoient ſans ceſſe leur congé, & ſur le refus ſe déroboient de la ville. La garniſon étoit reduite de ſept mille hommes à trois. L'Archiduc en fut averti. Son ſiege n'avançoit point. Tous les travaux entrepris pour fermer le nouveau port furent inutiles. Il ſe vit obligé d'en venir à la force, & de renoncer aux ſtratagemes. Il commanda huit cens hommes pour attaquer le baſtion qui couvroit la ville du côté de la mer. Ils s'y prirent d'abord avec ſuccès. Ils mirent le feu aux paliſſades & aux ouvrages qui retenoient la mer. Mais la marée à ſon retour ruïna tout ce qu'ils avoient fait, & les força d'abandonner leurs camarades tuez à coups de canon. Cela porta l'Archiduc, qui avoit reçu quelques troupes fraiches, à faire attaquer la Sablonniere & le Porc-épi. C'étoient deux bonnes forteresſes qui couvroient la ville du côté de la campagne vers le couchant. Un priſonnier que l'on fit dans une attaque, en avertit le Gouverneur qui craignant que l'on n'emportât ces deux forts, dont la garniſon étoit foible, fit tréve avec l'ennemi, comme s'il eût voulu capituler. Il reçut des ôtages & en donna de ſa part. Mais les Wallons du Fort de St. André, qui étoient dans la place, l'obligerent de renvoier

voier les otâges, craignans qu'on ne leur 1601.
fît un mechant parti. Véere fit ſavoir en ſecret aux Officiers, que ce n'étoit qu'une feinte de ſa part pour avoir le loiſir de renforcer la garniſon de ces forts. On fit des demandes ſi exorbitantes de ſa part, & entr'autres que l'Archiduc paieroit une prodigieuſe ſomme d'argent à la garniſon, que cela fit retirer les ôtages de part & d'autre. Quand les Etats lui eurent envoié le ſecours qu'il avoit demandé, il renvoia les Deputez de l'Archiduc, & leur fit ſavoir qu'il retiroit ſa parole. L'Archiduc fut au deſepoir de l'affront qui lui avoit été fait en cela, d'autant plus que bien des gens étoient venus au camp pour voir ſortir cette garniſon.

Ce fut en cette année que le Comte d'Eſſex fut decapité. Il avoit toûjours tâché de détourner Elizabeth de faire la paix avec l'Eſpagne. On l'avoit mis en priſon depuis quelque temps par des raiſons particulieres de chagrin de la Reine contre lui. On l'en mit hors. Mais on lui defendit de venir à la Cour. Se voiant ainſi déchu du crédit qu'il avoit eu dans le Roiaume, il ne put ſupporter ſa condition preſente, & ſe mit des penſées de rebellion dans l'eſprit. Il heſitoit neantmoins ſur le parti qu'il devoit prendre, incertain s'il attaqueroit la Reine dans ſon palais, ou s'il porteroit la guerre loin de la Cour pour la faire durer plus long-temps. Elizabet avertie de ſes deſſeins, le fit ſommer de venir rendre raiſon de ſa conduite. Il ne fut

1601. ni aſſez hardi pour comparoître, ni aſſez prudent pour ſe ſauver. Il ſe rendit à Londres aſſez mal accompagné, eſperant que ſes anciens amis, & le peuple ſe declareroient pour lui. Il trouva en chemin un Heraut qui le déclara coupable de leſe-majeſté, s'il n'obeïſſoit ſans delai. Le peuple ſe tint coi par reſpect pour la Reine. On ferma les portes de Londres. On inveſtit ſa maiſon, & on le conſtitua priſonnier. On lui donna des Juges, & il ſe défendit en public, diſant tout ce qu'il put contre ſes ennemis, & contre Cecile en particulier. Il ſoutint que tout ſon crime étoit d'avoir choqué le ſentiment de quelques Miniſtres d'Etat qui vouloient que l'on fît la paix avec l'Eſpagne. Mais il nia toûjours fortement, qu'il eût jamais rien entrepris contre la Reine. On crut pendant long-temps, que la Reine lui feroit grace. Mais quand elle vint à conſiderer qu'il avoit beaucoup de credit parmi le peuple, elle eut peur que cette affaire ne produiſit quelque facheuſe révolution dans l'Etat. Elle ſigna donc l'Arrêt de ſa condamnation, qui fut executé. Le Comte mourut avec de grands ſentimens de repentance & de pieté.

La flotte préparée en Eſpagne fit trembler bien des païs. On en envoia une partie contre les côtes d'Afrique. Les vents la repouſſerent. Une autre prit la route d'Irlande pour y debarquer ſix mille hommes. On les mit à terre près de Kingſale. Mais ils y furent aſſiegez d'abord par Montjoi

Montjoi Gouverneur de l'île pour la Reine. Tiron vint à leur ſecours au travers des glaces. Mais il fut battu dans quelques occaſions, & forcé de s'en retourner ſans rien faire. Ainſi le Général Eſpagnol fut obligé de rendre la place, & d'abandonner toute l'île. Les Anglois le conduiſirent en Eſpagne avec ſes troupes ſur leurs vaiſſeaux. L'entrepriſe d'Alger ne fut pas plus heureuſe. Ainſi ce grand armement coûta beaucoup, & ne fit qu'épuiſer les finances d'Eſpagne. 1601.

Dans le même temps Olivier de Noort de Rotterdam entreprit de paſſer le détroit de Magellan pour viſiter des païs que l'on ne connoiſſoit point encore. Il eſſuia bien des fatigues, & parcourut la mer du Midi. Il ſe rendit enfin dans l'Ile de Borneo, d'où après avoir doublé le Cap de Bonne Eſperance il revint en Hollande. Il apporta peu de richeſſes avec lui. Mais il fit connoître pluſieurs païs, qui ſervirent à augmenter les lumieres de la Geographie. D'autres Hollandois voulurent l'miter. Mais le défaut d'hommes, & de vivres les fit tomber entre les mains des Eſpagnols, qui les firent mourir cruellement. Au reſte il ſe répandit un bruit en ce temps-là, que le Roi Dom Sebaſtien de Portugal vivoit. On vit en effet un homme qui lui reſſembloit tout-à-fait & qui étoit inſtruit de pluſieurs particularitez ſecretes de ſa vie. Le Grand Duc de Florence le remit entre les mains des Eſpagnols, qui l'envoierent aux galeres, où ils le firent perir pour empêcher la rebellion

1601. des Portugais, que cette nouvelle avoit mis en mouvement.

1602. L'Archiduc irrité du tour que Véere lui avoit fait, ſe propoſa de pouſſer vigoureuſement ſon ſiege. Il fit canonner vivement les forts que les aſſiegez avoient du côté de la vielle ville, après quoi on monta à l'aſſaut. On attaqua la Sablonniere, & le Porc-épi par des hommes détachez, ſoûtenus de toute l'Armée. Le combat fut ſanglant du côté du premier, parce que Véere averti du deſſein de l'ennemi par un deſerteur, s'étoit preparé à la defenſe, & avoit tourné tout ſon canon de ce côté-là. Cependant les palliſſades furent arrachées, & l'on dreſſoit les échelles pour monter ſur le rempart, lors que le Gouverneur fit lacher deux écluſes. Cela ſervit à inonder les lieux par où l'ennemi devoit paſſer. Cette inondation rendit ſes efforts inutiles, & noia beaucoup de ſoldats, & d'Officiers, qui ne purent ſe ſauver. Ceux qui en échapperent, eſſuierent le feu du mouſquet. Ainſi l'on fut obligé de quitter cette attaque avec beaucoup de perte. Horace Véere frere du Gouverneur fut bleſſé avec pluſieurs Officiers & ſoldats. Il y eut environ quarante hommes tuez dans le fort. Les ennemis laiſſerent un grand nombre de morts, parmi leſquels ſe trouva une femme, dont le ſexe n'avoit jamais été connu avant ſa mort.

Tous ces malheurs, & la rigueur du froid rallentirent l'ardeur du ſiege. On conſeilloit à l'Archiduc de le remettre à une ſaiſon

ſon plus commode. Mais il crut que la re- 1602.
putation de l'Eſpagne, & la ſienne étoient trop intereſſées dans cette rencontre. Il s'obſtina à le continuer. Il ordonna de dreſſer un cavalier pour s'en ſervir à ruïner tous les dehors de la ville. Pendant que l'on y travailloit, on pouſſa une levée au travers des païs inondez pour rompre la communication de la ville avec la Zélande. Mais on n'en put pas venir à bout. Les Ingenieurs que l'Archiduc avoit fait venir de divers lieux, épuiſerent leur ſcience. Ils paſſerent un cable au travers du port, & l'arrêterent avec des ancres & des tonneaux. Mais les aſſiegez l'arracherent. On dreſſa une eſpece de château poſé ſur pluſieurs batteaux, d'où l'on pretendoit briſer les vaiſſeaux qui voudroient entrer ou ſortir. On ſe ſervit encore de pluſieurs autres machines. Mais tout cela fut rendu inutile par le travail & par la vigilance des aſſiegez.

Les Etats voians que l'ennemi n'avançoit point ſon ſiege, ordonnerent que l'on changeroit le Gouverneur & la garniſon. Frideric Dorp releva François Véere, & on fit ſortir les Anglois, que d'autres troupes remplacerent. On répara tout ce qui avoit été endommagé dans la ville, & on en augmenta les fortifications. On paioit exactement les travailleurs, ce qui étoit cauſe que l'on n'en manquoit point. L'Armée ennemie au contraire étoit rebutée, & l'infanterie n'alloit jamais à l'aſſaut, que la cavallerie n'y chaſſât les ſoldats par force.

1602. Le ſubſide que la Flandre avoit donné, ne ſuffiſoit pas pour le ſiege. Les Provinces trouvoient mille excuſes pour s'exemter de fournir de l'argent. Cependant on engagea l'Archiduc à une entrepriſe ſur Breda, qui ne put reüſſir. Ainſi ce Prince ſe trouvoit fort embarraſſé dans toutes ces facheuſes conjonctures.

Mendoze avoit été retenu priſonnier, & transferé en pluſieurs châteaux de Hollande depuis la bataille de Nieuport, tantôt plus reſſerré, tantôt plus au large. La veuve du Comte de Brouck, & les Deputez de Cleves demandoient qu'on le punît de pluſieurs cruautez énormes qui avoient été exécutées par ſes ordres. Mais il fit voir que tout cela lui avoit été commandé. Les Etats trouverent qu'ils n'avoient point d'autre juriſdiction ſur lui que celle que l'on a ſur un priſonnier de guerre. On traita enfin de ſa rançon, & l'on convint de lui rendre ſa liberté, à condition qu'il feroit ſortir de priſon tous les habitans des Provinces-Unies, qui étoient entre les mains du Roi d'Eſpagne en quelque lieu du monde que ce pût être. Ce traité tira de miſere & de captivité une infinité de gens, que les Eſpagnols avoient pris en diverſes occaſions, & il fut cauſe même que l'on fit un cartel entre les deux partis, ce qui fut ratifiée par le Roi d'Eſpagne. Mendoze ſatisfit à une partie de ce qu'il avoit promis, & donna des aſſurances pour le ſurplus, après quoi on le mit en liberté. Il avoit eu le loiſir de s'inſtruire de

de tout ce qui regardoit la Republique, 1602.
dont il avoit très-bonne opinion, & cela le porta dans la ſuite à conſeiller plûtôt la paix que la guerre.

Pendant le printemps les Etats travaillerent à renforcer, & à augmenter leur Armée. La victoire de Nieuport, & les frequentes ſeditions des ſoldats ennemis leur donnoient du courage. Ils crurent qu'en levant des troupes de bonne heure ils ſeroient prêts, avant que les Italiens que l'on envoioit à l'Archiduc, fuſſent arrivez, & qu'ainſi ils pourroient faire quelque entrepriſe favorable en Flandre. Le Prince Maurice étoit d'avis au contraire, que l'on ménageât les forces de la Republique. Mais la France & l'Angleterre firent décider, qu'on pouſſeroit vigoureuſement les affaires, par ce que les deux Roiaumes fourniſſoient des troupes & de l'argent. On leva donc beaucoup de cavallerie Allemande. Mais elle ne fut prête à marcher qu'au mois de Juin. Ainſi les Italiens eurent le loiſir de ſe jondre à l'Archiduc. Cependant les Etats écrivirent des lettres circulaires aux Provinces Eſpagnoles pour les exhorter à concourir avec eux à chaſſer les étrangers hors des Païs-Bas.

L'Armée de Maurice étoit de dix-huit mille hommes de pied, de cinq mille chevaux & de deux mille chariots. Guillaume-Louïs Gouverneur de Friſe commandoit le corps de bataille. L'aile droite étoit ſous les ordres du Général Véere; & la gauche ſous ceux du Comte Erneſt. L'Armée

1602. marchoit de telle maniere, que les trois diviſions ſe pouvoient joindre facilement. Elle marchoit neantmoins par trois chemins differens. Le bagage ſuivoit ſur des chariots. Le Prince aiant paſſé la Meuſe près de Nimegue mena l'Armée au païs de Liege. Il obligea les villes qui étoient ſur ſon paſſage, de fournir des vivres à un prix raiſonnable. Cependant on eut de la peine à faire ſubſiſter tant de monde. Enfin on s'arrêta à St. Tron. Mendoze étoit déja arrivé à Tillemont, & avoit laiſſé Rivas au camp devant Oſtende avec ordre de le fortifier. On avoit trouvé moien d'appaiſer les mutins de Weert, qui ſe joignirent aux troupes de Mendoze, qui étoient de cinq mille fantaſſins, & de quatre mille chevaux.

Ambroiſe Spinola qui ſe rendit ſi fameux dans la ſuite, avoit fait un traité avec Philippe III. par lequel il ſe chargeoit de paier huit mille hommes de pied Italiens & Eſpagnols, qu'il amenoit avec lui. Il ſe joignit à Mendoze, qui avoit le commandement général. Cependant Spinola avoit le détail de ſes troupes, ce qui les rendoit fort obeïſſantes, par ce qu'il les paioit exactement. Maurice vint ſe poſter près des ennemis pour les engager à une bataille. Mais Mendoze qui n'avoit pas encore oublié celle de Nieuport, ſe tint fort ſerré dans ſon camp.

Le Prince jugea de là, que les grands préparatifs des Etats n'auroient point de ſuites. Il ne lui étoit pas poſſible d'avan-

cer

cer, aiant en tête une Armée prèſque auſſi 1602.
forte que la ſienne. Il ne pouvoit même paſſer qu'au travers de beaucoup de villes ennemies. Ainſi les vivres commencans à lui manquer, il décampa, & vint ſe poſter devant Grave, reſolu de l'aſſieger. Cette ville eſt ſur la Meuſe, aſſez bien fortifiée. Il plaça le Général Véere avec des troupes au deſſus de la riviere. Il prit ſon poſte au deſſous, & aſſigna celui du Comte Guillaume au milieu de la place dans les marais, qui ſont du côté du Brabant. Il fit jetter deux ponts ſur la Meuſe, & retrancha ainſi les deux cotez de la riviere par de bons foſſez, par des forts, & par du canon. On ſe rendit maître d'abord du fort qui eſt de l'autre côté de la riviere dont on chaſſa les ennemis.

Mendoze avoit été conſeillé de ſuivre le Prince pour s'oppoſer à ſes deſſeins. Mais il apprehenda d'engager une bataille avec un ennemi, dont il connoiſſoit la capacité. Il voulut avoir les ordres de l'Archiduc, ce qui lui fit perdre du temps. Ce Prince lui manda ſeulement de ne ſe pas trop éloigner de lui, de peur que l'Armée navale des Etats ne fît une décente en Flandre. Cela le tint en ſuſpens, juſques à ce qu'il fut averti du ſiege de Grave. Alors il vint au deſſous de la riviere, où étoit le camp du Prince Maurice. On crut qu'il avoit fait une faute de ne s'être point poſté au deſſus, par ce qu'il eût coupé les vivres à l'ennemi. Mais dans la verité il ne l'eût pu faire qu'en prêtant le flanc à

une

1602. une Armée campée à ſon avantage, qui n'eût pas manqué de le battre, à moins que de prendre un ſi grand detour, que Maurice eut le loiſir de forcer Grave.

Il n'avoit point d'autre parti à prendre pour ſecourir la place que de tâcher de forcer un quartier pour jetter des troupes dans la ville. Mais ceux qui voulurent l'entreprendre, furent vigoureuſement repouſſez. Gonçales Gouverneur de Grave avoit une garniſon de quinze cens hommes de diverſes nations. Il avoit fait pluſieurs ſorties à la vue du ſecours qui paroiſſoit. Mais quand il vit que Mendoze l'abandonnoit, & qu'il ne pouvoit faire lever le ſiege qu'il ſoûtenoit depuis deux mois, preſſé de toutes parts, & ſa garniſon étant diminuée de ſix ou ſept cens hommes, il capitula, & rendit la place à des conditions honorables. Ainſi Grave rentra dans la Maiſon d'Orange. Elle étoit autrefois du Brabant, & avoit été engagée au Comte de Buren. Guillaume Prince d'Orange, ſon gendre l'acheta. Elle fut priſe ſur lui, & il la recouvra par la paix de Gand. Mais elle fut aſſiegée par le Prince de Parme, & renduë par la lacheté du Gouverneur. Maurice y rentra, & la joignit à Lingen, Meurs & Breda, qu'il avoit déja recouvrées.

Les ſoldats de Mendoze pendant cela étant mal paiez à l'ordinaire recommencerent leurs mutineries. Quelques uns ſe jetterent dans Hamont. Mendoze les y aſſiegea. Il reçut l'infanterie à compoſition. Mais la cavallerie s'enfuït, & s'empara de Hoog-

Hoogſtrate. La garniſon qui y étoit, les reçut, & s'y cantonna avec elle. Ces gens joints enſemble établirent un Chef, un Conſeil & des loix, comme s'ils euſſent voulu compoſer une Republique. Tout ſe faiſoit au nom de leur ſocieté, & l'on puniſſoit ceux qui violoient les loix. L'Archiduc fut fort touché de leur rebellion, & emprunta de l'argent pour le diſtribuër aux ſoldats fideles, après quoi il reſolut d'aſſieger ces mutins. Quand ils ſurent que l'on venoit à eux, ils demanderent du canon, des vivres & des munitions aux Etats, qui leur en fournirent pour entretenir la diviſion parmi les troupes de l'ennemi. On conſeilloit à l'Archiduc de les appaiſer par tous les moiens poſſibles. Mais on avoit reſolu de faire ſervir leur ſolde à les châtier. On leur fit ſavoir que s'ils ne venoient demander pardon dans le temps qu'on leur marqua, on mettroit leurs têtes à prix, & que l'on chaſſeroit leurs femmes & leurs enfans. Ils ſe moquerent de ces menaces. Le Nonce du Pape tâcha de les appaiſer. Mais ils ne voulurent écouter aucune propoſition, qu'au préalable on n'eût revoqué publiquement l'Edit qui les proſcrivoit. 1602

L'automne étant déja fort avancé Maurice renvoia la cavallerie Allemande & ſes troupes en quartier d'hyver. L'Archiduc en fit de même. Il envoia une partie de ſon Armée au ſiege d'Oſtende, & diſtribua le reſte dans les villes expoſées aux courſes des ſoldats mutinez, & des ennemis. Venlo qui n'avoit

jamais

1602. jamais voulu de garniſon, en reçut une pour ſe couvrir contre Grave. Mendoze retourna en Eſpagne, où il fut aſſez froidement reçu. Les Miniſtres du nouveau Roi ne le connoiſſoient pas, & le blâmoient de ce qu'il avoit été malheureux, de ce qu'il n'avoit pas aſſez travaillé à la paix, ou de ce qu'il avoit été trop promt, ou trop reſervé dans de certaines occaſions.

Quatorze compagnies de cavallerie Hollandoiſe en trouverent huit de l'Archiduc, qu'elles ſurprirent de nuit. On prit leurs étendars & pluſieurs chevaux. Après que les mutinez eurent choiſi les quartiers qu'ils vouloient faire contribuer, le Comte Louïs de Naſſau prit environ trente-cinq compagnies de cavallerie avec douze cens fantaſſins pour preſſer le paiement des contributions. Il prit de force la ville de St. Witt, & ravagea tout le Luxembourg. Ses troupes revinrent chargées de butin. Les Etats eurent auſſi du bonheur ſur mer. Frideric Spinola revenoit d'Eſpagne avec ſix galeres, & Martin de Padille avoit une flotte dont on ignoroit le deſſein. La Reine Eliſabeth envoia quelques vaiſſeaux pour l'incommoder. Ils rencontrerent deux galeres qu'ils brulerent. Mais ils donnerent la liberté aux eſclaves, & la vie aux ſoldats, qui étoient deſſus. Ils euſſent pu faire un plus grand coup, & s'emparer de pluſieurs vaiſſeaux ennemis, s'ils ne ſe fuſſent pas amuſez à piller une carraque Portugaiſe. Ainſi ces vaiſſeaux ſe ſauverent. Frideric Spinola aiant achevé ſon traité avec le Roi d'Eſpagne.

gne ſe mit en mer avec ſes ſix autres gale- 1602.
res. La Reine d'Angleterre aiant ſû ſon depart envoia des vaiſſeaux au Pas de Calais pour l'attendre avec ceux des Etats, qui ſe joignirent aux ſiens. Les galeres aiant apperçu l'ennemi raſerent la côte de ſi près, que quelques forçats qui avoient rompu leurs chaînes, ſe ſauverent. Mais les vaiſſeaux Hollandois qui avoient été avertis de la venuë des galeres, vinrent fondre ſur elles, & en percerent deux à coups de canon. Ils ſe jetterent avec impetuoſité ſur deux autres qu'ils briſerent. Ainſi l'on vit flotter les mâts, les rames & les morceaux de ces galeres, dont le corps fut englouti par la mer avec tout ce qui étoit deſſus. On en ſauva environ deux cens hommes. Il n'y eut que deux de ces galeres, qui purent arriver à Nieuport. Celle qui portoit Spinola, courut bien des riſques, & jetta dans la mer prèſque toutes les marchandiſes qu'elle portoit. Enfin elle arriva à Dunquerque. Spinola les joignit à celles qu'il avoit déja à l'Ecluſe, & ſongea à s'indemniſer pendant l'hyver par le pillage de l'Ile de Walcheren. Mais les grands vents l'en empêcherent, & d'ailleurs l'Archiduc aiant beſoin de ces troupes, ne lui voulut point donner de ſoldats pour ſes courſes.

Dans les Indes les Provinces-Unies augmenterent extremement leur commerce aux dépens des Portugais. Cette nation s'étoit attribué à elle ſeule juſques à ce temps-là le droit d'y negotier en vertu de la donation du Pape. Mais les autres peuples

1602. ples ſe moquoient de cette conceſſion. Les Portugais n'étant plus capables de reſiſter par eux mêmes aux Hollandois, prierent le Roi de faire armer une bonne flotte pour ſauver le commerce de ce païs-là, qui étoit ſur le point de perir, & par conſequent de ruïner toute l'Eſpagne, ſi l'on n'y remedioit. Par ce moien la guerre qui s'étoit faite juſques alors dans les Païs-Bas, paſſa dans les Indes. On choiſit pour chef de cette guerre Hurtado de Mendoze, qui s'étoit ſignalé depuis cinquante ans dans ces quartiers-là. On lui donna des galions, & des vaiſſeaux avec huit cens ſoldats Portugais auxquels on joignit quinze cens Indiens outre les matelots. Il eut ordre de chatier les Indiens, qui étoient en commerce avec les Hollandois, & il reſolut de commencer par Bantam capitale de Java. Lors qu'il fit cet entrepriſe, Wolfard Herman arriva fortuitement dans l'île avec cinq vaiſſeaux armez de trois cens hommes, troupe bien foible pour s'oppoſer à Hurtado. Cependant la crainte de perdre ce grand commerce l'engagea à combattre cette flotte à coups de canon. Il ſe ſervit du vent avec tant d'addreſſe, & canonna ſi vivement les Portugais, que ſurpris de cette bravoure ils ſe retirerent après avoir vu perir pluſieurs vaiſſeaux. Les Hollandois en prirent deux. Etant arrivez à Amboine ils pillerent tous les lieux qui tenoient le parti des Hollandois. Ceux-ci victorieux de l'ennemi commun furent reçus avec beaucoup de joie à Bantam, qu'ils avoient

ſauvé

ſauvé d'une ruïne totale. De là ils ſe ren- 1602.
dirent dans l'Ile de Banda qui eſt fertile en noix muſcades. Là ils traiterent à ces conditions avec les habitans : qu'ils ne vendroient leurs muſcades, qu'aux Hollandois ; que l'on ne parleroit point de Religion, ce point demeurant libre ; que chaque peuple feroit juſtice des ſiens, & que l'on ne recevroit point les deſerteurs d'un parti dans l'autre. Voila ſur quel pied les Hollandois établirent leur commerce par tout dans la ſuite.

Les Portugais avoient prévenu l'eſprit du Roi d'Achem par pluſieurs fauſſes accuſations. Ils s'engagerent à attirer les Hollandois dans ſon Ile de Sumatra pour les faire mourir, & d'envoier faire main baſſe ſur l'equippage des vaiſſeaux ſous pretexte de les viſiter. Le Roi les crut & executa une partie de ce complot. Cependant il ſe repentit de cette cruauté, & entra en quelque traité avec les Hollandois. Mais les Portugais obtinrent encore du Roi, qu'on les maltraiteroit. Cela fut cauſe que les Hollandois ſe jetterent ſur des vaiſſeaux Arabes, qui ſortoient du port. On s'en plaignit beaucoup comme d'une action contraire au droit des gens. Quelque temps après des Zélandois habituez dans le païs d'Achem excuſerent ce qui s'étoit paſſé, & prierent le Roi d'envoier des Ambaſſadeurs à la Republique, qui étoit un puiſſant Etat, & non pas une bande de Corſaires, comme on lui avoit dit. La choſe plut au Roi, qui fut bien aiſe de connoître les

1602. les affaires de l'Europe pour ſavoir à quoi s'en tenir dans ſes traitez. Les Zélandois aiant avec eux l'Ambaſſadeur du Roi d'Achem firent route en Hollande, & aiant trouvé près de Ste. Helene une carraque Portugaiſe, chargée de perles & de pluſieurs autres marchandiſes riches, qui les attaqua les premiers, ils la canonnerent ſi vivement, qu'ils l'obligerent de ſe rendre. Ils mirent tout l'équippage ſur la côte du Breſil, & prirent tout ce qui étoit ſur la carraque. L'Ambaſſadeur de Sumatra mourut en Zelande, où on l'enterra avec pompe. On lui dreſſa même un magnifique tombeau. Sa ſuite fut trouver le Prince Maurice au camp de Grave, où ils admirerent les forces de la Republique. On fit un traité avec eux ſous le nom de peuples Arabes. A leur retour ils parlerent des forces, de la ſageſſe, & de la bonne foi des Hollandois d'une maniere qui engagea pluſieurs Rois, & entr'autres celui de Ternate à s'allier avec eux. Le Roi de Jora excita Jaques Heemskerk qui commandoit deux vaiſſeaux, d'attaquer une grande carraque Portugaiſe montée de ſept cens hommes, dont il ſe rendit maître. Il en mit l'equippage à terre nonobſtant les cruautez ordinaires des Portugais. Et en effet peu de temps avant cela ils avoient excité les Chinois à faire mourir des Hollandois arrivez à la Chine.

Ces grands ſuccès apporterent beaucoup d'honneur & de profit aux Provinces-Unies. Mais on remarqua que tout ce que l'on

l'on avoit fait juſques-là, s'étoit entrepris par des particuliers, ce qui étoit cauſe que l'on ne pouvoit pas avoir les marchandiſes des Indes à un prix reglé. Cela fit naître la penſée aux Etats d'établir une Compagnie, qui aiant ſes Commis par tout, manieroit ces affaires avec plus d'ordre que ſi on les laiſſoit à la diſcretion des particuliers. Cette Compagnie fut dreſſée, & on lui accorda un octroi de vingt ans avec défenſe à toute autre perſonne de voiager au delà du Cap de Bonne Eſperance, & du détroit de Magellan ſans permiſſion expreſſe. On marqua un temps, pendant lequel on pouvoit entrer dans la Compagnie. Voila quel fut le commencement de cette Compagnie, qui devint ſi puiſſante en peu de temps, qu'elle fit une des principales parties de la Republique. Elle fit un fonds de ſix millions, moiennant quoi un certain nombre de particuliers fit la guerre en chef à l'ennemi public. Philippe III. reçut quelque eſpece de ſoulagement dans ſes affaires pendant cette année par le moien de la flotte de l'Amerique. Ce fut dans ce même temps que le Marechal de Biron convaincu d'avoir conſpiré contre le Roi & contre le Roiaume fut condamné à mort & executé. C'étoit un homme d'une valeur prodigieuſe, mais qui ne put jamais garder de meſures dans ſon ambition. Sa mort fut accompagnée de rage, & d'impieté par l'horreur de ſon crime. 1602.

Les mouvemens de l'Ooſtfriſe ſe renouvelle-

1602. vellerent en ce temps-là. Ennon avoit ſuccedé à ſon pere Edſard. Voiant que tous les Etats du païs faiſoient de grandes plaintes contre lui, il trouva moien d'attirer la Nobleſſe dans ſon parti. Il fit un traité de paix avec Emden à des conditions pareilles à celles du traité de Delfziel, à la reſerve de quelques ambiguitez que l'on y avoit miſes tout exprès. Le Prince ſe voiant appuié de la Nobleſſe commença à charger d'impôts les petites villes & les bourgs. Les habitans de Norden ne lui paroiſſans pas aſſez ſoumis il entre dans la ville, condamne le peuple à une groſſe amende, & le fait paſſer honteuſement ſous le joug. Il tacha enſuite d'intimider Emden, & trouva moien de mettre de la mesintelligence entre le Magiſtrat & le peuple. Les Etats voians que ce Prince ne penſoit qu'à ruïner leur commerce, qu'il avoit des intelligences ſecretes avec l'Archiduc, & qu'il ne penſoit qu'à favoriſer les Eſpanols en toutes choſes, crurent qu'il étoit temps d'entrer dans cette affaire. Cependant leurs forces étant occupées en divers lieux ils ſe contenterent d'envoier quatre compagnies à Emden, qui y entrerent dans le temps qu'Ennon penſoit y en faire entrer des ſiennes par intelligence. Se voiant prévenu il tacha de ſerrer la ville par une eſpece de blocus. Mais après le ſiege de Grave on envoia Du Bois Colonel de cavallerie avec ſon Regiment, & dix-huit ou vingt compagnies d'infanterie. Il attaqua les forts qui bloquoient la ville, & la mit en

en liberté en très-peu de temps. Ennon se retira en Allemagne, où il fit de grandes plaintes contre les Etats. Mais ils firent connoître par un Manifeste qu'ils publierent sur ce sujet, qu'ils n'avoient rien fait que pour garentir l'Allemagne, & leur Republique des complots secretement formez par Ennon avec les Espagnols. 1602.

La mort d'Elizabeth qui arriva dans cette année, priva les Etats du secours d'une Princesse, qui les avoit genereusement assistez dans toutes leurs affaires. Elle mourut le 3. d'Avril, commençant à se lasser de la vie, par ce qu'elle voioit que sa vieillesse la faisoit mépriser. On raisonna beaucoup sur les avantures de cette Reine, dont on parla diversement dans le monde, chacun selon son interêt & sa passion. Sa mere fut décapitée sur une accusation d'adultere, ce qui donnoit lieu à bien des gens de soupçonner sa naissance. Elle avoit été long-temps prisonniere sous le regne de Marie sa sœur, & devoit en quelque sorte sa vie & sa liberté à Philippe II. avec lequel elle eut depuis de si grandes guerres. Elle étoit cependant montée sur le Thrône, & avoit ensanglanté son regne de la mort de plusieurs grands Seigneurs, & en particulier de celle de Marie Stuart Reine d'Ecosse, sa parente, qui étoit venuë chercher un asyle en Angleterre contre ses sujets. On l'accusoit de n'avoir consenti à la mort du Comte d'Essex, que par ce qu'il avoit mépriſé sa beauté, qui étoit déja sur le 1603.

1603. retour. Choſe qui dans la ſuite la fit mourir par le regret d'avoir fait decapiter ce Seigneur un peu legerement. Toutes ces choſes donnoient occaſion à ſes ennemis de blâmer ſon regne & ſa perſonne.

Ses amis diſoient au contraire, que ſa longue vie, & ſon regne étoient une benediction du ciel, & que les traverſes de ſa jeuneſſe l'avoient renduë prudente. Ils ajoûtoient que les divers ſupplices qu'on lui reprochoit, avoient affermi la tranquillité publique : qu'elle n'avoit pris les armes que pour de juſtes cauſes, & qu'elle avoit affermi la Religion dans ſes Etats après de grandes deliberations priſes dans le Conſeil de la Nation : que ſi elle avoit uſé de rigueur contre ceux qui n'étoient pas de la Religion de l'Etat, c'étoit, par ce que les Jeſuïtes les portoient ſans ceſſe à conſpirer contre le gouvernement établi : que ſa fermeté, & le ſecours qu'elle avoit donné à pluſieurs partis, avoient ſoûtenu la liberté de l'Europe : qu'elle n'avoit jamais voulu s'approprier les païs d'autrui, ſe contentant des Etats que Dieu lui avoit donnez : qu'elle avoit domté les rebelles d'Irlande, & forcé leur Chef de venir demander pardon : que ce fut par prudence, qu'elle ne voulut point ſe marier, puis qu'elle ne pouvoit épouſer un ſujet, & que les Anglois n'euſſent pu ſouffrir un Roi étranger : que les bruits que l'on avoit ſemez contre ſon honneur étoient injuſtes, & mal fondez, & qu'on devoit les regarder comme de pures calomnies inventées

par

par ſes ennemis: qu'elle avoit ſu regner, & qu'au reſte elle avoit cultivé ſon eſprit par toutes les choſes capables de l'orner: qu'elle avoit été les delices de ſes ſujets, l'admiration de ſes voiſins, & l'objet du reſpect de pluſieurs peuples barbares, qui lui avoient envoié des Ambaſſadeurs. 1603.

Cette Princeſſe n'aiant pas voulu nommer ſon ſucceſſeur pendant ſa vie, on crut que ſa mort pourroit cauſer des troubles en Angleterre. Le Roi d'Ecoſſe étoit le premier Prince du ſang Roial. Mais on craignoit que la haine des deux Nations ne nuiſît aux pretenſions de ce Prince. On apprehendoit d'ailleurs, que les Catholiques Romains, qui avoient été tenus de court par Elizabeth, ne ſe remuaſſent après ſa mort, & n'excitaſſent des ſeditions dans le Roiaume. Mais il arriva que l'ancien Conſeil de cette Reine, & tout ce qui ſe trouva de Seigneurs, & de perſonnes diſtinguées à Londre, proclamerent Jaques Roi d'Angleterre pour prevenir par cette prompte nomination tous les complots, qu'on auroit pu former ſur ce ſujet. Ainſi ce Prince prit poſſeſſion de la Couronne ſans empêchement, & reünit ainſi la Grande Bretagne ſous un ſeul ſceptre. Les Etats des Provinces-Unies l'en féliciterent d'abord par lettres, & peu de jours après par une Ambaſſade ſolemnelle de Frideric-Henri frere du Prince, Général de la cavallerie des Etats, du Seigneur de Brederode, & de Barnevelt Conſeiller Penſionaire de Hollande.

1603. Dans leur premiere audience ils s'étendirent ſur les louanges d'Elizabeth, & feliciterent ce Prince comme legitime ſucceſſeur de cette grande Reine, lui demanderent la même protection qu'elle leur avoit accordée, & lui firent connoître que leur conſervation faiſoit le ſalut de l'Europe. Ils lui promirent une inviolable fidelité, & tacherent de le diſpoſer à unir ſes forces aux leurs pour chaſſer l'Eſpagnol des Païs-Bas. En particulier ils lui demanderent du ſecours pour la ville d'Oſtende, dont le ſiege duroit depuis plus de deux ans, & lui offrirent les onze vaiſſeaux qu'ils avoient équippez pour le ſervice de la feüe Reine. Ce Prince promit ſon amitié de bonne grace à la Republique, & leur fit connoître qu'il n'étoit pas encore aſſez inſtruit des affaires pour faire davantage. Cependant il leur inſinua que ſes deſſeins tournoient plus à la paix qu'à la guerre. Il n'avoit eu rien à demêler juſques-là pour l'Ecoſſe avec l'Eſpagne, & Philippe lui avoit même offert ſon ſecours, au cas qu'il trouvât de l'oppoſition à ſe mettre ſur le Throne d'Angleterre.

Dès que l'Archiduc ſut la mort d'Elizabeth, il publia des defenſes de moleſter les Anglois par aucun acte d'hoſtilité, voulant ainſi rejetter le malheur de la guerre paſſée ſur cette Princeſſe. Il relacha même tous les Anglois priſonniers. Il envoia peu de temps après le Prince d'Aremberg à Jaques en qualité d'Ambaſſadeur, auquel le Roi d'Eſpagne joignit Taxis, qui jetterent

les

les premiers fondemens d'une paix, qui fut conclue l'année ſuivante. Les Ambaſſadeurs des Etats avertis de ce qui ſe negocioit, crurent qu'ils devoient au moins retarder la concluſion de ce traité. Ils firent connoître au nouveau Roi, que la Republique pourroit entrer dans cette paix, s'il vouloit prolonger l'affaire pour laiſſer meurir le deſſein des Eſpagnols. Mais quand ils le virent affermi dans ſa reſolution, ils le preſſerent de leur accorder du moins une aſſiſtance ſecrete. Le Duc de Sulli envoié par Henri le Grand pour feliciter Jaques l'en preſſoit vivement de la part de ſon maître. On convint de cet expedient, que l'on rabbattroit la troiſiéme partie de l'argent que la France prêteroit aux Provinces-Unies en deduction de ce que ce Roiaume devoit à l'Angleterre par les prêts qu'Elizabeth lui avoit faits autrefois. Les Ambaſſadeurs ſe contenterent d'avoir amené les choſes à ce point, &. lors qu'on leur demanda dans la ſuite de la part du Roi de la Grande Bretagne, s'ils vouloient entrer dans le traité de paix, ils le refuſerent honêtement. 1603.

Le Roi emploia le reſte de l'anné à achever de prendre poſſeſſion du Roiaume, à le viſiter, & à recevoir les Ambaſſadeurs étrangers, & les Députez de ſes nouveaux ſujets. Il pardonna au Comte de Tiron. Les Puritains, comme on les appelle en Angleterre, c'eſt-à-dire les Réformez, qui ne ſont pas de la Religion Anglicane, par ce qu'ils ne ſont pas Epiſcopaux, crurent qu'ils

1603 pourroient voir leur Religion établie, puis qu'elle étoit conforme à celle d'Ecoſſe. Mais le Roi ne les voulut pas écouter. Cependant il publia des ordonnances qui leur ſembloient favorables, car il defendit aux femmes d'adminiſtrer le Baptême, & aux Eccleſiaſtiques de tenir pluſieurs benefices. Il commanda aux Miniſtres de la Religion de ſe conduire ſagement en toutes choſes, ſoit à l'égard dela doctrine, ſoit à l'égard des mœurs. Pour les Catholiques Romains ils lui repreſenterent que l'on pouvoit bien leur accorder la même liberté en Angleterre, que l'on avoit accordée aux Reformez de France. Mais ce Prince qui ſavoit que les gens de cette communion ont un ſerment particulier au Pape, & que le Pape s'attribuë le pouvoir abſolu ſur les Rois, leur refuſa ce qu'ils lui demandoient, & laiſſa les anciennes loix du Roiaume dans toute leur force à leur égard. Les Puritains ſe contenterent de ſe plaindre. Du reſte ils furent fideles & obeïſſans. Mais il n'en fut pas de même des Papiſtes. Ils tacherent de mettre ſur le throne une jeune fille, qui étoit du ſang Roial, ſe perſuadans qu'ils ſeroient ſoûtenus par l'Eſpagnol. Du moins ce fut le complot de quelques uns d'entr'eux, qui s'étoient liez avec certains eſprits amateurs de nouveauté. Mais les auteurs de ce complot furent pris, & punis du dernier ſupplice. On pardonna genereuſement aux autres.

Pendant que cela ſe paſſoit en Angleterre Ennon Prince d'Ooſtfriſe voiant bien que tous les mandemens de l'Empereur lui ſeroient

roient inutiles tout le temps que les Etats lui ſeroient contraires, [illegible] qu'il devoit tacher de s'attirer leur amitié. Il ſe rendit donc à la Haie, où il repreſenta avec beaucoup d'étenduë le tort que lui faiſoient les habitans d'Emden. Leurs Députez s'y trouverent auſſi dans le même temps, & firent connoître qu'en effet ils n'avoient pas de fort grands égards pour ce Prince. Après que les Etats les eurent entendus de part & d'autre, ils travaillerent à les accommoder, & remirent le traité de Delfziel ſur pied. Ils y ajouterent que l'on oublieroit tout le paſſé; que le Comte ne pourroit ſe ſervir des mandemens de l'Empereur contre Emden; que l'on ſe reſtitueroit de bonne foi de part & d'autre ce que l'on s'étoit pris reciproquement pendant que l'on étoit en diſcorde; que ceux qui avoient été mis en arrêt pour ces affaires, ſeroient mis en liberté à la diligence d'Ennon, lequel donneroit ſes paſſeports aux vaiſſeaux qui partiroient d'Emden. On regla pluſieurs autres choſes de pareille nature par rapport aux differens qui étoient entre les parties. 1603.

On croioit la paix faite entr'eux. Mais le Comte s'étant laiſſé flatter de l'eſperance d'obtenir davantage de l'Empereur, il changea de reſolution, ſoûtenant que ce traité étoit nul, puis qu'il étoit contraire aux ordonnances Imperiales. L'Empereur même aiant été averti que cette affaire avoit été decidée par les Etats, leur envoia un Deputé pour ſe plaindre tant des habitans d'Em-

1603. den, qui étant membres de l'Empire recherchoient une autre juriſdiction que la ſienne, que d'eux mêmes qui ſe méloient d'affaires qui ne les regardoient point, & qui avoient même envoié leurs troupes dans la ville leſquelles avoient fort fatigué le plat païs. Il ajoûta que l'Empereur ordonnoit que tout cela fût reparé au plûtôt. Les Etats, quoi que traitez avec trop de fierté, repondirent fort modeſtement, que le Comte étoit venu les trouver pour accommoder ſon affaire avec la ville d'Emden, & qu'on n'avoit jamais ouï dire, qu'il y eût du crime à reconcilier des gens, qui choiſiſſent eux mêmes leurs arbitres; que l'on n'avoit pas eu deſſein d'offenſer l'Empereur quand on avoit envoié des ſoldats à Emden, mais ſeulement d'empêcher que les Eſpagnols ne ſe ſaiſiſſent de cette ville, comme ils avoient fait de pluſieurs autres, qu'ils tenoient entre leurs mains, quoi qu'elles appartinſſent à l'Empire, comme Maſtricht, Gueldre & le Duché de Milan. Ils ajoûterent qu'ils ſavoient que le Comte Ennon avoit des correſpondances avec les Eſpagnols, & qu'ils croioient être en droit de ſe garentir de toute ſurpriſe, & de travailler à leur conſervation. On accompagna cette réponſe de quelques preſens à l'Envoié. Cependant les habitans d'Emden étoient en trouble, & pour donner toûjours de facheuſes impreſſions aux Etats contre les Comtes d'Ooſtfriſe le Comte Jean aiant obtenu diſpenſe du Pape d'épouſer ſa propre niéce fille

fille d'Ennon il s'en alla dans le Dioceſe 1603
de Paderborn, où il exerça mille cruautez juſques à faire mettre le Bourgueméſtre de la ville en quartiers, après l'avoir appliqué à la queſtion, ſous pretexte de rétablir la Réligion Romaine, & les revenus de l'Evêque.

Sur la fin de l'hyver un pêcheur conduiſit quinze ſoldats dans la citadelle de Wachtendonc. Ils les avoit cachez ſous de la paille dans ſon batteau. Ces ſoldats étoient ſous le commandement de Dulk Gouverneur de Stralen. La ſentinelle s'étant approchée pour aider à tirer le batteau fut tuée, & d'abord Dulk ſortit du bateau avec ſes ſoldats. Ils laiſſerent les ponts en même temps, & reçurent une troupe de leurs compagnons, qui s'étoient mis en embuſcade dans un lieu voiſin. La garniſon de la ville ne s'épouvanta point de voir l'ennemi dans la citadelle, & Ryhoven Commandant priſonnier. On tourna d'abord le canon du côté de cette forteresſe pour la foudroier. Deux compagnies de cavallerie Hollandoiſe, qui alloient au fourrage, paſſoient fortuitement dans le voiſinage. Elles entrerent dans la ville au bruit qu'elles ouïrent. Il leur vint en même temps du ſecours de Rhinberg & de Meurs. Tous ces ſoldats ſe joignirent pour aſſieger la citadelle. Dulk & ſes gens manquant de vivres ſe rendirent le ſixiéme jour. Peu de temps après Grobbendonk dreſſa une embuſcade à cinq compagnies de cavallerie Hollandoiſe. Il les battit, tua beaucoup de cavalliers, en fit

1603 priſonniers un grand nombre, & gagna beaucoup de chevaux.

Frideric Spinola ſe mit en tête de ravager la Zélande. Il fit monter ſur douze de ſes galeres les meilleurs ſoldats du ſiege d'Oſtende, ſortit ainſi de l'Ecluſe, & aiant rencontré les vaiſſeaux ennemis il ſe mit en état de les combattre. Il y avoit trois vaiſſeaux de Zélande, qui faiſoient garde auprès du port avec deux flûtes, l'une de Zélande, l'autre de Hollande. Celle de Zélande n'aiant pas la vent favorable ne put combattre que de loin à coups de canon. Spinola voiant que les quatre autres venoient droit à lui, les alla choquer avec de grands cris, ſe ſervant du mouſquet, ſelon qu'il en trouvoit l'occaſion. Les vaiſſeaux avoient peu de ſoldats. Mais les matelots ſuppleoient à leur defaut. L'on continua ce combat avec beaucoup d'opiniâtreté de part & d'autre. Spinola s'étant attaché avec temerité à la proüe d'un vaiſſeau ennemi tomba mort de pluſieurs coups avec trois cens des ſiens ſans conter les bleſſez, qui étoient en grand nombre. On avoit fracaſſé les rames de la pluſpart des galeres par le moien du canon. Ainſi voiant bien, qu'il n'y avoit plus d'eſperance d'entrer en Zélande, craignant même qu'il ne vînt des vaiſſeaux au ſecours de ceux qui combattoient, elles regagnerent le port fort à propos. Les Zelandois perdirent fort peu de monde, par ce que leurs vaiſſeaux étoient à l'épreuve du mouſquet. Cette victoire raſſura les vaiſſeaux,

&

& fit ceſſer la fraieur que l'on avoit eu d'abord de ces galeres. 1603.

Les deux partis furent aſſez tranquilles juſques vers le milieu de l'été, & la guerre ne ſe faiſoit qu'à Oſtende. Les Etats attendoient des troupes d'Angleterre & d'Ecoſſe, & l'Archiduc qui ſe propoſoit de reprendre Rhinberg, attendoit auſſi des ſoldats, qu'Ambroiſe Spinola devoit lui amener d'Eſpagne & d'Italie, avec de l'infanterie Allemande, & de la cavallerie Lorraine. Quand tout cela fut arrivé, il laiſſa Spinola devant Oſtende, & donna ſept mille hommes de pied, & trois mille chevaux au Comte de Berg pour aller reduire les rebelles de Hoogſtrate ſelon l'ordre exprès de Philippe. Ils venoient de piller tout recemment la Comté de Namur, où ils avoient fait un gros butin. Ces ſoldats avoient établi parmi eux la plus belle diſcipline du monde, & l'on y puniſſoit les coupables avec beaucoup d'exactitude. Lors qu'ils ſurent que l'on venoit à eux, ils demanderent du ſecours au Prince Maurice, & firent un traité avec lui pour cela, ſe reſervans le droit de diſpoſer de leurs priſonniers Eſpagnols à leur fantaiſie, parce que l'on n'avoit pas voulu faire un cartel avec eux, & promettans au reſte de combattre contre l'ennemi commun. Cela étant fait, ils mirent huit cens hommes dans le château de Hoogſtrate, & attendirent la venuë du Prince pour ſe joindre à lui avec quinze cens hommes de pied & mille chevaux. Lors que le Prince ſut que le Comte

1603. de Berg étoit arrivé devant Hoogſtrate, il ſe rendit à Gertrudenberg avec dix mille hommes de pied & trois mille chevaux. Il y appaiſa une ſedition ſurvenuë entre les François & les Anglois, qui étoient rangez en bataille prêts à ſe charger, dont il y en avoit même déja de tuez, & de bleſſez de part & d'autre. Le Marquis de Bethune Colonel d'un Regiment François avoit été tué en voulant faire ceſſer le deſordre.

Quand tout ce bruit fut appaiſé, le Prince ſe joignit aux rebelles de Hoogſtrate. L'Armée paſſa une petite riviere mareçageuſe, que le Comte de Berg avoit negligée, & ſe preſenta en bataille devant lui. Mais ce Général ſe tint ſerré dans ſon camp bien retranché, & on ſe contenta de part & d'autre d'eſcarmoucher pour ſe reconnoître. Cependant le Comte craignant qu'on ne lui coupât les vivres, decampa ſourdement pendant une nuit obſcure, & fit marcher ſon canon, & ſon Armée du côté de Herentals. Quand on s'en fut apperçu dans le château & dans le camp du Prince, on ſuivit ces troupes pour les charger en queuë. Ce fut dans cette occaſion, que le fils du fameux Rhône fut tué. On joignit enfin cette Armée, & les ſoldats de Hoogſtrate vouloient que l'on engageât un combat. Mais le Prince n'y voulut pas conſentir, par ce qu'il n'avoit ni ſon infanterie, ni ſon canon, leſquels n'avoient pu ſuivre à cauſe des mauvais chemins.

Le ſiege de Hoogſtrate étant levé, le Prince ſe mêla fort librement parmi ces re-

rebelles pour les attacher plus fortement à 1603.
ſon ſervice par ce trait de confiance. Il voulut ſe ſervir d'eux pour faire le ſiege de Boiſleduc, qu'il avoit été obligé d'abandonner l'année precedente, & ſon deſſein étoit d'enfermer promptement la ville, par ce qu'elle n'avoit point de garniſon. Le Zélande demanda que l'on portât plûtôt la guerre en Flandre, & l'on conſuma huit jours à ſe reſoudre là deſſus. Mais le Prince, à qui l'on avoit laiſſé une entiere liberté, continua ſon deſſein ſur Boiſleduc pour tenir toûjours les ennemis ſur la défenſive, & pour prevenir leurs entrepriſes. Il vint donc camper à Fucht, & les ſoldats de Hoogſtrate à Flimes ſur le chemin de Heuſden. Trois jours après le Comte de Berg vint camper dans les bois à Dalem, où il ſe fortifia. Après pluſieurs petites eſcarmouches le Comte mit garniſon dans les dehors de la ville entre Fucht, & Flimes pour couper la communication de ces deux quartiers. On donna cette commiſſion au Marquis de la Bella Italien avec deux mille hommes choiſis. Le Prince en aiant été averti un peu tard, ne laiſſa pas de les faire attaquer. Les Anglois s'avancerent les premiers d'un retranchement que ces troupes avoient fait devant elles à la hauteur d'un homme. Ils en furent vigoureuſement repouſſez. Mais les François aiant chargé de nouveau les ennemis ils les enfoncerent, & aiant tué leur Commandant & beaucoup d'Officiers & de ſoldats le reſte ſe noia, ou fut pris, par ce

1603 que les portes de la ville étoient fermées, & qu'ils n'avoient point de retraite.

L'Archiduc avoit ordonné de punir ſans miſericorde ceux que l'on pourroit prendre allant, & revenant d'Oſtende. On fit pendre en effet douze ſoldats malades, que l'on tranſportoit. Cette nouvelle aiant été apportée au Prince Maurice il ordonna que l'on fit tirer les priſonniers au billet pour en pendre autant. On fit grace à un fort jeune homme ſur qui le ſort étoit tombé. Il ſe trouva un ſoldat, qui aiant eu le bonheur d'échapper hazarda cependant ſa vie encore une fois pour quelque argent que l'un de ſes camarades lui donna. Les aſſiegez faiſoient grand feu du mouſquet ſur tous ceux qui paſſoient d'un camp à l'autre. Maleſpine priſonnier des ſoldats de Hoogſtrate, & Tempel eurent les jambes caſſées d'un même coup. Le premier en fut eſtropié & le ſecond mourut. Il commandoit alors les ſoldats de Hoogſtrate. Peu de temps après l'Archiduc vint à Boiſleduc. Aiant remarqué que l'ennemi dreſſoit un fort de gazons, il dit qu'il avoit beſoin de ce fort. Ce mot fut rapporté au Prince Maurice par un deſerteur. Peu de temps après les troupes de l'Archiduc aiant fait pluſieurs tentatives en divers lieux, ſe rabbattirent tout d'un coup ſur ce fort. Maurice s'y rendit accompagné, & trouva que toutes les batteries de la ville, l'une & l'autre que l'on avoit dreſſée exprès, donnoient avec tant de furie, que les flancs commençoient à crever de tous côtez. Il

fit

fit amener trois pieces du camp, qui firent 1603.
taire d'abord le canon des ennemis, & par ce moien on les mit en deroute, & ils laiſſerent leurs batteaux, leur faſcines, les haches, & tous les inſtrumens qu'ils avoient amenez pour ruïner ce fort. L'Archiduc ſe voiant ainſi rebutté de toutes parts fit ſemblant d'avoir quelque grand deſſein, & demanda paſſage au travers dans la ville pour trois mille hommes. Les bourgeois l'accorderent aſſez facilement ſans penſer au piége qu'on leur tendoit. D'abord que ces troupes furent entrées, on les y laiſſa en garniſon. La ville eut beau s'en plaindre. Elle ne put rien obtenir, & ſous pretexte de la fortifier l'Archiduc fit bâtir une eſpece de citadelle, qui ſervoit également contre la ville & contre l'ennemi. Cela étant fait chacun s'en alla en quartier d'hyver à cauſe des mauvais temps, qui rendoient la campagne impraticable dans ce païs marecageux.

Les ſoldats de Hoogſtrate demanderent un lieu de retraite, où ils fuſſent un peu plus au large que dans ce château. Le Prince qui les avoit vus agir rondement pendant tout l'été, leur permit ſous l'agrément des Etats de ſe loger à Grave, & aux environs, à condition qu'ils laiſſeroient les bourgeois en repos, & qu'ils ne feroient aucun tort aux païs, ni aux habitans des Provinces-Unies, ni même en Allemagne. Moiennant quoi ils promettoient de ſervir fidelement les Etats, ſauf qu'ils devoient camper à part, & ne point ſervir aux tranchées dans les ſieges. Ils donnerent des otages.

1603. ges pour la ſureté de Grave, qu'ils s'engageoient de reſtituer, au cas qu'ils vinſſent à s'accorder avec l'Archiduc.

Le ſiege d'Oſtende continuoit toûjours, & les deux partis ſe ſervoient de tous les ſtratagemes imaginables les uns pour l'attaque, les autres pour la défenſe. Pendant l'hyver on fut plus occupé contre la mer, que contre l'ennemi. Vers le milieu du printemps les aſſiegeans pouſſerent leurs attaques en tant de lieux, qu'enfin ils ſe rendirent maîtres des trois forts, dont il a été parlé. La garniſon n'étoit pas aſſez nombreuſe pour garnir ſuffiſamment tous les poſtes. Quelques autres forts près de l'embouchure du port furent attaquez par le Comte de Bucquoi. Mais ils furent vigoureuſement defendus. Le Colonel Dorp aiant achevé ſon temps, on envoia Lanoi pour le relever, & pour commander en ſa place. Spinola arriva devant Oſtende vers le milieu de l'été. Il ſe chargea de ce ſiege, & promit de prendre la ville. On fut ſurpris de le voir fait Général pendant que l'on avoit tant d'habiles Officiers. Mais l'offre qu'il fit d'avancer de grandes ſommes au Roi d'Eſpagne, qui en avoit un extréme beſoin, diſpoſa le Conſeil à lui donner cette grande commiſſion. Il établit d'abord un bon ordre dans les finances, & fit en ſorte que l'on paiât les ſoldats fort exactement. On recompenſoit auſſi les ingenieurs, & les ouvriers travailloient volontiers, par ce qu'ils étoient paiez. Il n'y eut ſorte d'invention, dont on ne ſe ſervît pour

pour rompre la communication de la ville avec le Zélande. Cependant tout cela fut inutile, & la garniſon ſe maintenoit toûjours avec la même vigueur. 1603.

Après pluſieurs tentatives differentes le Comte de Buquoi avança une digue, d'où l'on incommodoit le paſſage ordinaire, ce qui fit beaucoup de peine à ceux qui vouloient ſe rendre dans la ville, ou en ſortir. Les aſſiegeans ne faiſoient leur travail que de nuit afin d'éviter le canon, & le mouſquet d'Oſtende. Pendant cela on fit concevoir au Roi d'Eſpagne, qui avoit peu de fermeté dans ſes reſolutions, que la défenſe du commerce, qui avoit été faite aux Provinces-Unies, cauſoit beaucoup de dommage dans ſes Etats, & que d'ailleurs c'étoit ce qui les avoit obligez d'aller aux Indes. On conclut dans le Conſeil de leur rendre la liberté qui leur avoit été ôtée de venir trafiquer en Eſpagne. Mais l'avarice de ceux qui furent chargez de cette affaire la fit échoüer. Ils accompagnerent cette permiſſion de tant de conditions, & chargerent les marchandiſes de tant d'impôts, que les Hollandois ne voulurent pas s'en ſervir. La choſe parut même ſi injuſte aux autres peuples de l'Europe, pour ce qui les regardoit dans ces reglemens de commerce faits par le Conſeil d'Eſpagne, que le Roi de France defendit le negoce d'Eſpagne à ſes ſujets, tant que cet Edit de Philippe III. ſubſiſteroit.

L'Archiduc fit ſemblant de ſa part d'uſer de quelque indulgence envers ceux qui s'étoient

1603. s'étoient retirez des Pais-Bas dans les Provinces-Unies. Il les invitoit à revenir en toute liberté promettant de leur faire rendre leurs biens confiſquez, à condition qu'ils ne les pourroient vendre. Mais les termes de ſon Edit étoient captieux, & de plus il ſouffroit que l'on inquietât ceux qui n'étoient point Catholiques Romains. Ainſi perſonne ne retourna ſous ſa domination, d'autant plus qu'il y avoit pluſieurs gens très-bien établis dans la Hollande, & dans les autres Provinces confederées. Les Dunquerquois cauſerent quelque dommage aux negotians de Hollande. Ils ſurprirent même quelques vaiſſeaux qui étoient à l'embouchure de la Tamiſe, après les avoir abordez ſous un pavillon ami. La Compagnie des Indes pour recompenſer ces malheurs envoia treize vaiſſeaux ſous Etienne de Hagen, & les Etats en firent partir ſix autres pour aller piller les côtes du Breſil ſous la conduite de Paul Carden.

1604. L'Archiduc tâcha encore cette année de noüer un traité de paix avec les Etats, ſoit qu'il eût deſſein de la faire tout de bon, ſoit qu'il ſe propoſât de faire tomber ſur eux le blame de la continuation de la guerre. Il fit demander un paſſeport aux Etats par le Comte de Baſſigni. Mais ils le refuſerent. Cela donna lieu à l'Archiduc de faire faire de grandes plaintes contr'eux au ſujet de ce refus, & des affaires d'Emden dans l'aſſemblée de Ratisbonne. Toutes ces plaintes firent que l'on reſolut de leur en-

envoier des Ambaſſadeurs. Pendant que 1604.
ces Ambaſſadeurs ſe preparoient à partir, l'Empereur leur écrivit des lettres, par leſquelles après avoir marqué le dommage que leur guerre avec l'Eſpagne avoit cauſé à l'Empire, il leur ordonnoit de reſtituer ce qui avoit été pris injuſtement, les chargeant ainſi des fautes non ſeulement que leurs troupes pouvoient avoir commiſes, mais encore de tous les brigandages des ſoldats de Hoogſtrate. Les États excuſerent ce que leurs troupes avoient pu commettre de deſordres. Mais ils poſerent en fait que les deſordres de ces rebelles devoient être imputez à ceux qui les avoient forcez à ſe mutiner faute de les paier, & que quand la Republique avoit traité avec ces troupes pour ſa propre ſureté, elle avoit expreſſément ſtipulé, qu'elles ne feroient point de courſes en Allemagne.

Lors que ces troupes mutinées ſurent que l'Empereur faiſoit beaucoup de bruit pour quelques petits deſordres, qu'elles avoient commis, elles porterent les choſes beaucoup plus loin, qu'elles n'avoient encore fait. Elles firent de grandes executions militaires dans le Brabant, & dans la Flandre, étant jointes pour cela avec de la cavallerie Hollandoiſe. Après qu'elles l'eurent quittée, elles ſe jetterent dans la Weſtphalie, où elles forcerent les villes, & les villages de leur paier de grandes ſommes, pour prevenir les maux dont elles les menaçoient. Elles tirerent quelques volées de canon ſur la ville de Cologne, & tuerent près

1604. près de quatre cens hommes pour ſe venger de ce que quelques païſans avoient fait mourir deux de leurs camarades. Mais c'étoient des rebelles que le Conſeil de l'Archiduc avoit pouſſez à bout en les proſcrivant, comme il avoit fait au lieu de leur paier leur ſolde.

Les Etats conſiderans qu'Oſtende periroit, ſi l'on ne travailloit à chaſſer les ennemis du ſiege, ou à faire quelque diverſion, qui les en retirât, ſe preparerent de bonne heure pour la campagne. Ils amaſſerent de l'argent & des troupes, & pendant qu'une partie de la cavallerie Hollandoiſe couroit le Brabant avec les ſoldats de Hoogſtrate, le Prince Maurice fit paſſer ſon Armée dans l'Ile de Cadſant. C'eſt un petit païs enfermé d'un côté par la riviere d'Atre, de l'autre par le port de l'Ecluſe, & par derriere de pluſieurs eaux qui en font une île. Si l'on eût pris le chemin par le port de l'Ecluſe, on eût pu s'emparer de cette ville en paſſant, par ce qu'il n'y avoit point de garniſon, après quoi l'Armée, qui étoit dévant Oſtende, épouvantée de cette priſe, & d'ailleurs diſperſée en divers quartiers, eût été aiſément défaite. Cela donna le moien à l'ennemi de jetter des troupes ſur le rivage du port de l'Ecluſe. Les vaiſſeaux Hollandois tirerent pluſieurs coups de canon pour écarter ce monde. Mais Pompée Juſtinien qui avoit deux mille hommes avec lui, les empêcha de paſſer. Pendant que Maurice cherchoit un paſſage pour entrer plus avant dans la

Flan-

Flandre, un païſan & des ſoldats qui fuioient, lui firent decouvrir un gué derriere Cadſant. Il s'empara d'une levée & d'un château près de là, & y mit une bonne garniſon pour garder le pont qu'il y fit faire. Il prit deux autres forts, qui ſe rendirent aſſez legerement, & enſuite il aſſiegea Iſendyck en forme. Il y avoit ſept cens hommes de garniſon, qui capitulerent au bout de huit jours. Durant ce ſiege les ennemis tacherent de jetter du monde dans Cadſant. Mais les Ecoſſois qui gardoient le lieu, s'oppoſerent vigoureuſement à leur décente, & chaſſerent même environ ſix cens hommes, qui y avoient déja mis pied à terre. 1604.

Ardenbourg ville qui avoit été autrefois aſſez conſiderable, eſt derriere l'Ecluſe. Le Prince s'en ſaiſit, aiant appris que la garniſon avoit pris la fuite. Il la fit fortifier, & ſe rendit maître de la petite ville de Middelburg, dont le château fait toute la forteresſe. Il ſongeoit déja au ſiege de l'Ecluſe. Maurice crut que pour reüſſir dans ſon deſſein il devoit s'emparer de deux rivieres aſſez proches l'une de l'autre, l'une appellée la douce, l'autre la ſalée. Elles ſervent à aller de Dam à Brugel. Velaſco eut ordre de l'Archiduc de s'y fortifier contre l'ennemi. Mais étant ſorti de ſon camp pour charger des troupes qui vouloient paſſer, il fut chargé ſi vivement lui même, qu'il n'eut pas le loiſir d'attendre ſa cavalerie. Il fut donc defait à platte couture, & perdit cinq cens hommes. Ainſi le Prince

1604. Prince aiant penetré juſques à ces rivieres, trouva moien de les paſſer malgré l'ennemi, ce qui jetta tant de fraieur parmi les troupes de l'Archiduc, qu'elles abandonnerent tous les forts qui étoient au couchant de l'Ecluſe, à la reſerve de celui de St. George, qui fit ſemblant de ſe vouloir defendre. Mais il ſe rendit à la vuë du canon. Lors que la garniſon en fut ſortie on trouva qu'elle avoit mis une meche à quelques caques de poudre pour faire ſauter ce fort. Mais on prévint heureuſement le mauvais effet de cette ſupercherie.

Le Prince diviſa ſon Armée en trois corps, qu'il plaça autour de l'Ecluſe pour en faire le ſiege. Il commandoit à l'un, & donna les deux autres aux Comtes Guillaume & Erneſt. Le Colonel Lanoi fut chargé de garder les campagnes inondées. Cependant les ennemis eurent le moien d'y jetter bien du monde, & ce fut ce qui cauſa ſa perte, par ce que les vivres n'étoient pas en abondance à l'Ecluſe. Le Meſtre de Camp Juſtinien y voulut jetter un grand convoi. Mais le Prince en aiant été averti d'aſſez bonne heure attaqua l'eſcorte, la battit, & prit tous les chariots avec quelques priſonniers. Cinquante forçats des galeres de Spinola étant ſortis avec un detachement que l'on envoioit au devant du convoi, ſe jetterent dans le camp de Maurice, & lui confirmerent qu'il y avoit peu de vivres dans la place. Le Prince ſur cet avis fit ſemblant de vouloir forcer la ville, fit des préparatifs, dreſſa des bat-

batteries de canon, & fit conſtruire un grand pont, comme s'il eût voulu paſſer de l'autre côté du port pour attaquer le rempart. Son but en tout cela étoit d'affamer la garniſon, pendant quoi il s'attachoit à fermer tous les paſſages par leſquels les aſſiegez pouvoient ſortir, & défendit d'ailleurs de recevoir aucun déſerteur. 1604.

Dans le temps que cela ſe paſſoit, la cavallerie du Prince ravageoit la Flandre. L'Archiduc n'étoit pas en état de continuer ſon ſiege, & de s'oppoſer aux courſes des ennemis. Les ſoldats de Hoogſtrate de leur côté pilloient le Brabant & le Hainaut. Il crut donc qu'il devoit appaiſer ces mutins, d'autant plus que quelques autres troupes menaçoient de ſuivre leur exemple. Il entre en conference avec eux, & leur fit faire tant de belles promeſſes, qu'ils commencerent à s'addoucir. Leur accord même fut enfin conclu, & ils rendirent Grave de bonne foi, comme les Etats de leur part leur rendirent Hoogſtrate & Carpen, leſquelles ils remirent entre les mains de l'Archiduc. Pour lui il leur donna la ville de Ruremonde pour ſureté avec des ôtages, en attendant que l'on eût trouvé l'argent dont on étoit convenu avec eux. Il y en eut qui ſe retirerent dans l'Armée du Prince Maurice, ne voulant pas ſe fier aux promeſſes de l'Archiduc. Cette affaire augmenta ſes forces, & lui donna le moien de penſer au ſecours de l'Ecluſe. Il avertit Spinola de travailler en effet à ſecourir cette place, qui commençoit à ſouffrir de la famine.

1604. mine. Il s'y emploia & tacha de chaſſer les gens du Prince, qui étoient logez près du Lac de Mourkerque. Mais on fit élever des batteries, qui renverſerent les ſiennes, & qui l'obligerent de ſe retirer Il attaqua enſuite le camp du Comte Guillaume. Mais il en fut repouſſé avec perte. Il ſe propoſa enſuite de prendre les Forts de St. Catherine & de St. Philippe, qui n'avoient que de foibles garniſons pour entrer enſuite dans l'Ile de Cadſant. Mais on prévint ſon deſſein, & ſi les Eſpagnols attaquerent une digue avec beaucoup d'intrepidité, ceux qui la défendoient, & ſur tout des Gentilhommes François, en firent paroître pour le moins autant. Le Prince Maurice faiſoit relever par des gens frais, ceux qui étoient fatiguez du combat. Ainſi la mer commençant à monter, les Eſpagnols commencerent auſſi peu à peu à reculer, & enfin on les repouſſa tout à fait avec beaucoup de perte de leur part. Le fils du fameux Montigni y fut tué, & l'on reconnut parmi les morts pluſieurs ſoldats de Hoogſtrate.

Les aſſiegez voiant que l'on n'avoit pu les ſecourir, & que la faim les avoit reduits à de fort dures extremitez, rendirent la place ſur la fin d'un ſiege de près de trois mois. Les ſoldats n'en pouvoient plus, & pluſieurs moururent en chemin. Les Etats gagnerent ſoixante & dix pieces de canon & dix galeres, dont les forçats au nombre de quatorze ou quinze cens furent mis en liberté. Aurelio Spinola

parent

parent du Marquis fut relaché à condition qu'il feroit rendre tous les mariniers des Etats, que l'on tenoit en prison. Les fortifications de Cadsant, d'Isendyk, du port de l'Ecluse furent augmentées, le gouvernement de cette importante ville fut donné au Prince Frederic Henri, & la Lieutenance au Colonel Lanoi. 1604.

Ostende resistoit toûjours malgré toutes les incommoditez d'un long & penible siége. Lanoi avoit été relevé par Gistelle qui y étoit mort, & qui avoit eu le Capitaine Lhoen pour successeur. On y envoya le Sr. de Marquete pour y commander. Pompée Targon avoit inventé un pont, qui étoit tiré par des chevaux sur des roües de cuivre. Une partie de ce pont posoit sur une poutre droite, que l'on pouvoit faire décendre en lâchant les attaches qui la retenoient. On se proposoit de jetter ce pont sur le rempart d'une demie-lune, qui étoit au delà de l'embouchure du port. Mais cette machine ne servit qu'à faire rire les assiegez. Ils casserent une de ses roües à coups de canon. On ficha des mâts de navire dans le fossé qui empêcherent la machine de passer. Cela obligea enfin les assiegeans d'attaquer le côté d'Ostende, qui est à l'Orient. Par ce moyen poussans leur levée vers le vieux port derriere la ville, ils se rendirent maîtres du rempart exterieur, après en avoir fait sauter une partie: après quoi ils minerent aussi le bastion du Porc-épi, & celui de la Gueule d'enfer. Les assiegez contreminerent de leur côté, & il arrivoit souvent des combats souterrains,

1604. & par fois même les mines faiſoient ſauter ceux qui les préparoient contre l'ennemi. Les Eſpagnols & les Italiens avoient entrepris des ouvrages ſeparez par émulation. Mais ils s'en laſſerent. Les Allemans par l'eſperance du gain entreprirent la Sablonniere. Ils y furent fort maltraitez d'abord. Mais enfin il s'en rendirent maîtres. Quand on en fut là, on tacha de creuſer des chemins ſouterrains, mais les aſſiegez faiſoient encore alors des ſorties, & voyans leurs anciennes fortifications ruïnées, ils en firent de nouvelles, qu'ils appellerent Troye. Cependant ce nom leur fut de mauvais preſage, par ce que les terres nouvellement remuées ne reſiſtoient pas au mouſquet, & d'ailleurs à toutes les marées il en tomboit une partie.

Tous ces divers accidens, & le mauvais état de la place après un ſi long ſiége, obligerent les Etats de conſiderer qu'il étoit temps de mettre fin aux grandes depenſes que ce ſiége leur coûtoit pour le ſoûtenir, & qu'ayant pris Rhinberg, Grave & l'Ecluſe, pendant que les Eſpagnols avoient été occupez à Oſtende, ils avoient aſſez fait pour la gloire de leurs armes. Ils ſe repreſenterent encore, que l'on étoit déja fort avant dans l'automne, & que la garniſon ne pourroit ſubſiſter pendant l'hyver, par ce que la ville étoit toute ruinée, que d'ailleurs il étoit humainement impoſſible de la ſecourir. Ils ordonnerent donc au Gouverneur Marquete de terminer ce ſiége par une compoſition honorable. Il envoya tous

ſes

ſes vaiſſeaux avec une partie de ſon Artil- 1604.
lerie, après quoi ſes Deputez allerent trouver Spinola pour la Capitulation. On leur accorda toutes les conditions honorables avec quatre piéces de Canon, & d'ailleurs on fit l'échange des priſonniers. Il ſortit trois mille Soldats, qui paſſerent au travers du camp ennemi pour ſe rendre à l'Ecluſe. Le Prince les y reçût avec de grandes loüanges, les remerciant de leur affection, & de leur fidelité pour la Republique.

L'Archiduc accompagné de ſon Epouſe voulut voir une ville, qui avoit couté tant d'argent & de ſang, & dont le ſiége avoit été fait, & ſoûtenu avec beaucoup de courage & d'opiniâtreté. Il fit perir plus de cent mille hommes des deux partis, & leur coûta des ſommes immenſes. Ce Prince & cette Princeſſe ne virent au lieu de ville qu'un amas de ruïnes, qui faiſoient horreur. Les travaux des aſſiegeans & des aſſiegez étoient tellement confondus, qu'on avoit de la peine à diſcerner ce qui avoit ſervi à l'attaque, ou à la defenſe de la ville. Les anciens bourgeois d'Oſtende fideles au parti qu'ils avoient embraſſé, ſe retirerent à l'Ecluſe. L'Archiduc offrit de grands privileges à ceux qui voudroient s'y établir. Mais on avoit de l'horreur pour un lieu, qui avoit été le Theâtre de tant de ſang & de carnage.

Philippe avoit envoyé des Ambaſſadeurs en Angleterre pour y negotier la Paix. L'Archiduc y envoya encore de ſa part

1604. Richardot & Verreiken, qui ſe joignirent à Ferdinand Velaſco Connêtable de Caſtille, & à Alexandre Rovede Conſeiller de Milan. Ces deux Princes ſouhaitoient cette paix pour ôter l'appui de cette Couronne aux Provinces-Unies. Le Parlement ſe trouvoit alors aſſemblé, & il s'y trouva bien des gens qui étoient d'avis que l'on continuât la guerre tant à cauſe des vieilles alliances du Royaume avec les Provinces-Unies, que par ce que la bonne intelligence des deux Nations les rendoit maîtreſſes de la mer: qu'après tout l'Eſpagne n'étoit d'aucune utilité à l'Angleterre, & qu'on ne devoit point ſouffrir que la Republique fût réduite à la neceſſité de ſe ſoumettre à l'Eſpagne, de peur qu'elle ne ſe ſervît des Provinces-Unies pour ſubjuguer l'Angletetre ſelon ſon deſſein. Mais le Roi ne ſe laiſſa point ébranler. Il accepta la paix que les Eſpagnols lui offroient. Cependant il ne voulut point de leur Alliance. Il promit que les garniſons de la Brille, ni de Fleſſingue ne feroient point la guerre à l'Eſpagne, qu'il travailleroit à la paix des Etats, & que s'il n'en pouvoit venir à bout, le commerce entre eux & l'Angleterre demeureroit libre, que cependant les Anglois ne porteroient point de marchandiſes de Hollande en Eſpagne, ni d'Eſpagne en Hollande.

Le Roi Jaques travailla enſuite à prevenir les diſſenſions qui pourroient naître parmi ſes ſujets. Il ôta les noms d'Angleter-

terre & d'Ecoſſe, & voulut que l'on com- 1604.
prît les deux Royaumes ſous le nom de la Grande Bretagne. Peu de tems après, la paix faite avec l'Eſpagne, il fit demander aux Etats, que l'on n'inquietât point les Anglois, qui iroient à Anvers, offrant de payer les mêmes droits qu'ils tiroient de leurs Citoyens. Mais ils firent remontrer au Roi, que perſonne ne devoit paſſer par leurs ports ſur les terres de leur ennemi, qu'ils étoient les maîtres de la riviere, par laquelle on va à Anvers, & qu'il ne devoit pas trouver mauvais qu'ils obſervaſſent leurs loix contre un ennemi qui ferme la mer à ſes amis. Quelque temps après il publia un Edit, qui defendoit à ſes ſujets d'aller à la guerre ſur mer ſous des étrangers. Il en fulmina un autre qui banniſſoit les Jeſuites & les Prêtres, qui n'étoient pas établis ſelon l'uſage du Royaume. Il alleguoit pour raiſon, que ces gens enſeignoient que le Pape pouvoit diſpenſer les peuples de l'obéiſſance duë à leurs Rois, qui n'étoient pas de ſa Religion.

Les Jeſuites furent plus heureux en France. Ils obtinrent la permiſſion d'y revenir nonobſtant l'Arrêt du Parlement de Paris, qui les banniſſoit du Royaume à perpetuité à cauſe de l'aſſaſſinat entrepris par Jean Chatel à la ſuggeſtion des Jeſuites ſur la perſonne de Henri le Grand. On fit même abbattre la Pyramide qui avoit été dreſſée, & ſur laquelle cet Arrêt étoit gravé. Ainſi le Roi qui vouloit s'attirer l'af-

1604. fection du Pape, leur accorda ſes lettres patentes pour leur rétabliſſement. On les obligea à de certaines conditions, comme d'avoir toûjours deux Députez à la Cour pour répondre des actions de la Société, choſe dont ils ſe ſont prévalus dans la ſuite pour ſe rendre les Confeſſeurs des Rois. On les obligea auſſi à ne porter que trois cornes à leur bonnet quarré pour les diſtinguer des autres Eccleſiaſtiques du Royaume.

La haine naturelle des Eſpagnols & des François ſe fortifioit tous les jours par l'antipathie qui eſt entre ces deux Nations. Le Marquis de Villeroi Secretaire d'Etat, en qui le Roi Henri avoit une très-grande confiance, avoit un Commis nommé L'hôte, qui ſervoit à ſes lettres ſecretes & à ſes chiffres. Cet homme gagné par argent avertiſſoit un nommé Raffi, qui s'étoit retiré en Eſpagne, après avoir été banni de France, de tout ce qui ſe paſſoit dans le Conſeil. Cette trahiſon fut decouverte par Raffi même. L'hôte en ayant été averti ſe ſauva pour éviter le châtiment qu'il meritoit, & ſe noya en paſſant une riviere. On ne pouſſa pas plus loin cette affaire. Dans le même temps Henriette fille du Marquis d'Entragues, à laquelle Henri IV. avoit donné autrefois une promeſſe de mariage, par ce qu'il en étoit fort amoureux, voulut ſe ſervir de cette promeſſe, prétendant que le mariage de ce Prince avec Marie de Medicis ne pouvoit nuire à la promeſſe qu'il lui avoit faite.

El-

Elle fut obligée de rendre cette promeſſe 1604.
ſur le bruit qu'en fit la Reine. Cependant ſous pretexte de ſe retirer dans un Convent elle chercha de la protection chez les Puiſſances étrangeres. L'Eſpagne lui en fit eſperer de ſa part. Henri averti de toutes ces menées ſecretes la fit mettre en arrêt avec ſon pere & ſon frere le Duc d'Angoulême, & d'abord on parla de faire leur procès. Mais Henri les fit mettre hors de priſon, convaincu qu'il y avoit de ſa faute en tout cela, comme le Duc de Sully l'en avoit averti avec ſa franchiſe ordinaire. Cette année fut remarquable par la mort de Pierre Mansfeld Gouverneur du Pais de Luxembourg, qui avoit ſervi l'Eſpagne fort fidelement pendant quarante ans. Le Comte Louïs de Naſſau jeune Seigneur, brave & ſage autant que l'on en puiſſe voir, mourut auſſi de maladie au ſiége de l'Ecluſe.

La priſe d'Oſtende par l'Archiduc, & 1605.
celle de l'Ecluſe, qui n'en eſt qu'à quatre ou cinq lieües, faite par les Etats, faiſoient voir qu'il y avoit de l'égalité entre les deux partis, & qu'ainſi l'on pourroit bien en venir enfin à la Paix. Ceux qui étoient affectionnez à l'Eſpagne diſoient que l'intelligence ne ſubſiſteroit pas long temps entre les Provinces-Unies, & que la diſſenſion ne manqueroit pas de les ruïner tôt au tard, que par conſequent elles devoient ſe reconcilier avec leur ancien maître pour ne pas devenir la proye des étrangers. A quoi ils ajoûtoient, que l'on pouvoit re-

1605. joindre toutes les Provinces, pour être gouvernées ſelon leurs loix, & que chacun pourroit vivre librement dans ſa Religon; que l'on feroit ſortir de ces Provinces toutes les milices étrangeres, & les Jeſuites mêmes, afin de prevenir toutes ſortes de diſſenſions; que les charges du gouvernement ſeroient diſtribuées aux gens du Païs, & que l'on tiendroit de frequentes aſſemblées des Etats. D'autres au contraire diſoient, que les Archiducs n'avoient qu'un vain tître, & que dans le fonds l'Eſpagne regnoit toûjours dans les Païs Bas; que l'Eſpagne tomboit viſiblement dans la pauvreté, au lieu que les Provinces-Unies s'enrichiſſoient; que les troupes ne faiſoient ſans ceſſe que ſe mutiner, & qu'ainſi il ſeroit aiſé de chaſſer les Eſpagnols de huit ou dix villes fortes, dont ils ſe ſervoient pour accabler le Païs; que ſi l'on ſe donnoit à la France, on ſeroit en ſureté contre l'Eſpagne, qui ſe verroit enfermée entre la mer & les Pyrenées. A quoi l'on ajoûtoit pluſieurs autres choſes de pareille nature, & c'étoient là les raiſonnemens des étrangers. Dans les Païs-Bas on jugeoit des affaires tout autrement, quand on voyoit l'orgueil inflexible des Eſpagnols, & l'opiniâtreté des Provinces-Unies à ſe defendre, & à ſe maintenir.

Les Etats Généraux répondirent au commencement de cette année à l'Envoyé de l'Empereur, & à ceux de quelques Princes d'Allemagne, comme Mayence, Saxe & autres. Ils avoient demandé des paſſe-

ports,

ports, & un lieu pour traiter. Mais on leur 1605.
fit entendre que l'on ſe ſouvenoit encore des maux que les conferences de cette nature avoient cauſez à la Republique, & que jamais l'Empereur, ni les Princes n'avoient penſé à les ſoulager dans leur oppreſſion: que les Provinces-Unies avoient preſſé tous leurs voiſins de s'employer à prévenir la guerre en travaillant à quelque bon accommodement, & que maintenant qu'elles s'étoient miſes en liberté par la force des armes, elles ne trouvoient pas à propos de la quitter pour une vaine ombre de Paix: qu'elles étoient prêtes de traiter avec les Provinces des Païs-Bas, mais qu'elles ne vouloient point entrer en negociation avec l'Eſpagne: qu'on voyoit la foibleſſe de l'Archiduc, puis qu'il étoit obligé de laiſſer les affaires entre les mains de Spinola, étranger qui ne faiſoit qu'executer les ordres d'Eſpagne: qu'elles étoient prêtes de leur part d'en venir à une bonne Paix, dans laquelle leur Republique ne ſeroit point en danger: que tout bien conté il n'étoit pas juſte, que les Eſpagnols rendiſſent leur Roi l'arbître de l'Europe, comme ils avoient rendu le Pape le maître de la Religion: que pour ce qui concernoit la reparation des pertes de l'Allemagne dans cette guerre, ils feroient toûjours tout ce qui ſeroit trouvé juſte & équitable: Mais qu'il n'étoit pas raiſonnable qu'ils ſe deſiſſent des fortereſſes qu'ils avoient ſur le Rhin, puis que Spinola s'en approchoit, & qu'au reſte l'Allemagne

1605. devoit ſe ſouvenir que ſans leurs troupes Mendoze auroit ruïné toutes ſes frontieres.

Pendant toutes ces negotiations on ſe préparoit fortement à la guerre entre les deux partis. Le Prince Maurice avoit renforcé ſon Armée des Troupes ſorties d'Oſtende, & il avoit reçu des Soldats de France, d'où on l'exhortoit de ſe mettre de bonne heure en Campagne pour obliger l'ennemi à ſe mettre ſur la defenſive. Les Etats avoient amaſſé de l'argent. Mais les finances de l'Archiduc étoient en mauvais état. Les Provinces qui lui étoient ſoumiſes étoient laſſes de la guerre, & n'y contribuoient qu'à regret. L'Archiduc n'oſoit convoquer l'aſſemblée des Etats, de peur qu'ils ne ſe portaſſent à quelque choſe contraire à ſes interêts. On vit par quelques unes de ſes lettres, que l'on intercepta, qu'il craignoit qu'ils ne le fiſſent. On eut ſoin de faire tenir des Copies de ces lettres aux principaux du Païs. Cela fut cauſe que l'Archiduc conſentit à ce que chaque Province tînt ſon aſſemblée pour prevenir les complots. Il leur fit eſperer de grands ſecours du côté d'Eſpagne, qui avoit reçu de grands threſors des Indes, & les aſſura que la Paix ne tarderoit pas à ſe faire, s'ils vouloient faire quelques efforts. Le commencement de l'année ſe paſſa en réjouïſſance pour le retour de Spinola, qui avoit concerté en Eſpagne les moyens de faire la guerre utilement. Il fut fait Généraliſſime de toutes les Armées, &

& Chevalier de la Toiſon d'Or. On fit auſſi 1605.
dans les Païs de l'Archiduc la Ceremonie du ſerment pour la Paix traitée avec l'Angleterre, & les réjoüiſſances pour un fils né au Roi d'Eſpagne.

Le printemps étant déja fort avancé le Prince, ſelon l'avis des Etats, entreprit de ſe rendre maître d'Anvers, ville encore fort riche, & fort puiſſante alors, quoi que la plûpart de ſon commerce eût été tranſporté en Hollande. Il ſembloit que les meſures que l'on avoit priſes pour ce deſſein, fuſſent juſtes pour ſe rendre maître de cette ville. Ils vouloient répandre l'Eſcaut dans les Campagnes voiſines pour en empêcher le ſecours. On propoſa deux avis pour le commencement de l'execution. Les uns vouloient que les Soldats de Cadſant ſe rendiſſent maîtres du bord de la riviere pendant une nuit. Le Prince Maurice & d'autres avec lui vouloient que l'on ſe rendît ſur les lieux en batteau. Pendant que l'on preparoit les vaiſſeaux neceſſaires à cette expedition, l'ennemi ſe douta de quelque deſſein, & conjectura que l'on en vouloit à Anvers. Les bourgeois de cette ville étoient diverſement diſpoſez ſur ce ſujet. Il y en avoit qui en ſouhaitoient le ſuccès pour être delivrez des Eſpagnols. D'autres craignans de tomber dans la famine rehauſſerent le prix des denrées, & quelques uns commencerent à charger leurs effets pour ſe retirer ailleurs. Durant tous ces mouvemens Spinola ſe rendit dans la ville pour la raſſurer. Il y mit de la Cavallerie en garniſon, & la fit

1605. vivre avec beaucoup d'ordre. Enſuite il alla viſiter le Païs de Vaes, & y laiſſa trois mille hommes pour courir aux lieux que l'ennemi pourroit attaquer.

Cependant Maurice & le Comte Erneſt s'avancerent avec leurs Troupes au jour dont ils étoient convenus. Le Prince prit ſa marche par Berg-op-Zoom, & le Comte ſe rendit avec ſa flotte dans l'Eſcaut. Il paſſa au travers des mouſquetades qu'on lui tira des forts ennemis pour ſe rendre maître des levées qui ſont du côté de la Flandre. Mais les Soldats qui étoient ſur les lieux, l'empêcherent de mettre ſes Troupes à terre. Le Comte qui avoit le vent favorable, tachoit toûjours, mais en vain, d'aborder. Enfin il jetta quatre cens hommes à terre. Cependant ils furent auſſi-tôt repouſſez avec quelque perte. Le Prince Maurice qui vit par là, que ſon entrepriſe étoit échoüée, aſſiegea Voude, qu'il prit au bout de cinq jours. Cette ville qui ne meritoit pas qu'une Armée comme celle de Maurice, s'y attachât, fut avantageuſe, en ce qu'on en chaſſa des pirates, qui rendoient la navigation de la riviere fort dangereuſe. Cependant tous les grands preparatifs que l'on avoit faits pour Anvers, furent inutiles, & cette année fut malheureuſe aux Etats.

Pendant que le Prince étoit à Voude, Spinola fit jetter un pont ſur l'Eſcaut pour ſuivre l'ennemi. Il fit punir quelques uns de ceux qui avoient défendu Voude, comme n'ayant pas fait leur devoir. Les Etats

ayant

ayant ſçû la marche de Spinola ſe trouverent 1604.
embaraſſez. Le Prince Maurice vouloit que l'on ſe jettât du côté du Rhin pour empêcher les ennemis de ſe jetter ſur les Provinces mal fortifiées. Mais on lui écrivit de penſer à defendre l'Ecluſe. Les Etats ſongeoient en même temps à ſe ſaiſir du Sas de Gand, eſperans que ſi ce ſiége réüſſiſſoit, ils donneroient de la jalouſie à pluſieurs villes, & que d'ailleurs Spinola ne pourroit pas jetter la guerre ailleurs. Maurice ayant mené ſon Armée par eau prit poſte près d'Iſendick. Spinola ſe logea entre le Sas de Gand & le Prince. Les deux Armées furent longtemps dans cette poſture, pendant quoi Pompée Juſtinien entreprit d'aller au travers des marais mettre le feu aux vaiſſeaux des vivandiers de Maurice. Mais il fut obligé de ſe retirer ſans rien faire. Le Prince voulut attaquer le château de Patience. Spinola trouva moyen de le joindre à ſon camp par une grande tranchée. Cependant les maladies ſe mirent dans le Camp du Prince, aſſis dans des lieux humides, & mal ſains, de ſorte que cela faiſoit perir & deſerter un grand nombre de Soldats.

Les Etats ſe recompenſerent de ce malheur par mer. On faiſoit venir les recrues, & & les nouvelles levées d'Eſpagne par l'Italie. Cela faiſoit perdre du temps, & coutoit beaucoup. Spinola entreprit de les faire venir par mer dans les ports de Flandre. On embarqua douze cens hommes de vieilles Troupes à Lisbonne ſur huit vaiſſeaux, que l'on accompagna de quelques fregates. On

1605. avoit ordonné à celui qui commandoit cette flotte, d'aborder aux ports de Flandre, ou de ſe jetter dans ceux d'Angleterre, ſi le vent leur étoit contraire. On commanda l'Amiral Hautain de ſe rendre au Pas de Calais pour attaquer cette flotte. Cependant les Troupes Eſpagnoles s'étant miſes ſur des vaiſſeaux marchans Anglois, ou Allemans pour ſe mieux cacher, tachoient de paſſer à la faveur de ces vaiſſeaux. Hautain partagea ſa flotte en deux, & viſita de ſi près tous les vaiſſeaux qui paſſoient, qu'il en attaqua deux, qui ne voulurent pas baiſſer les voiles & dont les Soldats tirerent les premiers. Ceux qui étoient ſur le premier, furent tuez en partie, les autres ſe ſauverent ſur des barques Angloiſes. Le ſecond ayant échoüé ſur du ſable, ceux qui le pourſuivoient s'en rendirent maîtres, & jetterent tous les Soldats dans la mer. On attaqua encore quelques uns de ces vaiſſeaux le jour ſuivant. Il y en eut un qui fut brûlé. On prit les autres, & l'on jetta tous les Soldats liez deux à deux dans la mer. Il y en eut un qui s'y jetta lui même. Cette défaite fit perir la moitié de ces Soldats. Quatre de ces vaiſſeaux ſe ſauverent. Cependant les coups de mouſquet tuerent, ou bleſſerent un grand nombre de gens. Ceux de Douvre voyant aborder les vaiſſeaux de Hautain trop près des côtes, lâcherent des volées de Canon ſur eux. Les Anglois s'en plaignirent comme d'une inſulte. Mais on leur repondit que l'on n'avoit pas été chercher l'ennemi juſques dans la riviere, comme avoient fait ceux de Dunquerque. Au reſte

les

les Eſpagnols abordez en Angleterre y demeurerent longtemps aux frais de leur maître, ce qui lui coûta beaucoup. Pluſieurs y moururent de miſere, & quelques uns même de leurs bleſſures, & entr'autres Cubiara, qui commandoit cette flotte. 1605.

L'Archiduc avoit reçu d'Italie ſix bons regimens outre les levées qu'il avoit faites dans le voiſinage. Spinola qui avoit acquis beaucoup de reputation à la priſe d'Oſtende, avoit fait comprendre au Roi dans ſon voyage d'Eſpagne, qu'il valloit mieux, s'efforcer une bonne fois que de faire la guerre languiſſamment. Il lui repreſenta que le défaut de paye avoit fait mutiner les Soldats, & ruïner les deſſeins : que pour bien faire il falloit une Armée pour couvrir ſon Païs, & une autre pour attaquer la Friſe, après quoi le reſte ſeroit aiſé à domter. Ce Conſeil étoit avantageux aux affaires des Eſpagnols, & l'on en vit l'utilité, quoi que dans la ſuite les ſuccès n'euſſent pas repondu à ces beaux commencemens.

Pendant que chaque parti étoit en Flandre, que Maurice fortifioit Iſendick, & que Spinola le retenoit par ſes feintes en ce Païslà, le Comte de Bucquoi chaſſa les vaiſſeaux des Etats, qui gardoient le Rhin, & paſſa cette riviere au deſſus de Cologne. Le Nonce du Pape, qui ſe trouva là, benit ces troupes, & pria Dieu pour le ſuccés de leur expedition, les exhortant d'ailleurs à bien faire, puis qu'il s'agiſſoit de la cauſe de la Religion. Cette Armée étant arrivée à Keyſerswert on fortifia les deux bords de la riviere

pour

1605. pour en aſſurer le paſſage. L'on avoit auſſi dreſſé un pont au deſſus de Cologne, ce qui faiſoit venir les vivres en abondance au Camp, les Magiſtrats de Cologne tenans la main à cela, par ce qu'ils étoient affectionnez à l'Eſpagne. Maurice en étant averti conclut que le deſſein de l'ennemi étoit de prendre Rhinberg. Il y envoya donc le Prince Frederic-Henri, & le Comte Erneſt avec quatre mille hommes de pied & deux mille chevaux. Dès qu'ils furent arrivez, ils firent travailler en diligence à fortifier la place, & enfermerent de grands dehors par des remparts, des foſſez & par d'autres fortications neceſſaires. Les villes d'Overyſſel & de Friſe auſſi bien que Lingen demandoient des garniſons & des munitions. On ſe contenta d'envoyer cinq Compagnies à Lingen. Cependant la Cavallerie du Camp de Rhinberg battit les ennemis en deux rencontres.

Vers le commencement de l'été Spinola laiſſa le Comte de Berg en Flandre avec ſix mille hommes de pied & quinze cens chevaux & ſe rendit à l'Armée du Comte de Bucquoi, augmentée par des Troupes qu'il y avoit fait marcher avant ſon départ. Etant là il remarqua que Roerort ſe pouvoit aiſément fortifier. Ayant aſſemblé les principaux Officiers de l'Armée, il leur dit que ſon deſſein étoit d'aſſiéger Lingen, que l'on prendroit facilement, ſi on l'attaquoit en diligence, par ce que la garniſon en étoit foible. Il ajoûta que ſon deſſein ſembloit contraire aux regles de la prudence, puis qu'il entroit auſſi avant dans le Païs ennemi: mais qu'il

qu'il falloit changer de maximes ſelon les oc- 1605.
caſions. Il ajoûta pluſieurs autres raiſons, qui engagerent le Conſeil de guerre dans ſon opinion. Cela étant ſecretement arrêté, il laiſſa ſix mille hommes de nouvelles Troupes au Comte de Bucquoi avec ordre de continuer les fortifications qu'il avoit commencées; par ce que cela ſervoit à tenir l'ennemi en jalouſie. Les choſes étant miſes dans cet état, il partit avec neuf mille hommes de pied, & deux mille chevaux. Il partagea ſon Infanterie en trois corps avec chacun onze piéces de Canon, & couvrit les flancs par des chariots chargez de toutes ſortes de munitions & d'uteñſils de guerre. La Cavallerie marchoit à la tête, & à la queüe de chaque corps de fantaſſins.

Lors que l'on fut dans des Campagnes commodes, on fit marcher l'avantgarde, & la Bataille enſemble avec leurs chariots aux flancs. La nuit ils avoient le Canon, & la Cavallerie pour rempart. Il marcha de la ſorte avec un ordre d'autant plus admirable, qu'il avoit rétabli la diſcipline militaire parmi ces Soldats accoutumez à ſe mutiner. Il faiſoit payer les Troupes fort ponctuellement. Mais il les faiſoit punir ſans miſericorde, quand les Soldats pilloient, ou s'écartoient ſeulement de leur drapeau. Le Prevôt faiſoit le tour de l'Armée avec ſes Archers, & le Bourreau qui avoit des cordes toutes prêtes à pendre ceux qui s'écartoient pour voler. On envoya le Comte de Solre pour avertir les villes d'Allemagne, qu'elles n'avoient rien à craindre de cette Armée,

qui

1605. qui vivoit dans un ordre merveilleux. Au bout de quatre jours l'Armée paſſa la Roer & la Lippe, le pont n'ayant pas été rompu avec aſſez de diligence par la Cavallerie envoyée pour cela.

Spinola ſe rendit maître d'Oldenzeel en paſſant pour ſe delivrer de la crainte que la garniſon n'incommodât ſon Armée. Il y avoit quatre cens hommes qui firent des courſes fort incommodes à l'Armée. Mais toutes les Troupes étant arrivées on s'avança juſques dans le foſſé dès la même nuit. Le matin ayant mis tout ſon Canon en batterie, il força la garniſon de ſe rendre, & étant averti par des priſonniers, que l'on attendoit des Troupes à Lingen, il fit partir ſa Cavallerie, & ſe rendit le lendemain devant la place avec ſon Infanterie. Le Prince Maurice aimoit extrememement la ville de Lingen, qui lui avoit été donnée par les Etats. Il l'avoit fait fortifier à ſes dépens. Mais les ouvrages en étoïent nouveaux, & peu affermis. Ceux qui y commandoient avoient peu d'experience, & l'on y manquoit de bons Canonniers. Pendant que Spinola reconnoit la ville & le château, ſes gens favoriſez par des jardins ſe logent ſur le bord du foſſé. Cela leur donna tant de courage, & anima tellement les nations differentes qui compoſoient l'Armée, qu'en huit ou neuf jours le Gouverneur Cobben penſa à capituler. Il repreſenta aux Officiers dans le Conſeil de guerre, qu'il manquoît de boulets, & qu'ainſi l'on n'étoit pas en état de défendre la Place. Les Officiers ne firent pas paroître plus de courage,

ni

ni d'experience que le Gouverneur, de ſorte 1605.
qu'encore qu'ils n'euſſent pas été ſommez de ſe rendre, ils ne laiſſerent pas de battre la chamade. Spinola accepta leurs propoſitions, ravi de ce qu'ils ſe rendoient avec tant de facilité.

Le Prince Maurice averti que Spinola avoit paſſé le Rhin, ſe mit en état de prevenir ſes deſſeins. Il laiſſa Lanoi en Flandre pour y prendre garde à tout, & marcha en diligence avec vingt-cinq Compagnies d'Infanterie. Etant à Deventer il en reçut dix autres, qui venoient de devers le Rhin, & dix-huit autres de pluſieurs endroits. Les vents retardoient ſon Artillerie. Il ſe préparoit à ſecourir Lingen, lors qu'il apprit en chemin, qu'elle étoit renduë. Il fit mettre Cobben & les Officiers en priſon, où ils furent longtemps, avant que leur affaire fût finie. Ils diſoient pour leur defenſe, qu'ayant demandé du ſecours, & des Munitions, ils n'avoient pû rien obtenir, & que d'ailleurs les Bourgeois, qui étoient plus forts que la garniſon, avoient voulu à toute force, que l'on rendît la Place pour éviter leur ruïne. Le temps adoucit les eſprits à leur égard, & l'on ſe contenta enfin pour toute punition de leur ôter leurs emplois. Pendant ce ſiége un fameux Partiſan du nombre des mutins de Hoogſtrate, qui avoit pris parti dans les Troupes des Etats, rencontra le Comte de Solre eſcorté de cent chevaux. Il chargea cette eſcorte, tua trente maîtres, & bleſſa le Comte même, qui eut de la peine à ſe ſauver.

Les Etats firent publier de toutes parts, que

1605. que l'on traiteroit en ennemis tous ceux qui meneroient des vivres au Camp de Spinola. Mais cela n'empêcha pas qu'on ne lui en portât en abondance. Lingen arrêta le cours des victoires de Spinola. Surpris de ſon bonheur il ſe contenta d'admirer les fortifications de cette ville, & les fit achever ſur le plan du Prince même. Il negligea de pouſſer ſes conquêtes, pendant que tout le monde en étoit effrayé. Il eut pu s'emparer de Coevorden, & de la Bourtang. Groningue trembloit, & Emden étoit en danger par les diſcordes qu'Ennon y fomentoit adroitement. Pendant que Spinola ſe repoſoit, le Prince eut le temps de mettre des garniſons par tout, & enſuite ayant pris neuf ou dix mille hommes avec lui, il ſe rendit à Coevorden, dont il augmenta les fortifications. Le Comte Guillaume s'étoit joint à lui, ayant pris poſte auprès de cette ville il couvrit le cœur du Païs, & obſerva ainſi de plus près les deſſeins de l'ennemi.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, un nommé du Terrail fugitif de France, qui avoit offert ſes ſervices aux Hollandois, leſquels ne voulurent point de lui, & qui s'étoit donné aux Eſpagnols, habile au reſte dans l'uſage des petards, engagea l'Archiduc à tenter de ſurprendre Berg-op-Zoom. On lui donna quinze cens hommes de pied, & trois cens chevaux commandez par Hericourt Gouverneur de Hulſt. Les Soldats entrerent dans le port, pendant que la mer étoit baſſe, & ſe ſaiſirent de deux baſtions, dont l'un couvroit le port, & l'autre la porte de la ville.

le. Si du Terrail eût pouſſé ſa pointe du côté du port, qui étoit ouvert, il eût pû mettre la ville en danger. Mais il voulut attaquer la porte de la riviere. Il renverſa deux paliſſades, qui la couvroient, & ayant appliqué un troiſiéme petard à la porte, ce petard qui avoit été mouillé en chemin, ne fit aucun effet. Cela l'obligea de ſe retirer & d'abandonner les deux baſtions qu'il avoit pris, par ce que la mer commençoit à monter, & que d'ailleurs les coups de mouſquet lui avoient déja tué plus de trente hommes. Ce mauvais ſuccès ne l'empêcha pas de revenir un mois après. Mais il y fut reçu avec beaucoup de vigueur par des gens qui l'attendoient. Il s'opiniâtra neantmoins dans ſon entrepriſe, & on le vit en effet un mois après attaquer la ville en trois endroits. Les machines qu'il avoit préparées pour paſſer le foſſé, & pour monter ſur le rempart ſe trouvant trop courtes, ſes Soldats ne laiſſerent pas de tâcher de ſe rendre ſur ce rempart. Mais on les precipitoit du haut en bas, dès qu'ils paroiſſoient. L'aſſaut que l'on donnoit du côté de Sevenbergue, reſſembloit à un veritable combat, & l'on avoit allumé de ſi grands feux, que l'on voyoit tous les mouvemens des ennemis, de ſorte que l'on ne pouvoit ſe prévaloir de l'obſcurité. Les petards de du Terrail avoient déja fait ſauter deux portes avec un pont-levis, & l'on entendoit leurs Trompettes dans la ville. Mais il trouva une barricade nouvelle, que ſes Soldats tâcherent en vain de rompre à coups de hache, par ce que l'on n'avoit plus de petards. 1605.

1605. tards, ni de feux d'artifice. Les bourgeois & la garniſon voyant l'ennemi ſi près redoublerent leurs efforts de telle maniere, qu'ils en firent un grand carnage à coups de Canon & de mouſquet. Ils y ajoûterent même les railleries, diſans que les Capitaines amenoient leurs Soldats à la boucherie, en un lieu où Nôtre Dame de Hall, ou d'Apremont ne pouvoit rien. Perſonne ne s'exemta du combat, ni les Magiſtrats, ni les Miniſtres mêmes. Les femmes travaillerent avec un extrême courage ou à apporter les Munitions, où à prier Dieu ardemment au milieu des ruës. Les Catholiques Romains ſe joignirent de bonne foy aux autres pour repouſſer l'ennemi, concevans bien que des Soldats victorieux n'épargneroient perſonne. Au point du jour les ennemis extrêmement diminuez ſe retirerent à Anvers. Ceux de la ville ne perdirent qu'un ſeul homme, & eurent quelques bleſſez, par ce qu'ils avoient combattu de haut en bas.

Grobbendonck avoit voulu ſurprendre la ville de Grave. Mais ſon deſſein échoua, par ce qu'il fut découvert. Spinola ayant achevé de fortifier Lingen ne ſçavoit à quoi ſe determiner, par ce que l'on étoit déja dans l'automne. Il penſoit à aſſiéger Rhinberg ou Meurs. Mais on lui fit voir que ces Places étoient très-bien fortifiées. Il mit donc de bonnes garniſons dans Lingen, & dans Oldenzeele, fit deux ou trois Campemens, ſe ſaiſit de Roerort, jetta un pont ſur le Rhin, & en fortifia les deux avenuës. Il ne voulut point fâcher les Allemans, qui avoient de-

demandé qu'on démolît les fortifications de 1605.
Keyſersweert. Il ſe contenta de Roerort, qui dépendoit de la Comté de Meurs. Dans le même temps l'Archiduc reçut un Regiment Italien, & un autre d'Anglois, d'Écoſſois & d'Irlandois Catholiques Romains. Bucquoi eût ordre de prendre ces Troupes avec quelques autres pour aſſiéger Wachtendonck. Mais le Prince Maurice ſe mit à la piſte de l'ennemi ſans s'éloigner par trop de l'Iſſel. Quand il vit que Spinola avoit fixé ſon Camp, il s'en approcha, & poſta ſon Armée au deſſous de Wezel. L'occaſion étoit belle, par ce que les Troupes de l'ennemi étoient partagées en trois corps. Il entreprit donc d'attaquer la Cavallerie de Spinola, qui étoit logée à Mulhem avec quelque Infanterie. Le deſſein étoit avantageux, & pouvoit produire un très-bon effet pour la République. La Roer eſt guéable en pluſieurs endroits. Cependant les rives étant hautes & eſcarpées, ſont de difficile abord à la Cavallerie. Après que Maurice ſe fut mis en marche pour l'exécution de ſon entrepriſe, ayant avec lui ſa Cavallerie, & quelques Regimens d'Infanterie que l'on avoit mis ſur des chariots pour aller plus vîte, il donna une partie de ſes Troupes au Prince ſon frere, & un autre à Bacx avec ordre d'aller par deux routes differentes. Bacx prit du côté du château de Brouk pour empêcher les ennemis de s'y retirer. Le Prince Frederic Henri marcha par un chemin étroit, que les ennemis avoient negligé de garder. On s'arrêta pour attendre l'Infanterie, & cela donna

1605. na lieu à l'ennemi de ſe mettre en Bataille. Si l'on eût continué de marcher, on l'eût ſurpris en deſordre. Les Soldats du Prince qui avoient crû ſurprendre l'ennemi; ſe troublerent quand ils virent qu'il étoit en état de les recevoir. Ils prirent l'épouvante, & ſe mirent à fuïr, ſans que perſonne les eût attaquez. La vuë du Prince Maurice, & de ſon Infanterie ne fut pas capable de les remettre.

Cependant Bacx s'étoit rendu maître des dehors de Brouck, où il n'y avoit que dix Soldats. Il ſe preſenta à lui quelque Cavallerie Eſpagnole, qui eſcortoit un Convoy. Il la pouſſa, & l'eût battuë ſans le ſecours qui vint de Mulhem. Bacx ſe trouva pouſſé à ſon tour. Mais le Prince Fréderic le vint ſecourir avec quelques braves gens, qui l'avoient toûjours ſuivi nonobſtant la lacheté des autres. Quelques fuyards ayant honte de leur foibleſſe l'étoient venus rejoindre, & de cette maniere les ennemis ſe trouverent embarraſſez. Dans ces entrefaites Velaſco vînt charger avec quelques Cornettes, qu'il amenoit du Camp de Spinola. La plûpart des Troupes de Maurice recommencerent à s'épouvanter. La preſence, ni les reproches de leur General ne furent pas capables de les arrêter. Cependant le Prince ſon frere combattoit toûjours avec Bacx, & dans une rencontre il penſa être pris par le Collier de l'ordre, qu'il portoit. Mais il fut ſauvé, ſans qu'il ait jamais pû ſçavoir par qui. Le Prince Maurice voyant le deſordre de ſes gens fit paſſer de l'Infanterie. Horace Veere avec

ſes

les Anglois arrêta l'impetuosité des ennemis. 1605.
Domerville passa avec des François pour soutenir Veere, & il fut tué dans cette occasion. Cette Infanterie soutint genereusement la Cavallerie par un Bataillon pointu qui presentoit les piques de tous côtez ayant les mousquetaires au centre. Quelque Cavallerie revenue de son étourdissement suivit l'exemple de ces braves fantassins. On repoussa donc l'ennemi, qui se sauva dans le Chateau de Brouck, dont on avoit regagné l'entrée. La victoire eût été tout entiere pour le Prince sans un stratageme de Spinola, qui fit battre divers tambours en plusieurs endroits, comme si les Troupes fussent arrivées du Camp pour charger. Maurice craignant, que ses gens ne s'epouvantassent une troisieme fois, fit sonner la retraite, & retira ses Troupes sans danger à la faveur de son Infanterie qui bordoit la riviere. Ce fut dans cette occasion, que le Seigneur Trivulse fut tué. Après l'affaire finie, on trouva, que la perte, & le gain étoient assez égaux, excepté que la Cavallerie du Prince avoit perdu sa réputation.

Spinola connoissant le danger, qu'il avoit couru, tint les quartiers plus serrez pour éviter de pareilles surprises à l'avenir. Il alla visiter le siége de Wachtendonc, & ayant trouvé que tout alloit bien, il revint à Roerort. Le Comte de Buquoi, qui conduisoit ce siége, profitoit de la grande secheresse de l'Automne. La Garnison étoit de douze cens hommes, qui se fioit sur ses forces, & sur la bonté de la Place, & qui par cela même

1605. avoit negligé de faire de nouveaux Ouvrages, & des ſorties ſur l'ennemi. Il eut donc la liberté de dreſſer un pont ſur la Niers, & de ſe rendre ſur le foſſé de la Ville au bout de huit jours. Quand il fut arrivé aux baſtions, il les attaqua par la ſappe, & donna quelques aſſauts, qui obligerent la Garniſon effrayée de capituler au bout de vingt jours de ſiége. Pendant cela le Prince tâcha de ſurprendre la Ville de Gueldre. Mais il n'eut point de ſuccès dans ſon deſſein. Le petard que l'on avoit attaché à la porte, creva ſans effet. Le ſecond tomba dans le foſſé. Ainſi les Bourgeois s'étant rendus en armes ſur le rempart écarterent l'Ennemi à coups de mouſquet. Ce fut dans cette occaſion, que le jeune du Pleſſis Mornai fils de ce grand homme, qui avoit rendu de ſi grands ſervices à ſa Religion, & à ſon Roi, fut tué, étant malheureuſement emporté par ſon ardeur, & par ſon grand courage. Ce fut une grande perte; car ce jeune Gentilhomme marchoit dignement ſur les traces de ſon illuſtre Pere,

Le Marquis ſe ſervit avantageuſement de la fortune, qui lui étoit favorable. Il envoya Buquoi contre Cracow, qu'il prit ſans peine, par ce que ſon marais étoit ſec. Le Comte de Berg faiſoit beaucoup de peine à l'Ecluſe par un Fort, qu'il avoit bâti proche de cette Place entre la riviere douce & la riviere ſalée. Il l'avoit bâti ſans peine, par ce que les Troupes des Etats étoient peu conſiderables en ces quartiers là. D'ailleurs les habitans de Bruges avoient obtenu de ceux de l'Ecluſe la permiſſion de retablir une Digue, ſous pretexte

de

de regagner du terrain, qu'ils avoient perdu par les inondations de la Mer, le Comte ſe ſervit de cette permiſſion pour dreſſer ſon Fort. Sur la fin de l'Automne Spinola ayant achevé les fortifications de Roerort, envoya les Troupes en Garniſon. Le Prince Maurice fit la même choſe de ſon côté. Sa Cavallerie rencontra celle le Grobendonc. Elle en tailla en pieces une partie, & prit tout le reſte priſonnier pour effacer l'affront de Mulhem. Pendant ce temps les triſtes reſtes du Regiment de Sarmiento paſſerent en Flandre à la dérobée. Mais Lambert Capitaine de Marine ayant attaqué le principal vaiſſeau de Dunquerque monté de ſix vingts hommes le preſſa ſi vigoureuſement, quoi qu'il n'eut pas tant de ſoldats, qu'il y tua beaucoup de monde, & entre autres le Capitaine fils du plus fameux Pirate de Dunquerque. L'Amiral de Nort-Hollande ayant joint Lambert, ce vaiſſeau Corſaire fut obligé de ſe rendre. Il fut deſtiné à ſervir en Guerre. Pour les hommes ils furent tous pendus, à la reſerve de quelques uns, à qui l'on fit grace à cauſe de leur âge, & de quelques autres, que l'on laiſſa échapper, par ce qu'on ſe laſſoit de voir leur ſupplice. 1605.

Heemskerck avoit laiſſé pluſieurs gens de Mer dans un vaiſſeau crevaſſé au delà du Cap de bonne Eſperance. Ce vaiſſeau fut enfin pouſſé par les flots ſur le rivage de Madagaſcar, où il demeura huit mois entiers deſtitué preſque de toutes choſes, ayant même à ſoutenir les attaques des Barbares. Enfin n'y ayant plus que dix huit hommes, il paſſa fortuite-

1605. tuitement par là des vaiſſeaux Hollandois, qui les ayant recueillis les reçurent avec eux, & emploierent le debris du vaiſſeau rompu à raccommoder les nouveaux venus, après quoi étant allez à bord avec ce qu'ils avoient de Marchandiſes, ils eurent la joye de retourner dans leur Patrie, après s'être vus mille fois en danger de perir. Il arriva d'ailleurs deux vaiſſeaux, qui venoient de Ceylon, qui apprirent, que le Roi de Candé avoit fait tuer de Wart en trahiſon. Ce Prince autrefois ami des Hollandois s'étoit refroidi, voyant que de Wart avoit relaché quelques Portugais pris en guerre. Il crut donc, que les Hollandois, & les Portugais s'entendoient ſecretement. Ce n'eſt pas la coutume de ces Barbares d'en uſer ainſi à l'égard de leurs priſonniers. De Wart s'entretenant un jour avec ce Prince des moyens de faire la Guerre aux Portugais, le preſſa de venir viſiter les vaiſſeaux de Guerre, pour en mieux connoître l'uſage & la force. Cela déplut à ce Roi défiant, qui crut, que l'on avoit deſſein de l'enlever, ou de le faire mourir, ce qui l'obligea de faire aſſaſſiner cet Officier. Les Soldats de de Wart ne voulurent point vanger ſa mort, de peur que cela ne nuiſît au commerce de la Compagnie. Pendant que tout cela ſe paſſoit, le Roi d'Eſpagne, qui craignoit, que les voyages aux Indes ne découvriſſent le ſecret de ſon Etat, defendit ſous de rigoureuſes peines aux étrangers, & même à ceux, qui étoient naturaliſez en Eſpagne, d'aller dans ces Païs-là. Mais ces défenſes, n'empecherent pas la Compagnie d'y continuer ſon commerce.

Elle

Elle équippa même douze vaiſſeaux cette an- 1605.
née pour y envoyer. Matelif l'un des Directeurs de cette Compagnie en fut fait Amiral, pendant que Carden revint du Breſil avec un grand butin.

La ville d'Aix la Chapelle ſouffrit de grands tumultes, qui donnoient lieu de croire que cela pourroit abboutir à une violente Guerre. Mais tout cela s'appaiſa. L'Archiduc tâchoit de s'en rendre maître en conſequence des pretenſions des Ducs de Brabant ſur cette Ville. Il avoit fait un Traité ſecret avec les nouveaux Magiſtrats, qui venoient d'entrer en charge. Mais ce Traité fut découvert. Ces gens ſe fondans ſur cette alliance, & ſur un Edit de l'Empereur, ſe mirent à perſecuter les Reformez de leur Ville. Ils attaquerent même ceux, qui les avoient précédez dans la Magiſtrature, les accuſans de s'être fait nommer par des ſéditions. Pour les en convaincre, on cherchoit des témoins par tout, & ſi quelqu'un entreprenoit de les juſtifier, on l'enveloppoit dans l'accuſation. L'Empereur donna commiſſion à l'Electeur de Cologne de pacifier tous ces differens. Ses Deputez condamnerent les Accuſez à confeſſer leur faute à genoux, & à payer une Amende pour les frais de la procédure. Ces taxes ſurpaſſant les forces de pluſieurs d'entr'eux, une partie fut miſe en priſon, & l'autre ſe ſauva. Ainſi cet accommodement ne ſervit qu'à diſpoſer les eſprits du Peuple à ſe ſoulever.

Zuniga Ambaſſadeur d'Eſpagne avoit traité ſecretement avec Mairargues, que les Etats de Languedoc avoient député au Roi pour

1605. quelque affaire, de livrer Marſeille au Roi Philippe. Ce complot fut découvert, & Mairargue mis en priſon avec Brunel Secretaire de Zuniga, ſur qui l'on trouva des preuves de cette entrepriſe. L'Ambaſſadeur demanda, qu'on lui rendît ſon Secretaire, que l'on avoit arrêté contre le droit des gens. Le Roi ſoutenoit, que l'indignité de cette action le privoit de ce droit. L'Ambaſſadeur repliqua que ſi le cas paroiſſoit contraire au Traité de Paix, le Roi le violoit tous les jours par l'aſſiſtance qu'il donnoit aux Provinces Unies; qui s'étoient rebellées contre leur Souverain; que d'ailleurs il avoit voulu débaucher le Comte de Berg du ſervice, & porter les Maures à ſe ſoulever. Le Roi s'irrita de ces reproches, & repondit, que l'Egliſe avoit reçu plus de ſervice de ſes predeceſſeurs & de lui, qu'elle n'en devoit eſperer des Eſpagnols, qui couvroient leur ambition du manteau de la Religion: que s'il avoit fourni de l'argent aux Provinces unies, c'eſt, qu'il le leur devoit, que pour les ſoldats François il y en avoit, qui s'étoient mis à leur ſervice, mais qu'il y en avoit auſſi au ſervice de l'Empereur, & de l'Archiduc; que tout cela n'authoriſoit pas les entrepriſes, que les Eſpagnols faiſoient continuellement ſur les villes, ni les deſſeins de ſoulevement, qu'ils avoient voulu inſpirer à pluſieurs Seigneurs de ſon Royaume, qu'il nommoit l'un après l'autre. Il nia abſolument l'affaire des Maures, ſoutenant qu'elle étoit fauſſe, & que les preuves, que l'on en pouvoit avoir, avoient été extorquées par force: que pour le Comte de

Berg,

Berg, qui étoit Allemand, ſon affaire ne pouvoit être comparée à du Terrail, que les Eſpagnols avoient acheté comme à l'enchere: que toutes les choſes, dont il venoit de parler, étoient de petits artifices, que l'on pouvoit diſſimuler: mais qu'on ne pouvoit pas excuſer des entrepriſes de la nature de celles dont il s'agiſſoit. Zuniga voulut ſe ſervir de l'exemple du Roi d'Angleterre, qui entretenoit la Paix fidelement. Le Roi lui répondit, que ce Prince ne connoiſſoit pas encore l'Eſpagne, & qu'il ſauroit bien-tôt ce que valoit leur Alliance. Le Roi s'echauffoit, & paſſoit déja aux menaces. Mais l'Ambaſſadeur l'appaiſa en lui faiſant connoître, qu'il étoit fort convaincu de ſa juſtice, de même que de ſa valeur. Mairargue fut executé pour ſon crime, après quoi l'on mit le Secretaire hors de priſon, le Roi croyant, qu'il valoit mieux ſe ſervir de la ruſe que de la force dans cette occaſion. 1605.

On vit en ce tems-là éclatter une horrible conſpiration en Angleterre de la part des Catholiques Romains, qui, irritez de n'avoir pu obtenir l'exercice libre de leur Religion, avoient reſolu de faire perir le Roi, & tous les Deputez du Royaume aſſemblez en Parlement. Dans ce deſſein ils trouverent le moyen de mettre quantité de poudre ſous le Palais, où le Parlement tenoit ſes ſéances, pour le faire ſauter. Ils avoient conſulté les Jeſuites ſur le cas, qui avoient répondu, que cela ſe pouvoit faire pour le bien de l'Egliſe. Il arriva cependant, qu'un des Conjurez avertit ſon Ami de ne ſe point trouver au Parle-

1605. ment un tel jour; celui-ci en fit recit à l'Aſſemblée, qui ordonna de viſiter tout le Palais. On decouvrit le myſtere, on trouva les poudres toutes prêtes, & celui, qui devoit y mettre le feu. Ces Conjurez ayant appris, que leur deſſein étoit découvert, ſe cantonnerent dans des lieux éloignez pour y commencer la Guerre, excitez à cela par le Jeſuite Oldecorn. Mais ils furent bien-tôt abbattus, & alors on les traîna devant les Juges. On comprit par la nature de ce complot, que l'on ſe flattoit de l'eſperance du ſecours d'Eſpagne. On ſe ſouvint, que le Conétable de Caſtille avoit dit, étant en Angleterre, que ſi le nouveau Roi ne permettoit l'exercice de la Religion Romaine, on le lui feroit bien faire. L'Archiduc confirma les ſoupçons, par ce qu'il refuſa des Anglois, qui étoient à Bruxelles, & qui étoient chargez par les Priſonniers. Il envoya même le principal des accuſez en Eſpagne. On fit de grandes executions en Angleterre pour punir les criminels. Les Jeſuites furent bannis d'Angleterre, & chacun s'efforça, & Philippe ſur tout de feliciter le Roi Jaques d'avoir échappé un ſi grand peril.

1606. Le Marquis Spinola avoit acquis beaucoup de reputation en défendant Anvers, & en prenant pluſieurs Places, qui lui donnoient le moyen de porter la Guerre dans le Païs ennemi. Il avoit même rétabli la diſcipline militaire parmi les Troupes de l'Archiduc. Cela avoit donne lieu à le recevoir par tout avec de grandes acclamations. Mais en Eſpagne on le regardoit avec des yeux d'envie, parce que

que le Roi le traittoit avec beaucoup de distinction. Cependant le mauvais état des finances de ce Prince rendit inutiles tous les bons conseils, qu'il lui avoit donnez, & il eut bien de la peine à en tirer la solde de deux Armées. Cependant il ne vouloit point s'engager sans cela. Il fallut donc, qu'il couchât de son credit dans cette occasion pour avancer des sommes au Roi, mais cela même lui fit courir beaucoup de risque dans la suite. Les Etats Generaux prévoyans, qu'une grande levée de Troupes chargeroit trop le Païs, resolurent de se tenir uniquement sur la défensive pour conserver leurs frontieres esperant, que les efforts de l'ennemi ne seroient pas de durée. 1606.

Henri de la Tour Vicomte de Turenne avoit épousé l'heritiere de la Principauté de Sedan, laquelle étoit de la Maison de la Mark. Il avoit même trouvé moyen de s'approprier cette Principauté, lors que son Epouse mourut. Tout cela s'étoit fait par l'appui de Henri de Bourbon devenu Roi de Navarre par la mort de Jeanne d'Albret sa Mere, & ensuite Roi de France par le decès de Henri III. Ce Prince étoit Réformé de profession, quand il parvint à la Couronne. Mais ensuite il se fit Catholique Romain. Il fut obligé de créer de nouveaux Impôts pour la défense du Royaume ce qui mécontenta bien des gens. Il y en eut plusieurs parmi les Réformez, qui jetterent les yeux sur le Duc de Bouillon comme sur un homme de tête, & de main, lors que le Roi les eût quittez. On le soupçonna dés ce temps-là de vouloir cau-

1606. ſer des broüilleries dans le Royaume, & l'on crut même, qu'il avoit trempé dans l'affaire du Marechal de Biron. On lui donna ordre de venir ſe juſtifier à la Cour. Mais il aima mieux ſe retirer en Allemagne, que de s'expoſer à la haine de ſes ennemis. L'Electeur Palatin envoya une Ambaſſade en France pour tacher d'adoucir l'eſprit du Roi. Mais ce Prince trouva fort mauvais, que des étrangers ſe mélaſſent de reconcilier un ſujet avec lui. On fit négotier cette affaire par Louiſe de Coligni Princeſſe d'Orange. Mais le Roi voulut abſolument, que le Duc lui remît Sedan pour gage de ſa fidelité, à quoi il ne vouloit point conſentir, & ſe diſpoſoit à ſe défendre, ſi l'on venoit l'attaquer. On ſe ſervit de tout cela pour aigrir toujours davantage le Roi contre lui. Cela fut cauſe, qu'il fit marcher des Troupes du côté de Sedan, & qu'il ſe rendit ſur la Meuſe pour aller aſſiéger cette Ville. Mais on trouva enfin un expedient propre à arrêter cette Armée, & à la renvoyer dans ſes Quartiers ordinaires. Ce fut, que le Roi y mettroit un Gouverneur pour quatre ans, après quoi la Ville ſeroit rendue au Duc. L'accord étant conclu le Duc rentra dans les bonnes graces du Roi comme auparavant. Dans la verité cette entrepriſe n'étoit pas d'un grand Roi. Quoi qu'il en ſoit, l'Archiduc fut ravi de voir finir cette Guerre, craignant que ce ne fût un pretexte pour entrer à main armée dans les Païs bas Eſpagnols. Et les Provinces unies en eurent de la joye, par ce qu'elles reconnurent, que le deſſein du Roi n'étoit pas de faire la Guerre à toute

toute outrance à un Seigneur de leur Religion allié à la Maiſon de Naſſau. 1606.

Le Duc de Brunſwic avoit conçu du chagrin contre la Ville de ce Nom, par ce que les Bourgeois ſe fians ſur le ſecours des Villes Anſéatiques abuſoient de leurs privileges. Ce Prince leva donc des Troupes ſous pretexte de ſe mettre en état de s'oppoſer à Spinola, & les envoya ſe ſaiſir des dehors de la Ville. Elles en furent repouſſées, & cela engagea les affaires à une rupture ouverte. Mais il n'y eut pas moyen d'en former le ſiége à cauſe de la rigueur du froid. Le Duc demanda de l'aſſiſtance aux Etats avec le Comte Erneſt pour General. Ils heſiterent à lui accorder ſa demande. Enfin pourtant on trouva un expedient, qui fut de permettre à ce Comte d'aller au ſecours de ce Duc comme de ſon chef. Il emmena avec lui quelques Officiers, qui avoient quitté le ſervice pour quelque temps. Tous les préparatifs du Duc pour cette Guerre n'allerent pas bien loin. La Digue, que le Duc avoit faite pour inonder la Ville, ſe rompit au commencement du Printemps, & obligea le Duc d'abandonner ſon ſiége. Les Villes Anſeatiques envoyerent des Troupes au ſecours de Brunſwic. Mais d'ailleurs l'Empereur défendit les voyes de fait, & ordonna aux deux Partis de ſe ſervir de celles de droit, afin qu'ils paruſſent poſer les Armes par reſpect pour les loix.

Il arriva dans ce temps-là, que le Roi Jaques irrité contre les Catholiques Romains de ſon Royaume par le danger, qu'il avoit couru en ſuite de la conſpiration des poudres,

1606. leur ordonna de lui prêter un nouveau ſerment de fidelité. Un Prince doit être en défiance contre ſes ſujets, quand il ont un ſerment particulier à un autre Prince. Il voulut donc, qu'ils juraſſent, qu'il étoit le ſeul, & le veritable Roi d'Angleterre, que le Pape, ni l'Egliſe Romaine n'avoient aucun droit ſur ſa Couronne, & que ſi l'un, ou l'autre attentoit quelque choſe contre ſes droits royaux, ils refuſeroient d'obeir, que même ils l'avertiroient fidelement de tous les complots, qui ſe formeroient contre lui, & qu'ils prêtoient ce ſerment de bonne foi. Cela cauſa de grandes diſputes entre les Catholiques Romains du Royaume. Ceux qui ſuivoient les inſtructions de Blakwel Archiprêtre d'Angleterre nommé à cet emploi par le Pape même ſe ſoumirent à la volonté du Roi. Mais les Jeſuites, & tous leurs Sectateurs refuſerent d'obeir, prévenus de la fauſſe croyance, que le Pape eſt au deſſus des Rois. Cela obligea le Roi de defendre à tous ceux, qui ne vouloient pas prêter ce ſerment de s'enroller pour le ſervice de l'Archiduc.

Cette authorité prétendue du Pape cauſa auſſi de grands troubles en Italie, les Venitiens par une ſage politique ne vouloient pas, que leur Clergé ſe pût aggrandir. Ils avoient publié un Edit, qui defendoit aux Eccleſiaſtiques de bâtir de nouvelles Egliſes, & aux particuliers de leguer des fonds au Clergé ſans une permiſſion expreſſe du Senat: D'ailleurs ils ordonnerent que les fonds de terres engagées à rente par l'Egliſe ne retourneroient jamais entre ſes mains. Ils avoient fait empriſonner

des

des Eccleſiaſtiques accuſez de ſortileges, de parricide, de fauſſetez, & de pluſieurs autres crimes énormes. Le Pape Paul cinquieme, pouſſé à cela par les Cardinaux Bellarmin, & Baronius, trouva fort mauvais, que les Venitiens euſſent fait ce reglement. Il le regarda comme un affront ſignalé, qu'ils lui faiſoient, & par ce qu'ils ne voulurent pas le revoquer, il les excommunia. Baronius leur écrivit pour les preſſer à ſe ſoumettre. Cela donna lieu à pluſieurs écrits, qui ſe publierent de part & d'autre, dans leſquels les uns ſoutenoient les droits prétendus du Pape, & les autres en ſoutenoient la nullité. Les Eccleſiaſtiques Venitiens pour la plus part continuerent le ſervice public malgré l'interdiction du Pape. Les Jeſuites ne voulurent point obeïr au decret du Senat, & furent chaſſez de toutes les terres de la République. Cette affaire fut cauſe que l'on ne put point tirer de Troupes d'Italie, par ce que l'on crut, que ce different y allumeroit la Guerre. Cela donna lieu aux Etats de promettre du ſecours aux Venitiens, s'ils en avoient beſoin. Mais l'affaire prit un autre train par la Mediation du Roi de France. Cependant l'offre des Etats ſervit à ſerrer les nœuds de l'amitié, qui étoit déja entre les deux Republiques. 1606.

Au commencement de cette année les Etats envoyerent une Flotte contre l'Eſpagne pour y augmenter la famine, & pour tirer raiſon de quelques dommages qu'ils avoient reçûs par la ſurpriſe de quelques-uns de leurs Vaiſſeaux, dont pluſieurs Matelots, qui étoient allé querir du ſel dans quelques

1606. Iles de l'Amerique, avoient été cruellement mis à mort par les Eſpagnols. Ils firent publier une rigoureuſe défenſe à leurs Sujets, & à toutes les autres Nations de mener des grains, ou d'autres marchandiſes dans ce Royaume, declarant, qu'ils confiſqueroient tous les Vaiſſeaux qui iroient en Eſpagne. Guillaume Haultain partit des Ports de Hollande avec vingt quatre Vaiſſeaux, outre ceux que des particuliers avoient armez. Haultain eut ordre de ſe jetter, s'il pouvoit, ſur la Flotte qui revenoit de l'Amerique, & de fermer le paſſage aux Vaiſſeaux Portugais, que l'on preparoit pour les Indes. Le voyage de Haultain fut lent à cauſe des vents contraires. Cependant il fit un butin conſiderable. Les Vaiſſeaux Portugais furent obligez de reſter dans le Port, & de ſe décharger. La Flotte de l'Amerique fut mal traitée; la tempête en fit perir trois Vaiſſeaux. Un autre chargé d'argent pour le Roi fut accroché par un Vaiſſeau Hollandois, & ils furent tous deux brûlez. Haultain commençant à manquer de vivres fut obligé de revenir, les Vaiſſeaux qu'on lui envoyoit pour lui porter des munitions, n'ayant pû le joindre à cauſe des mauvais vents.

Les Armées ſe mirent fort tard en Campagne cette année. Cependant on ne laiſſa pas de faire des entrepriſes de part & d'autre. Du Terrail, qui n'étoit point rebuté du mauvais ſuccès de ſon deſſein ſur Bergen-op-Zoom, cherchoit à ſe vanger d'une bleſſure, qu'il avoit reçûë dans un Parti, dont il avoit eu même beaucoup de peine à ſe ſauver. Il ramaſſa

maſſa cinq cens chevaux ſous pretexte de charger à ſon retour la Cavalerie qui avoit eſcorté le Comte Erneſt, qui alloit à Brunſwic. Le Prince ayant ſçû, que du Terrail étoit parmi ces Cavaliers, avertit toutes les Garniſons de ſe tenir ſur leurs gardes. Cet avanturier ayant pris douze cens hommes à Oldenzeel ſe rendit de nuit à Bredefort. On y faiſoit fortuitement le Carnaval, & tout le monde y étoit dans la débauche. Au premier bruit des gens de du Terrail les ſentinelles ayant demandé, qui vive, on leur répondit, que c'étoient des ſoldats du Prince pouſſez par l'ennemi. A peine cette réponſe fut-elle faite, que les trois portes de la Ville furent forcées par des petards. La Garniſon voulut faire quelque reſiſtance, mais l'ennemi entra, & tout ce que l'on pût faire, fut de ſe jetter en diligence dans le Château. Les ſoldats reſtez dans la ville furent paſſez au fil de l'épée. Le Commandant du Château nommé Lawic, envoya demander du ſecours. On lui en envoya en diligence: Velaſco, qui commandoit à Roerort, fit marcher quatre cens hommes chargez de poudre, qui manquoit à du Terrail; ceux-ci ayant appris que les Troupes des Etats étoient autour de la ville, n'oſerent paſſer plus avant; mais en retournant à leur Garniſon, ils tomberent entre les mains de la Cavalerie, qui en tua une partie, & qui fit le reſte priſonnier. 1606.

Pendant tout cela le Prince Frederic Henri partit de la Haye, aſſembla ce qu'il put d'Infanterie, & fit venir la Cavalerie, qui étoit de retour de Paderborn, avec quoi il aſ-

ſiégea

1606. ſiégea Bredefort, de ſorte que les ſoldats de du Terrail ſe trouverent enfermez entre le feu du Château & celui de l'Armée du Prince. Ils furent donc obligez de capituler, & on leur accorda la vie ſauve en rendant tout le butin qu'ils avoient fait, & les priſonniers qu'ils avoient envoyez à Oldenzéel. On hâta cette capitulation de la part des aſſiégeans, parce que les Troupes Eſpagnoles s'ébranloient de toutes parts pour ſecourir cette Place. Cependant s'ils euſſent été plus difficiles, ils euſſent pû prendre du Terrail priſonnier, & en faire un agréable preſent au Roi de France. Cet homme ayant échappé de cette maniere ne ſe rebuta point, il forma d'abord une nouvelle entrepriſe plus importante que celle de Bredefort. Ayant ſçû, que les dehors de l'Ecluſe du côté de l'Orient étoient mal gardez, il forma le deſſein de ſurprendre la Ville par là. Il aſſembla douze cens Walons ou Irlandois, avec leſquels il paſſa les marais de Cadſant proche d'un Fort ennemi ſans être découvert. Il ſe rendit donc au lieu marqué. Le Comte Frederic de Berg devoit ſe trouver à l'Ecluſe avec un grand corps de Troupes pour aſſiéger le Château, après que la Ville ſeroit priſe. Le premier petard fit ſauter deux ponts levis & la premiere porte: le ſecond ne put faire qu'un trou à paſſer deux hommes à la ſeconde porte; cependant perſonne ne s'oppoſoit à l'ennemi, qui pouvoit monter avec beaucoup de facilité ſur le rempart. Le Gouverneur, qui avoit oüy dire que les ennemis ſe mettoient en mouvement, crut que cela regardoit quelques Forts, ne pou-

pouvant pas s'imaginer que l'on en voulût à la Ville. Le grand repos où l'on étoit donna de l'inquiétude aux ennemis ; ils crurent qu'on les attendoit. Les ſoldats de du Terrail, qui devoient attaquer un autre endroit, ne le firent point, peut-être parce que l'horloge ne ſonnoit point. Pendant cela quelques ſoldats de la Garniſon s'éveillerent au bruit des petards, & fermerent d'abord la porte de dedans. Du Terrail fit une autre faute : il avoit mis les piquiers à la tête de ceux qui devoient attaquer, au lieu d'y mettre des mouſquetaires, qui euſſent renverſé les plus échauffez. Il fut donc aiſé de repouſſer les premiers rangs, & de mettre de la confuſion parmi ceux qui les ſuivoient. Ils ſe retirerent en diligence pour ſe ſauver à la faveur du pont. Là le Gouverneur Lanoi ayant fait pointer ſon canon, il fit un grand carnage en tirant dans un lieu ſerré, où les fuyards ſe preſſoient. Cela renverſa plus de cinq cens hommes, & en fit perir un grand nombre dans les foſſez. Le ſurplus ne put faire ſa retraite qu'au travers des Forts qui environnent cette Place de tous côtez ; de ſorte que le jour commençant à paroître on en tua une grande quantité. L'Archiduc fit punir de mort quelques Officiers, qui furent accuſez de n'avoir pas fait leur devoir dans cette occaſion. 1606.

Quand on vit que l'on ne feroit pas la Guerre en Italie à cauſe de la cherté des vivres, & que Spinola & les Regimens Eſpagnols étoient arrivez, cela donna quelque joye à la Cour de Bruxelles. Cependant la Cavalerie Hollandoiſe ayant défait quelques Troupes, que

1606. que le Comte de Ritberg amenoit à l'Archiduc, & qu'elle l'eut ſurpris près de Malines, où elle étoit allée en courſe pour exiger des contributions, cela modera un peu l'ardeur avec laquelle on ſe préparoit pour la Campagne. Spinola ſe mit pourtant en marche ayant même ainſi tardé, parce qu'il devoit paſſer par des lieux humides & marécageux. Il donna dix mille hommes d'Infanterie, douze cens chevaux, & douze piéces de canon au Comte de Buquoi, avec ordre d'entrer dans le Betaw. Pour lui il retint onze mille hommes de pied, deux mille chevaux, & huit piéces de canon, ſe flattant de l'eſperance de ſe rendre maître de la Friſe & du Velaw; après quoi il ne ſe propoſoit pas moins que de prendre Utrecht. Il ne voulut point de femmes à l'Armée pour marcher plus diligemment, & ne chargea ſes chariots que de munitions, de vivres, de pontons & de moulins. L'on peut dire, que ſi ces deux Armées euſſent pû travailler d'un pas égal à l'execution de ſon projet, il eut fait beaucoup de peine aux Provinces-Unies; mais celle de Spinola étant arrivée ſur les frontieres de Twente, fut incommodée par des pluyes perpetuelles, & d'ailleurs l'air devint ſi mal-ſain, que la plûpart des ſoldats tomberent malades. Ainſi les mauvais chemins & la maladie des Troupes rendirent la marche ſi lente; que quand l'Avant-garde étoit arrivée au lieu où elle devoit camper, l'Arriere-garde avoit bien de la peine à s'y rendre le lendemain; d'ailleurs l'eau crut de telle maniere dans ces païs marécageux, qu'il fut impoſſible d'entrer dans la Friſe, & qu'on

ne

ne pouvoit plus jetter de ponts sur l'Isſel. 1606.

Tous ces contretems donnerent le loisir au Prince Maurice de se preparer, & de faire venir ses Troupes par eau. Il forma donc une Armée de dix mille fantassins, & de deux mille cinq cens chevaux, avec laquelle il se posta sur la riviére dans un lieu propre à couvrir Deventer, Zutphen & Doesburg. Cependant Spinola fit assieger Lochem, petite Ville du Comté de Zutphen assez mediocrement fortifiée. Il y avoit trois cens hommes de Garnison, qui furent contraints de capituler dès le lendemain. Les Espagnols la fortifierent : Dans le même tems à peu près Charles Justiniani eut ordre du Comte de Buquoi de prendre quatre mille hommes de pied avec cinq cens chevaux, & deux pieces de canon pour tâcher de passer le Wahal. Il se rendit à Spaerdorp au point du jour, fit entrer les plus hardis de ses soldats dans des batteaux, & se proposa de les faire passer de la sorte les uns après les autres. Du Bois ayant été averti de ce dessein se rendit du côté de ce Bourg avec des Troupes. Sa venuë intimida tellement les bateliers, qu'ils n'oserent aborder, disant que la violence de l'eau les en empêchoit. Justiniani ne se rebuttant point pour cela se preparoit encore à remettre ses batteaux en état de passer. Mais du Bois se trouva trop fort, & d'ailleurs les Vaisseaux de garde de l'Ile de Gravevaert étant venus, Justiniani se vit absolument obligé de se retirer.

Le Prince se trouvoit alors dans un grand embarras, on l'attaquoit de plusieurs côtez

à

1606. à la fois. Cela lui fit prendre la reſolution de fortifier tous les bords du Wahal juſques à Bommel. Enſuite il fortifia le terrain, qui eſt entre le Rhin & l'Iſſel depuis Arnheim juſques à Hattem. Il munit tout cela de pluſieurs Forts aſſez proche l'un de l'autre pour s'entr'avertir en peu de tems ſi on les attaquoit. Il commanda à ſes barques armées de faire des courſes frequentes ſur ces riviéres pour découvrir les deſſeins de l'Ennemi. Pour le ſurplus du terrain, qui s'étend depuis l'Iſſel juſques au Golfe de Friſe, c'eſt une eſpece d'Ile, ſur tout depuis le nouveau canal que l'on a fait depuis Zwolle Ville d'Overyſſel. Spinola crut que l'on devoit attaquer cet endroit pour entrer dans le Païs. Pour mieux cacher ſon deſſein il s'approche de Zutphen, & fait ſonder la riviere; mais il fait marcher ſecretement le Comte de Solre avec une partie de l'Armée pour paſſer le Wecht, riviére qui vient des frontiéres de Weſtphalie. Mais les pluyes retarderent encore cette entrepriſe, & le deſſein ayant été éventé, Warméloo, qui commandoit en ces quartiers-là, s'oppoſa au paſſage du Comte avec deux Vaiſſeaux. Le Comte avoit amené deux canons avec lui, mais ſes boulets ſe trouverent trop gros: ainſi il ne put s'en ſervir. Quand Spinola vit que toutes ces tentatives étoient inutiles, il reſolut de ne penſer plus qu'à des ſiéges. Il vint donc devant Grolle, petite Ville du Comté de Zutphen, pendant qu'il avoit donné ordre au Comte de Buquoi d'attaquer Nimegue. Ce Comte ne voulut pas l'entreprendre ſans avoir les ordres poſitifs de l'Archiduc.

chiduc. Il les receut, mais il recula l'execu- 1606.
tion ſous divers pretextes, de peur qu'en s'attachant à une entrepriſe de cette importance il ne nuisît à ſa reputation.

Grolle eſt environnée d'un double rempart, excepté dans l'endroit où la riviere de Sling entre dans la Ville. Elle avoit treize cens hommes de Garniſon commandez par le Seigneur de Dort, jeune Gentilhomme qui n'avoit pas beaucoup d'experience à la Guerre. La Garniſon fit d'abord une ſortie, mais elle ſe contenta enſuite de ſe défendre à coups de mouſquet, dont Spinola ſe ſoucioit peu. Cependant les Italiens & les Eſpagnols ſe rendirent maîtres de tous les dehors de la Place au ſeptiéme jour du ſiége, parce que les aſſiégez n'oſerent ſoutenir l'aſſaut. Peu de tems après les Italiens ſe logerent au pied du Baſtion. Les bourgeois craignant que la Ville ne fût ruïnée par les mines, & qu'on ne les prît d'aſſaut, obligerent le Gouverneur de capituler, quoi que les lettres, qu'on lui avoit fait tenir, l'aſſuraſſent qu'il ſeroit ſecouru dans deux jours, Et en effet le Prince Maurice marchoit pour tâcher de faire lever le ſiége; mais Spinola, qui le ſçavoit, leur fit faire de ſi terribles menaces, qu'ils capitulerent: & quoi qu'il fût permis aux Bourgeois de ſe retirer ailleurs, ils eurent la lâcheté de demeurer dans la Ville, ſans ſe ſoucier de la perte de leur Religion, & de leur liberté. Spinola ayant pris Grolle, & remarquant que les pluyes l'incommodoient beaucoup en ce païs-là, ſi bien que ſon Armée manquoit de vivres, reſolut d'aller aſſiéger Rhinberg. La Place,

qui

1606. qui n'étoit preſque rien autrefois, étoit devenuë bonne par les diverſes Fortifications qu'on avoit faites en pluſieurs tems differens. Le Comte de Buquoi étoit déja devant la Ville, & avoit pris un Vaiſſeau Hollandois après en avoir brûlé quelques autres. Le Prince Frederic Henri y jetta quatorze Compagnies: ainſi la Garniſon étoit de trois mille hommes de pied, & de deux cens chevaux. Pluſieurs François conſiderables par leur naiſſance & par leur valeur s'y enfermerent pour ſe fortifier dans le métier d'attaquer & défendre les Places.

Peu de jours après Spinola arriva devant la Ville avec ſon Armée, il ſe poſta de l'autre côté du Rhin pour s'oppoſer au ſecours, ſi le Prince Maurice vouloit le tenter. La Cavalerie fit une ſortie de ce côté là, & penſa enlever ce General, qui s'étoit un peu trop avancé. On fit une autre ſortie ſur l'attaque du Comte de Buquoi, cela n'empêcha pas, que Spinola ne joignît ſes deux Camps par un Pont. Alors il commença à incommoder la Ville par la mouſqueterie, de même que le Fort qui étoit de ſon côté. Par malheur le Colonel Edmond Ecoſſois, qui y commandoit, mourut d'une bleſſure qu'il avoit reçuë. Le deſordre s'étant mis dans la Garniſon de ce Fort elle ſe retira dans l'Ile, où le mouſquet ne pouvoit plus l'incommoder. Ainſi la Place ſe trouva preſſée de toutes parts, & ſe voyoit déja expoſée aux coups de main. Les Etats avoient écrit au Prince, & lui avoient marqué, qu'il pouvoit haſarder une bataille, s'il le trouvoit à propos. Mais il crut,

crut, qu'il ne falloît rien risquer dans la con- 1606.
jonćture presente de peur d'exposer le Pais à un danger visible de perir sans ressource, s'il venoit à succomber. Il craignoit, même que s'il alloit au secours de Rhinberg, Spinola ne quittât son siége pour se jetter dans le Velaw, lors qu'il le verroit éloigné des frontieres. Il se contenta donc de se poster pres de Wezel faisant diverses feintes, & tout d'un coup il se jetta sur un Fort, que les Espagnols avoient fait pres du lieu, où la Lippe se jette dans le Rhin. Après l'avoir pris il le fit mettre en état de defense pour se conserver un passage libre. Ces feintes donnerent de l'inquietude à Spinola, qui fut obligé de faire fortifier son Camp de peur d'être surpris. Cependant les assiegez faisoient toujours de vigoureuses sorties, qui avoient assez de succes. Mais les mines de Spinola empecherent la Garnison de penser davantage à de pareilles entreprises. Elle se trouva même à la longue dans la disette des munitions de Guerre. Ainsi il fallut penser à capituler, d'autant plus que le Gouverneur crut, qu'il devoit menager cette jeune Noblesse, qui s'étoit enfermée dans la Ville. Il composa donc avec l'ennemi, & lui rendit la Place après un mois de siége.

Le jour, qui preceda cette reddition, le Prince Frederic Henri marcha dans le dessein de reprendre Venlo. On avoit renversé la premiere porte avec un petard, & l'on commençoit déja à monter sur le rempart. Mais il restoit encore une porte à ouvrir. Pendant que l'on travailloit à le faire, les Bourgeois, & la Garnison s'eveillerent, & repouss-

1606. repouſſerent l'Ennemi, qui étoit déja fort prêt d'eux. Par ce moyen cette entrepriſe échoüa, & l'on fut obligé de ſe retirer. Quelques autres deſſeins ſur des Villes de Flandre n'eurent pas plus de ſuccès, parce que le vent fut toujours contraire aux Etats.

Les mauvaiſes nouvelles de l'Amerique avoient extremement affoibli les finances d'Eſpagne, & furent cauſe, que quelques Banquiers intereſſez avec Spinola furent obligez de faire banqueroute. Cela le reduiſit à la neceſſité de ne pouvoir fournir la paye à ſes Troupes ſelon ſa coutume. Ainſi l'on recommenca à ſe plaindre, & les Soldats de Wachtendonk tenoient déja des diſcours ſéditieux. Mais la ſéverité du Gouverneur, qui paſſa ſon épée au travers du corps d'un de ces mutins, obligea cette Garniſon de ſe taire. Spinola s'étant rendu maître de Rhinberg n'oſa faire le ſiége de Meurs, par ce que cette ville étoit trop bien munie de Troupes, & de toute autre choſe. Il fallut donc renvoyer l'Armée dans ſes quartiers. Ce fut alors, que les murmures commencerent de toutes parts, les Soldats manquant de tout, & étant d'ailleurs accablez de maladies, & de fatigues. Il y eut pluſieurs Cavaliers, qui deſerterent pour prendre parti auprès du Prince Maurice. Ceux, qui reſterent au ſervice, s'aſſemblerent, & ſe nommerent un Chef pour regler leurs courſes, & leurs affaires: Dans le commencement Spinola les mépriſa, par ce que le nombre n'en étoit pas grand. Mais quand il vit, qu'ils ſe multiplioient, il tacha de les appaiſer par de bel-

les

les promeſſes. Cependant étant hors d'état d'y joindre des effets il y eut cinq ou ſix cens hommes preſque tous Cavaliers, qui ſe ſaiſirent de Hoogſtraate. Mais ils trouverent ce lieu raſé par un accord fait entre l'Archiduc, & les Etats, qui de leur côté ruïnerent la fortereſſe de Vouden. Sur la nouvelle, que l'on aſſembloit des Troupes pour les charger ils ſe retirerent pres de Breda, & envoyerent des Deputez au Gouverneur de cette Ville, qui étoit Juſtin de Naſſau frere naturel du Prince Maurice. Ils demanderent du ſecours. On leur envoya des vivres, & des Armes, & on leur fit eſperer du ſecours au cas qu'ils fuſſent attaquez. Spinola craignant, que cette mutinerie ne ſe rendît contagieuſe, diſtribua les Regimens, dont il étoit aſſuré dans les Villes prochaines, & laiſſa le reſte dans le Païs de Cologne, comme avoit fait autrefois Mendoze. 1606.

Le deſordre, où ſe trouvoient alors les affaires d'Eſpagne, & de l'Archiduc, fit eſperer aux Etats, qu'ils pourroient bien reparer le dommage, qu'ils avoient ſouffert ſur le Rhin. Cependant ils ne ſe hâterent point de profiter du malheur de l'ennemi. On ſuppoſa, que des ſoldats ſans argent, & engagez dans la mutinerie ne ſe rangeroient pas facilement à leur devoir. Le Comte Erneſt ſe rendit maître de Lochem à peu pres dans le temps, que le Prince mit le ſiége devant Grolle. Le Comte Henri de Berg étoit enfermé dans la Place avec ſix cens hommes de pied, ſa compagnie de Cavallerie, & beaucoup de Canons. Les pluyes étoient grandes

1606. cette année, ce qui rendit les approches fort difficiles. Spinola eut le loiſir par là d'aſſembler des Troupes, & de marcher au ſecours de cette Place ayant dix pieces de Canon avec lui. Il n'étoit pas ſi fort que le Prince, cependant il conjectura, que le Prince n'en viendroit pas à une bataille. Il alla donc droit à l'ennemi pour l'attaquer par un endroit peu fortifié. Le Prince en effet retira ſes Troupes dans des lieux forts, & leva le ſiége, quoi que preſque tous ſes ſoldats demandaſſent la bataille, ſoutenans, qu'ils battroient Spinola, dont les gens étoient en petit nombre, & fatiguez d'ailleurs du mauvais chemin, & des eaux, qu'ils avoient traverſées. Spinola crut avoir vaincu, puis qu'il avoit obligé l'ennemi de ſe retirer, & le Prince prétendit avoir bien fait d'avoir conſervé ſes Troupes, parmi leſquelles il y avoit beaucoup de malades.

Les Armateurs avoient cauſé beaucoup de dommage ſur les côtes d'Eſpagne, dont les grands vaiſſeaux s'étoient perdus en voulant pourſuivre les Hollandois. Haultain fut renvoyé avec vingt quatre vaiſſeaux pour attendre les navires Eſpagnols, qui revenoient des Indes Orientales, & Occidentales. Il eut d'abord ſix de ſes navires écartez par la tempête. Pendant que les autres étoient encore en deſordre ils furent attaquez par Faxardo avec huit Gallions. Juſques à ce jour les Hollandois avoient toujours apprehendé ces grands vaiſſeaux. L'un d'entr'eux vint à un Navire de Zelande commandé par le Capitaine Nicolaï, & s'y accrocha. Toute la Flotte

te en fut épouvantée, & se tira en arriere. 1606.
Nicolaï, & ses gens se defendirent pendant deux jours. Mais voyant enfin, qu'il ne leur venoit point de secours, & que le vaisseau étoit tout percé, & le mât brisé, ils firent leur priere, après quoi ils mirent le feu aux poudres, & aimerent mieux perir de cette maniere que de se rendre. Pendant que les vaisseaux de Haultain étoient ecartez, les Espagnols, qui revenoient des Indes, aborderent à Lisbonne & ceux, qui avoient chargé dans l'Amerique, se rendirent à St. Lucar. Les premiers avoient beaucoup souffert de la tempête, de sorte que deux d'entr'eux avoient été forcez de jetter leurs marchandises dans la Mer, & de se sauver sur le rivage de Mozambique. Deux autres avoient coulé à fonds près du Tage. L'équipage se sauva, mais les marchandises furent toutes gatées de l'humidité. Pour ceux qui venoient de l'Amerique ils arriverent fort heureusement au nombre de cinquante chargez du revenu de deux ans pour le Roi, & pour les Marchands. Cela porta l'abondance en Espagne, & retablit son credit. Au lieu que les Etats avoient fait de grandes dépenses fort inutiles pendant cette année.

En recompense leurs affaires prirent un bon train aux Indes Orientales. La Flotte de Verhagen revint en Hollande avec de bonnes nouvelles. Elle avoit pris en faisant sa route une Carraque Portugaise, que l'on brula, & de plus elle s'étoit emparée de deux autres vaisseaux. Le Zamorin de Calecut grand ennemi des Portugais fit alliance avec les

1606. Hollandois. Il ecrivit au Prince Maurice, & conſentit, que la Compagnie bâtit un Fort dans ſon Païs pour être aidé des vaiſſeaux Hollandois dans la Guerre qu'il vouloit faire aux Portugais. Les Ambaſſadeurs, que le Roi d'Achem avoit envoyez dans les Provinces Unies, dirent de grandes choſes à l'avantage de la Republique ce qui diſpoſa favorablement tous les Peuples de ces Païs là à s'allier avec elle. On eut même le bonheur de prendre le vaiſſeau qui portoit le Gouverneur Eſpagnol des Iles de ces Païs-là.

Les Eſpagnols avoient établi une Colonie dans l'Ile d'Amboïna. Mais les Peuples de cette Ile mal ſatisfaits de la fierté de ces nouveaux Maîtres rechercherent l'alliance des Hollandois avec empreſſement. S'étant donc rendus dans cette Ile, ils s'approcherent juſques ſous les remparts du Fort. Celui, qui y commandoit, les ayant apperçus, leur fit demander, qui ils étoient, & quel demélé ils avoient avec ſa Garniſon. Ils lui repondirent, qu'ils étoient ennemis de l'Eſpagne, & qu'ils le lui feroient bien-tôt ſentir. Ils ſe préparerent donc à l'attaquer dans les formes. Mais il n'attendit pas l'aſſaut. Il rendit ſa fortereſſe avec tout ce qui étoit dedans. Il en ſortit avec ſa Garniſon, qui étoit de ſix cens hommes, & on lui donna des vaiſſeaux pour les tranſporter ſur les Côtes voiſines. Les Hollandois conſentirent que quarante ſix familles Portugaiſes, qui étoient établies dans ce lieu-là y demeuraſſent en prêtant le ſerment de fidelité aux Etats. Ils firent en ſuite alliance avec tous les habitans de l'Ile,

&

& mirent Garniſon dans le fort, qu'ils avoient pris. Cinq de leurs vaiſſeaux prirent la route des Moluques, & le ſurplus ſe rendit à Banda. 1606.

Les Iles Moluques ſont dans un lieu propre à produire le Clou de Girofle, qui y croit fort abondamment. Les Portugais avoient trouvé moyen de s'emparer du negoce de ces épices. Ils favoriſoient les diſſenſions, qui étoient entre les Rois de ces Iles, & s'étoient joints d'abord avec le Roi de Ternate contre celui de Tidor, lequel même ils empoiſonnerent par ce qu'il ne vouloit pas s'allier avec eux. Cela fut cauſe que ſon fils fit ſon Traité avec les Eſpagnols, qui avoient auſſi trouvé le chemin des Moluques. Cela cauſa la Guerre entr'eux, & les Portugais. Mais cette Guerre ne dura pas long temps. Charles Quint, qui avoit beſoin d'argent & qui ne ſavoit pas, de quelle conſequence étoient les Moluques, engagéa tous les droits, que la Caſtille y pouvoit avoir, au Roi de Portugal pour trois cens cinquante mille ducats, que ce Prrince lui prêta. Depuis cela les Portugais étant les maîtres abſolus de ce trafic & de celui des muſcades, qu'ils tiroient de Banda, le Magazin en fut établi à Goa, ou les Chinois, les Turcs, & les Africains les venoient acheter. Les Portugais en apportoient la moindre partie en Europe.

Se voyant ces épiceries abſolument à leur diſpoſition ils commencerent à chagriner les Peuples de ces Iles. Le Roi de Ternate étant mort ils traiterent ſucceſſivement ſes deux fils avec beaucoup de dureté. Ces deux

1606. Princes étant morts leur Cadet leur ſucceda. Mais peu de temps après les Portugais le firent mourir, par ce qu'ils étoient jaloux de ſon pouvoir, & qu'en effet ſa vertu lui avoit acquis pluſieurs Iles voiſines. Deux de ſes fils effrayez du malheur de leur Pere ne voulurent point accepter la Couronne. Leur Cadet fut plus hardi qu'eux. Il ſe propoſa de vanger la mort de ſon Pere, & trouva tous ſes ſujets, & tous ſes voiſins dans les mêmes ſentimens. Pendant qu'il étoit ſur le Throne, les Anglois ſous le Vice-Amiral Draeck furent les premiers, qui troublerent les Portugais en ces païs-là. D'abord ils donnerent eſperance au Roi de Ternate de le ſecourir. Mais quand ce Prince ſçut que Philippes s'étoit emparé du Portugal, il envoya des Ambaſſadeurs en Eſpagne pour l'aſſurer de ſa fidelité. On le tint long temps en ſuſpens, avant que de lui donner une réponſe poſitive. Mais étant mort, ſon fils, qui lui ſucceda, herita de ſa haine contre les Eſpagnols, & reſolut de vanger la mort de ſon Biſayeul, dés qu'il en trouveroit l'occaſion. Le Roi de Tidor au contraire travailla à s'acquerir la protection des Portugais pour s'en ſervir contre le Roi de Ternate ſon ennemi.

La premiere fois que les Hollandois arriverent dans ces Païs l'an 1599., ils trouverent ces Rois dans cette diſpoſition. Le Roi de Ternate vit aborder leur flotte avec joye, par ce qu'il reconnut, que les Hollandois étoient capables de tenir tête aux Portugais. Il embraſſa donc leur parti, & rejetta les Portugais, & les Anglois. Celui de Tidor per-

permit aux Portugais de bâtir une fortereſſe dans ſon Ile. Les Anglois étoient venus dans ces Iles pour la ſeconde fois, ſe vantans de la Paix, qu'ils avoient faite avec l'Eſpagne. Cependant les Portugais & les Eſpagnols ne leur firent bonne mine, que par ce qu'ils avoient peur des Hollandois. Ceux-ci eurent peu d'eſperance de ſucces, lors qu'ils virent tant de peuples engagez dans ce trafic. Ils furent même traverſez dans la Guerre, qu'ils avoient entrepriſe contre le Roi de Tidor, & les Anglois en effet vendirent des munitions de Guerre aux Portugais, qui en avoient beſoin. Cela n'empêcha pas ces nouveaux venus de continuer leur deſſein. Ils convinrent avec le Roi de Ternate, qu'il paſſeroit avec ſon Armée dans l'Ile de Tidor, & que cependant les Hollandois attaqueroient la Citadelle des Portugais. D'abord qu'ils eurent jetté du monde dans cette Ile, ils envoyerent des matelots, qui s'emparerent de deux Carraques Portugaiſes. Cependant le Capitaine Mol ayant reconnu, qu'il y avoit une grande bréche à cette fortereſſe, on y donna l'aſſaut. Ceux de la Place le repouſſerent vigoureuſement : mais les Hollandois revinrent à la charge. Mol voyant, qu'un Capitaine Eſpagnol vouloit le tuer d'un coup de pique, évita le coup, & l'ayant pris au collet le jetta par terre. L'Eſpagnol l'entraina avec lui, & comme ils ſe debattoient, Mol cria à un ſoldat des ſiens de donner un coup de piſtolet à ce Capitaine. Pendant que cela ſe paſſoit, il s'étoit jetté ſept Hollandois dans la Citadelle. Mais ne pouvant ſou- 1606.

1606. tenir les efforts de l'ennemi ils penſoient à ſe retirer, lors que Mol, qui avoit eu une jambe caſſée, & que l'on vouloit emporter, cria, qu'on le laiſſât, & que l'on continuât à charger l'ennemi.

Par hazard un coup de Canon mit le feu aux poudres, qui étoient enfermées dans une tour. Cet embraſement fit ſauter ſoixante Portugais, ce qui intimida tellement les autres, que les Hollandois ſe rendirent maîtres de ce Fort. Les femmes & les enfans s'étoient jettez dans un rocher, qui étoit inacceſſible. Cependant tout cela ſe rendit, par ce qu'on leur coupa les vivres, & on conduiſit cette Troupe avec quelques hommes, qui furent épargnez à la priſe du Fort, dans les Iles Philippines. Les Hollandois laiſſerent la vie, & la Couronne au Roi de Tidor, qui n'en eut pas toute la reconnoiſſance qu'il devoit. Ils tomberent même d'accord de raſer la fortereſſe des Portugais, en quoi ils firent une faute, dont ils eurent ſujet de ſe repentir dans la ſuite. Ce Prince couvrit dans le fonds de ſon cœur la haine qu'il leur portoit, & leur braſſa des trahiſons, qu'il fit eclater dans leur temps.

Il arriva encore d'autres vaiſſeaux des Indes, que des particuliers y avoient envoyez, avant que l'on eût établi la Compagnie. Ils avoient pris entre autres choſes une Carraque Portugaiſe qui revenoit de Macao, & qui paſſoit pres de Patanie. La Reine de cette Ile pretendoit, que la moitié de cette priſe lui appartenoit. Les maîtres de ces vaiſſeaux traiterent avec elles & lui donnerent

rent une ſomme d'argent, moyennant quoi ils demeurerent en poſſeſſion de leur priſe. Les ouvrages de ſoye, qui ſont une partie conſiderable du negoce des Indes, viennent de la Chine. Les habitans de ce puiſſant Royaume ne ſouffrent pas, que les étrangers entrent dans leur Païs. Il y avoit quelques Portugais établis aſſez pres de leurs frontieres, qui les entretenoient dans l'averſion qu'ils avoient contre les Hollandois. Ceux-ci au contraire ſe ſervoient de la protection, & de la faveur de leurs Alliez pour trafiquer en ſoye avec les Chinois, qui ſe rendoient à Java, & dans les lieux voiſins. On fit partir Paul Carden avec huit vaiſſeaux pour continuer ce commerce des Indes, & pour empecher, que les Peuples voiſins ne troublaſſent le negoce de la Compagnie, on defendit à toutes ſortes de perſonnes d'entreprendre la navigation de ces Païs-là ſans la permiſſion, & le conſentement expres de cette Compagnie. 1606.

Il mourut cette année pluſieurs perſonnes diſtinguées. Le premier fut le Comte de Hohenlo, qui avoit été General des Troupes de la Republique ſous le Prince Maurice, meilleur ſoldat que bon Capitaine. Cependant il avoit ſervi fort utilement : mais quand il vit, qu'on ne lui donnoit plus d'emploi à la Guerre, il s'abandonna au chagrin, & à la débauche, & acheva ſes jours aſſez malheureuſement. Le ſecond fut Jean Comte de Naſſau frere de Guillaume Prince d'Orange, qui avoit aſſiſté ce Prince de ſes conſeils, & de ſa bourſe dans les grandes affaires, qu'il eut pendant les troubles. Il

1606. etoit Gouverneur de Gueldre, & ce fut lui qui fut le principal autheur de l'union d'Utrecht. Ses fils ſervirent la Republique avec beaucoup de ſuccès. Le troiſieme fut le celebre Juſte Lipſe, qui s'étoit aquis une grande reputation par ſes doctes écrits. Cependant ayant publié un petit Ouvrage ſur les prétendus miracles de notre Dame de Halle, & d'Apremont, on y répondit d'une maniere un peu vive: mais il mourut avant que d'y pouvoir repliquer, & cela fit tort à ſa reputation. On ne laiſſa pas neantmoins de celebrer ſa memoire par des pieces en proſe & en vers. Philippe Guillaume Prince d'Orange épouſa Eleonor de Bourbon fille de defunt Henri Prince de Condé, & par ce moyen il fut allié d'aſſez près à Henri IV. Ce Prince en conſideration de ce mariage lui rendit la Principauté d'Orange avec tous ſes droits ſouverains, quoi que le Parlement de Dauphiné s'y oppoſât fortement ſous pretexte, qu'elle relevoit de ſa juriſdiction, & qu'elle dépendoit de la Couronne de France.

Ce fut dans ce temps, que l'on commença à parler de la Paix, & que l'on entra dans des negotiations, qui produiſirent enfin la Tréve de douze ans. Ainſi il eſt à propos de tracer ici un plan abbregé de l'état, où ſe trouvoit l'Europe, lors que l'on penſa à terminer cette longue, & funeſte Guerre allumée dans les Païs-bas.

La Pologne ſe trouvoit dans de grands troubles par le mecontentement, que tous les Polonois avoient du Roi Sigismond. Ce

Prince

Prince trop gouverné par les Jesuites ayoit perdu son Royaume de Suede. Charles son Oncle Duc de Sundermanie, qui le gouvernoit en son nom, avoit été mis sur le Throne par les Etats, & avoit porté la Guerre en Livonie. En Pologne le grand Chancelier Zamosky avoit maintenu le Royaume en Paix en faisant observer les loix à la rigueur. Etant prêt à mourir il avoit exhorté les Grands de penser à eux, les avertissant, que l'on tâchoit de les dépouiller de leurs loix, & de leur liberté. Dés qu'il fut mort, on vit naître des divisions, qui porterent bien-tôt les esprits à la Guerre. Les Palatins se plaignirent, de ce que le Roi avoit souïllé le Throne par un inceste en épousant la sœur de sa premiere femme, & étoit entré de cette maniere dans un alliance étroite avec la Maison d'Autriche. Ils se plaignirent encore, de ce que les charges du Royaume n'étoient pas egalement distribuées entre les Catholiques Romains, & les Protestans. Ils demanderent, que les Jesuïtes fussent bannis du Païs de Cracovie, & que les Proces des Prêtres fussent jugez, dans le Royaume sans être obligé d'aller à Rome. Enfin ils assignerent une Diete Generale, & sommerent le Roi de s'y venir justifier, le menaçant d'en elire un autre en sa place s'il ne comparoissoit devant cette Assemblée. Le Roi amassa des Troupes, & ayant attiré quelques grands du Royaume dans son Parti les affaires prirent un train favorable pour lui. Cependant il prefera la Paix à la Guerre, & l'on regla tous les differens par un Traité, qui ajouta quel- 1606.

1606. ques nouvelles loix aux anciennes. Cependant les ſujets de plaintes reciproques ayant été plutôt aſſoupis qu'éteints, la Guerre recommença bien-tôt, par ce que les Palatins ne purent ſouffrir, que Sigismond les regardât comme vaincus.

On l'accuſoit hautement d'avoir embarqué la Pologne dans une facheuſe guerre en donnant des ſecours à Demetrius, qui prétendoit être fils, & heritier de Baſile grand Duc de Moſcovie, que ſes cruautez avoient rendu celebre. Boris, qui avoit uſurpé la Couronne avoit fait chercher Demetrius pour le faire mourir afin de ſe delivrer d'un competiteur. Demetrius ſoutenoit, qu'on avoit mis un homme en ſa place, & qu'on avoit trompé Boris. Il s'étoit tenu caché aſſez long-temps en Pologne. Mais enfin s'étant fait connoître il avoit pris les armes contre Boris, & l'avoit attaqué. Cependant il ne put reüſſir dans ſon entrepriſe & Boris mourut tranquille ſur le Throne. Son fils ſous la tutelle de ſa Mere prit poſſeſſion de la Couronne. Mais les Moſcovites ne purent ſe ſoumettre au gouvernement d'une femme. Ainſi bien des gens entrerent dans le parti de Demetrius, qui ſe rendit maître de Moſcou, & fit mourir le fils de Boris, & ſa Mere. Demetrius ne demeura pas long-temps paiſible ſur le Throne. Les ſujets ne pouvoient ſouffrir, qu'il fut gouverné par les Jeſuites. On fit courir le bruit, qu'il avoit envoyé des Ambaſſadeurs ſecrets au Pape pour établir le Culte Latin dans ſes Etats. De plus on ſe plaignoit, de ce qu'il n'avoit que des Polonois au tour de lui, & enfin on s'aviſa

de

de dire, qu'il n'étoit pas le vrai Demetrius, 1606.
& que ce n'étoit qu'un Moine magicien dont les Polonois ſe ſervoient pour ruïner la Moſcovie. Les Grands du Païs ſe ſervirent de l'occaſion, que le mariage de Demetrius avec la fille du Palatin de Sandomir leur fournit, de conſpirer contre lui. Ils l'attaquerent ſi vivement, qu'il fut contraint de ſe jetter d'une fenêtre en bas pour eviter leurs coups. Mais s'étant bleſſé en tombant il ne put ſe ſauver de leurs mains. Ils le tuerent donc, & laiſſerent ainſi le point de ſa naiſſance tellement douteux, que l'on ignore encore aujourd'hui, s'il étoit fils de Baſile.

Les Polonois furent enveloppez dans ſon malheur, & les Moſcovites en firent un grand carnage. Un nommé Scutsky, qui avoit fomenté cette rebellion, s'empara de la Monarchie. Il eut de la peine à s'y maintenir, par ce que le Peuple étoit encore tout ébranlé de toutes les révolutions précedentes. Mais enfin les ſupplices, & la terreur l'affermirent ſur le Throne. Ainſi la Pologne qui avoit excité tous ces troubles par l'aſſiſtance qu'elle avoit donnée à Demetrius, avoit à craindre que la Moſcovie ne penſât à ſe vanger des deſordres ſurvenus parmi ſes Peuples à l'occaſion de ce Prince vrai ou faux.

La Tranſylvanie, & les frontieres de Hongrie avoient été mal traitées par les Troupes de l'Empereur, & les Proteſtans y avoient été dépouillez de leur liberté ſur le fait de la Religion. Ainſi les mécontentemens de ces Peuples retomboient encore ſur les Jeſuïtes, que l'on accuſoit d'être les Autheurs de ces

1606. violences. Les Grands ſe ſervirent de ces deſordres pour ſe plaindre de ce que l'Empereur ſe tenoit enfermé dans ſon Palais ſans s'informer des affaires du Gouvernement, lequel il abandonnoit à des étrangers. Ils diſoient que cette conduite étoit contraire aux loix du Païs, dont ce Prince avoit juré l'obſervation. Des plaintes, & des murmures on en vint à une Guerre ouverte, qui fournit occaſion au Turc de donner la Couronne de Hongrie à Botskay, que les Mécontens avoit choiſi pour leur Chef. Mais Botskay ne voulut point ſe prévaloir de la faveur du grand Seigneur & ſe contenta de demeurer Prince de Tranſylvanie. Cependant la Guerre ne dura pas long-temps. Le Turc n'étoit pas en état de fournir de grands ſecours aux Mécontens. D'ailleurs l'intention de Botskay ne fut jamais de porter les Peuples à une rebellion ouverte, mais ſeulement de les conſerver dans la poſſeſſion de leurs droits. On convint donc par un Traité, que Botskay ſeroit Prince de Tranſylvanie, que Matthias frere de l'Empereur ſeroit établi Gouverneur de Hongrie, ayant des gens du Païs pour ſes Lieutenans, que la puiſſance, & le credit des Jeſuïtes ſeroit moderé par des loix, & que le Turc demeureroit en poſſeſſion des terres, qu'il tenoit. Botskay fut empoiſonné peu de temps après par un de ſes Domeſtiques. Se voyant ſur le point d'expirer il recommanda aux Tranſylvains, & aux Hongrois de demeurer toujours unis entr'eux, d'aſſembler ſouvent leur Conſeil commun, & de conſerver la Paix avec l'Empereur, autant que les

loix

loix du Païs le permettroient. Botskay mourant ſans enfans, ſa Principauté devoit retourner à l'Empereur ſelon les clauſes du Traité. Cela donna lieu à de nouveaux deſordres, par ce que les Tranſylvains ne peuvent obeïr à des maîtres éloignez de leur Païs. 1606.

L'Allemagne étoit toujours en trouble ſur le fait de la Religion, & par tout où les Jeſuites pouvoient s'établir, ils fomentoient des perſecutions contre les Proteſtans. On voyoit toujours des ſemences d'animoſité entre les Princes de Brunſwic, les Comtes d'Ooſtfriſe, l'Evêque de Paderborn, & les principales Villes de leurs Etats, de ſorte que l'on trouvoit de la diſcorde par tout, les Princes voulant étendre leurs droits, & les Peuples refuſant d'obéir à leurs ordres. Les differens ſurvenus entre le Pape & les Venitiens duroient toujours. On n'en étoit pas venu à la guerre; on s'étoit contenté juſques-là de la faire par des Libelles publiez de part & d'autre. Cependant on preparoit des Troupes des deux côtez, & le Roi d'Eſpagne promettoit tout ouvertement d'aſſiſter le Pape. Le Roi de France en étant averti, fit publier dans Rome, que les Rois ſes predeceſſeurs avoient toujours été les défenſeurs du St. Siége, & que ſi le Pape acceptoit le ſecours d'Eſpagne, il en ſeroit offenſé, & ſe joindroit au Parti contraire. Cette declaration fit peur à l'Italie, qui ne vouloit point d'Armée étrangere chez elle. Henri fit preſſer le Pape & les Venitiens de s'accorder à l'amiable, & les diſpoſa ainſi à la Paix, pendant qu'il travailloit à maintenir la tranquil-

lité,

1606. lité, à faire regner l'abondance dans le Royaume, à augmenter ſes finances, & à ſe rendre puiſſant par les Alliances qu'il contractoit avec tous les Etats voiſins.

Depuis que l'Angleterre s'étoit garantie de la conſpiration des poudres, elle étoit toujours dans l'inquiétude. Le Pape avoit défendu aux Papiſtes Anglois de prêter le nouveau ſerment, auquel le Roi Jaques vouloit les obliger. Ainſi il craignoit quelque nouveau ſoulevement de leur part, & ne pouvoit s'aſſurer pleinement de leur fidelité. Il ſe plaignoit encore, de ce qu'en Eſpagne on ne rendoit pas une juſtice exacte aux Marchands de ſa Nation. Mais on en uſoit de même avec les negotians des Païs-Bas, qui avoient quelque correſpondance avec les Hollandois. On y avoit mis en priſon ceux qui étoient accuſez d'avoir mal adminiſtré les finances. Tout cela pourtant n'étoit pas capable de remedier aux deſordres de la Monarchie. Les Portugais ſe plaignoient que pendant que l'on faiſoit la guerre aux Provinces-Unies, le Royaume d'Eſpagne ſe ruïnoit abſolument, puis que les Hollandois enlevoient tous les vaiſſeaux du Païs, qu'ils en avoient aſſiége les Ports, & qu'ils venoient de chaſſer les Portugais des Moluques. Tout les Peuples ſe plaignoient en même temps de la dureté de cette Guerre, qui les épuiſoit d'autant plus qu'ils ne pouvoient plus compter ſur les retours des Indes, puis qu'on ſe ſaiſiſſoit continuellement de leurs flottes. Ils ajoutoient, que ſi l'on entroit en guerre contre les Venitiens, cela ne manqueroit pas d'a-

d'abymer l'Eſpagne. Toutes ces plaintes firent penſer tout de bon à la Paix avec les Provinces-Unies, puis que l'on ſe voyoit hors d'état de continuer la guerre. 1606.

On pretend, que les Etats contribuerent ſecretement à fomenter le chagrin de l'Eſpagne, & du Portugal en faiſant publier ſourdement, que la France, & les Etats étoient ſur le point de s'unir pour dépoüiller l'Eſpagne des Païs-Bas: qu'il valloit bien mieux prévenir cette union en laiſſant les Provinces-Unies en liberté & en renonçant à toutes les pretenſions, que l'Eſpagne pouvoit avoir ſur elles, que de les porter par la continuation de cette Guerre à ſe jetter entre les bras de la France. D'ailleurs on fit voir, que les Etats, qui s'étoient établis dans les Indes Orientales, étoient ſur le point de former une nouvelle Compagnie pour l'Amerique, qui ruïneroit les Colonies Eſpagnoles dans cette Partie du Monde. On repreſenta encore que comme les Genois avoient autrefois tranſporté les Turcs au deça de l'Helleſpont, les Hollandois pourroient bien aider les Maures à venir ſe remettre en poſſeſſion du Royaume de Grenade: que les Archiducs étoient las de la Guerre; que la pauvreté des Provinces, & les frequentes Rebellions des Troupes faiſoient ſouhaiter ardemment la Paix par les Peuples, qui n'en pouvoient plus. Spinola lui même conſeilloit la Paix. Il avoit vû ſon credit alteré depuis peu; ſi les revenus de l'Amerique venoient à ceſſer, il reſtoit accablé de dettes ſans eſperance de s'en relever jamais.

Dans

1606. Dans la Republique peu de gens oſoient eſperer la Paix, & il y en avoit beaucoup, qui la craignoient, par ce qu'ils étoient prevenus de l'opinion, que l'Eſpagne ne traiteroit jamais de bonne foy. D'ailleurs on voyoit, que la guerre avoit enrichi les Provinces, & ils apprehendoient, qu'Anvers ne rattirât tout le commerce par la commodité de ſon Port. On craignoit encore, que la Paix ne cauſât des diſcordes inteſtines, & qu'ainſi elle n'apportât plus de préjudice que d'avantage à la Republique. Les Peuples des Provinces frontieres ſouhaitoient la Paix pour joüir tranquillement de leurs biens, & pour ſe delivrer des frayeurs, dont ils étoient continuellement travaillez. Mais il y avoit des gens, qui croyoient, que l'on pouvoit penſer à la Paix en prenant de grandes precautions contre l'ennemi pour aſſurer la Religion, & la liberté; que l'Eſpagne étoit ſur ſon déclin, & que l'on pouvoit eſperer une bonne Paix avec elle. Ils ajoutoient à cela, que l'authorité des Etats étoit bien affermie, que l'on avoit deux grands Princes pour ſoutien de la liberté publique, dont l'un, qui étoit le Roi de France étoit irrité contre l'Eſpagne, & l'autre, ſçavoir le Roi de la Grande Bretagne, n'oublieroit jamais les revoltes, & les entrepriſes de quelques uns de ſes ſujets animez contre lui par le Pape.

Voila quel étoit à peu près l'état general des affaires, lors que l'on commença à parler de Paix, & de Trêve. Walrade de Wittenhorſt vint à la Haye chargé par les Archiducs d'en faire l'ouverture, aux Etats.

Il

Il avoit fait le tour de la Gueldre, & de la Hollande dés le Printemps sous pretexte d'y visiter ses Parens, son but étoit neantmoins de conferer avec quelques particuliers pour pressentir, quel pourroit être le succès de sa négotiation, si elle s'entamoit une fois. Mais dans ce second voyage il avoit avec lui le Greffier de Turnhout. Etant là il fit voir aux principaux Seigneurs les ordres, que les Archiducs lui donnoient de declarer de leur part aux Etats, qu'ils souhaitoient ardemment de finir cette longue, & sanglante guerre : que les Etats ne pouvoient ignorer le droit des Archiducs : que de leur part ne demandant rien que de raisonnable, ils convioient les Etats de marquer de leur côté ce qu'ils croyoient capable de procurer une bonne Paix, ou une Trêve : que l'on laissoit à leur choix, l'une, ou l'autre, & la maniere, dont on pourroit se prendre à y travailler, soit par conference publique, soit par negotiation secrete, qu'au reste leur intention étoit droite, & sincere. Ces deux Envoyez n'ayant aucune lettre de la part des Archiducs aux Etats, l'affaire en demeura là pour cette fois, & n'alla pas plus avant. 1606.

L'hyver ayant été assez doux les Provinces-Unies ne furent pas exposées aux courses de l'ennemi. Mais les vents firent perir plusieurs vaisseaux au Texel, ce qui retarda plusieurs voyages en divers endroits du monde. Pendant ce temps-là les Etats Generaux crurent, qu'il étoit temps de faire raser la Citadelle de Groningue, puis que cette ville 1607.

avoit

1607. avoit donné aſſez de marques de ſon attachement aux interêts de la Republique, & que d'ailleurs tous les anciens ſujets de ſédition étoient entierement abolis par le moyen des ſages Magiſtrats, qui les avoient gouvernez. On la fit donc demolir, & on remit cette ville dans ſa premiere liberté.

Cependant les Troupes ne demeurerent pas en repos. Quelques Soldats Eſpagnols s'emparerent d'un petit Château, qui eſt dans l'Ile de Bommel, & cela par le moyen d'une ſentinelle, qui n'avertit pas ſon Corps de garde. Le Capitaine de la Garniſon fut tué, & l'on ſût, qu'il y avoit un peu de ſa faute. Il ne relevoit pas aſſez ſouvent les ſentinelles. D'ailleurs le Comte de Brouck tomba dans une embuſcade en retournant chez lui. Son Secretaire, que l'on ſurprit, avoüa dans les tourmens, que ſon Maître le ſuivoit. Le Comte ne laiſſa pas de ſe bien défendre. Mais les ennemis le tuerent, & lui donnerent même pluſieurs coups après ſa mort, en haine de ſon Pere, que Mendoze avoit fait aſſaſſiner. Vers le même temps le Prince Frederic Henri partit avec la Cavalerie pour ſurprendre quelques Regimens de Spinola, qui ne faiſoient pas la meilleure garde du monde, dans le Païs de Limbourg. Mais ayant été averti, que ces Troupes s'étoient retirées dans les villes, il alla petarder Erkelens, petite Place de Gueldre, où le Comte Henri de Berg s'étoit poſté pour faire des courſes. On tailla en piéces tout ce que l'on y trouva de Cavaliers, & on y fit le Comte priſonnier. Les Soldats pille-

rent

rent la ville, après quoi ils y mirent le feu ſe 1607.
ſouvenans des mauvais traitemens, qui avoient été faits autrefois en ce lieu à quelques uns de leurs Camarades. Le Comte Frederic de Berg ſçachant le malheur de ſon frere voulut s'en vanger ſur Ardenbourg, que les Etats avoient fait fortifier. Dans cette vuë il avoit ſuborné quelques Soldats de la Garniſon. Mais une partie de ces malheureux ayant été pris pour quelque autre crime furent mis à la queſtion, & confeſſerent leur trahiſon. Cela fit manquer le deſſein du Comte.

Les Anglois, & les Hollandois hâtoient leur armement pour l'Amerique & les Anglois y réüſſirent aſſez bien. Mais ils établirent très mal leur réputation dans les Indes. Edoüard Michelborn étoit accuſé d'y avoir commis des meurtres, & des pillages, qui rendoient la Nation odieuſe dans ces Païs là. Mais il s'en excuſoit en niant le fait, & d'ailleurs il ſoutenoit, que ſuppoſé le cas il n'en devoit point être puni ſelon les loix d'Angleterre, puis que l'on n'avoit point d'Alliance avec ces Barbares. Cependant les Anglois reſolurent de ne pas abandonner l'Amerique entiere aux Eſpagnols. Ils y poſſedoient déja la Virginie Païs auquel ils avoient donné ce nom à l'honneur de la Reine Elizabeth. Ils compoſerent donc deux Compagnies, qui s'engagerent d'envoyer chacune une Colonie, à qui le Roi Jaques donna de nouvelles loix, & de grands privileges, ſur tout par ce que quelques gens avoient aſſuré, que l'on y trouvoit des veines d'or, & d'argent. D'abord un vaiſſeau, qui s'y tranſ-

1607. tranſporta, bâtit un Fort ſur le bord d'une riviere, & y laiſſa une Garniſon, qui devoit ſe nourrir du poiſſon de cette riviere, & des fruits de quelques Campagnes voiſines. Le ſecond vaiſſeau tomba entre les mains des Eſpagnols, qui firent mourir tous ceux, qui le montoient. Ils ne veulent pas, que les autres Nations viennent s'habituer en ce Païs-là. Quelques Anglois étant allez depuis peu dans la Guiane, il ſe mit de la diviſion entr'eux, ce qui en obligea pluſieurs de la Compagnie de reſter dans une Ile. S'étant brouillez avec les habitans du lieu, & ſe voyant hors d'Etat de leur reſiſter faute d'Armes, & de vivres, ils creuſerent un arbre, & s'expoſerent de la ſorte à la mer. Ils furent battus de la tempête pendant dix jours, & ne ſe ſauverent qu'avec d'extrêmes peines. Mais enfin ils prirent terre, & tomberent entre les mains des Eſpagnols, qui leur pardonnerent, parce qu'ils ne ſe trouvoient dans le Païs que contre leur deſſein.

On formoit des entrepriſes plus conſiderables dans les Provinces-Unies, ce qui étoit cauſe, que l'on y travailloit plus lentement. Il y avoit long temps que des Marchands, & des gens de mer cherchoient à faire quelque établiſſement important. Ils jettoient les yeux ſur l'Amerique, où ils eſperoient faire de grands profits. Mais la difficulté étoit de s'y établir, parce que les Eſpagnols y étoient extrêmement puiſſans. Ils crurent donc, qu'ils devoient s'authoriſer de la République. Dans cette vuë ayant pris toutes les inſtructions neceſſaires, ils dreſſerent le

projet

projet d'une Compagnie pour trente ans, & pretendoient, que cette Compagnie ſeule auroit le droit d'y envoyer des vaiſſeaux. Ils donnoient cinq mois à ceux, qui voudroient y mettre de l'argent, & pretendoient, que les Etats leur fourniroient deux cens mille florins par an pendant ſix ans, après quoi ils augmenteroient cette ſomme à proportion des forces de la Republique. Ils poſoient enſuite, que les affaires de la guerre s'étoient conduites autrement que celles du negoce, que la Republique d'un côté, & la Compagnie de l'autre fourniroient chacune quatre vaiſſeaux Legers, & ſeize grands pour la Guerre, mais que la Compagnie fourniroit tous les Soldats, qu'elle entretiendroit, & qui combattroient ſous les mêmes ordres: que l'on établiroit des Directeurs dans Amſterdam au nombre de trente, qui diſpoſeroient de la moitié du fonds, & que l'on en établiroit quinze autres en Zelande, & quinze pour la Nort-Hollande, & la Meuſe, leſquels manieroient le ſurplus; que ces Directeurs ſeroient changez de ſix ans en ſix ans: qu'ils auroient pour leurs gages le centiéme de tout ce qui entreroit, & ſortiroit, & que l'on en feroit le partage, lors que ce revenu feroit la dixiéme partie du fonds; que ces Directeurs gouverneroient les affaires de la Guerre, & du Commerce: que les priſes ſeroient jugées par les Commiſſaires de Marine, qu'elles ſeroient laiſſées en commun pendant ſix ans, après quoi on en feroit le partage, & qu'après les ſix ans on en donneroit la dixiéme 1607.

1607. me partie aux Etats, la trentiéme aux Prince Maurice, & le ſurplus aux Marchands: ils y ajouterent pluſieurs autres reglemens propres à diriger cette Compagnie, & à la rendre avantageuſe. On pretendoit, que la Republique en tireroit beaucoup de profit, parce que cela porteroit la guerre ſur la mer, & ruïneroit les finances de l'Eſpagne, & tous les établiſſemens, qu'elle avoit dans l'Amerique: que d'ailleurs on pourroit avoir commerce avec des Peuples, qui n'avoient point d'alliance avec les Eſpagnols, & que tout bien compté les autres ſe ſouvenoient des cruautez de cette Nation, qui les tenoit dans une dure ſervitude. Mais on diſoit au contraire, que les entrepriſes de eette nature étoient fort incertaines, par ce qu'elles étoient ſoumiſes à l'inconſtance des vents, & de la mer: que ſi les Eſpagnols avoient été maltraitez ſur mer, l'exercice les rendroit habiles, & mettroit ainſi les choſes dans une égalité, qui ſeroit préjudiciable aux Provinces-Unies, puis que l'Eſpagne les ſurpaſſeroit par le nombre de Soldats, & de matelots. On ajoutoit, que quarante ou cinquante vaiſſeaux n'étoient pas capables de tenir la mer en ſujettion, que ſuppoſé neantmoins que l'on pût incommoder les Eſpagnols, toujours manqueroit on d'Armées propres à ruïner leurs Colonies: & s'emparer de leurs établiſſemens, qu'ainſi cette entrepriſe étoit au deſſus des forces de la Republique, qui ne la pourroit jamais ſoutenir. On joignoit à cela pluſieurs autres conſiderations, qui faiſoient voir le nombre des difficultez

cultez que l'on ne pouvoit manquer de trouver dans le projet de cette Compagnie, lors qu'on voudroit l'executer. 1607.

Tout cela joint enſemble fit, que dans la diſpoſition, où bien des gens ſe trouvoient alors de travailler à la Paix, ou à la Trêve, on laiſſa tomber le deſſein de cette ſocieté, par ce qu'il étoit difficile dans l'execution & que d'ailleurs on avoit aſſez de peine à porter les peuples à s'accommoder avec l'Eſpagne, car ils ſuppoſoient toujours, qu'elle ne feroit la Paix qu'en rentrant ſous ſa domination. Il étoit donc mal aiſé de leur ôter ce préjugé pour leur perſuader, que l'Eſpagne conſentiroit à renoncer au droit, qu'elle avoit eu ſur eux. Cependant ceux, qui ſouhaitoient la Paix, ſe flattoient de l'eſperance de donner d'autres penſées aux Peuples, ſi l'on pouvoit les diſpoſer à une Trêve. En effet leur commerce ſe feroit alors avec beaucoup de facilité, & les habitans des frontieres ſe verroient en repos, ce qui ſerviroit ſans doute à leur faire ſouhaiter une Paix entiere, & à leur inſpirer une forte haine pour la guerre, qui les replongeroit dans le trouble. Mais c'étoit là préciſément le point de la difficulté, & l'on ſentoit bien, qu'il falloit diſpoſer les Provinces, & les villes à conſentir à ce Traité, & porter le Prince Maurice à y donner les mains. Il étoit dans la créance, que les Eſpagnols ne faiſoient ces propoſitions qu'à deſſein de tromper la Republique. Cela obligea Barneveld Conſeiller Penſionnaire de Hollande de lui repreſenter, que le vray moyen de porter les Anglois,

1607. glois, & la France même à ſecourir fortement la Republique, étoit de leur faire connoître, qu'il ne tenoit qu'à elle de faire la Paix avec l'Eſpagne, parce qu'alors ces deux Nations ne manqueroient pas pour leur propre interêt de fournir des Troupes, & des ſubſides capables de faire une forte guerre à l'Eſpagne.

Les choſes étant ainſi diſpoſées, Vittenhorſt, & le Greffier de Turnhout furent introduits dans la Chambre des Etats, & leur donnerent des lettres des Archiducs, qui confirmoient, ce qui avoit été dit de leur part. Ils parlerent dans leur diſcours du Droit des Archiducs ſur les Provinces-Unies. Les Etats ſe crurent obligez de répondre à cet article, & ſoutinrent, que ces Princes n'avoient aucun droit à moins, qu'ils ne l'acquiſſent par la Guerre; que l'on avoit reconnu dans l'Europe, que la Republique étoit bienfondée dans ſes droits, & que l'on s'étoit même uni avec elle par des Traitez ſolemnels: qu'ainſi jamais elle n'entreroit en traité avec les Archiducs, ſi avant toutes choſes les Archiducs, & les Eſpagnols ne vouloient reconnoître les Peuples des Provinces-Unies pour Peuples libres, & maitres d'eux mêmes: que s'ils s'opiniâtroient à refuſer cet article, ils ſeroient cauſe de tous les malheurs, qui pourroient en arriver en voulant s'attribuer un droit, qui ne leur appartenoit point: que pour ce qui eſt de la Republique, on ne l'accuſeroit jamais avec raiſon d'avoir cauſé la guerre, puis qu'elle avoit été forcée à prendre les Armes pour

pour la defenſe de ſes droits, & de ſa liber- 1607.
té, que l'on avoit injuſtement attaquez.

Wittenhorſt ayant reçu cette réponſe des Etats retourna à Bruxelle, & y rendit conte de ce qu'il avoit négotié. Peu de temps après ſon arrivée, il écrivit aux Etats, & leur fit ſçavoir, que les Archiducs étoient parfaitement bien intentionnez pour la Paix: qu'ils ne prétendoient point augmenter leur domination, qu'ils conſentoient, que les choſes demeuraſſent de part & d'autre dans l'état, où elles étoient alors. Cependant on crut à Bruxelle, que l'on devoit ſe ſervir de Jean Ney Provincial des Cordeliers. Cet homme étoit natif d'Anvers, mais originaire de Zelande, dont le Pere avoit ſervi le feu Prince d'Orange. Il étoit habile, inſinuant, & adroit, fort verſé dans les affaires d'Etat. Il avoit tout l'exterieur d'un homme franc, & ouvert, & d'ailleurs ſa profeſſion le mettoit au deſſus de bien des choſes, que d'autres auroient regardé comme des affronts. Il fut donc envoyé ſecretement par les Archiducs, & ſe rendit à Ryſwick près de la Haye. Là il eut le moyen par quelques intelligences de s'inſtruire des difficultez, qui pouvoient empêcher la négotiation de la Paix commencée par Wittenhorſt. Il fut preſenté au Prince Maurice quelque temps après ſon arrivée, & il lui repeta, ce que les Archiducs avoient déja fait declarer en leur nom par Wittenhorſt. Le Prince l'ayant ouï lui apprit, que l'on n'en viendroit jamais à des conferences pour la Paix, ſi les Archiducs ne reconnoiſſoient

1607. les Etats, & les Peuples des Provinces-Unies pour abſolument libres, & indepen-dans.

Cette reponſe l'obligea de retourner à Bruxelle, d'où il revint bien-tôt avec des lettres d'Albert, & d'Iſabelle, qui contenoient en ſubſtance, *que ces Princes étoient las de cette longue & ſanglante guerre, qui duroit depuis tant d'années, & qu'ils étoient diſpoſez à conclure une Paix éternelle avec les Etats des Provinces-Unies comme avec des Peuples libres, ſur leſquels ils ne prétendoient aucun droit: que pour le moins ſi les Etats le jugeoient plus à propos, ils conſentoient de faire une Trêve pour douze, quinze, ou vingt ans, ou enfin d'arrêter une ſuſpenſion d'armes ſous des loix ſi équitables, que la tranquillité publique, & le commerce des Peuples ſeroient en ſureté.* Ils ajoutoient, *que l'on pouvoit convenir de cette condition entr'autres, que chacun pût retenir, ce qu'il poſſedoit preſentement, à moins que l'utilité commune des deux Partis ne les invitât à faire volontairement quelques échanges de villes, ou de territoires: qu'ils offroient de leur part d'envoyer des Deputez originaires des Païs Bas pour travailler au Traité, à condition que les Etats en envoyeroient un pareil nombre de la leur, & qu'ils laiſſoient à leur diſcretion le choix du temps, & du lieu, où l'on s'aſſembleroit: que de plus afin que cette négotiation ſe pût entreprendre avec plus de facilité, ils conſentoient, ſi les Etats le trouvoient à propos, de faire ceſſer toutes les hoſtilitez de part, & d'autre ſur terre, & ſur mer, & que cependant les Etats ſeroient obligez avant la fin du mois d'Août de declarer leur intention ſur la conferen-*

ce,

ce, que l'on avoit demandée. Ces lettres étoient datées du 13. de Mars de cette année 1607. 1607.

On ne peut point disconvenir, que le contenu de ces lettres ne fût capable de plaire aux Etats, puis qu'il étoit tel à peu près, qu'ils l'avoient demandé. On avoit retranché des précédentes des choses, qui étoient odieuses, par exemple, que chacun retiendroit pendant la Trêve, ce qu'il possedoit pour en examiner le titre dans le Traité de Paix: que de plus les Hollandois n'iroient point dans les Indes pour s'y habituer, ou pour y négotier. Les Etats, qui se croyoient plus forts sur mer que l'Espagne, & qui, d'ailleurs, surpassoient les Archiducs en Cavalerie, rejetterent la suspension d'Armes, qu'on leur proposoit pour huit mois, à moins qu'il ne fût permis de faire des courses dans de certains lieux, d'y assieger même des villes, & d'y construire de nouvelles fortications après les avoir prises. On ajouta même de leur part à la déclaration des Archiducs, que le Roi d'Espagne la ratifieroit dans trois mois, & qu'il reconnoîtroit aussi les Peuples des Provinces-Unies pour Peuples libres. Ney promit, que les Archiducs signeroient toutes ces conditions avant le 24. d'Avril, pourvû que les Etats vouluſſent faire la même chose de leur part.

On crut alors, qu'il étoit temps de communiquer cette affaire aux Provinces afin d'être authorisé dans la suite à negotier la Paix, ou la Trêve. On leur fit donc sçavoir de la part des Etats, & du Prince Maurice, que l'on avoit accepté un Armi-

1607. ſtice, que les Archiducs avoient offert, afin d'avoir le moyen par là de conſulter les Rois de France, & d'Angleterre, & tous leurs autres Alliez ſur ce qu'il y avoit à faire pour la concluſion de la Paix, ou pour la continuation de la guerre. On les exhorta enſuite de faire prier Dieu pour la benediction de leurs Armes, & pour implorer ſa protection particuliere en faveur de l'Etat. Ces prieres furent faites par tout avec beaucoup d'ardeur, & de zele. Mais ceux, qui avoient à parler dans les Egliſes, traiterent diverſement la matiere du temps. Pluſieurs firent de grands diſcours en faveur de la Paix. D'autres s'étendirent ſur les maux, que les Eſpagnols avoient faits dans les Provinces pour détourner les Peuples de cette Paix. Chacun ſuivoit en cela les ſentimens ſecrets de ſon cœur.

Les Etats envoyerent le 24. d'Avril à Anvers une déclaration de leur part concernant les choſes, dont on étoit convenu. Verdous en fut le porteur. Ney lui mit en main le double des lettres dreſſées à la Haye, que les Archiducs avoient ſignées pour donner leur conſentement à tout ce qui y étoit contenu. Verdous ſouhaita que leur déclaration fût plus preciſe, & plus authentique. Ney retourna donc à Bruxelle, d'où il rapporta des lettres telles, que Verdous les deſiroit. Il lui donna auſſi une chaine d'or, qu'on lui envoyoit. Mais il le pria de trouver bon, qu'il retournât à la Haye avec lui pour demander aux Etats l'explication de pluſieurs articles, qui avoient quelque obſcurité. Cependant

pendant l'Archiduc donna ordre à tous les Gouverneurs des Frontieres de ne plus faire de courſes, & fit mettre en liberté tous les matelots, & tous les pêcheurs, qui étoient priſonniers à Dunquerque. Verdous écrivit à la Haye ſur la demande, que faiſoit Ney; & par ce qu'on ne lui fit point de reponſe là deſſus, il crut, qu'il pouvoit l'amener. Quand on les vit tous deux, on ſe repentit de n'avoir point répondu ſur le ſujet de Ney. Il y eut même des gens du Conſeil, qui trouverent mauvais, que Verdous l'eut ſouffert avec lui. Mais la victoire, que l'on remporta ſur la flotte d'Eſpagne, fortifia les Etats dans le deſſein de continuer la guerre, & l'ennemi au contraire dans le deſir de faire la Paix. 1607.

La flotte des Etats n'avoit pas été heureuſe l'année derniere. Ils en envoyerent donc une autre pendant celle-ci pour rétablir leur reputation & pour aſſurer le commerce des Indes. On en donna le commandement à l'Amiral Heemskerk, dont la valeur, & l'experience étoient connuës. On lui fournit vingt ſix vaiſſeaux de guerre avec quatre autres qui portoient les vivres. On lui laiſſa le ſoin de ſe prévaloir des occaſions. Il avoit tant de confiance dans la reſolution, qu'il avoit priſe de bien ſervir ſa Patrie, qu'il ſe contenta pour toute ſolde de la huitiéme partie, de ce qui ſeroit pris au deſſus de cinq cens mille livres. L'on doit dire à la loüange de ce grand Capitaine, qu'il ſongeoit plus à la gloire qu'au profit. Et en effet nonobſtant les grands emplois, qu'il a eus

1607. dans la Republique, on le voyoit toujours dans la ſimplicité bourgeoiſe. Il partit avec ſa flotte vers le milieu du Printemps, & ſe rendit à l'embouchure de la riviere de Lisbonne. Il y apprit, que la plus part des vaiſſeaux étoient déja partis pour les Indes, & que le reſte n'étoit pas encore prêt à les ſuivre: que cependant il y avoit une puiſſante flotte à Cadix, qui étoit deſtinée à ſe ſaiſir de tous les vaiſſeaux Hollandois, qui voudroient ſe rendre dans la Mediterranée. Il vint donc à Gibraltar, ſous la fortereſſe de laquelle les vaiſſeaux Espagnols s'étoient mis à couvert. Il y avoit neuf Galions, quatre vaiſſeaux de guerre, un grand Navire de Lubeck, & quatre François, que l'on avoit pris par force. Il y avoit de plus trois vaiſſeaux Hollandois pris en courſe, que l'on avoit armez en Guerre. Tout cela étoit parfaitement bien garni de Canons, de Soldats, & de volontaires. L'Amiral étoit commandé par Alvarez d'Avila, & monté de ſept cens hommes. Le Vice-Amiral en avoit cinq cens. Quand Heemskerk fut entré dans le Detroit, il aſſembla tous ſes Capitaines, & les diſpoſa à bien combattre pour la gloire de leur Patrie. Il leur remit devant les yeux, que leur victoire décideroit la grande queſtion, qui s'agitoit alors, ſçavoir ſi l'on feroit la Paix, ou ſi l'on continueroit la Guerre. Chacun promit de bien faire ſon devoir, & ſe rendit dans ſon vaiſſeau pour ſe préparer au combat.

D'Avila ne pouvoit croire, que de petits vaiſſeaux fort inferieurs aux ſiens oſaſſent l'attaquer.

taquer. Cependant voyant, que l'on venoit en Bataille droit à lui, il fit approcher son vaisseau de la ville: Heemskerk le suivit, & promit tout le butin du vaisseau à ses gens, s'ils pouvoient le prendre. Il continua sa route sans tirer, & essuya tout le feu de l'ennemi. Lors qu'il fut près de lui, il commença à tirer, & fit jetter l'Ancre. Les Espagnols ayant fait une nouvelle décharge un boullet, qui avoit tué un Soldat, lui fracassa la jambe gauche. Se sentant blessé à mort il fit sa priere pour recommander son ame à son Redempteur, & exhorta tous ceux, qui étoient autour de lui, de se consoler de sa mort dans la défaite de l'ennemi. Son Lieutenant Verhoef le voyant mort le fit ôter de dessus le tillac, & donna ordre de tirer toute la bordée du côté droit à l'ennemi. Les Espagnols étoient si près, qu'ils ne se servoient que du mousquet. Le grand feu du vaisseau de Heemskerk fit beaucoup de ravage dans celui de Davila. Lambert, qui avoit eu ordre de prendre ce vaisseau de l'autre côté, s'attacha à l'un de ses flancs. Le combat y fut fort violent, & la fumée si épaisse, qu'on ne se voyoit point. Le reste de la flotte combattoit selon les rencontres, que chaque vaisseau avoit fait. Le Vice-Amiral Hollandois vouloit attaquer celui d'Espagne dans le temps, que trois ou quatre vaisseaux l'avoient abordé. Le Canon de tous ces vaisseaux y mit le feu de telle maniere, que ceux, qui le montoient, se jetterent dans la mer de peur d'être 1607.

1607. tre devorez par les flammes. On les tua à coups de mouſquet. Le Capitaine le Long ayant attaqué un Galion fut tué d'un boulet. Mais ſes gens y mirent le feu, & le brulerent. Un autre Galion, qui s'étoit entr'ouvert à force de tirer, coula à fonds. Le reſte des deux flottes combattoit de loin avec aſſez d'égalité. Ils n'oſoient s'approcher de plus près. Cependant un vaiſſeau Eſpagnol ſauta en l'air par le feu, qui s'étoit mis dans les poudres. Cela mit le reſte de la flotte en deſordre, parce que les éclats de ce vaiſſeau mirent le feu dans pluſieurs autres. Pendant que cela ſe paſſoit, les deux Amiraux combattoient toujours. Mais enfin un troiſiéme vaiſſeau étant venu attaquer l'Eſpagnol, on prit ſon Pavillon, & les Hollandois s'étant jettez bruſquement ſur le tillac, tuerent, ou firent ſauter dans la mer, tout ce qu'il y avoit de Soldats, & de matelots, après quoi ils les tuerent pour la plus part à coups de mouſquet.

D'avila avoit été tué d'aſſez bonne heure. Il avoit accompagné Dom Juan à la Bataille de Lepante. On trouva parmi ſes papiers des ordres du Roi fort rigoureux contre les Hollandois. Quand les François, que l'on avoit forcez de combattre, virent le deſordre de la flotte Eſpagnole, ils ſe jetterent du côté des victorieux. Les priſonniers que l'on trouva ſur le Galion Amiral, furent mis en liberté. Ils raconterent, que pendant le combat l'on avoit envoyé deux fois un Soldat pour les tuer, mais qu'ils avoient été

été emportez par le Canon, & qu'une balle de mousquet avoit brisé leur chaîne. Les Hollandois fatiguez du travail de cette journée prirent la nuit pour se reposer, & furent tout étonnez de voir le lendemain à leur reveil, que l'on tiroit l'Amiral Espagnol vers la ville. Les habitans y mirent le feu, de peur que l'ennemi ne s'en saisît. La flotte victorieuse demeura deux jours sur les lieux plus glorieuse qu'enrichie de ce combat. Cependant tout étoit en mouvement sur les côtes d'Espagne, & les habitans de Cadix se sauvoient avec leurs effets. Mais les desseins de la flotte Hollandoise étoient peris avec l'Amiral. Ainsi tous les vaisseaux se rendirent à Tetoüan ville d'Afrique au pied du mont Atlas un peu au de là de Gibraltar. Là on s'occupa à radouber les vaisseaux, & à penser les blessez, qui étoient au nombre de soixante. On avoit perdu environ cent hommes dans le combat. 1607.

Les vainqueurs furent reçus avec beaucoup de joye à Tetoüan. On leur y fit des presens, & on leur proposa même d'entreprendre le siége de Ceuta avec des Troupes, que l'on offroit de leur donner. Mais ils ne cherchoient qu'à faire du butin pour se recompenser de leurs peines. Ils s'excuserent donc de faire cette expédition, & envoyerent une partie de leurs vaisseaux croiser sur les côtes de Portugal, une autre vers les Iles Açores, & les Canaries, & le surplus du côté du Cap verd. Cependant deux des vaisseaux, qui avoient servi à porter les vivres, conduisirent en Hollande le corps de l'Ami-

1607. ral avec les bleſſez, qui avoient beſoin de beaucoup de temps pour ſe rétablir. Il y a bien de l'apparence, que la nouvelle de cette bataille fut apportée plutôt à Bruxelle qu'en Hollande. Ney eut ordre de demander audience aux Etats, & de leur dire, qu'ayant donné parole de faire ratifier par le Roi d'Eſpagne tout ce qui avoit été promis par les Archiducs, il avoit receu commiſſion expreſſe de les aſſurer, que la choſe ſeroit effectuée, qu'ainſi puis que ces Princes agiſſoient de bonne foi dans cette négotiation, il étoit juſte, que les Etats contribuaſſent de leur part à faire la Paix, & que ſur tout ils rappellaſſent leur flotte qui étoit ſur les Côtes d'Eſpagne. Il les pria de plus d'expliquer ce qu'ils entendoient par le pouvoir de faire des courſes, & des ſiéges de Villes afin de prévenir toutes ſortes d'embarras. Il pria auſſi, qu'on lui donnât des paſſeports pour pouvoir aller, & venir en toute ſureté.

Plus cette affaire s'avançoit, plus on la trouvoit importante & difficile. D'ailleurs les Deputez des Provinces étant alors en grand nombre à la Haye les déliberations en étoient plus longues, & plus tardives. Bien des gens ne vouloient pas ouïr parler de rappeller la flotte. Il couroit des bruits ſourds de la Victoire qu'elle avoit remportée ſur les Eſpagnols près de Gibraltar. On diſoit donc, qu'il falloit ſe prévaloir de l'occaſion, & ne faire la Paix que les Armes à la main. D'autres au contraire croyoient, que l'on devoit travailler tout de bon à la Paix, ſoutenant que ſi l'on ne pouvoit la faire avec avanta-

avantage l'on seroit toujours en état de re- 1607.
prendre les Armes, qu'en tout cas la Mer seroit toujours ouverte. Pendant que l'on étoit dans cette diversité d'avis, il arriva une Ambassade solemnelle à la Haye de la part de la France, sçavoir le President Jeannin célébre par sa grande capacité dans les affaires, Buzenval, qui avoit été jusques là Ambassadeur ordinaire & Roissi, qui devoit lui succeder dans cette commission. Ils se plaignirent fortement tous trois au nom du Roi, de ce qu'au préjudice des liaisons, que la Republique avoit prises avec lui, & des bons offices, qu'il lui avoit rendus, on se fût engagé dans une négotiation de Paix avec l'Espagne sans lui en rien communiquer : que cependant pour faire connoître, qu'il aimoit tendrement les Provinces unies, il leur avoit envoyé cette Ambassade extraordinaire pour les assurer, qu'il ne manqueroit pas de les assister, s'ils vouloient continuer la Guerre : que si neantmoins ils étoient obligez de faire la Paix, il travailleroit à la leur faire obtenir bonne, ferme, & honorable. On nomma des Commissaires choisis dans le Conseil qui firent voir à ces Ambassadeurs l'état interieur de la Republique, & la necessité, où l'on étoit de penser tout de bon à la Paix. Mais en même temps, que l'on nomma ces Commissaires, on crut, que pour prevenir tous les sujets de plainte, & de jalousie, l'on devoit demander aux Rois d'Angleterre & de Dannemarc, & aux Electeurs Palatin, & de Brandebourg de vouloir assister les Etats de leurs conseils dans cette occasion si délicate pour eux.

1607. On fut long-temps à déliberer ſur les demandes, que Ney avoit faites. Mais enfin on lui déclara, que l'on retireroit l'Armée navale de deſſus les Côtes d'Eſpagne, lors que le Roi auroit ratifié ce qui avoit été promis par les Archiducs : que pour la ſuſpenſion d'Armes elle auroit lieu ſur toutes les Mers voiſines des Païs-bas juſques au Pas de Calais, à condition neantmoins qu'il ne ſortiroit des Ports de Flandre que des barques de pêcheurs : que quand le Roi auroit envoyé ſa ratification, on étendroit l'Armiſtice ſur tout l'Ocean juſques au Détroit, & ſur toute la Mediterranée : que ſur terre on la regleroit plus exactement, ſavoir pour tous les Païs enfermez entre l'Ems, le Weſer, & le Rhin juſques à Grave, & depuis Grave juſques aux embouchures de la Meuſe, & cela du côté des Etats : que pour celui des Archiducs ils marquoient les rivieres de Demer, & de la Gheete pour le Brabant, & celles du Lis, & de la Mande pour la Flandre que toutes les terres de l'un, & de l'autre parti, qui ſeroient au de là de ces bornes, ſeroient ſujetes aux courſes à la reſerve des Villes, & des Chateaux, qu'il ne ſeroit pas permis d'attaquer. Ils ajouterent encores qu'il ſeroit permis aux Soldats de s'attaquer mutuellement, s'ils ſe rencontroient ou ſur Mer, ou ſur terre.

Avant que Ney s'en retournât à Bruxelles on fut averti, qu'il ne prolongeoit ſon ſejour dans le Païs, que pour y pratiquer ſourdement des intelligences. Il fit tout ce qu'il put pour engager Corneille Aerſſens Secretaire

taire des Etats Generaux à entrer en conferen- 1607.
ce avec lui. Aerſſens en avertit le Prince Maurice qui lui ordonna de le faire, & d'accepter même les preſens, qu'on lui offriroit, afin que cela donnât lieu de pénétrer dans le ſecret de l'ennemi. Dés la premiere entrevuë ce Moine parla avec beaucoup d'oſtentation, de ce qu'il avoit la gloire d'avoir entamé le grand Ouvrage de la Paix. Il ajouta, que le bonheur l'avoit fait tomber dans la Maiſon d'un parent d'Aerſſens, ce qui lui avoit donné le moyen de le connoître. Il lui dit encore qu'il ne doutoit pas, qu'Aerſſens ne s'expoſât en conferant avec lui: qu'auſſi les Archiducs voyoient bien par là, qu'il étoit porté à la Paix: qu'en attendant qu'ils puſſent lui temoigner plus fortement, combien ils lui en ſavoient gré, ils lui reſtituoient dès à preſent la Maiſon, qui lui appartenoit à Bruxelle: que s'il pouvoit porter les Etats à faire la Paix, ou du moins une longue Treve, Spinola lui promettoit cinquante mille écus, ſur laquelle il etoit prêt de lui en faire conter quinze mille. En diſant cela il tira une promeſſe ſignée par ce Marquis portant cette ſomme, & ajouta, que de ſa part il vouloit donner un diamant à ſa femme.

Aerſſens remercia Ney, & l'Archiduc de la Maiſon, qu'on lui rendoit, quoi que la choſe dût avoir été faite dés le temps, que Bruxelle, fut remis entre les mains des Eſpagnols, puis que cela étoit nommément exprimé dans le Traité. Il refuſa les autres preſens pendant quelque temps. Mais enfin il les accepta. Cependant il en rendit conte auſſi-

1607. auſſi-tôt au Prince Maurice qui l'obligea de garder le ſecret pendant quelque temps. Mais Ney l'ayant preſſé de recevoir l'argent porté par la cedule de Spinola il rendit conte de toute cette affaire aux Etats, remit la cedule, & le diamant entre leurs mains, & ſe dechargea ainſi de tous les ſoupçons, que l'on pouvoit avoir contre lui. Cela n'empécha pas, qu'il n'en courût de tres fâcheux bruits, de ſorte qu'il fut obligé de s'en juſtifier par une Apologie, qu'il publia ſur ce ſujet.

Le corps de l'Amiral Heemskerk étant arrivé à Amſterdam dans ce temps-là, on lui fit tous les honneurs, que l'on put. Il fut le premier, que l'on fit enterrer aux depens du public. On lui dreſſa un tombeau magnifique ſur lequel on mit une inſcription, qui contenoit les plus belles actions de ſa vie. Le Roi d'Angleterre ayant temoigné, qu'il voudroit être informé à fonds des affaires de la Republique, on lui députa Berk l'un des Magiſtrats de Dordrecht, & Maillerai l'un des principaux Conſeillers de Zélande. Ils lui firent voir un état au juſte des forces de la Republique, & lui declarerent de la part du Prince Maurice, & des Etats, qu'ils ne pouvoient plus continuer la Guerre avec avantage. Le Roi reçut ces Envoyez avec de grandes marques d'amitié, & leur promit d'entrer toujours dans les interêts des Provinces unies pour les aſſiſter. Il avoit reconnu que la Guerre des Païs-bas étoit la ſource du grand repos où ſes Royaumes & l'Irlande ſur tout ſe trouvoient. Cependant il n'étoit pas en état de fournir des ſubſides capables de faire continuer

tinuer la Guerre. Peu de temps après il en- 1607.
voya Richard Spencer en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire lequel avec Winwood, qui réſidoit auprès des Etats de ſa part avoit charge de les aſſiſter de ſes conſeils.

Cependant Spinola fit preſenter des Lettres de créance en ſa faveur aux Etats, & leur fit ſavoir, que le Roi d'Eſpagne avoit ratifié la promeſſe des Archiducs. Il leur demanda donc un Paſſeport pour Verreiken Secretaire de l'Archiduc, lequel devoit porter cette ratification à la Haye, & éclaircir pluſieurs Articles de la négotiation. On reconnut à l'arrivée de ce Miniſtre, que l'Eſpagne ne marchoit pas de droit pied dans cette affaire. Premierement on ne trouvoit pas les promeſſes des Archiducs exprimées dans la ratification, ce qui étoit eſſentiellement requis. Secondement le Roi n'authoriſoit pas ces promeſſes. Il ſe contentoit de dire, qu'il approuvoit les Traitez du 8. de Mai, & du premier de Juin, promettant au reſte de faire obſerver la ſurſéance d'Armes portée par les Traitez. D'ailleurs cette ratification étoit ſignée comme tous les écrits, que le Roi publie à l'égard de ſes ſujets, *yo el Rey*. De plus il qualifioit les Archiducs Princes des Païs-bas ſans y mettre aucun terme de reſtitution, qui marquât l'independance des Etats, dont on étoit convenu. Enfin l'on obſerva, que dans le premier Traité les Archiducs eux-mêmes n'avoient pas employé des termes propres à marquer l'abſolue liberté des Provinces unies.

Verreiken dit, que cela s'étoit fait par inadvertance. Mais on ne ſe contenta pas de ſa ré-

1607. répond. On trouva même, que cette défaite étoit ridicule. Cela l'obligea d'écrire à Bruxelle ſur ce ſujet. • Mais on ne répondit point à ſa lettre. Richardot ſe contenta de lui mander que les Etats prenoient mal les choſes: que les Archiducs ne condamnans rien, de ce qui étoit contenu dans les deux Traitez, ils approuvoient par cela même tout ce qui y étoit compris, puis qu'ils les confirmoient par des termes generaux. Il ajoutoit, que quoi que ces Princes euſſent avoir ſatisfait à leur promeſſe, cependant pour marquer mieux la droiture de leurs intentions, ils vouloient bien envoyer en Eſpagne pour faire corriger, ce que l'on trouvoit à reprendre dans la ratification, pourveu que de leur côté les Etats rappellaſſent leur flotte pour joindre les effets aux paroles.

Toutes ces affaires firent naître de grandes difficultez dans le Conſeil des Etats. La plûpart de ceux, qui le compoſoient, étoient fort irritez de la conduite de l'Eſpagne dans cette négotiation. Ils diſoient, qu'elle les avoit flattez de l'idée d'une liberté, qu'elle leur montroit de loin pour les engager à deſarmer, & que cependant le Roi faiſoit armer en ſecret une flotte, ſans que l'on ſût, où il vouloit l'employer. Les Ambaſſadeurs de France, déclarerent hautement dans l'Aſſemblée, que l'Eſpagne ne parloit de Paix, que par ce que la neceſſité de ſes affaires l'y forçoit, & qu'ainſi les Etats ne pouvoient plus prendre de meſures avec elle. Mais ils avoient déja conſenti à ne plus envoyer de vivres à la flotte, qui par conſequent étoit obligée

gée de revenir. Après que l'on eût déliberé fort long-temps, on donna charge à Barneveld de declarer aux Agens des Archiducs, que les Lettres d'Eſpagne ne ſatisfaiſoient pas aux promeſſes de ces Princes, & que pour vuider une fois toutes ces difficultez, les Etats feroient dreſſer un modele de ratification en François, & en Latin, lequel le Roi d'Eſpagne ſuivroit, s'il vouloit, que l'on continuât les conferences, que l'on avoit commencées. 1607.

Lors qu'il acheva de leur prononcer ces paroles, il preſenta une minute de ratification telle que les Etats la ſouhaitoient, & déclara, que quand ils l'auroient reçue conforme à ce modele, ils demandoient autant de temps pour y répondre, qu'il s'en écouleroit juſques au mois de Septembre: que cependant parce qu'il paroiſſoit, que les Archiducs en uſoient avec Franchiſe, on conſentoit de rappeller la flotte au cas que les reponſes ne vinſſent pas d'Eſpagne au jour nommé, & que s'il ſe faiſoit quelques priſes après ce temps-là, on les rendroit de bonne foi: qu'en attendant cette ratification l'on garderoit celles qui avoit été fournie pour faire voir, que l'Armiſtice avoit été accordé. Il ajouta, que ſi l'on travailloit de droit pied à cette affaire, il ne falloit pas faire des preſens: que Ney avoit donné un Diamant, & une promeſſe de quinze mille écus de la part de Spinola à Aerſſens: que ces preſens ne ſervoient qu'à faire naître des ſoupçons contre ceux, qui les recevoient, & qu'en effet on avoit mal jugé d'Aerſſens dans le monde; quoi qu'il n'eût

accep-

1607. accepté ces preſens que de l'avis du Conſeil, à qui même il les avoit remis en main : que les choſes ne ſe faiſoient pas ainſi dans leur Republique, où chacun gouvernoit, & étoit gouverné à ſon tour : que l'on y avoit un Conſeil pour déliberer, & un autre pour reſoudre: que l'on prendroit des meſures pour empécher à l'avenir les mauvais effets de ces preſens : que Verreiken n'avoit qu'à reprendre la bague, & la promeſſe pour les rendre à ceux, à qui elles appartenoient : que ſi l'on ne vouloit que la Paix, il n'étoit pas neceſſaire d'y engager les gens par des preſens : que ſi l'on avoit quelque deſſein caché, ce ſeroit un crime à ceux du Païs d'accepter des gratifications. Verreiken ſurpris de toutes ces choſes ſe contenta de dire, que les Archiducs n'y avoient point de part, & que c'étoit l'ouvrage d'un Moine, qui jugeoit des autres par lui même.

Les ſix Semaines étoient paſſées, & la flotte avoit eu ordre de revenir, lors que Verreiken, & Ney ſe rendirent à la Haye ſous paſſeport pour preſenter une nouvelle ratification d'Eſpagne. Les paroles étoient telles, que les Etats les avoient marquées. Mais il y avoit cette difference pour le ſens, que Philippe declaroit, qu'il étoit prêt de traiter avec les Provinces unies comme avec des Peuples libres, ſur leſquels il ne prétendoit rien. Il ajoutoit, qu'il faiſoit cette declaration tant pour accomplir la parole que les Archiducs avoient donnée en ſon nom, que pour contribuer à la Paix, ou à une longue Tréve, dont il ſeroit toujours prêt de confirmer le Traité,

à

à condition, que l'on regleroit tout d'un temps les affaires de la Religion, & toutes les autres demandes des Parties : que s'il arrivoit, que l'on ne pût s'accorder, sa declaration ne pourroit préjudicier aux droits de l'Espagne, & que chacune des Parties rentreroit dans ses prétensions sans difficulté. 1607.

On remarqua sur cette ratification 1. qu'elle étoit ecrite sur du papier, au lieu qu'elle devoit avoir été mise en parchemin, 2. que Philippe s'étoit contenté de signer *yo el Rey*, comme il faisoit à l'égard de ses sujets. Ney parla le premier dans la conference, & dit, que connoissant à fonds la sincerité des intentions des Archiducs pour la Paix, il avoit été en Espagne pour representer au Roi la necessité, qu'il y avoit de la faire : que ce Prince en avoit renvoyé la déliberation à son Conseil, afin que les resolutions fussent plus fermes parce que tout le Royaume devenoit garand de la Paix. Il ajouta, que le Roi la vouloit de bonne foi, qu'il avoit expliqué ses intentions avec netteté, & que l'on voyoit en cela, qu'il n'avoit aucun dessein de tromper. Verreiken parla en suite, & tâcha d'excuser ce Prince, de ce qu'il avoit fait écrire, la ratification en Espagnol. Il disoit, que cette langue étoit celle dans laquelle il avoit accoutumé d'ecrire aux Rois, & aux Peuples libres.

Ces conferences allumoient insensiblement des contestations, & des partialitez dans la Republique. Cela obligea le Prince Maurice de remontrer aux Etats, qu'elles commençoient à lui deplaire, & qu'il étoit à crain-

1607. craindre en effet, qu'elles ne cauſaſſent de grandes diviſions dans les Provinces. Les Zelandois, & quelque villes de Hollande étoient dans les mêmes ſentimens, & croyoient, que la guerre leur ſeroit plus avantageuſe que la Paix. On ſe plaignoit hautement, de ce que l'Eſpagne faiſoit tant de difficulté ſur l'article de la liberté des Provinces-Unies, puiſque c'étoit le fondement, ſur lequel on avoit conſenti d'entrer en négotiation. L'on ſe plaignoit d'ailleurs, que l'ennemi ne penſoit, qu'à mettre du trouble dans la Republique ſous pretexte de la Religion. On repondit donc enfin à Verreiken, que la ratification d'Eſpagne avoit des defauts eſſentiels, qu'on lui ſpecifia. Ney, & lui declarerent, que l'on n'en devoit point eſperer d'autre, à moins qu'on ne paſſât plus outre au Traité, & qu'alors s'il y avoit quelque choſe d'obſcur, on l'éclairciroit. Ils parloient de cette maniere, par ce qu'ils avoient été ſecretement avertis, que quelques unes des Provinces étoient laſſes de la guerre. Ils s'imaginerent donc, que l'on pourroit faire quelque traité particulier avec elles.

Après que les Etats eurent deliberé ſur cette affaire avec le Prince Maurice, & avec les Ambaſſadeurs de France, & d'Angleterre, ils declarerent en termes exprès aux Envoyez des Archiducs, que la ratification d'Eſpagne n'étoit pas telle, qu'on la leur avoit promiſe, & que la clauſe, que l'on y avoit ajoutée, renverſoit en un certain ſens, ce que les premieres avoient établi: que ſi les Etats, & leurs Peuples étoient libres, & in-

1608. même qu'il ne prétendoit rien ſur eux : que d'ôter à ce Prince les tîtres, & les blaſons, la choſe paroiſſoit un peu outrée, puis qu'après tout il n'étoit pas réduit à l'état des vaincus : qu'il étoit vrai, qu'il ne s'expliquoit pas avec toute la netteté néceſſaire : que cependant on ne pouvoit pas lui en demander davantage : que s'il s'agiſſoit d'établir leur liberté dans le monde, les Rois leurs Alliés la reconnoiſſoient tout entiere : que ſi le malheur vouloit, que les affaires tournaſſent à mal pour eux, leurs précautions préſentes ne ſerviroient de rien.

Il ajouta, que l'on craignoit, que l'ennemi n'amaſſât de grands treſors pour recommencer la Guerre : qu'il avoit à répondre à cela, que l'on jugeoit mal de la conduite des Princes, qui ne penſent guéres au ménage : que le Roi d'Eſpagne étoit jeune, & par conſéquent enclin au luxe des Cours, & à l'ambition de faire des conquêtes : que pour eux ils feroient, ce que tous les Peuples libres avoient accoutumé de faire : qu'ils pourroient épargner pendant la Tréve, d'autant plus qu'ils n'auroient que des Garniſons à entretenir, & que cela leur fourniroit le moyen d'acquitter leurs dettes en peu de tems. Pour ce qui eſt des diſſenſions, qui pouvoient naître dans la Republique, il eſperoit, que le bon Gouvernement préviendroit ces malheurs : qu'au reſte la crainte de l'ennemi tiendroit leurs Peuples en haleine, & qu'ainſi cela ne devoit pas les empêcher de conclure une Tréve, qui pouvoit leur apporter pluſieurs avantages : qu'elle ſeroit garan-

tie

les Deputez Plenipotiaires des deux Partis il fut ratifié par les Archiducs & par les Etats, dans le temps dont on étoit convenu. Ainſi la Trêve fut publiée à Anvers & dans toutes les villes des Païs-Bas Eſpagnols, avec de grands témoignages de joye de la part des Peuples. Ils commençoient en effet alors à reſpirer. Juſques-là ils avoient vêcu dans une Guerre ſanglante & cruelle, qui les avoit horriblement fatiguez: Toujours en allarme, ſans gouter jamais de repos, ils ſe voyoient ſans ceſſe au hazard du feu, du pillage, & des plus extrêmes déſolations; toujours expoſez aux ravages des Soldats, épuiſez d'ailleurs par des taxes, & par des impoſitions perpetuelles, qui les avoient preſque reduits à la mendicité. Il leur étoit donc bien doux de ſe voir en état de joüir de quelque repos pendant douze ans, & de pouvoir travailler pendant cela au retabliſſement de leurs affaires délabrées. 1609.

Pour ce qui eſt des Provinces-Unies, l'on ne vit pas les Peuples faire paroître tant de joye au dehors. Ce n'eſt pas qu'ils n'aiment naturellement la Paix, & qu'ils ne fuſſent bien aiſes d'en goûter les douceurs dans cette longue Trêve. Mais enfin la Guerre les avoit accoûtumez à un certain genre de vie bien different de celui qu'ils devoient mener deſormais que l'on alloit poſer les Armes pour douze ans. Bien des gens, qui avoient eu beaucoup d'occupation pendant la Guerre, ſe trouvoient obligez à s'attacher à de nouveaux emplois pour avoir le moyen de ſubſiſter. Pluſieurs autres reflechiſſans ſur les bons & ſur les mauvais ſuccès, qu'ils avoient eu dans le cours de cette Guerre, ſe trouvoient embarraſſez dans la conjoncture preſente. Ils voyoient, que la Trêve ne finiſſoit point leurs affaires, & qu'elle reculoit ſeulement les hoſtilitez pour quelques années. Cela les empêchoit d'envilager les affaires d'une maniere propre à leur faire goûter les dou-